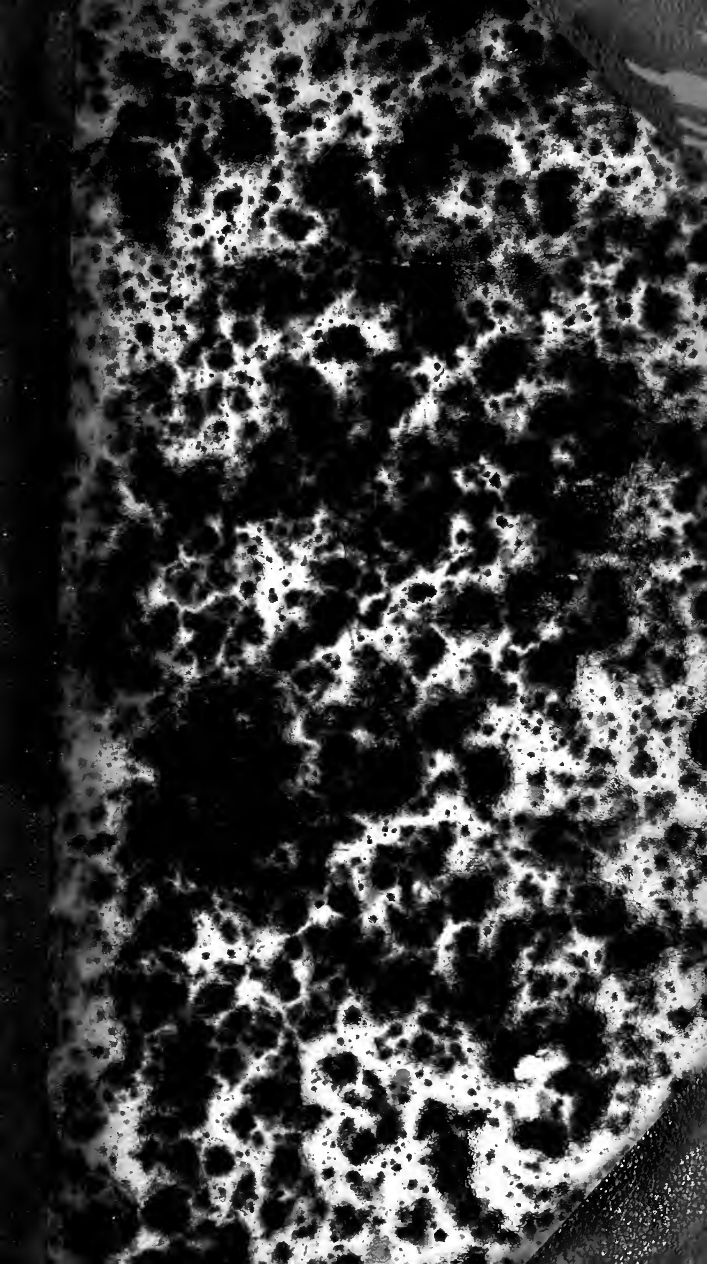
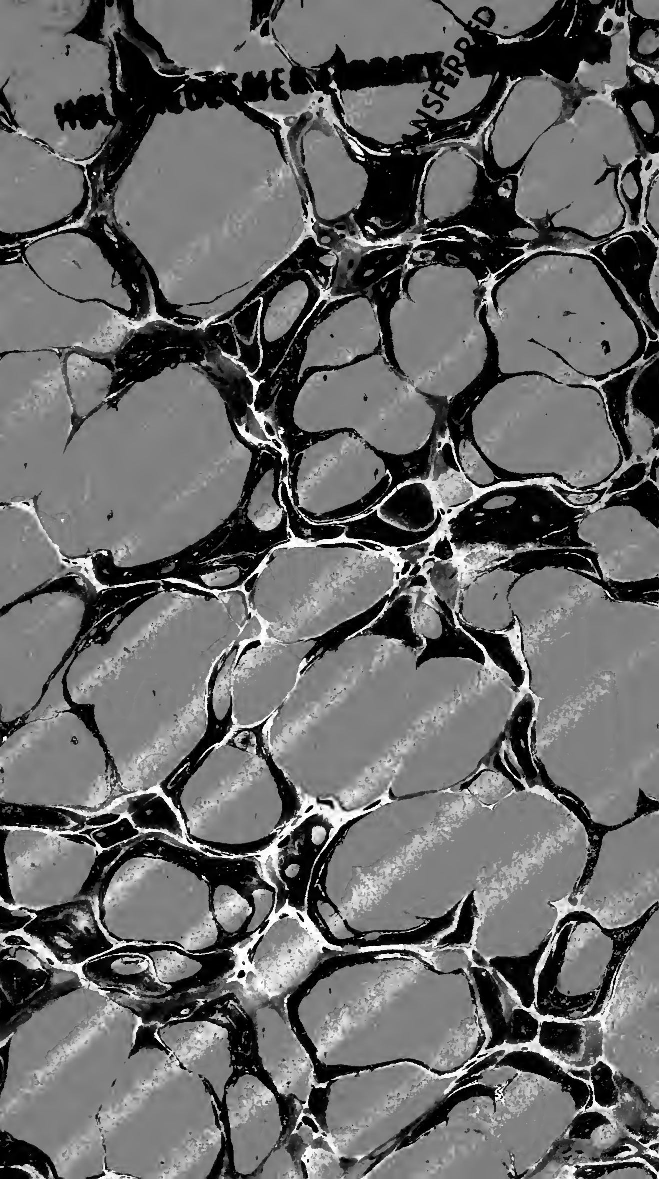




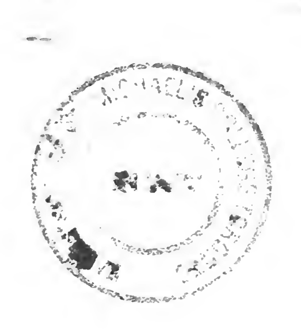


L'ÉVANGILE

MÉDITÉ.

TOME IV.

IMPRIMERIE DE J. CASTERMAN, AÎNÉ.



L'ÉVANGILE

MÉDITÉ,

ET DISTRIBUÉ POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

SUIVANT LA CONCORDE

DES QUATRE ÉVANGÉLISTES,

PAR GIRAUDEAU,

REVU ET CORRIGÉ PAR M. L'ABBÉ DUQUESNE.

NOUVELLE ÉDITION.

AUGMENTÉE D'UN VOLUME.

TOME QUATRIÈME.



TOURNAY,

CHEZ J. CASTERMAN, AÎNÉ, LIBRAIRE,

RUE AUX RATS, N.° 11.

Avec Approbation.

1826.

CENT TRENTE-SIXIÈME
MÉDITATION.

Jésus prédit sa passion à ses Apôtres.

Considérons les circonstances de cette prédiction, les termes qui l'expriment, et l'opposition qu'apporte Saint Pierre à son accomplissement. *Matt.* 16. 21-23. *Marc.* 8. 31-33. *Luc.* 2. 22.

PREMIER POINT.

Circonstances de cette prédiction.

1°. DANS quel temps Jésus la fait-il? *De ce moment-là il commença à découvrir à ses Disciples* le mystère de sa Passion. C'est après avoir confirmé ses Apôtres dans la foi de sa divinité, et dans le temps même qu'ils faisoient profession de le croire. S'il leur eût fait cette déclaration plutôt, elle eût été capable de les rebuter, de les décourager, et peut-être de les détacher de lui. Ne séparons donc pas ces deux mystères, l'un de gloire et l'autre d'humiliation. Un Dieu fait homme, un Homme-Dieu, quel mystère! Mais cet Homme-Dieu souffrant et mourant, quel plus grand mystère encore! Dans ces deux mystères réunis, que de sagesse, que de grandeur, que d'amour? Mon Sauveur est mon Dieu, et mon Dieu meurt pour moi! Quel motif d'espérance! A cette pensée, de

quels sentiments mon cœur ne doit-il pas être pénétré.

II° A quelle fin Jésus fait-il cette prédiction ? C'est afin que le mystère de sa croix, que ses Disciples devoient bientôt avoir sous les yeux, ne détruisît pas dans leur esprit le mystère de sa divinité qu'ils ne pouvoient voir : mais au contraire, afin qu'il le confirmât. Que le Juif, que le philosophe, que l'impie m'objectent la mort ignominieuse de Jésus-Christ, je leur répondrai toujours : mais long-temps avant qu'elle arrivât, Jésus-Christ en avoit prédit le temps, le lieu et la manière. La prédiction de cette mort en ôte tout le scandale ; et bien loin de troubler ma foi, elle la confirme, surtout étant jointe avec la prédiction d'une prompte résurrection, qui ne s'est pas moins vérifiée que la prédiction de la mort.

III° A qui Jésus fait-il cette prédiction ? A ses Apôtres, à ceux qui le suivent, et qui lui sont le plus attachés. O heureux ceux que Jésus-Christ entretient de sa Passion et de sa mort ! Heureux ceux qui en goûtent les mystères, qui les méditent, qui en remplissent leur esprit, et qui en nourrissent leur cœur ! Qu'ils y trouvent de douceur ! qu'ils y puisent de forces, de grâces et de consolations.

IV° Dans quel lieu Jésus fait-il cette prédiction ? C'est à l'écart, dans la solitude et l'éloignement de la foule. Et qui nous empêche de nous retirer ainsi à l'écart avec Jésus, et de nous séparer quelques moments de la foule, pour méditer à loisir ce que son amour lui a fait souffrir pour nous ?

V° De quelle manière Jésus fait-il cette pré-

diction ? *Il en parloit ouvertement*, en termes clairs et précis. Le précurseur avoit annoncé cette mort sous la figure d'agneau et de victime. Notre-Seigneur l'avoit annoncée lui-même plusieurs fois à tout le peuple, et en présence de ses ennemis, mais sous la figure de Jonas, sous la figure du Temple, sous la figure du serpent d'airain élevé par Moïse : ici il parle à ses amis, et il leur parle sans parabole et sans figure, parce que le temps approche et qu'ils doivent être instruits. Dans toute cette conduite Jésus fait éclater sa divine sagesse, et affermit de plus en plus notre foi, en affermissant celle de ses Apôtres.

SECOND POINT.

Les termes de cette Prédiction.

Jésus commença à découvrir à ses Disciples, qu'il falloit qu'il allât à Jérusalem, et que le Fils de l'Homme souffrît beaucoup, qu'il y fût rejeté par les Anciens, les Scribes et les Princes des Prêtres, qu'il y fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour. Pesons chacune de ces paroles.

I° *Il falloit.* Dieu le Père l'avoit ordonné ainsi. Ordre suprême et bien rigoureux : mais ordre de la souveraine sagesse, qui réunit les droits de la justice la plus sévère avec les faveurs de la plus tendre miséricorde. Dieu est si compatissant envers les hommes, qu'il veut bien leur donner son Fils pour Rédempteur ; mais il est si jaloux des droits de sa justice, qu'en réparation du péché, il exige la mort de ce Fils bien-aimé. Ah ! ne nous formons pas des

idées de la bonté de Dieu, selon la corruption de nos penchants. Dieu n'a pas une bonté qu'on puisse mépriser et outrager impunément. Un Dieu mort, voilà la victime qu'exige sa justice; un Dieu mort pour les pécheurs, et par qui il accepte la pénitence, les souffrances et la mort des pécheurs, voilà l'excès de ses miséricordes. Mais pour des pécheurs qui refuseroient de profiter des mérites de Jésus-Christ, ou qui prétendroient s'en prévaloir même pour l'offenser avec plus de sécurité, ah ! il n'a pour eux qu'un enfer sans miséricorde, et une Eternité sans fin.

II° *Il falloit qu'il allât.* Oui, pour obéir aux ordres de Dieu son Père, Jésus ira de lui-même; il se rendra ponctuellement, et sans résistance, au lieu qui lui est marqué, quoiqu'il sache qu'il y doit mourir. De quel prétexte, après cela, couvrirons-nous nos désobéissances?

III° *Il falloit qu'il allât à Jérusalem.* Jésus étoit né dans une étable de la petite ville de Bethléem. Il avoit passé sa vie privée à Nazareth, ville encore plus obscure. Il avoit fait la plupart de ses miracles dans le fond de la Galilée. Mais pour sa mort, c'est la capitale qui en doit être le théâtre, afin que d'un côté rien ne manque à la gloire de son triomphe, et que de l'autre, la certitude des faits, c'est-à-dire, de sa mort et de sa résurrection, se trouve dans un tel point d'évidence, que la postérité la plus reculée ne puisse jamais, avec quelque pudeur, en contester la vérité.

IV° *Il falloit* que lui, *le Fils de l'Homme.* C'est en qualité de Fils de l'Homme que Jésus-Christ souffre; et c'est en qualité de Fils de

Dieu qu'il nous sauve par ses souffrances. Il souffre dans son humilité, et ses souffrances sont élevées à un prix infini par sa divinité. C'est par l'union de ces deux natures dans une seule personne divine, que Jésus-Christ est notre second Adam, réparateur de la désobéissance du premier, qu'il est le chef et le premier-né des hommes, et qu'il forme une nouvelle génération d'hommes rachetés et régénérés par la vertu de son sang. Dépouillons-nous donc du vieil homme : renonçons aux inclinations du premier Adam formé de la terre, pour nous revêtir de l'homme nouveau, et nous attacher au second Adam descendu du Ciel.

V° *Il falloit qu'il souffrît beaucoup.* O Jésus! que vous renfermez de choses dans ce seul mot! Vous devez souffrir beaucoup! Vous en épargnez ici le détail à vos Apôtres : pourroient-ils l'entendre sans horreur, et moi-même puis-je y penser encore sans frémir? Hélas! Seigneur, ne suffisoit-il pas que vous souffrissiez un peu! Ce peu n'eût-il pas été surabondant et d'un prix infini? Mais l'amour ne sait pas se contenter de peu. Vous vouliez, par vos souffrances, témoigner votre amour, et à Dieu votre Père dont vous répariez la gloire, et aux hommes pécheurs dont vous répariez la perte : et dans cette vue, rien n'a paru de trop à votre amour, rien même n'a pu suffire pour le rassasier. Ah! si, après tant de souffrances de la part de notre Sauveur, nous ne concevons pas la grièveté du péché, la rigueur de la justice divine, la nécessité de souffrir et de faire pénitence, si nous ne sommes pas consolés dans nos afflictions, rassurés dans nos

craintes, détachés de la volupté, ennemis de notre chair, inébranlables dans les tentations, touchés, attendris, pénétrés de l'amour le plus ardent, nous n'avons jamais médité, comme il faut, tout ce que Jésus a souffert pour notre amour. Souffrir beaucoup, voilà la joie du chrétien. Si nous nous en plaignons, comparons ce beaucoup avec celui de notre maître, et ce que nous appelons beaucoup nous paroîtra bien peu.

VI° *Il falloit qu'il fût rejeté*, réprouvé, déclaré n'être pas le Christ, et condamné pour avoir dit qu'il l'étoit. Ah! après un tel exemple, que le monde me réprouve, me rejette et me traite comme il lui plaira, pourvu que je sois à Jésus-Christ.

VII° *Il falloit qu'il fût rejeté par les anciens*, qui étoient les sénateurs ou conseillers du grand conseil, où se jugeoient les affaires de la Religion, et qui la plupart étoient de la secte des Pharisiens; *par le prince des prêtres*, qui étoient aussi membres du grand conseil; et *par les Scribes*, qui étoient les docteurs et les interprètes de la loi, afin que tout ce qu'il y avoit dans la nation de plus grand, de plus élevé par le rang et la dignité, de plus estimé par la doctrine, concourût à ce jugement solennel et décisif. Or, comment, après cela, Jésus a-t-il pu être reconnu pour le Christ, non-seulement par plusieurs Juifs, mais par le monde entier.

VIII° *Il falloit qu'il fût mis à mort.* La mort est le dernier effort de la puissance humaine dans celui qui fait mourir, et la fin de tout assujettissement à la puissance humaine dans ce-

lui qu'on fait mourir. Les ennemis de Jésus-Christ triompheront donc, et Jésus-Christ ne pourra plus rien quand il aura été mis à mort, sans doute, si sa puissance n'est qu'humaine; mais s'il est Dieu, lui et ses serviteurs triompheront après la mort, et ceux qui la leur auront procurée seront confondus.

IX° *Et le troisième jour il ressuscitera.* Voilà une prédiction que jamais homme n'a faite ni osé faire : il n'appartenoit qu'à un Dieu d'annoncer un pareil événement. Le terme n'étoit pas long; et si on étoit trompé, l'erreur au moins ne devoit pas durer long-temps. Voilà ce qui répare abondamment, ou plutôt ce qui prévient efficacement le scandale de la croix. Jésus-Christ souffre et meurt : je n'en suis plus scandalisé; il doit ressusciter. Ses Disciples souffrent et meurent pour lui avec joie : je le crois sans peine, ils doivent ressusciter avec lui. O monde ! ton pouvoir ne va pas jusque-là ; il est renfermé dans les limites étroites de cette courte vie! La mort en est le terme fatal, au-delà duquel tu avoues que tu ne peux rien ; mais le pouvoir de mon divin Sauveur s'étend au-delà du trépas. Je vivrai donc pour lui, je souffrirai, je mourrai comme lui, pour ressusciter et régner éternellement avec lui. Voilà les trois grands mystères de Jésus-Christ : sa divinité, sa mort, sa résurrection. Voilà en même temps, par participation, les trois grands mystères du chrétien : son baptême qui le rend enfant de Dieu, sa mort au monde, qui le rend un objet de mépris ; sa résurrection, qui fait son espérance, et qui fera sa félicité éternelle.

TROISIÈME POINT.

Opposition de Saint Pierre à cette prédiction.

Saint Pierre, plein d'amour pour Jésus-Christ, mais peu instruit de ces voies, frappé des premières paroles de son Maître, et peu attentif aux dernières, ne peut retenir son zèle. Non-seulement il fut surpris, mais ému et révolté; et prenant Jésus en particulier il lui fit, dans le premier moment de sa douleur, une espèce de reproche. *Ah! Seigneur,* lui dit-il, *loin de vous tous ces malheurs! non: cela ne vous arrivera pas. Mais Jésus s'étant retourné, et ayant regardé tous ses Disciples,* qui étoient sans doute dans les mêmes sentiments, *il dit à Pierre d'un ton menacant: retirez-vous de moi, Satan, vous m'êtes un sujet de scandale, parce que vous ne goûtez point les choses de Dieu, mais celles de la terre.* Examinons ici deux choses.

I° Si nous n'imitons pas Saint Pierre, et si nous ne méritons point le reproche que Jésus-Christ lui fait. Et en effet, 1°. quel goût avons-nous pour les choses de Dieu, la mortification, la pénitence, l'humiliation, l'oraison, la communion, en un mot, pour tous les exercices de la Religion? Quel goût au contraire n'avons-nous pas pour tout ce que les hommes recherchent, pour les honneurs, les plaisirs, les richesses, les distinctions, les amusements, la dissipation? 2°. Ne sommes-nous pas pour quelques-uns de nos frères un sujet de scandale? Ne les détournons-nous point,

par un faux amour ou par un goût terrestre, des choses de Dieu, c'est-à-dire, de se consacrer à Dieu, d'exercer des œuvres de piété, ou de mener une vie sainte et religeuse? Ne faisons-nous point dans le monde l'office de satan? Ne détournons-nous point les autres de la pratique du bien, par nos railleries, nos satyres, nos injures et nos mépris? Ne les portons-nous point à faire le mal, par nos flatteries, nos sollicitations, nos promesses, nos exemples.

II° Imitons-nous Notre-Seigneur? Nous servons-nous de sa réponse : *Retirez-vous de moi, Satan, vous m'êtes un objet de scandale?* 1°. A l'égard de ceux qui, par une fausse tendresse, voudroient s'opposer à notre vrai bonheur, en nous empêchant de nous consacrer au service de Dieu, dans l'état où il nous appelle; 2. à l'égard de ceux qui, faute de goût pour les choses de Dieu, voudroient nous détourner des pratiques de la pénitence et de la dévotion; 3°. à l'égard de ceux qui nous témoignent un amour profane, et nous mettent en danger de tomber dans les piéges du démon. A toutes ces personnes, répondons avec Notre-Seigneur d'un ton ménaçant et de courroux : *Retirez-vous*; vous me forcez de vous traiter en ennemi. Je ne suis plus à vous, dès-là que vous m'empêchez d'être à Dieu.

Prière. Oui, Seigneur, telle sera ma fermeté pour vaincre tous les obstacles que l'estime, la compassion et la fausse amitié des hommes pourront m'offrir dans l'accomplissement de mes devoirs, dans les sacrifices qu'exige votre loi. Je n'écouterai plus de vains prétextes, de frivoles

interprétations, des avis funestes pour m'en dispenser. Je romprai même, s'il le faut, avec ceux qui me sont les plus chers; et ce sacrifice, ô mon Dieu! ne le dois-je pas à celui que vous devez faire de votre vie, et dont vous écartez ici les obstacles, jusqu'à traiter avec une extrême sévérité un Apôtre chéri qui veut vous en détourner! O Jésus! élevez-moi, comme Saint Pierre, au-dessus de la chair et du sang, afin que je n'aie de goût que pour les choses de Dieu, et du mépris que pour les choses de la terre! Ainsi soit-il.

CXXXVII.e MÉDITATION.

Instruction de Jésus au Temple.

Sur le Salut.

Jésus-Christ nous démontre ici la difficulté, la nécessité et l'importance du salut. *Matt.* 16. 24-26. *Marc.* 8. 34-37. *Luc.* 9. 23-27.

PREMIER POINT.

Difficulté du Salut.

ALORS Jésus ayant appelé à soi le peuple avec ses Disciples, il leur dit à tous : *Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive.* Voici donc quatre choses que Jésus-Christ exige de nous pour l'œuvre de notre salut.

I° La volonté. Volonté libre, que les hommes ne peuvent donner ou forcer. La grâce même, qui peut seule donner la volonté de faire son salut, ne nécessite pas, et laisse toujours à l'homme sa liberté, dont, pour son malheur, il n'abuse que trop souvent. Attendre une grâce qui fasse tout en nous, sans nous, c'est confondre la rédemption avec la création, la vie éternelle avec la vie naturelle. Sans donc attendre davantage, déterminons-nous aujourd'hui, et disons-nous sincèrement : oui, je veux me sauver. Volonté fervente : voyons ce que font les hommes quand ils veulent une chose ; le négociant qui veut s'enrichir, l'homme de lettres qui veut devenir savant, le guerrier qui veut acquérir de la gloire, le courtisan qui veut s'avancer, tout homme qui veut parvenir. La volonté qui les anime leur fait entreprendre tout ce qui les conduit à leur terme, et éviter tout ce qui les en détourne. Ils ne trouvent rien d'impossible, rien de désespéré, rien de difficile pour arriver à leur but. Volonté continuelle : elles ne les quitte jamais, elle les accompagne partout, elle les dirige en tout. De quelque autre chose qu'ils s'occupent, ils ne perdent jamais de vue le terme auquel ils aspirent : ils y tendent toujours, et s'en approchent sans cesse le plus qu'ils peuvent. Telle doit être en nous la volonté de nous sauver.

II° L'abnégation de soi-même. L'amour désordonné de nous-mêmes, au préjudice de l'amour que nous devons à Dieu, est la source de tous les péchés ; et l'abnégation de soi-même pour ne se chercher qu'en Dieu et pour Dieu, en est le remède. Cette abnégation a différents degrés ; le

premier exclut tout péché mortel, et nous met dans la disposition de plutôt mourir que de désobéir à Dieu, que de perdre sa grâce. Le second exclut tout péché véniel connu et délibéré. Le troisième s'exerce sur les imperfections et les retours de l'amour-propre qui se glisse partout, jusque dans l'exercice même de la vertu. Plus on avance dans ce dernier degré, plus on jouit de la paix, de la liberté intérieure, et des consolations du Saint-Esprit. Si donc nous sommes encore sujets à quelque péché, à quelque passion, si quelque chose nous empêche d'avancer dans la vertu et dans les voies de la vie intérieure, c'est que nous n'avons pas encore entendu et pratiqué cette parole de Notre-Seigneur : *Qu'il renonce à soi-même.*

III° Porter sa croix. Il y a des croix de plusieurs sortes. Les unes sont extraordinaires, ne sont propres qu'aux temps de persécutions, et consistent dans les supplices et la mort : telle est celle que Notre Seigneur a portée, telles ont été celles qu'ont portées après lui les saints Martyrs. Nous devons comme eux être prêts à mourir pour la foi, et nous affermir d'autant plus dans cette sainte disposition, qu'elle peut avoir lieu dans le temps où on y pense le moins. Les croix sont ordinaires et de tous les temps, et parmi celles-ci il y en a de nécessaires et d'involontaires; telles sont, de la part de la nature, les incommodités de la vie, les infirmités du corps, les foiblesses de l'âge, la rigueur des saisons; du côté de la fortune, les pertes, les disgrâces, les contre-temps, le dérangement des affaires, le besoin et l'indigence; du côté des hommes, leur haine, leur mépris, leurs discours, leurs

persécutions, leurs défauts, leurs caractères; du côté de nous-mêmes, notre humeur, nos passions, nos fautes et nos rechutes. Que de croix se présentent à nous de toutes parts, que nous ne pouvons éviter, et que nous sommes contraints de porter ! Ah ! que de mérites, que de moyens de satisfaction, si nous les prenions comme il faut et dans l'esprit du Christianisme ! Et que nous sert-il de les porter en païens, avec chagrin, dépit et murmure ? Elles n'en deviennent que plus pesantes, parce qu'ainsi portées, elles sont sans onction devant Dieu, et de notre côté, sans motif et sans espoir de récompense. Enfin, il y a des croix volontaires et de choix, telles sont les mortifications et les pénitences que chacun se prescrit à soi-même, un ordre de vie et d'occupations saintes auxquelles on s'assujettit; telles sont les peines attachées à un état que l'on a choisi, et où l'on est entré pour se sanctifier; les devoirs de cette état, la dépendance continuelle de la volonté, le défaut de fortune, de commodités, ou même des choses nécessaires que l'on éprouve, quelquefois l'ennui et le dégoût qu'une longue suites de pratiques et d'occupations réglées ne peut manquer de temps en temps de nous causer; telles sont les croix dont nous devons d'autant moins murmurer, et que nous devons porter avec d'autant plus de joie, qu'elles sont de notre choix, et que nous les avons embrassées de nous-mêmes. Ah ! ne nous en repentons pas : persévérons-y avec courage, et nous y mourrons avec consolation !

IV° Suivre Jésus-Christ. Se renoncer soi-même, se faire violence, souffrir, porter sa croix, ce n'est pas assez, si on ne le fait pour Jésus-Christ,

en marchant à sa suite, et en s'unissant à lui. Mais aussi, en souffrant pour le divin Sauveur, songeons qu'il est à notre tête, qu'il a plus souffert pour nous que nous ne saurions souffrir pour lui; songeons que si nous le suivons dans sa vie et dans sa mort, nous le suivrons aussi dans sa résurrection, dans son ascension, dans son royaume, tandis que les autres en seront exclus et tomberont dans l'enfer. Choisissons maintenant, et voyons ce que nous voulons : *Si quelqu'un veut*, le chemin est tracé, la voie est ouverte, et le terme connu.

SECOND POINT.

Nécessité du salut.

Celui qui voudra sauver sa vie, la perdra; et celui qui aura perdu sa vie pour moi et pour l'Evangile, la sauvera. Il y a dans l'économie de notre salut quatre choses qui sont d'une nécessité absolue et indépendante de nous.

I° Nécessité de notre être. Nous ne nous sommes pas donné la vie; c'est Dieu qui a donné l'être et la vie à tous les hommes, et à moi en particulier. C'est lui qui en a réglé le temps, le lieu, la durée, et toutes les circonstances. Il n'a point dépendu de moi de rester dans le néant, ou d'en sortir; et il ne dépend pas de moi de rester parmi les êtres, ou de rentrer dans le néant. Il a voulu que je fusse une ame spirituelle et immortelle : cela est, et cela sera. Si je souhaitois que cela fût autrement, si je me plaignois que cela soit ainsi, souhaits et plaintes inutiles, qui ne feroient que me rendre crimi-

nel, et qui ajouteroient l'impiété à l'ingratitude!

II° Nécessité de notre destination. Dieu, qui ne m'a pas consulté pour me créer, ne m'a pas consulté non plus pour me donner une fin. Cette fin, c'est la vie éternelle et bienheureuse, si dans ce monde j'obéis à ses lois; ou si je n'y obéis pas, une mort éternelle et malheureuse dans l'enfer. Le Ciel ou l'enfer, une Eternité bienheureuse ou malheureuse, voilà à quoi je suis destiné. Je peux choisir entre ces deux alternatives; mais je ne puis renoncer à toutes les deux; il faut que je sois sauvé ou damné: dans cette affaire, point de milieu, avant qu'il soit peu, je serai l'un ou l'autre, et à ma mort, mon sort sera irrévocablement décidé, et pour tous ceux qui sont morts, il l'est déjà. Je puis en toute autre affaire ne point prendre de parti, rester neutre ou indifférent; mais ici l'alternative est fixée par cette puissance souveraine, à qui rien ne résiste. O hommes! à quoi pensez-vous donc? A quoi ai-je pensé moi-même jusqu'ici?

III° Nécessité de la destination de toutes les créatures. Dieu les a toutes faites, pour nous aider à parvenir à notre fin. Si quelques-unes paroissent nous en détourner, ce n'est que pour éprouver notre vertu, et nous donner occasion de témoigner notre fidélité. Si nous abusons des créatures, toutes un jour s'armeront contre nous, et contribueront à notre supplice; si nous en usons selon l'ordre du Créateur, souffrant des unes avec patience, nous servant des autres avec modération, et nous abstenant avec courage de celles dont l'usage nous est défendu, toutes un jour témoigneront en notre faveur, et contribueront à notre félicité éternelle.

IV° Nécessité des moyens qui nous conduisent à notre destination. Celui qui a établi le terme de notre destination, en a réglé la voie avec une indépendance qui lui est essentielle, et sans nous consulter. Quiconque dans ce monde voudra sauver son ame, c'est-à-dire, conserver sa vie et les avantages de la vie, aux dépens de sa foi; qui voudra satisfaire son ame, c'est-à-dire, ses inclinations, ses goûts et ses penchants; quiconque voudra jouir des douceurs et des plaisirs de cette vie, aux dépens de la Loi de Dieu et de l'Evangile; quiconque mettra dans la jouissance de cette vie son bonheur et sa félicité, n'agira que pour cette vie, ne pensera, ne craindra, n'espèrera que pour cette vie, que pour les biens, ou les plaisirs de cette vie; celui-là perdra son ame pour l'Eternité, sera réprouvé de Dieu, et condamné aux flammes éternelles. Au contraire, celui qui perdra son ame pour Jésus-Christ et pour son Evangile, c'est-à-dire, qui mourra plutôt que de perdre sa foi, qui s'exposera à tout, renoncera à tout, qui se privera de tout, plutôt que de violer un seul précepte de l'Evangile; celui-là trouvera son ame, c'est-à-dire, la sauvera, sera mis en possession du Ciel, pour y jouir d'une vie éternelle. Voilà l'ordre immuable sur lequel nous devons nous régler, mais que nous ne pouvons changer. On ne peut être heureux dans ce monde et dans l'autre. C'est à nous de choisir, et Dieu exécutera sa parole. Tous les prétextes que le monde apporte sont frivoles; ils peuvent aveugler les hommes, mais non pas changer l'ordre des décrets de la sagesse éternelle.

TROISIÈME POINT.

Importance du Salut.

Que sert à l'homme de gagner l'Univers entier, s'il se perd lui-même, et s'il est cause de sa propre ruine?

I° L'affaire du salut est l'unique importante, parce qu'elle est la seule où il s'agisse de l'homme même, de son ame, de son être. S'il perd cette affaire, ce n'est point son bien qui est perdu; sa charge, son emploi, son crédit, sa gloire, sa réputation, sa santé, sa vie, ce n'est point tout cela, c'est lui-même qui est perdu. Les affaires de cette vie ne sont point l'affaire de l'homme, et où il s'agisse de lui-même, de sa substance, de son ame : il s'agit tout au plus, dans ces affaires, de quelque bien qui appartient à l'homme, qui environne l'homme, et qui lui peut être de quelque utilité passagère; mais ce qui s'appelle l'homme lui-même, il n'y est pour rien, et toutes ces affaires ne l'intéressent en rien. Cependant c'est ce qu'on appelle les grandes affaires, et dont on s'occupe uniquement. Pourvu qu'on réussisse dans ces sortes d'affaires, on est content, on ne s'embarrasse point de se perdre soi-même : quelle folie!

II° L'affaire du salut est l'unique importante, parce qu'elle est la seule dont la perte ou le gain dépende d'un chacun en particulier. Il y a des affaires où il faut, pour réussir, le concours de plusieurs; mais ici je n'ai besoin que de moi. Dans les autres affaires,

d'autres peuvent agir pour moi, suppléer à ce qui me manque de force, de science et de talents; ils peuvent m'épargner toute la peine, et une affaire peut me réussir sans que je m'en sois mêlé. Mais l'affaire du salut, comme c'est de moi-même qu'il s'agit, c'est moi-même qui dois agir. Je dois donc m'instruire de la science du salut, des moyens qu'il faut employer, des dangers qu'il faut éviter, des obstacles qu'il faut surmonter pour y réussir. Je dois ensuite agir moi-même : c'est moi même qui dois faire pénitence, pratiquer la vertu, exercer les bonnes œuvres, fuir les occasions du mal, et vaincre les tentations. Un autre peut bien prier pour moi, m'exhorter, me diriger, m'aider; mais il ne peut suppléer pour moi. C'est moi qui dois être pénitent, humble, doux, chaste, juste, saint, pur et innocent. Si on ne réussit pas dans les autres affaires, souvent on est excusable, parce qu'on y a trouvé des obstacles insurmontables; mais ici il n'y a rien de semblable : souvent les autres sont seuls coupables; mais ici il ne peut y avoir que nous. Les autres peuvent bien nous avoir excités, sollicités, pressés de faire le mal, c'est l'affaire de leur salut, et non la nôtre; mais que nous ayons suivi leurs exemples, écouté leurs sollicitations, cédé à leurs promesses ou à leurs menaces, c'est l'affaire de notre salut, et non la leur.

III° L'affaire de notre salut est l'unique importante, parce qu'elle est la seule dont le gain ou la perte anéantit le gain ou la perte de toutes les autres. Si je suis sauvé, tout est sauvé, tout est gagné pour moi. Que m'im-

porte alors que j'aie été pauvre, misérable, ruiné, méprisé, rebuté, diffamé, calomnié, infirme, malade, maltraité, tourmenté? Tout cela n'est rien, me voilà sauvé. Si tout cela a contribué à me sauver, tout cela a été un vrai bonheur pour moi. Le salut gagné rétablit tout, répare tout, dédommage de tout, anéantit tous les maux, et renferme tous les biens. Si je suis damné, étant perdu moi-même, tout est perdu pour moi. Hélas! que sert à un malheureux réprouvé, qui brûle dans les flammes de l'enfer, d'avoir possédé de grands biens, d'avoir nagé dans les délices, d'avoir satisfait toutes ses passions, d'avoir été loué, applaudi, admiré, estimé, recherché, élevé? Eût-il possédé le monde entier, que lui sert tout cela? Le salut perdu entraîne la perte de tout, et anéantit tout. Quelle folie de s'être damné pour si peu de chose! Mais quelle folie de se damner, non pour le monde entier, mais pour un vil intérêt, pour un plaisir d'un moment, de se damner en se perdant souvent, dès ce monde, de réputation, de biens et de santé! Ah! insensés que nous sommes, ne verrons-nous jamais que cette misérable et courte vie!

IV° L'affaire du salut est l'unique importante, parce qu'elle est la seule dont la perte ne peut être réparée, ni le succès détruit. Le salut perdu, tout est perdu, et pour toujours. Le salut gagné, tout est gagné, et pour toujours. Dans les affaires de ce monde, on peut réparer ses pertes, on peut gagner d'un côté ce qu'on a perdu de l'autre, comme aussi on perd souvent dans une occasion ce qu'on avoit gagné dans une autre. Il n'en est pas de même de l'af-

faire du salut; une fois décidée, elle l'est pour toujours, sans ressources et sans dédommagement pour celui qui l'a perdue, comme sans crainte et sans danger pour celui qui l'a gagnée. *Quel échange donnera l'homme pour son ame?* Ce qu'on a perdu on peut le recouvrer, on peut le racheter, on peut le ravoir par un échange; mais quand l'ame est perdue, que donner pour la recouvrer? Quel équivalent peut-on donner pour elle? Qu'y a-t-il au monde dont le prix puisse entrer en comparaison avec le prix d'une ame? Mais que donner quand il ne reste plus rien? Et que reste-t-il à celui qui a perdu son ame? N'a-t-il pas tout perdu, en se perdant soi-même? Et à qui donner? Celui qui retient l'ame dans l'enfer, n'exige rien, et n'a besoin de rien. La perte du genre humain, par le péché d'Adam, n'a point été irréparable. Si l'homme perdu par le péché n'avoit rien pour se racheter, Dieu lui a donné un rédempteur, un réparateur dont les mérites sont infinis. L'échange s'est fait. Heureux échange! Dieu a frappé son fils innocent, pour épargner l'homme coupable. La mort temporelle de ce Fils bien-aimé a délivré l'homme pécheur de la mort éternelle. Traité avantageux, qui est une invention admirable de la divine sagesse, et dans lequel la justice de Dieu a gagné, et sa miséricorde a triomphé; dans lequel le Rédempteur a mérité une gloire éternelle, les complaisances de Dieu son Père, l'amour des Anges et des hommes, et l'adoration de toutes les créatures; dans lequel les hommes ont trouvé leur salut, le prix et la rançon de leur ame, et le remède à tous leurs maux. Quelque pé-

cheur que je sois, quelques crimes que j'aie commis, je ne désespèrerai donc pas; j'ai de quoi réparer mes pertes; j'ai dans le sang de mon Sauveur le prix de mes offenses, la satisfaction pour mes péchés, la rançon de mon ame. Mais c'est sur la terre que ce sang a coulé, et qu'il coule encore sur nos Autels; c'est sur la terre que cet échange s'est fait, que cette rédemption s'est opérée, et c'est sur la terre, c'est tandis que je vis, que je dois en profiter et m'en appliquer le prix; car si je meurs sans en avoir profité, je suis perdu, puisque dans l'enfer, plus de Rédempteur, plus de Sauveur, plus d'échange, plus de rançon. O perte! ô malheur infini! Y ai-je jamais bien pensé? Au contraire, si je profite des avantages de la rédemption, si je meurs dans la grâce et dans l'amour de mon Dieu, je suis sauvé, et dans le Ciel plus de péchés, plus de dangers, plus de crainte, plus de précautions à prendre, plus de tentations à vaincre!

Prière. O bonheur infini! ô bonheur éternel! ô bonheur inaltérable et inadmissible! vous serez désormais et uniquement l'objet de mon souvenir, et le mobile de mes actions!

Ainsi soit-il.

CXXXVIII[e]. MÉDITATION.

Suite de l'instruction de Notre-Seigneur au Peuple.

De la décision solennelle de l'affaire du Salut ou du jour du jugement dernier.

Le jour du Jugement dernier sera un jour de gloire, un jour de confusion, un jour de justice, un jour de certitude indubitable. *Matt.* 16. 27-28. *Marc.* 8. 38-39. *Luc.* 9. 26-27.

PREMIER POINT.

Jour de gloire.

Le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, dans celle de son Père et dans celle des saints Anges. Jésus-Christ ne parloit guère du jugement ignominieux qu'il devoit subir sur la terre, et qui devoit lui coûter la vie, sans parler du jour glorieux où il devoit lui-même, à la fin des siècles, juger tous les hommes, afin que la pensée de ce grand jour nous fît adorer sa croix, et nous aidât à porter la nôtre. Jésus appelle la gloire et la majesté dans laquelle il paroîtra au dernier jour, sa gloire, la gloire de son Père, la gloire de ses saints Anges. Ah! si nous pouvions nous former quelque idée de cette gloire, que toute la gloire des hommes nous paroîtroit vile et méprisable, et que nous

nous sentirions d'ardeur pour le service d'un si grand Roi !

I° Jésus-Christ viendra dans sa propre gloire, c'est-à-dire, dans la gloire qui lui convient comme Fils de l'Homme, premier-né des hommes et de toutes les créatures ; comme Fils de Dieu fait homme, comme Homme-Dieu, le Roi des hommes et des Anges, le Roi du Ciel et de la terre, le Roi immuable et éternel. Or, qu'est-ce que tout l'éclat et toute la majesté qui environne les plus grands rois, en comparaison de celle de ce Roi des rois, et de ce juge souverain de tous les rois du monde ? Cependant la majesté de ceux-là nous éblouit, nous accable, nous imprime le respect et la crainte, nous rend soumis à toutes leurs volontés, et nous fait tout sacrifier pour leur plaire. Et vous, ô Roi des rois ! on vous offense, on vous outrage, on vous méprise, on vous blasphème, on vous insulte jusque dans votre temple, jusqu'en votre présence, et sur vos autels ! Ah ! si vous laissiez échapper aux yeux de ces téméraires profanateurs un seul rayon de votre gloire, vous les verriez tremblants, éperdus, s'anéantir devant vous, et prêts à exécuter tous vos ordres. Mais vos propres serviteurs en seroient effrayés. Eh ! comment oseroient-ils s'approcher de vous, et vous parler de leur amour ! D'ailleurs, l'hommage même que vous rendroient les impies, ne seroit pas digne de vous ; il seroit l'effet de leur frayeur, et vous voulez qu'il le soit de notre foi ! Je crois donc, ô mon Sauveur, à cette majesté redoutable, à cet état glorieux qui vous est propre, et que, par condescendance pour moi, vous cachez à mes yeux ! Je crois, et dans cette foi

je me soumets à vous, je me déclare pour vous, je veux vous aimer et vous obéir, comme si je vous voyois dans tout l'éclat de votre gloire.

II° Jésus-Christ viendra dans la gloire de son Père, c'est-à-dire, dans là gloire dont Dieu l'a revêtu, comme son Verbe, comme son Fils bien-aimé. Cieux, repliez-vous : astres, disparoissez : qu'est-ce que l'éclat dont la puissance de Dieu vous a ornés, en comparaison de celui qu'il donne à son Fils, qu'il a établi l'héritier de tous ses biens, par qui il a fait tous les siècles, qui est la splendeur de sa gloire et l'image de sa substance? Dieu son Père l'a couronné de gloire et d'honneur, il l'a mis au-dessus de tout ce qu'il a créé, il a tout mis à ses pieds, et n'a rien fait qu'il ne lui ait soumis. Les Anges mêmes ont reçu ordre de l'adorer, de le reconnoître pour leur Créateur, pour le Créateur de l'Univers. Tel paroîtra Jésus dans la gloire et la majesté de son Père. Heureux donc en ce jour celui qui l'aura servi, adoré et aimé.

III° Jésus-Christ viendra dans la gloire de ses saints Anges. Une cour nombreuse et brillante fait la gloire des rois, elle fait connoître leur grandeur et manifeste leur puissance. Mais quelle différence entre la cour des rois de la terre, et celle du Roi du Ciel! Ceux-là, hommes foibles et mortels, n'ont pour former leur cour que des hommes comme eux, foibles, mortels comme eux; mais le Fils de l'Homme, Jésus, l'Homme-Dieu a pour courtisans, pour ministres, les Anges immortels, dont un seul a plus de connoissance, de force et de puissance, que tous les hommes ensemble. Les rois de la terre, pécheurs et sujets au péché, n'ont pour courtisans que des hom-

mes pécheurs, et sujets au péché; mais Jésus n'a à sa cour que des Anges saints, dont toutes les pensées, toutes les affections, toutes les actions sont saintes. Les rois de la terre ont à leur cour leurs propres sujets à qui ils ont donné des grâces, des emplois et leur faveur; mais ils ne leur ont donné ni l'être ni les qualités de l'esprit et du corps qui les rendent recommandables : la cour de Jésus n'est composée que de ses Anges, et tellement ses Anges, que c'est lui qui les a créés, qui leur a donné cette intelligence sublime et cette vaste puissance qui les mettent si fort au-dessus de tous les hommes. Ils reconnoissent qu'ils n'existent que par lui, qu'ils ne sont rien sans lui, qu'ils ont tout reçu de lui, qu'il est leur Dieu, leur Créateur, leur Maître, et qu'ils doivent employer tout ce qu'ils sont et ce qu'ils ont, aux intérêts de sa gloire et à l'honneur de son service. Mais quel est le nombre de ces esprits bienheureux, attentifs et prêts à exécuter les ordres suprêmes de leur Souverain ? Le nombre en est innombrable ; et Saint Jean, dans son Apocalypse, ne peut parler du nombre de ceux qu'il a vus, qu'en disant qu'il en a vu des milliers de milliers qui environnoient son trône. O roi de gloire ! que vous êtes grand, et que vous paroîtrez grand au dernier jour ! Qui donc ne vous craindra, qui ne vous servira, qui n'appréhendera de vous déplaire, qui ne méprisera tout ce qui est sur la terre, pour ne s'attacher qu'à vous et à votre service !

SECOND POINT.

Jour de confusion.

Quiconque aura rougi de moi et de mes paroles devant cette nation adultère et pécheresse, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, quand il viendra dans sa gloire. Jésus-Christ, dans ce grand jour, couvrira de confusion, et rougira de reconnoître ceux qui auront rougi de lui, qui auront eu honte de se déclarer pour lui, c'est-à-dire, de pratiquer son Evangile et de se soumettre à sa loi. Or, on en peut distinguer de trois sortes.

I° Les premiers rejettent Jésus-Christ et son Evangile par amour pour ce monde, pour les biens, les plaisirs, les grandeurs de ce monde. Ils préfèrent la satisfaction présente de leurs passions à l'espérance des biens à venir, l'éclat passager de ce monde corrompu à toute la gloire du siècle futur. Ni les promesses ni les menaces de Jésus-Christ ne les touchent point, ils n'osent se fier à lui, et renoncer, sur sa parole, au faux bonheur de cette vie périssable, pour mériter le véritable bonheur de la vie éternelle. Mais quelle sera leur confusion, lorsqu'ils verront Jésus-Christ dans sa gloire, et qu'ils comprendront les conséquences du choix insensé qu'ils ont fait, lorsqu'ils compareront ce monde qu'ils auront aimé, avec le monde nouveau qui s'offrira à leurs yeux ?

II° Les seconds ont honte de Jésus-Christ devant les hommes, et n'osent pratiquer son Evangile par respect humain. Tantôt c'est la foi et tantôt c'est la vertu que l'on trahit. On craint

pour sa fortune, pour son repos, pour sa réputation. On veut être comme les autres, on ne veut point se distinguer, on omet de faire le bien par crainte, et on fait le mal par complaisance. Il faut parler et agir comme les autres, pour éviter les discours malins, les railleries et les reproches des autres. A la vue d'une telle conduite, la conscience murmure, mais les hommes applaudissent : quels hommes et quels applaudissements ! Mais alors Jésus, dans sa gloire, environné de ses Anges, réprouvera, condamnera, rejettera avec opprobre, et ces hommes pervers qui se seront fait craindre, et ces lâches déserteurs qui les auront craints.

III° Les troisièmes sont ceux qui ont honte de se soumettre à la loi de la pénitence. Ce n'est point devant le monde, et aux yeux des hommes, que ces personnes ont honte de Jésus-Christ et de ses préceptes ; c'est à leurs propres yeux, et devant un seul homme qu'elles n'osent s'humilier et faire l'aveu sincère de leurs fautes pour en obtenir le pardon. Maudite honte ! Faut-il que tu empêches tous les jours tant de conversions, et que tu mettes le comble aux péchés dans le lieu même où ils devroient être effacés ? Hélas ! cette ame étoit touchée de Dieu, affligée de ses désordres, repentante de ses crimes ; un mot, et elle en étoit délivrée. Elle n'a osé, elle a plus craint un homme que Jésus-Christ ; elle a préféré l'estime d'un homme à l'amour de Jésus-Christ ; son orgueil et sa lâcheté l'ont retenue dans les fers, ses liens se sont fortifiés, et ils se sont multipliés, et la mort même ne les a pas brisés. Mais alors ces péchés seront exposés au grand jour, ils paroîtront avec toute leur laideur

aux yeux de tous les hommes, aux yeux de Jésus-Christ et de tous ses Anges. Où se cacher, où s'abîmer, où s'anéantir ? Professons donc notre foi, pratiquons notre loi avec un courage digne de celui qui en est l'auteur, et qui en sera un jour, aux yeux de l'Univers, le juge et le glorieux rémunérateur.

TROISIÈME POINT.

Jour de justice.

Et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. Pesons ces quatre mots.

I° *Alors.* Ne soyons point surpris de l'injustice que nous voyons régner sur la terre. Ce n'est point ici le règne de la justice, on en a quelque idée, mais on manque de lumières, de puissance et le plus souvent de volonté pour l'exercer. La gloire et les récompenses sont souvent données à ceux qui les méritent le moins, tandis que ceux qui les méritent le plus en sont frustrés, et se trouvent dans le mépris et l'oppression. Ne nous plaignons pas inutilement de ce désordre, tâchons seulement de ne le pas commettre, souffrons-le patiemment, Dieu le souffre lui-même. Son jour viendra, et *alors* il réparera l'injustice et rétablira l'ordre. Ne cherchons point notre récompense dans ce monde, nous la chercherions en vain, et ce que nous ferions pour une récompense temporelle, nous feroit perdre l'éternelle. Attendons avec patience le temps de Dieu, renvoyons-lui notre cause, et *alors* notre attente ne sera pas vaine.

II° *Il rendra.* Qui ? Jésus-Christ lui-même qui

nous en assure ici, notre Dieu et notre Sauveur. Il rendra en Dieu et en Sauveur, aux bons qui l'auront servi et aimé, un bonheur pur dans sa jouissance, immense dans sa grandeur, éternel dans sa durée; aux méchants qui l'auront méprisé et outragé, un supplice incompréhensible dans sa nature, infini dans son étendue, éternel dans ses effets.

III° *A chacun.* Aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux savants et aux ignorants, au souverain et au dernier des sujets; *à chacun* en particulier, distinctement, séparément, et non confusément à une nation, à une génération, à un ordre, à une société, à une congrégation, mais *à chacun* de chaque nation, de chaque ordre, de chaque société, à moi en particulier et considéré seul, sans aucun autre rapport. Plus d'appui, plus de secours, plus de cabale; chacun pour soi et rien de plus.

IV° *Selon ses œuvres.* Non selon sa dignité, son esprit, ses talents, sa naissance, et sa réputation, mais selon ses œuvres telles qu'elles sont en elles-mêmes; non telles qu'elles ont été vues des hommes, loués ou blâmées, célébrées ou décriées. *Selon ses œuvres :* les particulières comme les publiques, les plus secrètes comme les plus connues. *Selon ses œuvres*, c'est-à-dire, ses pensées et ses paroles, ses actions et ses désirs. *Selon ses œuvres :* avec toutes leurs circonstances, leur degré de bonté ou de malice, l'intention dont elles auront été accompagnées, et toutes les suites qu'elles auront eues. O mon Dieu! où me cacherai-je en ce grand jour, et que trouverez-vous autre chose en moi, que des œuvres d'iniquité, que des œuvres d'abomina-

tion et de réprobation ? malheureux que je suis ! je n'ai pas encore commencé à faire de bonnes œuvres. Commençons, ô mon ame ! dès ce jour travaillons pour le dernier jour, et ne le perdons jamais de vue.

QUATRIÈME POINT.

Jour d'une certitude indubitable.

Sans rapporter ici les preuves qu'on peut tirer du fond de notre propre cœur, du désordre qui règne ici-bas, de la nécessité d'une justice et de la nature de Dieu même, tenons-nous-en aux paroles de Notre-Seigneur. *Je vous le dis en vérité, il y a quelques-uns de ceux qui sont ici présents, qui ne mourront point qu'ils n'aient vu arriver le royaume de Dieu dans sa gloire et dans sa puissance, et qu'ils n'aient vu venir le Fils de l'homme dans son règne.* Jésus, pour confirmer ce qu'il venoit de dire de la gloire de son dernier avénement à la fin des siècles, prédit à ses auditeurs des événements plus prochains, et il finit ce discours en les assurant que quelques-uns d'entre eux ne mourroient point sans les avoir vus. Cette prédiction s'est accomplie par trois événements célèbres.

I° La transfiguration, où assistèrent trois Apôtres, et qui arriva six jours après ce discours.

II° La prédication publique de l'Evangile par la force et la vertu du Saint-Esprit, dont la descente sur les Apôtres arriva dans l'année même.

III° La victoire de l'Evangile sur l'incrédulité du peuple juif, l'établissement de la Religion

chrétienne sur la ruine de Jérusalem, de son temple et de son culte par la vertu de Jésus-Christ, et les prodiges qui firent réussir l'entreprise des Romains contre la nation infidèle et déicide. Cet événement arriva environ quarante ans après ce discours, l'an soixante-dix de Jésus-Christ. Saint Jean Apôtre vécut plus de trente ans après, et par conséquent plusieurs de ceux qui en entendent ici la prédiction, purent, ainsi que lui, en être témoins, et se rappeler, en voyant l'événement, les paroles de Jésus-Christ qui l'avoit prédit. Pour nous, qui reconnoissons Jésus-Christ, qui le voyons et l'adorons régnant dans son Eglise, qui voyons son règne établi par des prodiges innombrables de sa Toute-Puissance, et son Eglise subsistante depuis tant de siècles; pour nous, qui voyons la nation juive errante et dispersée, traînant par-tout l'opprobre de son crime et de sa réprobation, ne pouvant aller nulle part qu'elle n'y voie régner celui qu'elle a refusé pour son roi; pour nous, qui sommes témoins de tant de merveilles, pourrions-nous ne pas croire, ne pas attendre avec une entière certitude le dernier avénement de celui qui, en le prédisant, a prédit tout ce que nous voyons de nos yeux; et si nous le croyons, pouvons-nous ne pas nous y préparer avec tout le soin qui peut dépendre de nous?

PRIÈRE. O Jésus! quoi de plus capable de m'animer à embrasser votre croix, à être et à paroître votre Disciple, à pratiquer vos maximes, à mener une vie vraiment chrétienne, que cette certitude de votre avénement, que la foi dans laquelle je suis que vous viendrez un jour pro-

noncer, selon nos œuvres, l'arrêt d'une vie ou d'une mort éternelle! Quelle consolation alors pour moi, si j'ai le bonheur de trouver dans mon juge celui à qui j'aurai tâché de me conformer pendant la vie! Accordez-moi cette grâce, ô mon Sauveur, afin de participer au témoignage glorieux que vous rendrez un jour à vos Saints devant l'Univers entier! Ainsi soit-il.

CXXXIXe. MÉDITATION.

De la Transfiguration de Notre-Seigneur.

Considérons ici Notre-Seigneur, Moïse et Elie, les Apôtres et les paroles que fit entendre la voix de Dieu. *Matt.* 17. 1-8. *Marc.* 9. 1-7. *Luc* 9. 28-36.

PREMIER POINT.

De Notre-Seigneur.

1° COMMENT il se disposa à sa transfiguration. *Six jours après, Jésus prit Pierre, Jacques et Jean, et il les mena seuls à l'écart, sur une haute montagne pour prier.* 1°. Jésus choisit seulement trois de ses Apôtres pour être les témoins de sa transfiguration. Les visions et les révélations ne sont point le partage de tous les Saints, mais seulement de quelques ames privilégiées, selon le choix et le bon plaisir du Sauveur. Félicitons ces saints Apôtres du choix que le Seigneur a fait d'eux pour leur manifester sa

gloire; mais gardons-nous bien de désirer de semblables faveurs, et jugeons-nous-en au contraire véritablement indignes. Demandons seulement, par leur intercession, la grâce de profiter des merveilles qu'ils ont vues, et d'être pénétrés, comme eux, des grandeurs de Jésus-Christ et de l'éclat de sa gloire. 2°. Jésus les conduit sur une haute montagne que la tradition a toujours appelée Thabor. Si, comme quelques-uns l'ont prétendu, il n'y avoit point de montagne de ce nom aux environs de Césarée, vers la source du Jourdain, où Jésus avoit fait l'instruction précédente, on pourroit présumer que les six jours entièrement révolus, ou environ huit jours qui s'étoient écoulés depuis cette instruction, avoient été un temps plus que suffisant pour que ce divin Sauveur eût pu se rendre au Thabor, situé sur les confins de la Galilée et de la Samarie. Quoi qu'il en soit, c'est sur des montagnes que Jésus a opéré la plupart de ses grands mystères, pour nous montrer quelle doit être l'élévation de notre cœur au-dessus des choses terrestres; élévation sans laquelle on ne peut ni méditer utilement ces mêmes mystères, ni les goûter, ni en profiter. 3°. Jésus se mit en prière; et ce fut pendant son oraison que Dieu son Père lui conféra l'honneur et la gloire, et rendit témoignage à sa suprême autorité. Ce n'est que dans le silence et dans la prière que Jésus se manifeste à nous. Si nous étions fidèles à ces saintes pratiques, que de lumières ne recevrions-nous pas sur les grandeurs de Jésus, et sur la nécessité de lui obéir!

II° De quelle manière Jésus fut-il transfiguré? *Pendant qu'il prioit, il fut transfiguré devant eux;*

son visage parut tout autre ; il devint resplendissant comme le soleil : ses habits parurent tout éclatants de lumière, blancs comme la neige, et d'une blancheur que nul foulon sur la terre ne pourroit égaler. 1°. De la splendeur de son visage. Son visage parut tout autre, et sembla n'avoir plus rien de terrestre. Il devint tout rayonnant de gloire, et resplendissant comme le soleil. La lumière divine qui en sortoit, répandoit au loin des rayons brillants, dont l'éclat, également vif et plein de douceur, charmoit les yeux sans les éblouir. O le charmant spectacle ! O heureux les yeux qui vous ont vu, Seigneur, dans votre gloire ! Disparoissez, beautés terrestres. Qu'êtes-vous avec tous vos appas et vos artifices ? Qu'êtes-vous ? Limon, cendre et poussière, en comparaison de Jésus mon Sauveur. O mon cœur ! si l'éclat et la beauté ont pour vous des charmes, attachez-vous à Jésus, aimez uniquement Jésus, qui est la splendeur de Dieu et l'image de sa substance !

II° De l'éclat de ses vêtements. Ses habits parurent resplendissants, et d'une blancheur égale à celle de la neige. Ce mélange de lumière et de blancheur faisoit sans doute le charme des yeux, et formoit la couleur la plus ravissante. Non, il n'est point d'art sur la terre qui puisse en égaler la douceur, l'éclat et la beauté. En vain le luxe s'épuise en frais et en recherches, pour éblouir nos yeux et surprendre nos cœurs. Qu'il réunisse tout ce que l'art et la nature peuvent lui fournir ; qu'aux couleurs les plus brillantes, il joigne la richesse de l'or et l'éclat des pierreries, qu'est-ce que tout cela ? qu'un amas de matière grossière et corruptible, qu'une

parure frivole et puérile, qui ne peut que corrompre le cœur qui s'y complaît et celui qui l'admire.

IV° De la gloire de son ame. Tout cet éclat extérieur et ravissant dont Jésus fut environné, n'étoit qu'une légère émanation de la gloire céleste dont jouissoit son ame bienheureuse, admise à la vision intuitive de Dieu, dès le premier moment de sa création et de son union substantielle avec le Verbe. Il n'en est pas ainsi de l'éclat que les hommes se procurent. Qu'il cache souvent de noirceur et de honte ! Que souvent l'ame est horrible dans un corps doué de toutes les qualités extérieures, et décoré d'un habit resplendissant ! Qu'insensé est donc celui qui fixe ses regards sur ce vain éclat, et qui y attache son cœur ! Mais heureux celui qui s'attache à vous, ô Jésus ! Votre gloire n'est point étrangère et empruntée ; elle vous est propre et naturelle ; vous l'avez cachée pendant votre séjour sur la terre, pour pouvoir nous instruire et mourir pour nous ; vous l'avez montrée une fois, pour soutenir notre courage et animer notre espérance ; vous vous cachez encore dans votre Sacrement, pour être notre nourriture, vous vous manifestez tout entier dans votre royaume, pour être notre béatitude. O que de motifs de vous aimer ! O mon cœur ! détachez-vous donc pour toujours de la terre, pour n'aimer que Jésus, pour n'espérer qu'en lui, et ne soupirer qu'après lui !

SECOND POINT.

De Moïse et d'Elie.

I° De leur apparition. *Et tout-à-coup on vit deux hommes qui s'entretenoient avec Jésus, savoir: Moïse et Elie.* Moïse, le législateur des Juifs, et Elie le père des Prophètes, viennent rendre hommage et en même temps témoignage à celui qui est la fin de la loi et des Prophètes, à celui qui fait succéder la vérité aux ombres et aux figures de la loi, et les événements aux promesses et aux prédictions des Prophètes. Que tout vous adore, ô Jésus! que tout vous rende hommage! Vous êtes la fin de toutes choses, et tout se rapporte à vous. Promis dès le commencement du monde, annoncé jusqu'au temps de votre venue, prêché partout après votre retour au Ciel, vous êtes l'auteur et le consommateur de la foi de tous les siècles.

II° De leur gloire. *Ils étoient remplis de majesté et de gloire.* C'est-à-dire, investis de la splendeur de Jésus-Christ, et revêtus de cet air de grandeur et de ce maintien vénérable qui les firent respecter lorsqu'ils vécurent sur la terre, et qui les firent reconnoître ici par les Apôtres. Plus nous approchons de Jésus-Christ par la méditation de ses mystères et l'imitation de ses vertus, et plus nous participons à sa gloire.

III° Leurs discours. *Et ils s'entretenoient de la mort qu'il devoit souffrir à Jérusalem.* Ils s'entretenoient avec Jésus: et de quoi parloient-ils dans cet état glorieux? De la mort qu'il devoit souffrir à Jérusalem, par laquelle il devoit ac-

complir la volonté de son Père, le salut des hommes, les figures de la Loi et les oracles des Prophètes, sans qu'aucune circonstance, aucun trait d'ignominie et de cruauté dussent lui être épargnés. O Jésus! est-ce donc là un sujet qui puisse vous plaire, et duquel vous aimiez à vous entretenir avec vos amis, au milieu même de votre gloire! Ah! je le connois, ô mon Sauveur! c'est que vous parler de votre mort, c'est vous parler de votre amour; et pourquoi donc, ingrat que je suis, ne vous en entretiens-je pas sans cesse, moi qui ai été l'objet de ce grand amour, et qui en recueille tous les fruits! Pourquoi, lorsque j'assiste au sacrifice qui me remet encore cette mort sous les yeux, n'en suis-je pas tout occupé, tout pénétré, tout enflammé! O mort! ô souffrance! ô excès d'amour! ne vous paierai-je jamais que d'un excès d'ingratitude!

TROISIÈME POINT.

Des Apôtres.

I° De leur sommeil. *Cependant Pierre et ceux qui étoient avec lui, dormoient d'un profond sommeil.* Lorsque Jésus, arrivé sur la montagne, commença à se mettre en prière, ses trois confidents s'y mirent avec lui; mais bientôt accablés de fatigue, ils se laissèrent aller au sommeil, ce qui les empêcha de voir le commencement de la transfiguration et leur fit perdre une partie de ce magnifique spectacle. Jésus excusa leur foiblesse, et ne permit pas qu'ils en fussent entièrement privés. Hélas! que le sommeil nous

fait perdre de grâces et de lumière, dont d'autres plus fervents que nous ont le bonheur de jouir. Si c'est un sommeil de foiblesse et de lassitude, Jésus veut bien nous le pardonner; mais si c'est un sommeil de paresse, de lâcheté, de tiédeur, de dégoût, d'oubli de Dieu, d'ennui de son service, nous ne devons pas être étonnés, si nous ne voyons rien dans les vérités du salut et dans les mystères de Jésus-Christ, si nous n'en avons aucun sentiment ni aucun goût. Sortons donc d'un sommeil si funeste; reprenons l'exercice du recueillement et de l'oraison, et nous serons éclairés.

II° De leur réveil. *En s'éveillant, ils virent la gloire de Jésus, et les deux hommes qui s'entretenoient avec lui.* Quelle fut leur surprise! De quels sentiments de frayeur, de joie, d'admiration furent-ils agités, lorsqu'ils virent la gloire et la majesté du Sauveur au milieu de ces deux personnes vénérables qui étoient avec lui! Quels seront l'étonnement et le désespoir du pécheur, lorsqu'il sentira le poids de cette majesté qu'il aura outragée, et de cette puissance qu'il aura méprisée! Quelles seront la joie et l'admiration du juste, lorsqu'il verra la gloire de son Sauveur qu'il aura adoré, aimé et servi, et qu'il en deviendra participant! Quelle sera la surprise de toutes les créatures, au jour de la résurrection universelle, lorsqu'elles verront Jésus dans la splendeur des Saints, venir avec la majesté d'un juge souverain, pour décider de leur sort éternel! O Jésus! avant ce terrible jour, réveillez mon ame de son assoupissement, afin qu'elle vous connoisse, qu'elle vous serve et qu'elle vous aime!

III° Des paroles de saint Pierre. *Alors Pierre prenant la parole, lui dit : Seigneur, nous sommes bien ici, faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie. Car il ne savoit ce qu'il disoit, tant la frayeur les avoit saisis.* Après que les Apôtres eurent contemplé à loisir l'éclat et la majesté de leur divin Maître, et qu'ils eurent entendu son entretien avec Moïse et Elie, ils comprirent que ceux-ci alloient se séparer de lui. Alors Pierre, toujours impétueux, quand il s'agissoit de la gloire de Jésus-Christ, s'écria : Seigneur, que nous serions heureux, si vous nous permettiez de demeurer ici avec vous ! Consentez que nous élevions en cet endroit trois tabernacles : l'un sera pour vous, le second pour Moïse et le troisième pour Elie. Mais Pierre, aussi bien que ses compagnons, agité de différents mouvements de surprise, de crainte, d'admiration et de joie, tout-à-la-fois effrayé, ébloui et enchanté de la grandeur et de la nouveauté du spectacle, n'étoit pas à lui, et ne comprenoit pas ce qu'il disoit. La terre n'est pas le lieu de la jouissance. Si Dieu quelquefois nous y fait sentir la douceur de sa présence, c'est une faveur passagère qui ne nous est accordée que pour nous animer à travailler et à souffrir pour lui.

QUATRIÈME POINT.

De la voix de Dieu.

Pierre parloit encore, lorsqu'une nuée éclatante les couvrit, et il sortit de cette nuée une

voix qui dit : celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le. A ces paroles, les Disciples tombèrent le visage contre terre, et furent saisis de frayeur.

I° De la frayeur que cette voix causa aux Apôtres. Pierre avoit à peine fait sa demande, qu'un nouveau spectacle s'offrit à leurs yeux. Une nuée brillante parut suspendue sur leurs têtes, et attira quelque temps leurs regards et leur admiration. Cette nuée lumineuse s'abaissa lentement vers la terre, et enveloppant Jésus avec eux comme sous un pavillon rayonnant, ils en furent investis. A cette vue, la frayeur des Apôtres augmenta ; et ce qui y mit le comble, fut une voix céleste et majestueuse, qui, sortant de la nuée, se fit entendre distinctement à leurs oreilles. C'est alors que cédant à leur crainte, ils tombèrent le visage contre terre, ne sachant ce qu'ils alloient devenir. Ah ! Seigneur, si votre voix est si redoutable à vos amis qu'elle vient instruire, que sera-t-elle à vos ennemis lorsqu'elle viendra les condamner !

II° Des paroles que proféra cette voix. Voici les paroles de Dieu même, sorties du sein de sa gloire, et adressées à tous les hommes, en leur donnant Jésus-Christ pour Maître : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances*, toute mon affection, en qui je trouve toutes mes délices ; *éeoutez-le* avec la soumission et la docilité qu'a droit d'attendre de vous le Maître que je donne à l'Univers. Dans cet oracle nous avons une instruction et un commandement ; une instruction qui nous apprend que devant Dieu il n'y a rien de

grand, de bon, d'estimable, de digne de ses regards, de son approbation et de son amour, que Jésus-Christ, que ce qui est uni à Jésus-Christ, que ce qui est fait pour Jésus-Christ, par son esprit et par sa grâce; une instruction qui nous apprend que tout ce qui est hors de Jésus-Christ, tout ce qui s'appelle grandeur et gloire mondaine, telle qu'elle soit, n'est rien devant Dieu, qu'il n'en sera pas fait mention dans toute l'Eternité, et qu'elle n'est souvent que crime et abomination à ses yeux. Est-ce sur cette instruction que nous réglons notre estime? Dans cet oracle, nous avons encore un commandement par lequel il nous est ordonné d'écouter Jésus-Christ, de croire sa doctrine, de pratiquer sa loi, d'imiter ses exemples, de prendre son esprit, de suivre ses maximes. Or, est-ce Jésus-Christ que nous écoutons? N'est-ce pas plutôt le démon, le monde, nous-mêmes, notre humeur et nos passions? Ecoutons-nous Jésus-Christ, lorsqu'il nous dit de renoncer à ce péché, de rompre cette habitude, de résister à cette passion, d'étouffer ces mouvements de notre cœur, de réprimer nos sens, de retenir nos regards, d'arrêter notre langue; lorsqu'il nous dit de fuir la dissipation, de nous tenir dans le recueillement, de nous livrer à la prière, à la lecture des livres saints, à la méditation? Ah! n'étouffons-nous pas sa voix, ne nous fermons-nous pas les oreilles pour ne pas l'entendre, n'y résistons-nous point ouvertement lorsque nous l'entendons? S'il en est ainsi, comment nous présenterons-nous donc devant ce Dieu outragé, comment en serons-nous reçus?

III° De la fin qu'eut ce spectacle. *Mais Jésus s'approchant d'eux, les toucha, et leur dit : levez-vous et ne craignez point. Alors levant les yeux, et regardant de tous côtés, ils ne virent que Jésus qui étoit demeuré seul avec eux.* La voix ayant cessé de se faire entendre, le spectacle finit, la nuée se dissipa, Moïse et Elie disparurent, et Jésus reprit sa forme ordinaire : cependant les Apôtres restoient toujours prosternés contre terre, et n'osoient lever les yeux. Mais ce divin Maître *s'approchant d'eux* avec bonté, *les toucha et leur dit : levez-vous, et ne craignez rien.* Rassurés par la parole du Sauveur, ils se levèrent, et ayant regardé ce qui se passoit, ils ne virent plus avec eux que Jésus seul, et rendu à son état ordinaire. Heureux celui à qui Jésus dit : *Levez-vous et ne craignez rien.* Heureux celui qui est avec Jésus, qui en tout et partout ne voit que Jésus et n'agit que pour lui !

Prière. O Jésus ! vous êtes mon unique Maître, et quel bonheur n'est-ce pas pour moi que d'être votre Disciple ! Faites que je vous écoute avec docilité, vous et l'Eglise par laquelle vous me parlez ! Faites que je n'écoute jamais de voix opposée à la vérité, que je croie avec assurance tout ce que vous m'avez enseigné, que je pratique tout ce que vous m'ordonnez ! Faites-moi vivre dans l'attente continuelle de ce jour où vous réformerez mon corps, tout vil et tout abject qu'il est, pour le rendre semblable à votre corps glorieux, et pour me faire part de la félicité dont vous nous montrez un essai dans votre glorieuse Transfiguration. Ainsi soit-il.

CXLᵉ. MÉDITATION.

Entretien de Jésus-Christ avec les trois Apôtres en descendant du Thabor.

Observons la défense que Jésus fait à ses Apôtres ; la question que font les Apôtres à Jésus-Christ ; et la réponse que leur fait ce divin Sauveur. *Matt.* 17. 9-13. *Marc.* 9. 8-[illegible]. *Luc.* 9. 36.

PREMIER POINT.

De la défense que Jésus fait à ses Apôtres.

Et comme ils descendoient de la montagne, Jésus leur défendit de raconter à personne ce qu'ils avoient vu, jusqu'à ce que le fils de l'Homme fût ressuscité d'entre les morts.

I° Raison de cette défense. On peut penser que Jésus-Christ fit cette défense pour ne pas exposer la vérité d'un si grand événement à l'incrédulité, aux doutes, à la critique, surtout dans des conjectures où la malignité des Juifs tournoit tout en poison, et où les Apôtres eux-mêmes, grossiers encore et imparfaits, ne goûtoient pas les choses de Dieu ; mais après que ce divin Messie, reçu dans le séjour de sa gloire, eut communiqué son Esprit à ses Disciples, et qu'il eut répandu sur eux la plénitude de ses lumières, leur témoignage ne souffroit plus de difficulté, et il étoit convaincant.

II° Obéissance des Apôtres à cette défense. *Les Disciples gardèrent le silence, et ne dirent*

pour lors rien à personne de ce qu'ils avoient vu. Les Apôtres gardèrent le secret sur ce qu'ils avoient vu, pendant tout le temps qu'on leur avoit défendu d'en parler. Peut-être n'eurent-ils pas, pour le garder, beaucoup de violence à se faire ; les événements extraordinaires qui se succédoient continuellement les uns aux autres, les difficultés, les questions et le trouble même qu'excitoient parmi eux la plupart des discours de Notre-Seigneur, les occupoient de telle sorte, qu'ils parurent avoir oublié eux-mêmes le grand spectacle qu'il leur étoit ordonné de tenir secret. Mais ils s'en souvinrent après sa Résurrection, et alors avec quelle effusion de cœur en parloient-ils ! *Nous avons vu sa gloire*, dit saint Jean, dès le commencement de son Evangile, *mais une gloire telle qu'elle convenoit au Fils unique de Dieu.* Et saint Pierre, dans sa seconde Epître, s'écrie : nous ne vous annonçons pas, comme les Gentils, des Dieux inconnus que personne n'a jamais vus, des Dieux dont on compose de longues généalogies, et dont on débite de doctes fables qui n'ont jamais eu de témoins. Pour nous, nous vous parlons de la présence, de la vie de Jésus-Christ, et c'est après avoir été spectateurs de sa grandeur, après avoir vu de nos yeux la splendeur de sa gloire, et avoir entendu de nos oreilles la voix du Père sur la montagne sainte. O mon ame! voilà donc le Dieu que tu sers, en qui tu crois, en qui tu espères ; quels doivent être ta joie, ta ferveur, ton amour, au service d'un si grand et d'un si tendre maître !

III° Embarras des Apôtres sur cette défense. *Ils tinrent la chose secrète, mais ils s'entredemandoient ce qu'il vouloit dire par ces mots :*

après qu'il seroit ressuscité d'entre les morts. Ce n'étoit pas la défense que leur faisoit Jésus, de dire ce qu'ils avoient vu, qui les embarrassoit; c'étoit plutôt la permission qu'il leur donnoit de le publier après qu'il seroit ressuscité d'entre les morts. Ils n'entendoient rien à ces dernières paroles. Ils croyoient bien que Jésus rétabliroit le royaume d'Israël, qu'il en étoit le Roi, et qu'il se feroit reconnoître pour tel; mais ils ne s'imaginoient pas que ce pût être après sa mort : et jamais homme en effet n'a formé un pareil projet de royauté. Ils savoient bien que tous les hommes devoient ressusciter à la fin du monde; mais Jésus leur parloit de sa résurrection comme d'un événement prochain, et auquel ils devoient survivre, et c'étoit pour eux un nouveau sujet d'embarras et une source de nouvelles questions qu'ils ne pouvoient résoudre. Ah! que nous sommes aveugles dans les œuvres de Dieu, si la foi ne nous éclaire! Que les voies de Dieu sont élevées au-dessus de nos foibles lumières! Non, non : la Religion chrétienne n'est point une invention humaine, ce n'est point un tissu de doctes fables, composé et arrangé par l'esprit de l'homme. On y sent partout la majesté de l'Etre suprême, la sagesse et la puissance de celui qui a créé le monde, réglé la durée des temps, et disposé de tous les événements comme de toutes les parties de l'Univers.

SECOND POINT.

De la question que font les Apôtres à Jésus-Christ.

Alors ils lui demandèrent : *Pourquoi les Pharisiens et les Scribes disent-ils qu'il faut qu'Elie vienne auparavant ?*

I° De leur discrétion. Les dernières paroles de Jésus-Christ causoient de l'embarras aux Apôtres, et ils n'entendoient point ce qu'il leur disoit de sa Résurrection ; cependant ce n'est point sur cela qu'ils l'interrogent. Le respect qu'ils ont pour lui les retient. Il est leur maître, et c'est lui qui leur a parlé : il sait jusqu'à quel point il doit les éclairer et les instruire, et ils ne se croient par permis d'en demander davantage. Imitons leur discrétion, lorsque dans l'enseignement de l'Eglise, ou dans le texte des livres saints, il se trouve quelque obscurité, quelque difficulté ; c'est Dieu notre Père, c'est l'Eglise notre Mère qui nous parlent, écoutons avec docilité et respect. Tant de questions que l'on se plaît à accumuler, ne sont souvent que l'effet de la présomption, de l'orgueil, quelquefois même de la témérité et de l'apostasie.

II° De l'objet de leur question. Ce fut la doctrine qu'enseignoient les Pharisiens et les Scribes au sujet d'Elie. Ces faux docteurs, ennemis de Jésus-Christ et de son royaume, abusoient de la prophétie de Malachie, où Dieu dit : *Je vous enverrai le Prophète Elie, avant que le grand jour du Seigneur arrive, jour de trouble et de confusion.* D'après ces paroles, ils disoient : Elie n'est point venu, et n'a point paru, Dieu ne l'a

point envoyé ; par conséquent ce Jésus que vous écoutez et que vous suivez, n'est point le Messie sous qui doit arriver le grand et terrible jour du Seigneur dont parle le Prophète. Il y aura toujours de ces faux docteurs qui interprèteront l'Ecriture à leur gré, conformément à leurs préventions, à leurs animosités, à leurs passions. C'est à Jésus-Christ à nous donner l'intelligence des Ecritures, c'est-à-dire, à son Eglise, toujours conduite par son esprit ; il est de notre devoir de la consulter et de l'écouter. Quand elle a parlé, il ne reste plus de questions à faire.

III° De l'occasion de cette question. Les Apôtres proposèrent leur question en ces termes : *Pourquoi donc les Pharisiens et les Scribes disent-ils qu'il faut qu'Elie vienne auparavant?* Cette question pouvoit être liée à l'apparition qu'Elie venoit de faire, et dans ce sens, les Apôtres auroient demandé si cette apparition étoit donc l'accomplissement de ce que disoient les Scribes, et de ce qu'avoit prédit le Prophète. Elle pouvoit encore être liée à la défense qu'on leur faisoit de parler de la vision qu'ils avoient eue, comme s'ils eussent dit : s'il nous étoit permis de parler, nous pourrions répondre aux Pharisiens qu'Elie est venu, et que nous l'avons vu. Faudra-t-il donc les laisser dire qu'Elie n'est pas venu, et ne leur rien répondre? Enfin elle pouvoit être liée à la retraite d'Elie, comme s'ils eussent dit : Elie n'a paru qu'un instant, et ensuite il a disparu. Que faut-il donc penser de ce que disent les Pharisiens et les Scribes? Se trompent-ils, ou bien Elie reviendra-t-il en effet avant que vous rétablissiez le royaume d'Israël? Plus Dieu nous communique de lumières, et plus on voit de

difficultés qu'on est incapable de résoudre. On peut proposer ses doutes, mais avec modération, et sans prétendre tout savoir; mais avec respect, humilité, et non pour contredire et disputer; mais avec prudence, en ne nous adressant qu'à ceux que Dieu nous a donnés pour maîtres, et que l'Eglise avoue, et non à ceux qu'elle condamne et rejette.

TROISIÈME POINT.

De la Réponse de Jésus-Christ aux Apôtres.

I° De la venue future d'Elie. Jésus leur répondit : *Il est vrai qu'Elie doit venir auparavant pour rétablir toutes choses, et qu'il souffrira beaucoup et sera rejeté avec mépris, ainsi que le Fils de l'Homme, selon ce qui a été écrit.* C'est-à-dire, il est vrai qu'Elie doit venir d'abord, qu'il est prédit de lui qu'à son arrivée il travaillera à renouveler dans les hommes la première innocence, à rappeler les enfants à la piété des pères et à remettre en vigueur la pratique de la pénitence, de la foi, de toutes les vertus; mais ne vous imaginez pas qu'il doive le faire sans être méprisé des hommes, sans essuyer bien des insultes, et sans être exposé à bien de mauvais traitements. Destiné à préparer les voies du Christ, il doit avoir un sort semblable au sien. Mais cet Elie qui doit venir avant moi et disposer les enfants d'Israël à l'établissement de mon règne, cet Elie est venu dans la personne de Jean-Baptiste. Ainsi l'erreur des Scribes étoit de s'attacher trop à la lettre, et d'entendre de la personne même d'Elie, ce qu'il ne falloit entendre que de l'es-

prit et de la vertu d'Elie. Quoi qu'il en soit, il y a ordinairement plus de curiosité que d'utilité à rechercher ce qui arrivera à la fin du monde; aussi Notre-Seigneur ramène toujours l'esprit des Apôtres aux événements présents, à sa mort et à sa passion. Ce qui doit donc ici nous intéresser le plus, c'est que Notre-Seigneur a souffert pour nous; c'est que ceux qui l'ont annoncé, soit avant, soit après sa venue, ont tous souffert persécution; c'est que, si nous voulons vivre en vrais chrétiens, nous devons nous attendre à la persécution.

II° De la venue d'Elie déjà passée. *Mais je vous déclare qu'Elie est déjà venu, et ils ne l'ont point connu; ils ont fait à son égard tout ce qu'ils ont voulu, selon ce qui en avoit été écrit. Ils feront souffrir de même le Fils de l'Homme.* Le premier crime des Scribes et des Pharisiens fut de n'avoir pas reconnu la venue d'Elie dans la personne de Jean. Leur orgueil, leur jalousie, leur haine contre Jésus les aveuglèrent. Il est vrai que Jean, interrogé de leur part, leur répondit qu'il n'étoit pas Elie; mais en leur disant qu'il étoit la voix prédite par Isaïe, il leur en disoit assez; et s'ils eussent eu le cœur droit, ils eussent été à celui à qui Jean les renvoyoit, et ils en auroient appris ce qu'on pensoit de Jean lui-même. Leur second crime fut de persécuter saint Jean, de le maltraiter, de le bannir, et peut-être même d'avoir trempé dans l'arrêt de sa mort. Leur troisième crime, qui alloit bientôt mettre le comble à tous les autres, étoit la mort du Messie; c'est toujours là où Notre-Seigneur ramène l'esprit de ses Disciples en les instruisant. Ne reconnoissons-nous pas en tout ceci le crime

du monde, auquel peut-être nous participons! Beaucoup de discours sur la Religion, mais en même temps on méconnoît les Prophètes que Dieu nous envoie pour soutenir cette même Religion, pour nous la faire connoître et nous la faire pratiquer. On ne consulte point l'Eglise pour distinguer les vrais d'avec les faux Prophètes, on ne consulte que ses passions et ses préjugés : on exalte ceux qui nous laissent tranquilles dans nos désordres et dans nos erreurs; pour ceux qui, dans l'esprit de Jean et d'Elie, tonnent et menacent, on les hait, on les décrie, on les persécute. Conduite qui aboutit à perdre la foi et la Religion, à ne plus connoître de Messie ni d'Eglise, à trouver bonne toute Religion, et à n'en avoir aucune.

III° De l'intelligence des Disciples. *Alors les Disciples comprirent que c'étoit de Jean-Baptiste qu'il leur avoit parlé.* Nous devons bien le comprendre aussi nous-mêmes, car c'est pour la troisième fois que nous voyons la prophétie de Malachie, citée et toujours entendue de saint Jean-Baptiste. La première fois par l'Archange Gabriël, parlant à Zacharie; la seconde par Jésus-Christ même parlant au peuple; la troisième par Jésus-Christ encore, dans le temps qu'il instruit ici ses trois plus chers Disciples. La sagesse de Dieu a mis dans sa divine parole assez de clarté pour conduire les cœurs droits, et assez d'obscurité pour aveugler les esprits présomptueux. Ne nous occupons donc pas tellement de ce qui arrivera au dernier jour du monde, et au dernier avénement du Prophète Elie, que nous ne nous occupions encore du dernier jour de notre vie, qui n'est pas éloigné, et du soin de profiter

des instructions que Dieu nous donne par les Prophètes qu'il nous envoie pour nous préparer à ce dernier jour. Notre Elie, notre Jean-Baptiste, c'est ce prédicateur zélé, ce directeur éclairé, ce pasteur vigilant, ce livre instructif et touchant. Comment en profitons-nous.

Prière. Faites, Seigneur, que je mette à profit toutes les grâces que me prodigue votre amour! Faites que tout se renouvelle, sinon dans toute la terre, au moins dans mon cœur, afin que vous y régniez dans le temps et dans l'Eternité! Ainsi soit-il.

CXLIe. MÉDITATION.

Délivrance d'un jeune homme possédé, dès son enfance, par un démon sourd et muet.

Le Texte sacré nous fournit ici les réflexions les plus solides sur la Foi, sur la passion dominante et sur la Prière. *Matt.* 17. 14-20. *Marc.* 9. 13-28. *Luc.* 9. 27-44.

PREMIER POINT.

De la Foi.

Io De l'affoiblissement de la foi, et d'abord des causes de cet affoiblissement. La première, c'est la communication avec ceux qui n'ont point de foi. *Le jour suivant, comme ils descendoient de la montagne, une grande multitude de peuple alla au-devant de Jésus, qui, étant venu au lieu où*

étoient ses autres Disciples, vit une grande multitude de personnes autour d'eux, et des Scribes qui disputoient avec eux. Les neuf Apôtres que Jésus avoit laissés au pied de la montagne, étoient encore remplis de cette foi pour laquelle ils avoient, au nom de leur maître, chassé les démons, et opéré tant de miracles dans le cours de leur mission. Mais, pour leur malheur, pendant l'absence de Jésus-Christ, et dès le matin, avant qu'il fût descendu de la montagne, les Scribes ses ennemis vinrent les trouver, et entrèrent en dispute avec eux. Il faut que la Religion soit bien affermie en nous, pour qu'elle ne souffre rien des contradictions des impies, des libertins et des hérétiques. Quoiqu'on soutienne le parti de la foi contre ses adversaires, il n'arrive que trop souvent qu'on sort de ces disputes, ou de la lecture des livres qui les contiennent, avec une foi affoiblie et presque chancelante. Le plus sûr est d'imposer silence à ces ennemis de la Religion et des mœurs, ou de fuir leur rencontre, et de s'interdire la lecture de tous livres dangereux, à moins que les devoirs de notre état ne nous y engagent; et alors encore doit-on craindre, prier et veiller. La seconde cause de l'affoiblissement de la foi, c'est la grandeur des obstacles. Quand Jésus fut venu vers le peuple, un homme s'approcha de lui, se jeta à ses genoux, et lui dit : *Seigneur, ayez pitié de mon fils qui est lunatique, et qui souffre beaucoup, car il tombe souvent dans le feu et souvent dans l'eau. Je l'ai présenté à vos Disciples, mais ils n'ont pu le guérir.* Les Apôtres avoient entrepris cette guérison, mais avec une foi foible et languissante. Environnés d'une foule

de peuple, observés et peut-être défiés par les Scribes, avec qui ils venoient de disputer, lorsqu'ils virent ce possédé, et qu'ils eurent appris la durée et la violence de la possession, ils entrèrent en défiance et la défiance n'opère point les miracles. Hélas ! n'est-ce pas ainsi que notre foi s'affoiblit si souvent ! N'entrons-nous pas en défiance des promesses que Jésus-Christ a faites à son Eglise, lorsque nous voyons les ravages que le démon y cause? Ne pensons-nous point que tout est perdu et que le mal est sans remède, et cette défiance ne fait-elle pas naître en nous des doutes sur la Religion même? Ne sommes-nous point tentés de croire qu'on ne peut plus discerner la vérité, que tout est indifférent, et que toutes les Religions sont égales : 2°. Du scandale de l'affoiblissement de la foi. La foi ne s'affoiblit point sans causer un scandale qui se communique insensiblement, si l'on n'y apporte un prompt remède. Nous voyons ici la contagion que répandit l'affoiblissement de la foi, et la funeste impression qu'il fit d'abord sur les Apôtres. Malgré leur défiance intérieure qu'ils se dissimuloient à eux-mêmes, ils ne laissèrent pas d'agir au-dehors, et d'ordonner au démon, au nom de leur maître, de sortir du possédé; mais cet ordre donné avec une foi chancelante, n'eut point d'effet. Les Apôtres en furent étonnés, et sans doute que leur foi en reçut encore une nouvelle atteinte. La contagion de l'affoiblissement de la foi se répandit ensuite sur le père de l'enfant. Il étoit venu dans l'espérance de trouver un remède assuré à son malheur; mais lorsqu'il vit que le démon résistoit aux Apôtres, il ne sut plus ce qu'il avoit à espérer ou

à craindre, ni si le maître auroit plus de pouvoir que les Disciples. Cette contagion se répandit sur le peuple. Accoutumé, comme il l'étoit, à voir toute la nature obéir au nom de Jésus, ce dut être pour lui un grand sujet d'étonnement et de scandale, lorsqu'il vit ce nom invoqué en vain, et il ne put se faire que sa foi n'en fût ébranlée. Enfin ce fut un scandale pour les Scribes eux-mêmes, qui s'en firent un sujet de triomphe, et un motif de s'endurcir dans l'incrédulité. Chacun doit s'examiner ici, et voir si, dans son état, il ne contribue pas à l'affoiblissement de la foi, s'il parle et agit toujours comme persuadé et pénétré des vérités de la foi. Que la foi deviendroit vive, si les fidèles s'animoient par des exemples réciproques! mais qu'elle dépérit aisément, lorsqu'on se scandalise mutuellement! 3°. De l'effet de l'affoiblissement de la foi. L'effet le plus ordinaire, c'est l'infidélité consommée. Jésus ayant entendu de la bouche du père du possédé, que ses Disciples n'avoient pu le guérir, et connoissant les dispositions du cœur de tous les assistants, il s'écria: *O race incrédule et perverse! jusqu'à quand serai-je avec vous, jusqu'à quand vous souffrirai-je?* Nous voyons dans ces paroles combien le peu de foi outrage Dieu, offense Jésus-Christ. Que la menace qu'il fait d'abandonner ceux qui laissent ainsi affoiblir leur foi, est terrible! Menace qui ne tarda pas à s'exécuter sur la nation juive, menace qui s'est exécutée depuis sur plusieurs nations chrétiennes, menace enfin qui s'exécute tous les jours sur une infinité de particuliers. Craignons pour nous, et efforçons-nous de ranimer la foi dans notre cœur et dans celui des autres.

IIo. De l'affermissement de la foi. Ce qui est capable de ranimer notre foi, c'est, 1o. la présence de Jésus-Christ ou de celui qui nous tient sa place. *Aussitôt tout le peuple ayant aperçu Jésus, fut saisi d'étonnement et de crainte, et étant accourus, ils le saluèrent.* Pourquoi ce peuple est-il saisi d'étonnement? Sans doute, parce qu'il n'attendoit pas Jésus-Christ à ce moment précis, ni de si grand matin; peut-être parce que les Scribes prenoient un prétexte de son absence pour le calomnier, et pour assurer qu'on ne le reverroit plus. Pourquoi ce peuple est-il saisi de crainte? Sans doute les ennemis de Jésus-Christ craignirent que leur calomnie ne retombât sur eux-mêmes, et qu'ils ne fussent couverts de confusion par l'éclat d'un nouveau miracle; peut-être les amis de Jésus-Christ craignirent-ils d'avoir mérité ses reproches par leur défiance; peut-être même quelques-uns, encore plus foibles, craignirent-ils que sa puissance, ainsi que celle de ses Disciples, ne vînt à échouer contre un mal si violent et si invétéré. Quoi qu'il en fût, tous s'empressèrent d'aller à sa rencontre pour le saluer, *et il leur demanda : de quoi disputez-vous ensemble?*

A cette question, personne n'osa répondre. Apôtres, Scribes, peuple, tous gardèrent un morne silence, qui ne fut interrompu que par la prière du père affligé. C'est ainsi que souvent la présence de l'homme de bien, d'un pasteur, d'un homme ferme dans la foi, met fin à toute dispute. Absent, on le méprisoit; présent on le respecte, on le craint. Le silence des ennemis de la foi prouve leur foiblesse, et affermit la Religion dans ceux en qui elle chanceloit. 2o. Les

actions de Jésus-Christ. Après que le père affligé eut exposé à Jésus la maladie de son fils, et l'impuissance des Disciples pour le guérir ; après que Jésus eut témoigné sa douleur et son mécontentement du peu de foi qu'on avoit en lui, il dit : *Qu'on m'apporte ici cet enfant*, et en parlant au père : *Amenez-moi ici votre fils.* En vain le démon fit ses derniers efforts, et agita alors l'enfant de la manière la plus cruelle ; Jésus-Christ parla, menaça, ordonna et il fut obéi, l'esprit immonde fut contraint de sortir, et Jésus rendit au père son fils parfaitement guéri. Tous furent étonnés, tous louèrent la grandeur de Dieu, et admirèrent toutes les merveilles que Jésus opéroit. Ah ! que notre foi seroit ferme et inébranlable, si, au lieu d'écouter ou de lire tant de vains discours, tant de systêmes de Religion qui ne portent sur rien, nous méditions les œuvres de Jésus-Christ, si nous les admirions, si nous les aimions, si nous nous en pénétrions ; notre foi ainsi nourrie prendroit tous les jours de nouveaux accroissements, bien loin de s'affoiblir. 3°. Les paroles de Jésus-Christ d'abord au père de l'enfant. Ce père ayant marqué son peu de foi en disant à Jésus : *Si vous pouvez quelque chose, ayez pitié de nous, secourez-nous. Jésus lui répondit : si vous-même vous pouvez croire, tout est possible pour celui qui croit.* Que ces paroles sont consolantes ! Demandons avec foi, et nous obtiendrons. Ensuite Jésus-Christ ayant dit à ses Apôtres qu'ils n'avoient pu faire ce miracle à cause de leur peu de foi, il ajouta : *Si vous aviez de la foi comme un gain de sénevé, vous diriez à cette montagne : passe d'ici là, et elle y passeroit, et rien*

ne vous seroit impossible. Paroles figurées, qui ne se doivent pas prendre à la lettre, mais paroles bien énergiques pour exprimer la Toute-Puissance de la foi, et pour nous faire comprendre combien nous en avons peu ! Quels prodiges n'a pas opérés cette foi, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral ! Sans parler ici du premier, combien de pécheurs a-t-on vus, par la puissance de la foi, passer de l'orgueil à l'humilité, de la volupté à la mortification, de la colère à la douceur, de l'avarice au détachement ? Prions donc et pour nous et pour les autres avec cette foi à laquelle tout est possible !

SECOND POINT.

De la passion dominante.

La possession de cet enfant peut être regardée comme la figure d'un cœur possédé par une passion dominante. Considérons-en ici tous les caractères.

I° L'auteur de cette possession. Cet enfant paroissoit n'avoir qu'une maladie naturelle, l'épilepsie ; mais à l'observer plus attentivement, on reconnoissoit qu'il étoit réellement possédé du démon. C'est le démon, notre ennemi déclaré, qui allume en nous toutes les passions; c'est lui qui nous tente, qui nous sollicite au péché, qui nous insinue ces mauvais désirs ; et si nous l'admettons une fois dans notre cœur, il tâche de s'y maintenir, de s'y fortifier, de s'emparer de tous nos sens et de toutes nos pensées. Il profite de nos dispositions naturelles, de notre humeur, de notre caractère ; il s'y cache et s'y

enveloppe de telle manière, que nous confondons ses opérations avec les nôtres, et qu'en obéissant à ses suggestions, nous pensons ne suivre que notre tempérament. Nous nous en prenons à notre nature, et quelquefois à son Auteur; nous nous en faisons un prétexte pour excuser nos fautes, un motif pour y persévérer, et une raison pour nous persuader que nous ne pouvons nous corriger; mais le mal est dans notre volonté, qui se laisse tromper par les artifices du démon.

II° Le tourment de cette possession. L'état de cet enfant faisoit tout à la fois horreur et compassion. Lorsque le malin esprit le saisissoit, il le renversoit, il le rouloit par terre, il l'agitoit par de violentes convulsions, il sembloit qu'il alloit le mettre en pièces; tantôt il le jetoit dans le feu, et tantôt il le précipitoit dans l'eau, où, sans un prompt secours, il ne pouvoit manquer de périr. Au milieu de ces tourments, cet enfant poussoit des cris effroyables, il écumoit, il grinçoit les dents, enfin il desséchoit, et périssoit à vue d'œil. Qui ne voit dans cette peinture les tourments affreux que fait souffrir une passion violente à laquelle on a eu le malheur de se livrer! Ah! dans celui qui en est la malheureuse victime, que de combats, que de contradictions? La fureur, le dépit, l'amour, la haine, la crainte, le repentir, la rage, le désespoir l'agitent tour-à-tour, et lui font souffrir mille cruels supplices: encore s'il pouvoit cacher sa honte et son trouble; mais le désordre qui règne dans tout son extérieur, découvre aux moins clairvoyants le désordre de son cœur.

III° Les intervalles de cette possession. Le démon donnoit à cet enfant quelques intervalles qui lui causoient une autre espèce de tourment par la connoissance qu'il prenoit de son mal, et par la crainte qu'il avoit du retour. La passion a aussi des intervalles : s'en faire un mérite, ce seroit orgueil ; s'en féliciter comme d'une guérison, ce seroit erreur : on en doit profiter pour considérer la grandeur de son mal, pour s'humilier, pour prier, et se préparer par toutes sortes de moyens à soutenir le retour de la passion, et à résister à toute son impression.

IV° Le danger de cette possession. Le dessein du démon dans cette possession, étoit de faire périr cet enfant. Ce n'est que pour nous perdre éternellement, que le démon allume en nous et fomente les passions. Ce n'est point pour nous rendre heureux qu'il nous porte à la volupté, pour nous enrichir qu'il nous persuade l'injustice, pour soutenir notre humeur qu'il nous inspire la vengeance : nous faire périr éternellement, c'est tout ce qu'il prétend, c'est là l'unique but qu'il se propose, le reste l'intéresse fort peu. Mais puisque nous connoissons ses desseins, ne soyons donc pas assez insensés et assez ennemis de nous-mêmes, pour nous laisser tromper !

V° La durée de cette possession. Jésus demanda à ce père depuis combien de temps son fils étoit sujet à ces accidents : ce père répondit : *Depuis l'enfance.* Examinons la passion qui nous domine aujourd'hui, demandons-nous depuis quel temps nous y sommes sujets, et peut-être trouverons-nous que c'est depuis l'en-

fance. Malheur à ceux qui étant chargés de l'éducation des enfants, n'apportent pas tous leurs soins à réprimer en eux les passions, à écarter d'eux toutes les occasions, et à les instruire de la nécessité où ils sont de vaincre leurs penchants et de résister aux tentations! Malheur à l'enfant qui, ayant contracté une mauvaise habitude, ne travaille pas à s'en défaire, dès qu'il est en état de la connoître. S'il remet à s'en corriger, il ne se corrigera plus : de l'enfance on remet à la jeunesse, de la jeunesse à un âge plus avancé, d'un âge plus mûr à la vieillesse, enfin on désespère de pouvoir s'en corriger, et on y meurt. Nous n'avons donc d'autre parti à prendre, qu'à commencer aujourd'hui à travailler de toutes nos forces à détruire la passion que nous connoissons en nous, et qui y domine actuellement.

VI° Les effets de cette possession. Le père en connoissoit deux dans son fils : le premier, l'instabilité, l'inconstance, le changement, les variations : ce qui lui faisoit dire qu'il étoit lunatique; le second, l'impuissance de parler : ce qui lui faisoit dire que son fils avoit un démon muet. On s'aperçoit aisément de ces deux effets dans une personne esclave de quelques passions. D'un côté, on la voit, légère et inconstante, passer rapidement aux extrémités les plus opposées, et pour ainsi dire, tantôt dans l'eau et tantôt dans le feu, tantôt d'une joie, d'une dissipation excessive, et tantôt d'une mélancolie noire et farouche, qui la rend insupportable à elle-même. D'un autre côté, on la voit muette sur ce qui cause son trouble, muette pour découvrir son mal et en demander le remède, muette pour prier, muette pour se confesser, muette pour

tout ce qui pourroit procurer sa guérison. Notre-Seigneur vit dans cet enfant un troisième effet de la possession, que le père n'avoit peut-être pas reconnu, savoir, la surdité. C'est le plus terrible et le plus pernicieux effet de la passion. On parle à ce pécheur, que l'on voit marcher dans les voies de l'iniquité, ou du relâchement et de la tiédeur. On voit son éloignement pour la piété, pour la prière, pour les Sacrements; on lui parle, on l'exhorte, on le presse : mais il est sourd et n'entend pas; il assiste aux Sermons, il fait des lectures spirituelles, et rien ne lui profite. Les noms de Dieu, de Sauveur, de vertu, de devoir, de salut, de jugement, de Paradis, d'Enfer, retentissent en vain à ses oreilles : ils ne peuvent pénétrer; ils ne présentent aucune idée à son esprit, et ne font aucune impression sur son cœur. Etat terrible, et qu'on ne peut concevoir ! Vous qui le voyez, ô divin Jésus ! vous seul pouvez en délivrer. Ordonnez donc à ce démon sourd et muet de sortir de mon ame, et alors elle entendra votre parole, elle parlera, elle bénira votre saint Nom, et louera à jamais l'excès de vos miséricordes.

VII° La difficulté de la guérison. Le père avoit en vain présenté son fils aux Apôtres; ils ne purent venir à bout de le guérir. Lorsque Jésus se fut retiré dans la maison, ils lui demandèrent pourquoi ils n'avoient pu délivrer ce possédé. Jésus leur répondit que c'étoit à cause de leur peu de foi, et que les démons de cette espèce ne pouvoient être chassés que par la prière et le jeûne. Première difficulté : le manque de foi. La foi est également opposée au

désespoir et à la présomption. Jésus-Christ peut tout, ne désespérons donc jamais : nous ne pouvons rien, ne nous appuyons donc ni sur nos résolutions, ni sur nous-mêmes; mais faisons de notre côté tout ce qui dépend de nous, n'attendons le succès que de Jésus-Christ. Seconde difficulté : le manque de prière et de pénitence. Pour guérir parfaitement, il faut employer la prière, la méditation, l'oraison, et y joindre la pénitence, le jeûne, la mortification.

VIII° La guérison de cette possession. Elle fut opérée, malgré la résistance du démon, par la Toute-Puissance de Jésus-Christ, contre l'opinion des hommes et pour toujours. Lorsqu'on présenta cet enfant à Jésus, le démon le tourmenta d'une manière encore plus affreuse qu'il n'avoit fait. Ne nous étonnons point des répugnances que nous sentons lorsqu'il s'agit d'approcher de Jésus-Christ et de ses ministres, pour leur déclarer la longue durée de notre mal. Ces répugnances sont un dernier effort du démon : ne lui cédons pas, quoiqu'il nous en coûte. Jésus ordonna, et le démon fut contraint de sortir. Que ce miracle doit animer notre confiance! Que craignons-nous, ayant un Sauveur si miséricordieux et si puissant? Le démon fit un nouvel effort; il poussa un cri terrible, et agita l'enfant avec tant de violence, qu'il tomba comme mort; jusque-là que plusieurs disoient : il est mort. Tels sont souvent les discours mondains, lorsque quelqu'un se convertit à Dieu, ou se consacre à lui. Mais Jésus le prenant par la main, le releva, et le rendit sain à son père. Cet enfant que le monde regarde comme mort, que le père et la mère

pleurent eux-mêmes comme mort, devient la consolation de ses parents, leur joie et leur gloire. Enfin ce fut pour toujours que cet enfant fut délivré; c'est ainsi que le portoit l'ordre donné au démon : *Sors de cet enfant, et n'y rentre plus.* Parlez ainsi, ô mon Dieu! à celui qui m'obsède; et faites-moi la grâce que je ne le rappelle pas moi-même, et que je ne lui ouvre jamais la porte de mon cœur.

TROISIÈME POINT.

De la Prière.

Nous trouvons ici un modèle pour la prière, que nous devons imiter. Observons dans ce père affligé et suppliant,

I° Son ardeur et son humilité. Il sort de la foule, il s'approche de Jésus, il se prosterne à ses pieds, il élève la voix, il crie : *Seigneur, ayez pitié de mon fils. Maître, je vous en conjure, jetez sur mon fils un regard favorable. Secourez-nous, ayez pitié de nous.* Est-ce ainsi que nous prions, ou pour les autres, ou pour le salut de notre ame?

II° Les motifs dont il appuie sa demande. D'un côté, la grandeur du mal, mal terrible, mal invétéré, mal incurable à tout autre qu'à Jésus : de l'autre côté, c'est un *fils unique* dont il s'agit. N'avons-nous pas les mêmes motifs de demander? Il s'agit de notre unique affaire, de notre ame, de notre salut, de notre Eternité; or, dans quel état sont notre ame et l'affaire de notre salut et de notre Eternité? Hélas! tout n'est-il pas en désordre, à l'abandon, ou à la discrétion de l'ennemi?

III° Sa foi. Elle étoit foible et cependant Jésus ne la rejeta point ; il l'anima au contraire, il l'encouragea , et ce fut pour ce père un nouveau sujet de prière ; sujet qui l'est également pour nous. Reconnoissons avec ce père affligé, combien nous avons peu de foi. Touché de l'avis que Jésus lui avoit donné, il s'écria et dit avec larmes : *Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité.* Comme lui, confondons-nous, crions, soupirons, pleurons sur notre incrédulité et prions Jésus-Christ d'aider notre foiblesse et d'augmenter notre foi.

PRIÈRE. Ah ! Seigneur, *je crois* que vous pouvez me guérir, mais *aidez mon incrédulité.* Faites-moi croire et prier d'une manière plus vive et plus ardente. Relevez-moi de l'abattement et du découragement où me jette l'esprit de malice. Chassez-le de mon cœur. Ayez pitié de moi, secourez-moi, ouvrez mes oreilles, déliez ma langue, prenez-moi par la main, fixez-moi pour toujours dans la pratique de vos commandements : dès ce moment je vous recommande mon esprit, et je le remets entre vos mains ; guérissez-le, purifiez-le, sanctifiez-le, afin que je puisse vous servir fidèlement dans le temps et vous bénir dans l'Eternité !

Ainsi soit-il.

CXLIIe. MÉDITATION.

Jésus prédit une seconde fois sa Passion à ses Apôtres.

Considérons ici les circonstances, les termes de cette prédiction, et l'impression qu'elle fait sur les Apôtres. *Matt.* 17. 21-22. *Marc.* 9. 29-31. *Luc.* 9. 44-45.

PREMIER POINT.

Des circonstances de cette prédiction.

ÉTANT partis de là, ils traversèrent la Galilée, et Jésus ne vouloit pas que personne le sût. Lors donc qu'ils furent en Galilée, et comme ils étoient tous dans l'admiration de tout ce que faisoit Jésus, il dit à ses Disciples : *Mettez bien dans votre cœur ce que je vais vous dire : le Fils de l'Homme va être livré entre les mains des hommes, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour après sa mort.*

I° Humilité de Jésus-Christ. Tandis que les hommes sont dans l'admiration et louent Dieu des grandes merveilles qu'ils lui voient opérer, ce divin Sauveur détourne de ces applaudissements l'esprit de ses Disciples, pour les occuper de la pensée de ses humiliations. En effet, que les applaudissements des hommes sont vains en eux-mêmes! qu'ils sont pernicieux à celui qui s'en nourrit! qu'ils sont inconstants! ceux

qui nous louent aujourd'hui, sont prêts et disposés à nous condamner demain.

II° Instruction de Jésus. Ce Dieu Sauveur partit donc du lieu où il s'étoit transfiguré, et où il avoit délivré un possédé. Il traversa une partie de la Galilée pour se rendre à Capharnaüm, mais sans s'arrêter nulle part, ne voulant pas que son passage fût connu. Cependant son zèle ne demeura pas oisif; s'il ne l'exerça pas à l'égard des peuples, il l'exerça en faveur de ses Disciples. Il les instruisit du grand mystère qu'il étoit venu accomplir sur la terre. Hélas! ils n'étoient encore en état ni de le comprendre, ni d'en profiter, mais ils devoient l'être un jour. Ainsi devons-nous l'enseigner, chacun dans notre état, les pécheurs, les esprits grossiers, les enfants : ce que nous leur disons dans un temps profitera dans un autre. Jésus-Christ instruisoit ses Apôtres du mystère de sa mort et de celui de sa Résurrection, deux événements bien différents, mais essentiellement liés ensemble. Tel est le plan de la Religion Chrétienne. Elle présente les vérités les plus rebutantes et en même temps les plus attrayantes; elle nous avertit de souffrir, de mourir au monde, de mourir à nous-mêmes, de mourir, s'il le faut, dans l'opprobre et les supplices, mais pour ressusciter, pour vivre et régner éternellement.

III° Recommandation de Jésus. Le Sauveur ne se contenta pas d'instruire ses Disciples; il leur recommanda, avant de leur faire l'instruction, de la bien remarquer, et de la graver profondément dans leurs cœurs. C'étoit en effet pour eux, et c'est encore pour nous une chose bien remarquable que la prédiction expresse et

précise que Notre-Seigneur fait ici de sa mort et de sa Résurrection. Il la fait lorsque rien ne paroît y disposer; il la fait au milieu des prodiges qu'il opère et des applaudissements qu'on lui donne. Comment donc cette mort pourroit-elle encore être un sujet de scandale? A-t-elle pu être l'effet de la foiblesse dans celui à qui toute la nature et les démons mêmes ont obéi, dans celui qui, en l'annonçant, a en même temps annoncé sa Résurrection, et n'a donné que trois jours de terme à l'exécution de sa parole, c'est-à-dire, autant de temps qu'il en falloit pour constater sa mort! O Religion sainte! O Sauveur toujours adorable au milieu même des opprobres et des tourments, votre mort ne peut être que l'ouvrage de votre puissance divine, et le chef-d'œuvre de votre sagesse!

SECOND POINT.

Des termes de cette prédiction.

Jésus prédit trois choses.

I° Il prédit qu'il sera *livré entre les mains des hommes*. Eh! qui vous livrera, ô Jésus? Hélas! un Apôtre, un de ceux qui entendent ce discours, et qui viennent d'être témoins de l'étendue de votre pouvoir! Qui vous livrera? Vous-même, votre obéissance aux ordres de votre Père, et votre amour pour nous. Qui vous livrera? Mes péchés, moi-même, et l'amour que vous avez pour moi. Le Fils de l'Homme, le maître et le chef des hommes, le Fils de Dieu entre les mains des hommes, livré à leur discrétion, à leur haine, à leur fureur! Quelle profondeur, quel abîme de sagesse et d'amour!

IIº Jésus prédit qu'il sera mis à mort. Voilà donc l'usage que feront les hommes du pouvoir qui leur sera donné sur vous, ô mon Sauveur! Ils vous auront entre leurs mains, non pour vous reconnoître, non pour vous offrir leurs vœux et vous rendre leurs hommages, mais pour vous outrager et vous tourmenter; leur fureur ne sera assouvie que par votre mort; la justice de votre Père ne sera satisfaite que par votre mort; notre salut ne sera consommé que par votre mort; votre gloire ne sera parfaite, votre amour ne sera content que par votre mort. Que je meure donc avec vous, pour satisfaire à la justice de votre Père irrité contre moi, pour accomplir mon salut, pour procurer votre gloire, pour vous témoigner mon amour! O mort de mon Sauveur, vous êtes ma vie, ma force, ma consolation, le fondement de mon espérance, et vous serez le modèle de cette mort spirituelle à laquelle je me dévoue à ce moment et pour toute ma vie!

IIIº Jésus prédit qu'il ressuscitera le troisième jour. Si la mort de Jésus-Christ paroît obscurcir sa gloire, rendre ses miracles suspects, sa doctrine douteuse, ses promesses incertaines, le prodige de sa Résurrection rétablit tout. O mystère plein d'amour et d'espérance, de douceur et de charmes! Courage, ô mon ame! souffrons, mourons avec notre Sauveur, dans trois jours nous ressusciterons avec lui! Réjouis-toi, monde, triomphe, satisfais tes sens et tes passions, abuse de ton pouvoir et des biens que Dieu te prodigue; mais dans trois jours, dans peu tu ne seras plus, tu passeras d'une mort temporelle à une mort éternelle, où l'un de

tes plus grands tourments sera de savoir que ce Jésus que tu n'as pas voulu connoître et imiter, que ces fidèles Disciples de Jésus que tu as méprisés ou persécutés, jouissent maintenant d'une résurrection glorieuse et d'une vie qui ne finira jamais!

TROISIÈME POINT.

De l'impression que fait cette prédiction sur les Apôtres.

I° Ils n'y comprirent rien. *Mais ils n'entendoient point ce langage; il leur étoit tellement caché, qu'ils n'y comprenoient rien.* Leur ignorance étoit excusable, et Notre-Seigneur ne leur en faisoit pas un crime : elle dura même encore bien long-temps, et jusqu'à l'entier accomplissement de la prédiction, jusqu'à ce que le feu de l'Esprit saint eût consumé le voile qui étoit sur leur cœur. Ils reconnoissoient Jésus pour le Fils de Dieu, pour leur roi, pour celui qui devoit rétablir le royaume d'Israël; mais ils ignoroient la nature de ce royaume, et la manière dont il seroit rétabli. Ils n'avoient garde de penser que c'étoit par sa mort que le roi d'Israël devoit conquérir son royaume et entrer dans sa gloire, délivrer son peuple, le sanctifier, et le rendre participant de son héritage céleste. Mais nous, instruits de ces vérités, n'avons-nous point encore un voile sur le cœur qui nous les cache, qui nous empêche d'y penser, de les pénétrer, et d'y être sensibles? Tous les jours nous assistons à la représentation de cette mort, et notre foi languissante n'y voit,

n'y comprend peut-être rien, tandis que les ames recueillies, détachées, animées d'une foi vive, y trouvent des trésors de grâces, de lumières, de consolations, de force et d'amour.

II° Ils en furent vivement affligés. *Et ils furent extrémement contristés.* Quoiqu'il ne comprissent pas ce que Notre-Seigneur leur disoit, et quelques efforts qu'ils employassent à se faire illusion sur ce que la prophétie avoit de lugubre, il étoit cependant certain qu'il s'agissoit d'outrages, de supplices, de mort; ils voyoient bien qu'on leur en parloit comme d'un événement prochain, et cette vue les pénétroit de douleur; douleur qui venoit de leur amour; d'ailleurs ce que le Sauveur ajoutoit de sa Résurrection, ne les éclairoit pas, et les consoloit peu. Peut-on aimer Notre-Seigneur, et n'être pas attendri au souvenir de tout ce qu'il a souffert pour notre salut; l'amour ne devroit-il pas nous rendre ce souvenir toujours présent! Heureuse tristesse dont l'amertume purifie le cœur et l'enflamme d'un saint amour! Pourrois-je me livrer à la dissipation et au plaisir, à la vanité et à la volupté, à la colère et à l'impatience, lorsque je considère mon Sauveur dans l'opprobre, dans les tourments, et expirant sur une croix!

III° Ils n'osèrent l'interroger. *Et ils appréhendèrent même de l'interroger sur ce sujet.* Ils auroient bien voulu savoir si ces paroles devoient se prendre à la lettre, et s'il s'agissoit d'une mort véritable et réelle. Ils auroient voulu savoir ensuite comment les promesses du rétablissement du royaume d'Israël devoient s'accomplir; mais ils n'osèrent faire ces questions,

soit de peur de paroître manquer de foi ou d'intelligence, soit de peur d'apprendre des vérités encore plus affligeantes que celles qu'ils entrevoyoient. Ces mêmes raisons ne nous empêchent-elles pas quelquefois d'interroger ceux dont les lumières nous seroient nécessaires? La dernière, en particulier, ne nous empêche-t-elle pas d'interroger notre conscience, d'interroger notre Crucifix? Nous n'osons même le contempler, parce qu'il condamneroit notre luxe, notre mondanité, notre sensualité, notre immortification. Mais ce Dieu crucifié pour nous, si nous craignons de l'interroger maintenant, il nous interrogera un jour; et après nous avoir tracé, par son exemple, la route du salut, il nous demandera comment nous l'aurons suivie. Interrogeons-le donc maintenant ce Dieu Sauveur; et s'il nous apprend des vérités dures à la nature, ne nous en affligeons pas; songeons à la gloire de la Résurrection, au bonheur d'une vie éternelle qui sera la récompense de notre fidélité à le suivre, et de la conformité que nous aurons eue avec lui. O Jésus! mort et ressuscité pour moi, ô Seigneur des vivants et des morts! faites-moi sentir combien je vous suis redevable d'avoir opéré mon salut par votre mort, combien je dois chérir les souffrances, pour mériter d'avoir part au bonheur de votre vie glorieuse, combien enfin je suis obligé de vous imiter par une pratique exacte, continuelle et persévérante de la mortification chrétienne! Ainsi soit-il.

CXLIIIe. MÉDITATION.

On demande que Jésus paie les tributs.

1°. Jésus étoit exempt de payer le tribut ; 2°. Jésus paie le tribut ; 3°. Jésus le paie pour Saint Pierre. *Matt.* 17. 23-26.

PREMIER POINT.

Jésus exempt de payer le tribut.

1° Exemption réelle et bien fondée. Pour entendre tout ce qui va suivre, il faut supposer ici que Jésus, après avoir prédit sa mort à ses Apôtres, ceux-ci le voyant absorbé dans une profonde méditation sur les desseins de Dieu son Père, le laissèrent marcher seul, en le suivant de loin, et en continuant de s'entretenir tous ensemble sur ce qu'il venoit de leur dire; que ce divin Sauveur les devança dans la maison de Pierre où il avoit coutume de loger, et que ce fut sans doute à cet instant que *ceux qui recevoient le tribut des deux drachmes, vinrent trouver Pierre, et lui dirent : Votre maître ne paie-t-il pas les deux drachmes? Pierre leur répondit : oui. Et comme il fut entré dans la maison, Jésus le prévint, et lui dit : Simon, que vous en semble? De qui les rois de la terre reçoivent-ils les tributs et les impôts? Est-ce de leurs enfants ou des étrangers? Des étrangers, lui répondit-il. Jésus lui dit : donc*

les enfants en sont exempts. Ce tribut étoit imposé à toutes les familles, et il parut à ceux qui le recevoient, que Jésus étant à la tête de ses douze Apôtres, qui représentoient une famille assez nombreuse, devoit le payer. Il n'osèrent cependant le demander à Jésus même; mais ils s'adressèrent à Pierre qu'ils regardoient, et qui étoit en effet, sous Jésus-Christ, le chef de la troupe. Jésus, sans contredit, en étoit exempt. Si ce tribut se levoit au nom d'Hérode ou des Romains, Jésus étoit Fils de David et héritier de son trône; s'il se levoit, comme on le croit plus probablement, au nom de Dieu, et pour les besoins du temple, Jésus étoit le Fils de Dieu, le Seigneur du temple, et le temple véritable. Il étoit donc exempt du tribut; son exemption étoit réelle et bien fondée. Pour nous à quel titre nous exemptons-nous souvent des devoirs de la loi commune, des pratiques de l'observance régulière, des travaux auxquels les autres s'assujettissent? Est-ce à raison de notre âge, de notre santé, de nos emplois, de nos services, de notre dignité, de notre mérite? Ah! souvent, dans tout cela, que d'abus, que d'orgueil, que d'amour-propre, que d'illusions et de chimères!

II° Exemption tenue secrète. Jésus ne la fait connoître qu'à saint Pierre, pour son instruction et pour la nôtre. Nous au contraire, nous faisons un pompeux étalage de nos priviléges. Nous en parlons à tout le monde avec complaisance pour nous-mêmes, et avec indignation contre ceux qui ne les reconnoissent pas; nous en faisons quelquefois retentir les tribunaux, et nous en fatiguons toute la terre.

IIIᵉ Exemption dont Jésus-Christ n'use pas. Quoiqu'il eût fait voir qu'il étoit exempt de payer le tribut, il ne laissa pas d'ordonner à saint Pierre d'y satisfaire, ainsi que nous allons le voir. Que cet exemple confond notre orgueil ou notre lâcheté! Oui, Seigneur, vous étiez exempt de tout, au-dessus de tout, indépendant de tout; mais pour me donner l'exemple et vaincre mes répugnances, vous vous soumettez à tout, et vous ne refusez aucun genre de soumission et de dépendance! Comment donc, lorsqu'il s'agira de faire le bien, lorsque mes supérieurs exigeront de moi quelque œuvre de zèle, de piété, de charité, oserois-je encore répondre que je n'y suis pas obligé? Est-ce l'exemple que mon Sauveur m'a donné? Est-ce le langage d'un Disciple de Jésus-Christ?

SECOND POINT.

Jésus paie le tribut.

Mais, continue Jésus-Christ, *afin de ne les point scandaliser, allez à la mer, jetez l'hameçon, et le premier poisson qui s'y prendra, tirez-le de l'eau, et lui ayant ouvert la bouche, vous trouverez un statère que vous prendrez, et que vous leur donnerez pour moi et pour vous.*

Iᵒ Jésus paie, pour éviter le scandale. Les droits de Jésus n'étoient pas encore publics et connus de tout le monde, et c'est pour ne point causer de scandale qu'il veut payer. C'est un scandale en effet, que de ne pas se soumettre à l'autorité légitime; il faut payer les impôts avec zèle et sans fraude, avec soumission et sans murmure.

II° Jésus paie en Dieu, si on peut parler ainsi, c'est-à-dire, par le moyen d'un miracle. Pourquoi un miracle? Parce que ni Jésus ni Pierre n'avoient rien pour payer. Quel dénuement de toutes choses! Parce que les aumônes qu'on faisoit à Jésus étoient entre les mains d'un des Apôtres qui n'étoit pas encore arrivé, et qu'il ne voulut pas que ces aumônes destinées bien plus aux besoins des pauvres qu'aux siens propres, servissent à payer le tribut. L'augmentation des impôts pour les besoins de l'état, ne doit pas faire diminuer nos aumônes sous prétexte de la misère des temps. Il y a des miracles de providence pour ceux qui ont soin de réserver, sur tout ce qu'ils possèdent, la portion des pauvres. Pourquoi ce miracle en particulier? Pour nous faire comprendre la grandeur de la puissance de Jésus, qui s'étend non-seulement sur toute la terre, mais jusque dans l'abîme des mers; qui sait également se faire obéir et par les démons et par les animaux les plus stupides. Quel dut être l'étonnement de ceux qui avoient demandé ladite drachme, lorsqu'ils virent d'où on alloit la tirer pour la leur donner! Admirons et louons cette puissance infinie à qui tout est soumis. Jésus paie le tribut, pour nous donner l'exemple de la soumission et de la dépendance; mais il le paie en Dieu pour nous montrer son indépendance, et donner encore plus de poids à son exemple.

III° Jésus paie le double de ce qu'on lui demande. Le statère étoit une monnoie d'argent qui valoit quatre drachmes, et on ne lui en demandoit que deux : il confirme par son exemple, ce qu'il a enseigné. Si on vous demande

votre manteau, donnez encore votre tunique; mais en cela il avoit encore une autre vue, que nous allons développer.

TROISIÈME POINT.

Jésus paie pour Saint Pierre.

Vous trouverez un statère que vous leur dônnerez pour moi et pour vous. Jésus fait ici trois faveurs insignes à saint Pierre.

I° Il le fait son économe, et il paie par ses mains le tribut qu'on lui demande. Ce dispensateur fidèle exécute ponctuellement la volonté de son Maître, et ne retient rien pour lui. Imitons sa fidélité.

II° Jésus fait saint Pierre ministre de ses merveilles, d'un prodige inoui et unique dans son espèce; mais ministre plein de foi et d'humilité. Pierre obéit sans réplique, sans aucun délai, sans aucun doute, et, après le miracle opéré, sans aucun retour sur lui-même. Imitons ses vertus.

III° Jésus-Christ fait saint Pierre le chef des Apôtres. On ne demande ce tribut qu'à Jésus, comme étant le chef et le maître de la troupe; ce qui fait voir qu'il ne se payoit que par famille, et non par tête. Mais Jésus ordonnant à Pierre de payer pour tous deux, faisoit assez entendre à cet Apôtre qu'il étoit destiné à être le chef du troupeau, lorsque lui, premier Pasteur, auroit quitté la terre. Ainsi, tandis que les autres Apôtres s'arrêtent en chemin à se disputer la prééminence, ainsi que nous allons le voir, Pierre, par son attachement à Jésus,

par sa ferveur à le suivre, continue de la mériter, et en reçoit déjà les arrhes et l'assurance.

PRIÈRE. O bienheureux Apôtre! je vous félicite de votre glorieuse destination. Protégez ceux qui reconnoissent cette prééminence que vous a donnée Jésus-Christ, et qui la reconnoissent non-seulement en vous, mais encore dans vos successeurs, jusqu'à la consommation des siècles! Protégez ce troupeau fidèle dont Jésus vous a établi le chef visible, et qui vous honore encore comme tel dans la personne de ceux qui vous succèdent. Ainsi soit-il.

CXLIVe. MÉDITATION.

Question des Apôtres sur la prééminence.

Jésus-Christ nous apprend ici à éviter jusqu'aux pensées d'ambition, et il nous enseigne quel est le prix de l'humilité. *Matt.* 18. 1-5. *Marc.* 9. 32-36. *Luc.* 9. 46-48.

PREMIER POINT.

Des pensées d'ambition.

1° PENSÉES opposées à l'esprit de Jésus-Christ. *Il vint aussi une pensée dans l'esprit des Apôtres, qui d'entre eux seroit le plus grand.* Les pensées d'ambition étouffent tout sentiment de piété et d'humanité, et sont une source de scandale. Jésus venoit d'annoncer aux Apôtres sa mort prochaine, et ils en avoient été affligés; mais l'ambition détourna bientôt leur cœur de

cette triste pensée, pour l'occuper d'un espoir plus flatteur. Ils n'avoient pas bien compris tout ce que Jésus leur avoit dit sur sa mort et sur sa résurrection, et ils n'osèrent lui en demander l'éclaircissement ; mais ce qu'ils cherchoient avec grand soin, et ce qui leur parut plus important d'approfondir, ce fut de savoir qui d'entre eux ou lui succèderoit, ou auroit la première place auprès de lui, lorsqu'il auroit pris possession de son royaume. Voilà les discours que l'on tient sur la mort des riches, des grands, des gens en place ; voilà l'espoir secret dont souvent se nourrit le cœur à la mort d'un parent, d'un ami, d'un bienfaiteur. On ne pense qu'à profiter de sa dépouille, qu'à se lever, qu'à s'agrandir sur ses débris. Hélas ! quelle piété peut-on avoir envers Dieu, et quelle humanité envers les hommes, lorsqu'on est dominé par l'ambition ! Des Apôtres qui avoient renoncé à tout, qui étoient à la suite d'un maître qui leur avoit fait tant de leçons et donné tant d'exemples d'humilité et d'abnégation, s'occuper de pareilles pensées ! O orgueil enraciné dans le cœur de l'homme, tu te trouves jusque dans les conditions les plus basses et les états les plus saints ! L'ambition n'est point la vertu des héros, c'est le vice de tous les hommes. Chacun, dans son état et dans sa sphère, cherche à s'élever et à l'emporter sur les autres. Les Apôtres, occupés de ces pensées, laissèrent marcher Jésus-Christ devant eux, et ils le suivirent de loin, pour discuter cette question et faire valoir leurs prétentions. Leur dispute fut vive, dura longtemps, et ne termina rien. Que de guerres, que de querelles, que de disputes n'ont d'autre

source parmi les hommes, que de savoir qui d'entre eux sera le plus grand! Otez le désir de dominer, de se faire un nom, de se rendre recommandable, d'humilier des rivaux, de surpasser des égaux, et vous ferez taire toutes les hérésies, cesser toutes les disputes, et disparoître tous les scandales qui en sont la funeste suite. Ah! détestons le vice odieux de l'ambition, et veillons à ce qu'il n'entre jamais dans notre cœur!

II° Pensées connues de Jésus-Christ. *Mais Jésus connoissoit les pensées de leur cœur.* Les Apôtres s'éloignèrent en vain de Jésus-Christ, pour se livrer à leurs pensées et disputer sur leurs prétentions; Jésus entendoit les paroles de leurs bouches, il voyoit les pensées de leurs cœurs. En vain nous détournons-nous de la pensée de Dieu, pour nous occuper de notre propre grandeur; en vain cachons-nous aux hommes l'orgueil et la vanité qui nous conduisent; en vain nous dissimulons-nous à nous-mêmes l'esprit d'ambition, le désir de dominer qui nous fait agir; en vain nous parons-nous des glorieux titres de justice, de zèle, de vérité, de religion; Dieu voit le fond de notre cœur, ses pensées secrètes, ses motifs intimes, ses intentions les plus cachées, et il n'y voit qu'orgueil, que vanité, qu'ambition. Rentrons donc en nous-mêmes, purifions nos cœurs en la présence de Jésus-Christ aux yeux de qui il ne peut y avoir rien d'obscur, rien de caché.

III° Pensées citées au tribunal de Jésus-Christ. Ils arrivèrent ensuite à Capharnaüm, et lorsqu'ils furent à la maison, Jésus leur demanda: *De quoi vous entreteniez-vous ensemble pendant*

le chemin? Mais ils ne répondoient rien, car ils avoient disputé pendant le chemin lequel d'entre eux seroit le plus grand. Les Apôtres arrivèrent ensuite à Capharnaüm, et entrèrent dans la maison où étoit Jésus-Christ. On a beau s'éloigner de Dieu, se séparer de lui, l'oublier, mépriser ses lois et ses maximes, pour n'écouter que celles du monde, il faut enfin quitter ce monde et paroître devant Jésus-Christ. Alors ce divin Sauveur leur demanda de quoi ils avoient parlé sur la route, depuis qu'il les avoit laissés seuls, après leur avoir annoncé ce qui lui restoit à souffrir pour la gloire de son Père, et pour le salut du monde. Ils se regardèrent tous les uns les autres : et tels que des criminels devant leur juge sentent, à la première interrogation qu'il leur fait, que leurs crimes sont découverts, tels, à ce seul mot, les Apôtres restèrent confus, déconcertés, et n'osèrent proférer une parole. Eh! le moyen de répondre, d'avouer leurs querelles de vanité, leurs pensées d'ambition, d'exposer la bassesse et l'indignité de leurs sentiments, d'accuser des prétentions formées sur la mort prochaine du meilleur de tous les maîtres, et de le faire en parlant à Jésus-Christ même, eux, ses Apôtres, formés à son école, qui étoit celle de l'humilité! Mais que répondrai-je moi-même à Jésus-Christ, lorsque présenté devant lui, il me demandera de quoi j'ai traité, et de quoi je me suis occupé sur la route passagère de cette vie, moi chrétien, moi son Disciple, baptisé de son baptême, instruit de ses mystères et de sa doctrine! Que répondrai-je sur tant de pensées, tant d'actions, tant de désirs, non-seulement

vains, bas, méprisables, mais horribles, abominables; non-seulement indignes d'un chrétien, mais d'un homme? Ah! Seigneur, j'en suis déjà tout couvert de confusion : pardonnez-les-moi, ô Jésus, au tribunal de votre miséricorde, avant que je sois cité au tribunal de votre justice!

IV° Pensées que l'on prend grand soin de dérober à la connoissance des hommes. S'il n'est point de pensée qui nous soit plus familière que celle de vouloir l'emporter sur les autres, il n'en est point aussi que l'on prenne plus de soin de cacher aux yeux des hommes, dont elles ne pourroient manquer de nous attirer et le mépris et la haine. Les Apôtres interrogés par Jésus-Christ furent enfin obligés de rompre le silence. Mais voyons comment l'ambition, qui sait faire valoir ses prétentions avec tant de vivacité, sait aussi se déguiser avec adresse? Pour répondre à l'interrogation de leur maître, les Apôtres l'interrogèrent lui-même. *Alors les Disciples s'approchèrent de Jésus, et lui dirent : qui pensez-vous qui soit le plus grand dans le royaume des Cieux?* A les entendre, c'étoit-là la question qu'ils avoient agitée; mais quelle différence! Ici c'est une question générale; là c'étoit dans chacun une prétention personnelle; ici c'est une question de pure spéculation; là c'étoit un intérêt prochain auquel chacun prétendoit; ici c'est une question édifiante; là c'étoit une dispute vive et scandaleuse, dans laquelle il n'étoit point fait mention du royaume des cieux, mais où il s'agissoit uniquement de savoir lequel d'entre eux étoit le plus grand et devoit un jour avoir droit de com-

mander aux autres. Que la vanité est cachée et artificieuse ! On fait quelquefois de semblables questions qui paroissent n'avoir aucun rapport à nous. On demande quel est le genre de vie le plus parfait, quelle est la conduite la plus louable, quel est le mérite le plus estimable ; mais de la décision de toutes ces questions on ne prétend autre chose que de s'élever au-dessus des autres, et nourrir la vanité et l'ambition qui règnent dans son cœur.

SECOND POINT.

Du prix de l'humilité.

I° L'humilité est la mesure de la grandeur dans le royaume des cieux. *Et Jésus s'étant assis, il appela ses douze Apôtres.* Ecoutons nous-mêmes avec l'attention et le respect que mérite le maître divin qui va parler, et retenons bien l'oracle qu'il va prononcer. *Et il leur dit : si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous, et le serviteur de tous.* Noble et sainte ambition que celle de vouloir être grand dans le royaume des cieux ! Voici le moyen d'y parvenir ; moyen sûr : c'est Jésus-Christ lui-même, le roi du Ciel qui nous le donne : moyen qui est en notre pouvoir, et que personne ne peut nous enlever. Ah ! s'il y en avoit un aussi sûr pour devenir grand dans le monde ! Ce moyen consiste non dans des paroles de pure cérémonie et quelquefois de vanité, mais dans le rang et dans les emplois ; à nous mettre à la dernière place, à être contents d'y être mis, à désirer d'y être et d'y rester. Il consiste dans

les sentiments, à céder en tout aux autres, à nous regarder nous-mêmes comme les derniers de tous. Il consiste dans les actions, à servir tous les autres, à faire pour eux ce qu'il y a de plus vil, à exercer auprès d'eux le ministère de serviteurs. Nous serons petits aux yeux du monde et à nos propres yeux; mais plus nous nous serons humiliés, plus nous serons exaltés, plus nous serons grands dans l'Eternité. Croyons-nous bien cette vérité?

II° Sans l'humilité on ne peut entrer dans le royaume des cieux. *Alors Jésus ayant appelé un petit enfant, il le prit, le mit au milieu d'eux près de soi, et l'ayant embrassé il leur dit : je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez, et si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quiconque donc s'humiliera et se rendra petit comme cet enfant, celui-là sera le plus grand dans le Royaume des cieux.* C'est à nous tous que ces paroles s'adressent; quelque rang que nous occupions, quelque grands, quelque savants que nous soyons, fussions-nous Apôtres choisis de Jésus-Christ, si nous ne nous convertissons, si nous ne renonçons à ces projets de fortune et de grandeur, à ces désirs d'estime et de préférence, à ces idées de comparaison, à ces murmures, à ces plaintes du peu d'égard qu'on a pour nous, à ces pensées flatteuses de notre savoir et de notre mérite, nous n'entrerons point dans le royaume des cieux. Voyons cet enfant, son innocence, sa candeur, sa douceur, sa docilité, sa simplicité, son obéissance. Nulle inquiétude pour l'avenir, nuls projets d'ambition et de fortune. Il croit

ce qu'on lui dit, il dit ce qu'il pense, il va où on le conduit, il fait ce qu'on lui ordonne. Quelle différence de nous à lui! Cependant, si nous ne nous rendons semblables à lui, nous n'entrerons point dans le royaume des cieux; mais aussi plus nous nous efforcerons de lui ressembler, plus nous serons grands dans le royaume céleste.

III° L'humilité fait les délices de Jésus-Christ. *Et Jésus ayant embrassé cet enfant.* Qui pourroit ne pas envier le bonheur de cet enfant! Jésus n'accorda pas la faveur de ses embrassements à l'âge tendre ou à la figure de cet enfant, mais aux vertus dont il étoit l'image et la figure. Celui qui s'applique à acquérir ces vertus, celui qui, par les vertus de l'enfance, s'est fait enfant, a le même droit aux faveurs de Jésus-Christ : il jouit de ses caresses, de ses embrassements, et en reçoit les grâces les plus signalées. Que le monde donc m'oublie et me méprise : l'amour de Jésus-Christ m'en consolera aisément! Que le monde m'accorde son estime et ses faveurs : l'amour de Jésus-Christ m'en détachera aisément! Entre les bras de Jésus, je serai également insensible au mépris et aux louanges des hommes. O heureuse enfance! Fermez-la dans mon cœur, ô Jésus, le plus humble et le plus doux des enfants des hommes!

IV° L'humilité nous élève jusqu'à Jésus-Christ et jusqu'à Dieu son Père. *Et quiconque recevra, en mon nom, un enfant comme celui-ci c'est moi qu'il reçoit : et quiconque me recevra, ne me reçoit pas seulement, mais celui qui m'a envoyé, car celui qui est le plus petit parmi vous*

tous, est le plus grand. Il s'ensuit donc que tout le bien qu'on fait à un homme humble, devenu enfant pour Jésus-Christ, tous les secours qu'on lui fournit, toute la protection qu'on lui accorde, Jésus-Christ se le regarde comme fait à lui-même. Celui qui reçoit un de ces enfants évangéliques reçoit Jésus-Christ, non-seulement Jésus-Christ, mais Dieu même son Père qui l'a envoyé sur la terre pour nous sauver.

PRIÈRE. Que de motifs, ô mon Dieu! pour me faire aimer, pratiquer l'humilité, et pour me la faire aimer, estimer, protéger et favoriser dans les autres! Faites, Seigneur, que je sois doux et humble de cœur, à votre exemple, que je le sois, non par nécessité et avec murmure, mais par le sentiment d'une vraie humilité; que j'aime à dépendre, à obéir, à être compté pour rien, et à demeurer dans cet état d'abjection, jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'élever dans le Ciel, et de m'y rendre participant de la vraie grandeur.

Ainsi soit-il.

CXLVe. MÉDITATION.

D'un étranger qui chassoit les Démons au nom de Jésus.

Sur le zèle.

Cette circonstance nous manifeste les caractères du zèle imparfait, du zèle indiscret et du zèle éclairé. *Marc.* 9. 37-40. *Luc.* 9. 40-50.

PREMIER POINT.

Du zèle imparfait.

ALORS Jean prit la parole, et dit à Jésus : *Maître nous avons trouvé un homme qui chasse les démons en votre nom, et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne vous suit pas avec nous.*

Iº Il y a du bon dans ce zèle. Un homme qui ne suivoit pas Jésus-Christ, qui n'étoit du nombre ni de ses Apôtres, ni de ses Disciples, ne laissoit pas de chasser l'esprit des ténèbres au nom de Jésus. Peut-être avoit-il vu l'empire que les Apôtres exerçoient sur les démons en vertu de ce nom sacré, et, sans en savoir, ni chercher à en savoir davantage, invoquoit-il avec foi le même nom, et opéroit-il les mêmes merveilles. Que ce nom est puissant ! qu'il est saint ! qu'il est terrible et redoutable à l'enfer ! Adorons-le avec respect, et mettons-y notre confiance. Si un étranger l'emploie avec

tant de succès, devons-nous craindre de l'employer en vain, nous qui appartenons à Jésus-Christ, nous qui sommes ses Disciples et ses membres ?

IIo Il y a dans ce zèle quelque chose d'incompréhensible. Comment un homme qui faisoit des miracles au nom de Jésus, ne désiroit-il pas de le voir et de l'entendre ? Comment ne se mettoit-il pas à sa suite et au nombre de ses Disciples? Le cœur de l'homme est bien incompréhensible ! On a vu des païens exhorter les autres à embrasser le Christianisme, des hérétiques recommander à ceux qui les consultoient de s'attacher au tronc de l'arbre, et de s'en tenir à la foi de l'Eglise catholique. L'Eglise a eu des protecteurs zélés parmi les idolâtres, les hérétiques et les impies, qui n'ont pas eu le courage d'embrasser la foi, et, sans remonter si haut, il y a encore des hommes zélés pour le salut des autres, et qui ne le sont point pour le leur; qui savent conduire les ames dans la voie de la perfection, et qui négligent d'y entrer eux mêmes; qui enseignent la pratique de l'oraison et de la mortification, et qui ne pratiquent ni l'une ni l'autre. Ne suis-je point de ce nombre? Mon zèle est-il parfait? Est-il bien ordonné, et commence-t-il par moi-même ?

IIIo Il ne faut pas arrêter ce zèle, mais le perfectionner. Il ne faut pas l'arrêter ni en soi ni dans les autres; mais il faut travailler à le rendre parfait, en ne se contentant pas d'invoquer le nom du Sauveur, mais en s'appliquant à pratiquer sa loi, à suivre ses maximes, et à imiter ses exemples.

SECOND POINT.

Du zèle indiscret.

I° Ce zèle décide aisément. L'indiscrétion dans le zèle est ordinairement le défaut des commençants. Ceux qui ont le moins d'expérience, sont les moins embarrassés et les plus prompts à décider. Les Apôtres n'en étoient qu'à leur première mission, lorsqu'ils rencontrèrent cet homme qui chassoit les démons au nom de Jésus : ils se décidèrent aussitôt, ils jugèrent qu'il étoit de leur devoir de s'y opposer, et ils lui défendirent de rien entreprendre de pareil à l'avenir; mais en cela ils avoient tort : quel mal faisoit cet homme, et quel bien pouvoit résulter de cette défense? Si on se donnoit le temps de réfléchir et d'examiner ces deux points avant que de décider, la décision seroit moins prompte, mais plus prudente et plus sûre. Les Apôtres étoient des hommes envoyés par Jésus-Christ; cependant ils décidèrent mal : combien donc devons-nous craindre de nous tromper!

II° Le zèle indiscret prend son parti légèrement. L'unique raison qui détermina les Apôtres à faire cette défense, ce fut parce que cet homme n'alloit pas avec eux à la suite de Jésus. *Il ne suit point avec nous.* Et voilà souvent l'unique raison qui nous porte à blâmer, à traverser et à arrêter le bien que les autres font ou pourroient faire. Nous ne le voyons pas avec nous, dit-on ; il n'est pas des nôtres, il ne nous suit point. Mais loin que cela soit une raison, ce n'est qu'un prétexte à l'ambition, à l'orgueil,

à la jalousie, au désir qu'on a de dominer seul, de faire valoir son mérite et son autorité. Que de maux ne pourroit pas causer dans l'Eglise cet esprit de parti, si chaque corps prétendoit avoir un privilége exclusif de faire le bien, ou si on prétendoit même exclure un seul corps de contribuer au bien commun, en avilissant son crédit, et en décriant son ministère!

III° Le zèle indiscret consulte rarement. Soit que cet homme eût été rencontré par tous les Apôtres, ou seulement par quelques-uns, peut-être par Jean et son compagnon, lorsqu'ils furent envoyés deux à deux, il est toujours certain que ceux qui le rencontrèrent furent du même avis; qu'il ne leur vint aucun doute sur la détermination qu'ils prenoient; qu'il ne leur vint pas en pensée de consulter leur maître, ni avant de lancer leur interdit, ni même ensuite, lorsqu'ils revinrent auprès de Jésus. Ce ne fut qu'après les leçons d'humilité et de charité que Jésus venoit de leur donner, que Saint Jean commença à craindre d'avoir mal fait, et qu'il proposa la chose comme elle s'étoit passée. Il vit alors, par la réponse du maître, qu'on s'étoit trop pressé, et qu'on n'auroit pas dû agir avant de consulter. La présomption, la confiance en ses propres lumières est bien dangereuse dans l'exercice du zèle. Qui ne sait point douter et suspendre sa décision, qui n'a pas l'humilité de consulter, qui n'a pas assez de charité pour craindre de faire tort au prochain en décidant avec précipitation, ne peut manquer de faire de grandes fautes, d'empêcher de grands biens, et de causer de grands maux.

TROISIÈME POINT.

Du zèle éclairé.

I° Le zèle éclairé rapporte tout à la gloire de Jésus-Christ. *Jésus répondit à Jean : n'empêchez pas cet homme ; car il n'y a personne qui, ayant fait un miracle en mon nom, puisse aussitôt parler mal de moi.* Le temps n'étoit pas éloigné où presque tout le monde devoit se déchaîner contre Jésus ; or, il n'étoit pas moralement possible que cet homme, qui chassoit les démons au nom de Jésus, changeât si subitement, se déclarât contre lui, et se joignît à ses ennemis. Ayons donc sans cesse en vue la gloire de Jésus-Christ, ne cherchons qu'elle, et nous nous réjouirons avec saint Paul de tout ce qui la procure, de quelque manière que cela se fasse, de quelque part que cela vienne. Plût à Dieu, disoit Moïse, que tous fussent Prophètes, et que le Seigneur leur communiquât son esprit !

II° Le zèle éclairé rapporte tout au progrès de l'Eglise. *Car qui n'est pas pour vous, est contre vous.* Notre-Seigneur avoit dit dans une autre occasion : *Qui n'est pas avec moi, est contre moi.* Ces manières de parler par proverbe, se vérifient en sens contraire, selon les différentes occasions où on les applique. On peut dire que là, Notre-Seigneur parloit des dispositions intérieures, et qu'ici il parle des œuvres extérieures. Le temps devoit bientôt venir, où les Apôtres et l'Eglise naissante auroient à souffrir, de la part des Juifs, une persécution

générale. Dans ces circonstances, on doit regarder comme amis tous ceux qui ne se déclarent pas nos ennemis ; on doit leur savoir gré de leur indifférence même, loin de leur en faire un crime; à plus forte raison ne falloit-il pas s'opposer au zèle de cet homme, qui ne pouvoit qu'être utile à l'Eglise. Nous ne sommes plus dans les mêmes circonstances; nous devons seulement conclure de là, que tout ce qui peut servir au progrès de la foi et à l'édification de l'Eglise, mérite notre estime, notre approbation, notre faveur.

III° Le zèle rapporte tout à l'utilité du prochain. *Et quiconque vous donnera à boire un verre d'eau en mon nom, parce que vous appartenez au Christ, je vous dis, en vérité, qu'il ne perdra point sa récompense.* Le troisième motif qui doit nous engager à souhaiter que tout le monde s'employe et contribue à la gloire de Dieu, de son Christ et de son Eglise, c'est l'utilité et l'avantage qu'en retire quiconque coopère à cette bonne œuvre. Ne fut-ce qu'un verre d'eau qu'il donnât aux membres, aux ministres de Jésus-Christ, par ce motif qu'il appartient à Jésus-Christ, par affection pour la doctrine de Jésus-Christ, pour l'Eglise de Jésus-Christ, il nous assure lui-même avec serment, que celui-là ne perdra point sa récompense; à plus forte raison celui qui glorifioit le nom de Jésus en l'invoquant contre les démons, ne devoit-il pas la perdre. Que de grandes vertus, que de grands mérites ont commencé par des œuvres de peu de valeur, qui ont attiré des grâces dont le progrès est devenu immense! Animons-nous donc, animons les au-

tres à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, puisqu'il en revient un si grand bien à celui qui les pratique, puisque nous servons un Dieu si attentif à ne rien laisser sans récompense, et dont les récompenses sont d'un si haut prix!

PRIÈRE. Ah! Seigneur, faites que je ne néglige aucune des bonnes œuvres que je peux faire! Si je ne peux pratiquer ce qu'il y a de plus excellent, faites que je pratique avec fidélité ce qui est de mon état et de ma vocation, que je sanctifie, par la pureté de l'intention, mes actions les plus communes! Loin de moi cette ambition qui rapporte tout à soi, cette jalousie qui, sous l'apparence du zèle, aime mieux voir abandonné ce qu'elle ne peut par elle-même, que de laisser à d'autres la liberté de le faire. O mon Dieu! faites que je n'aie désormais que votre seule gloire en vue, et que je regarde comme m'étant unis, tous ceux qui conspirent à la même fin!

Ainsi soit-il.

CXLVIe. MÉDITATION.

Du Scandale.

Considérons ici 1°. le malheur de celui qui donne le scandale ; 2°. le soin qu'on doit prendre pour se prémunir contre le scandale ; 3°. le crime de celui qui cause le scandale. *Matt.* 18. 6-14. *Marc.* 9. 41-47.

PREMIER POINT.

Du malheur de celui qui donne le scandale.

Au zèle que chacun doit avoir pour étendre le royaume de Dieu, et que Dieu ne laissera pas sans récompense, Jésus oppose le scandale qui détruit le royaume de Dieu, et que Dieu ne laissera pas sans châtiment. *Mais si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudroit mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin, et qu'on le jetât au fond de la mer. Malheur au monde, à cause des scandales! car il est nécessaire qu'il en arrive ; mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive!*

I° De la nécessité du scandale. Cette nécessité vient de la malice des hommes, et du plan de sagesse selon lequel Dieu gouverne le monde. Les hommes étant ce qu'ils sont, naturellement enclins au mal depuis le péché originel, libres cependant, et d'une liberté fortifiée par la grâce du Sauveur ; d'un autre côté Dieu, selon son

plan de sagesse, laissant les hommes agir librement pendant l'espace de leur courte vie, sans gêner et sans interrompre le cours de leur liberté : il n'est pas possible que plusieurs d'entre eux n'abusent de cette même liberté pour se livrer au mal ; qu'avec le temps, ils ne soient le plus grand nombre, et qu'ils ne s'efforcent de rendre les autres imitateurs de leurs désordres. Nous ne devons pas être étonnés qu'il y ait des scandales ; nous ne devons pas en être scandalisés, en murmurer contre la sagesse de Dieu, nous troubler, nous imaginer que tout est perdu, que Dieu ne voit point ce qui se passe sur la terre, ou que tout lui est indifférent. Le scandale est une suite des desseins de la providence de Dieu sur les hommes. Dieu a voulu avoir à couronner dans le Ciel des vainqueurs et des héros, des ames nobles qui se fussent généreusement déclarées, et qui eussent réellement combattu pour lui. C'est à quoi le scandale contribue, en faisant la vertu, la constance, le zèle des ames fidèles. Le scandale rentre donc dans l'ordre de cette providence infinie, qui renferme également les événements libres et les effets nécessaires, et qui fait tout servir à sa gloire et au bonheur des justes.

II° Du lieu du scandale. Le scandale règne dans le monde : c'est là qu'il a placé son trône et qu'il exerce son empire. Tout n'est que scandale dans le monde, qu'occasion de chute, que piéges tendus à la vertu, qu'opposition entière et constante à tout ce que nous enseigne l'Evangile. Les leçons et les exemples, les lieux particuliers et les lieux publics, les affaires et les divertissements, les lectures et les entretiens, tout ce

qu'on voit et tout ce qu'on entend, tout est scandale, tout porte au mal, et rien à la vertu. Ne nous étonnons donc pas que le Sauveur ait frappé le monde de malédiction et d'anathème, à raison des scandales dont il est rempli. Combien d'ames auroient volontiers pratiqué la vertu, et se seroient sauvées, sans les scandales du monde! Si nous sommes, par état, engagés dans le monde, tenons-nous en garde contre ses scandales, et prenons bien nos précautions pour n'être pas enveloppés dans la malédiction. Si nous sommes en âge de prendre un parti, consultons bien le Seigneur, consultons-nous bien nous-mêmes, et ne nous déterminons qu'en vue de notre salut. Si nous sommes hors du monde, remercions-en Dieu, ne regrettons pas le monde, ne rentrons dans le monde d'aucune façon, et craignons même que les scandales du monde ne pénètrent jusqu'à nous.

III° De la punition du scandale. Si le scandale est nécessaire, si la sagesse de Dieu en retire sa gloire, pourquoi le punit-il? C'est que la sa gesse de Dieu qui permet le scandale, et qui en retire sa gloire, ne détruit pas pour cela la malice du scandaleux qui mérite châtiment, comme elle ne détruit pas la vertu de celui qui évite le scandale et qui mérite récompense. Le bien que Dieu tire du mal, justifie la sagesse de ses voies, mais non pas la malice de celui qui fait le mal. Ainsi, malheur à celui qui scandalise le moindre des enfants, le moindre des fidèles! il vaudroit mieux pour lui qu'on l'eût jeté au fond de la mer, avec une meule de moulin attachée au cou, parce qu'il sera précipité au fond des enfers, où il

brûlera éternellement. *Malheur* donc *à l'homme par qui le scandale arrive!* Malheur à celui qui corrompt la jeunesse, et qui lui enseigne à faire le mal qu'elle ne connoissoit pas! Malheur à celui qui séduit l'innocence par prières, par caresses, par menaces, par promesses, et à prix d'argent! Malheur à celui qui, par ses satyres et ses railleries, détourne de la vertu et de la piété! Malheur à celui qui invente des parures scandaleuses, et à celles qui les portent! Malheur à celui qui compose des livres contre la Religion ou les mœurs; à celui qui les imprime, les débite, les prête et les fait lire! Malheur à celui qui peint, qui grave, qui vend, qui expose à la vue, ou qui fait voir en particulier des représentations déshonnêtes et séduisantes! Malheur à celui qui chante, qui copie, qui donne des chansons obscènes ou impies! Enfin, malheur à celui qui cause quelque scandale, de quelque nature qu'il soit, ou qui, pouvant empêcher le scandale, ne l'empêche pas efficacement, et autant qu'il est en son pouvoir! Examinons si nous n'avons pas été pour les autres un sujet de scandale. Pleurons amèrement notre faute, faisons-en pénitence, et tâchons, par toutes sortes de voies, de la réparer.

SECOND POINT.

Du soin de se prémunir contre le scandale.

Ce soin consiste à éviter, à fuir, à retrancher toutes les occasions de chute que Notre-Seigneur rapporte à trois chefs, sous la métaphore de la main, du pied et de l'œil.

I° De la main. *Si votre main vous scandalise, coupez-la, et jetez-la loin de vous*, si vous voulez entrer dans le Ciel, et ne pas tomber dans l'enfer. Par ces paroles, Jésus-Christ réprouve la main impudique, dont les actions défendues par la loi seront punies d'un feu éternel; la main avare, toujours fermée aux nécessités du prochain, toujours ouverte au vol, à la rapine, à l'injustice, à l'usure, à la fraude; la main colère, toujours prête à frapper, à nuire, à causer du dommage, et à se venger; la main oiseuse, qui, ne faisant rien d'utile et ne pratiquant aucune bonne œuvre, n'a de mouvement que pour les plaisirs du jeu et de la table, que pour les amusements de la frivolité et de la dissipation.

II° Du pied. *Si votre pied vous scandalise, coupez-le, et jetez-le loin de vous*, si vous voulez entrer dans le Ciel, et ne pas tomber dans l'enfer. Ce pied signifie les lieux où nous allons, lieux de bal, d'assemblée, de théâtre, de conversation, de jeu, de plaisir, de dissipation illicite. Ce pied signifie les personnes que nous fréquentons, personnes suspectes dans la foi, et capables de nous séduire; personnes corrompues dans les mœurs, et capables de nous communiquer la contagion; personnes dissipées dans leur air, trop libres dans leurs manières, dont les discours blessent la pudeur, la piété, la charité. Ce pied signifie les protecteurs que nous nous ménageons, si leur protection, leurs secours, leurs libéralités attaquent notre innocence, ébranlent notre foi, nous engagent à des complaisances, à des flatteries, à des injustices, ou à coopérer au mal de quelque ma-

nière que ce soit. Coupons, retranchons ce pied scandaleux, plutôt que de brûler éternellement.

III° De l'œil. *Si votre œil vous scandalise, arrachez-le, et jetez-le loin de vous*, si vous voulez entrer dans le Ciel, et ne pas tomber dans l'enfer. Cet œil qu'il faut arracher, ce sont les regards qu'il faut retrancher; regards de dissipation sur tout ce qui se présente, qui éteignent la ferveur, la dévotion, l'amour de Dieu, l'esprit de recueillement et d'oraison; regards d'immodestie sur soi-même ou sur les autres, capables d'allumer une flamme qu'on ne pourroit plus éteindre; regards d'indiscrétion sur des personnes, sur des tableaux, des gravures dont la vue peut faire de dangereuses impressions sur les sens et sur les cœurs; regards de passion sur des livres et des objets lascifs, propres à exciter l'impureté et à nourrir des feux criminels, sacriléges, incestueux, adultères; regards d'envie sur le bien, les avantages, les succès du prochain, pour les déprimer ou les lui enlever; regards de curiosité ou de malignité sur les actions des autres, pour les blâmer, les critiquer, les décrier.

Ce que Notre-Seigneur dit ici de la main, du pied et de l'œil, ne doit pas moins s'entendre de tous nos autres sens, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, de la langue, du cœur, de l'imagination, de la mémoire, de la pensée, de l'esprit et de la volonté. De quelque part que nous vienne le scandale, tout ce qui nous est une occasion de chute, doit être retranché sans ménagement, sous peine d'être à jamais exclus du Ciel, et d'être précipités dans l'enfer. Vaste matière d'examen, et sujet important de

réflexions ! Si on avoit soin de couper ainsi la racine du mal, le salut ne seroit ni aussi difficile, ni aussi incertain, ni aussi hasardé qu'il l'est.

TROISIÈME POINT.

Du crime de celui qui cause le scandale.

I° L'homme scandaleux offense les Anges du ciel. *Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits ; car je vous déclare que, dans les cieux, leurs Anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans le Ciel.* Cet enfant que vous méprisez, ce domestique, cette jeune personne sans nom, sans fortune, sans protection, que vous croyez pouvoir scandaliser impunément et rendre complice de vos crimes, savez-vous bien qui ils sont, à qui ils appartiennent, et qui sont ceux qui les protègent ? Ils sont enfants de Dieu, et les Anges du Ciel sont chargés du soin de les conduire et de les défendre. Chacun d'eux a son Ange tutélaire et gardien qui veille à sa défense, sans perdre la vue de Dieu. Ces Anges vous voient ; et dans quelle indignation n'entreront-ils pas contre vous, s'ils vous voient travailler à perdre ce qu'ils prennent tant de soin de conserver ? Ne solliciteront-ils pas la vengeance de Dieu, auprès de qui ils ont tout accès ? Ah ! plutôt imitez-les ces Anges mêmes, autant qu'il est en vous ; joignez-vous à eux, travaillez de concert avec eux à écarter les scandales et à protéger l'innocence ! Remerciez Dieu de vous avoir mis vous-même sous la protection d'un Ange ! Révérez cet esprit sublime, puissant et heureux ! Priez-le, écoutez-le, remerciez-le,

et mettez en lui toute votre confiance ! Révérez de même et priez l'Ange Gardien de tous ceux avec qui vous avez à traiter !

II° L'homme scandaleux anéantit la Rédemption du Sauveur à l'égard de celui qu'il scandalise. *Car le Fils de l'Homme est venu sauver ce qui étoit perdu.* Jésus-Christ est descendu du Ciel pour sauver l'homme ; il est sorti du sein de son Père ; il a, pour ainsi dire, abandonné la cour céleste et la compagnie des Anges, pour courir après cette brebis égarée ; et lorsqu'il l'a trouvée, et qu'il s'en félicite, vous, par votre scandale, vous la lui ravissez, vous lui enlevez sa plus chère conquête, vous ravagez une moisson qui faisoit sa plus douce espérance ! C'étoit de ces petits, de ces enfants, de ces ames simples et innocentes, qu'il espéroit se former un peuple nouveau et fidèle ; déjà il les avoit rachetés au prix de son sang, déjà il les avoit consacrés et incorporés par le Baptême, il en auroit fait des Saints et des élus ; et vous renversez toutes ses espérances, vous anéantissez le fruit de ses travaux et de la Rédemption. Concevez-vous maintenant quel crime c'est que le scandale ? En peu de temps la face du Christianisme se renouvelleroit, sans le scandale que l'on donne à la jeunesse, et souvent même à l'enfance, avant l'âge de la raison. O malheureux, ceux qui se rendent coupables d'un si grand crime !

III° L'homme scandaleux s'oppose à la volonté de Dieu, qui veut le salut des hommes. *La volonté de votre Père qui est dans les cieux, est qu'aucun de ces petits ne périsse.* Tout ce que Jésus-Christ a fait pour le salut des hommes, il l'a fait conformément à la volonté de

Dieu son Père, dont il est le Fils unique. Ce même Dieu, Créateur et Père de tous les hommes, devenu spécialement notre Père par notre adoption en Jésus-Christ, ne veut pas qu'aucun de nous périsse. Il veut qu'après nous être comportés sur la terre comme de dignes enfants, nous partagions dans le Ciel, avec son Fils unique, son héritage éternel, et que, réunis à lui et à notre Sauveur, nous jouissions de la Divinité même, et de toutes les délices qu'elle renferme. Ah! quel meurtre commet donc le scandaleux, qui, s'opposant à cette volonté de Dieu, et s'unissant à la malice et à la jalousie du démon, prive une ame d'un si grand bien, pour la précipiter dans les tourments de l'enfer! Mais le scandaleux s'imagine-t-il pouvoir toujours s'opposer à la volonté de Dieu? Si cette volonté pour notre salut est conditionnelle dans ce monde, et demande de notre part une fidèle coopération, celle qu'il a de récompenser dans l'autre la vertu et de de punir le vice, est absolue, rien ne pourra s'y opposer et y résister. Si, dans l'autre monde, celui qui s'est laissé séduire par le scandale, est puni d'une manière si redoutable, que sera-ce de celui qui, par ses scandales, se sera perdu et aura causé la perte des autres.

Prière. Ah! Seigneur, faites que je sois la victime, non de votre colère, mais de la charité, en brûlant du feu de votre amour! Faites que, loin de corrompre les autres et d'être pour eux un sujet de scandale, je serve au contraire à les préserver de la corruption et des scandales du monde. Ainsi soit-il.

CXLVIIe. MÉDITATION.

De l'Enfer.

Si les lois que Notre-Seigneur vient de nous donner sur le scandale, paroissent sévères et difficiles à pratiquer, les motifs qu'il nous propose sont assez puissants pour faire disparoître toute difficulté, puisqu'il s'agit d'un côté de gagner le Ciel, et de l'autre d'éviter l'enfer. Arrêtons-nous à ce dernier motif : *Etre jeté au feu éternel. Dans le tourment du feu. Aller au feu qui ne s'éteint point, et où le ver rongeur ne meurt point.* Telles sont les paroles de Jésus-Christ, paroles qui nous démontrent invinciblement qu'il y a dans les peines de l'Enfer trois choses redoutables : le feu, le ver, l'éternité; nous y ajouterons l'équité de ce supplice. *Matt.* 8. 8-9. *Marc.* 9. 42-47.

PREMIER POINT.

Du feu de l'Enfer, ou des peines extérieures.

1° LE feu est au-dessus de tous les tourments du corps. On a raison de dire que tous les tourments sont en enfer, puisque le feu y est. Parcourez toutes les maladies, toutes les douleurs que nous pouvons souffrir dans notre corps, elles ne sont rien en comparaison de la douleur que cause le feu. N'en avons-nous jamais éprouvé la vivacité sur nous-mêmes, ou n'en avons-nous point vu sur d'autres les terribles effets? Un fer brûlant, saisi par mégarde, une goutte d'eau bouillante, une étincelle tombée par hasard sur la main, fait jeter des cris et cause les plus vives douleurs.

II° Le feu est le plus affreux supplice que puisse employer la justice humaine. Il est si terrible, que si on l'emploie dans son entier, il ne peut être de durée, et que si on veut le prolonger, il ne faut l'employer que peu-à-peu. Un homme brûlé à petit feu : cette pensée fait frémir ; cependant il ne souffre que dans quelques parties de son corps. Un homme brûlé vif est un spectacle horrible, dont on ne peut soutenir la vue ; cependant il ne souffre que peu d'instants, et la mort le délivre bientôt de son tourment. Mais être plongé dans le feu, en être investi, en être pénétré, brûler tout entier et dans toutes les parties de son corps, sans que le corps se consume, sans que le sentiment s'amortisse, sans que la mort puisse terminer cet horrible tourment : quel état! quel supplice! Ah! grand Dieu, qui pourra subsister devant vous, qui ne redoutera une justice si puissante et si terrible!

III° Le feu d'un incendie est le plus affreux de tous les spectacles. Le feu a pris à une maison, il en occupe toutes les parties, il a gagné tous les étages ; la flamme, mêlée d'une noire fumée, s'élève en tourbillons au-dessus du toit, et annonce au loin l'horreur et le ravage. De malheureux citoyens surpris dans l'incendie, renfermés dans cette fournaise, et environnés de flammes, cherchent en vain le moyen d'échapper ; éperdus, et ne sachant où ils portent leurs pas, ils courent à la mort qu'ils veulent éviter ; ils traversent les flammes pour tomber dans des gouffres embrasés, qui s'ouvrent de toutes parts, et où ils périssent misérablement. Cependant la ville est en alarmes et en

mouvement ; chacun s'empresse, au péril même de sa vie, de leur porter du secours, d'éteindre l'embrasement, et d'en préserver les maisons voisines. Foible image et peu ressemblante de l'incendie de l'Enfer! Malheureuses victimes de la justice d'un Dieu que vous avez méprisé, il ne vous reste plus aucun moyen d'échapper à l'embrasement, de sortir de vos cachots enflammés, ni même d'y mourir! Vous n'avez à attendre ni secours, ni adoucissement, ni même de compassion. Le feu qui vous dévore est de nature à ne pouvoir s'éteindre en vous; vous en êtes vous-même l'aliment immortel, et le souffle de la colère de votre Dieu qui l'a allumé, sera éternel comme lui.

IV° Le feu est l'élément contre lequel on prend le plus de précaution. Voyez avec quel art on le ménage et on le distribue; avec quelle promptitude on remet un charbon qui s'écarte, on éteint une étincelle qui tombe; avec quelle sévérité on défend d'approcher de certains lieux; avec quelle vigilance on examine, avant de prendre son sommeil, si tout à cet égard est hors de péril. Ah! dit-on, on ne sauroit prendre trop de précaution contre le feu! Insensés que nous sommes! Eh! contre le feu de l'enfer, nulle précaution, nulle crainte, nulle inquiétude! Avec des doutes sur la Religion, avec des embarras sur ses confessions, avec des péchés griefs et connus sur la conscience, on demeure tranquille, on se livre au sommeil comme s'il n'y avoit rien à craindre! On est sur le bord de ce gouffre affreux, et on y rit, on s'y amuse, on se fait un plaisir de s'y jeter, de s'y entraîner les uns les autres. Quelle folie,

quelle fureur ! Notre-Seigneur en dit-il trop, quand il dit : coupez le pied et la main, et arrachez l'œil qui vous scandalise.

SECOND POINT.

Du ver rongeur, ou des peines intérieures.

Le tourment du feu dans cette vie absorbe toutes les facultés de l'ame, et lui ôte tout pouvoir de s'occuper d'aucun autre objet ; il n'en est pas ainsi en enfer. Le feu remplissant toute la faculté que l'ame a de sentir, ses deux autres facultés, le sentiment et la volonté, conservent toute leur force, pour lui causer un nouveau genre de tourment, qui est ce ver rongeur dont elle est déchirée, et dont le supplice est au-dessus de tout ce que nous pouvons exprimer ou imaginer. *Leur ver ne meurt point.* Trois sortes de réflexions accablent l'ame réprouvée.

I° Réflexions sur le présent. L'ame réprouvée porte ses pensées sur le présent, sur tout ce qui l'environne, et elle ne voit que supplice et impuissance totale de les éviter, ou d'en adoucir la rigueur. Tantôt elle les juge atroces, cruels et injustes ; elle s'en prend au Créateur, au Sauveur et à toutes les créatures. Tantôt elle en reconnoît la justice et l'équité ; elle conçoit toute l'horreur des crimes dont elle est souillée, et elle tourne toute sa fureur contre elle-même. D'autres fois elle fait la comparaison de son état et de celui des Bienheureux : elle sait que ce même Dieu qui la rejette, se communique à d'autres dans tout l'éclat de sa gloire ;

que tandis qu'il appesantit sur elle sa main vengeresse et redoutable, il déploie en faveur des autres toute sa puissance pour les rendre heureux ; que tandis qu'elle est plongée dans un abîme de feu et de supplices, ils nagent dans un océan de délices, dont la douceur ineffable ne peut jamais être altérée. Et parmi ces Bienheureux citoyens du Ciel, elle en compte qu'elle a connus, avec qui elle a vécu, qu'elle a peut-être raillés, méprisés, insultés : elle y reconnoît des amis, des parents, des protecteurs qui ont eu son salut à cœur, et qui ont fait leurs efforts pour l'attirer avec eux. Avec quelle ardeur souhaite-t-elle jouir de Dieu, s'unir au souverain bien ! Ah ! intéressez-vous donc pour moi, s'écrie-t-elle, et retirez-moi de ce gouffre affreux ! Vains désirs ! cris inutiles qui ne parviennent pas jusqu'à eux, jusqu'à leur glorieux séjour. Là, absorbés en Dieu, tranquilles dans leur bonheur, ils ne pensent plus à elle : ils n'ont plus d'elle ni aucun souci, ni aucun souvenir. Transportée alors de haine et de fureur, elle voudroit tout anéantir, le Créateur et les créatures, le Ciel, l'enfer, et elle-même avec tout l'Univers ; mais elle sent son impuissance ; elle se ronge, elle se déchire, elle s'épuise, et devient à elle-même son plus cruel supplice.

II° Réflexions sur l'avenir. Elle jette ses regards sur cet avenir, et elle n'y voit qu'un abîme sans fond, qu'une continuité sans fin de la même situation et des mêmes supplices, sans pouvoir espérer qu'ils finissent jamais, qu'ils changent, qu'ils se ralentissent, qu'ils s'adoucissent jamais. Plus de secours, plus de remède, plus de consolation, plus de compassion ; il n'y

a plus de puissance capable de la secourir ou de la délivrer ; il n'y a de force dans la nature que pour la tourmenter et perpétuer ses tourments : et qui peut exprimer la rage et le désespoir que cause une telle assurance?

III° Sur le passé. Elle lit dans le passé que c'est par sa faute qu'elle est tombée dans cet abîme de supplices; elle se rappelle les moyens qu'elle a eus pour s'en garantir, les grâces, les instructions, les corrections, les bons exemples que Dieu lui avoit ménagés ; elle reconnoît qu'on ne l'a ni surprise ni trompée, qu'elle savoit tout ce qu'elle éprouve, qu'elle y avoit pensé, qu'elle l'avoit médité, qu'il y a eu un temps où elle marchoit dans la bonne voie, qu'il dépendoit d'elle d'y persévérer, qu'ayant péché, elle pouvoit revenir à Dieu par la pénitence, et recouvrer sa grâce. Ah! heureux temps, vous n'êtes plus, vous ne reviendrez jamais! Je suis plongée dans le souverain malheur, et j'étois faite pour jouir du souverain bien! J'ai pu être en paradis, et je suis en enfer ! Tout est perdu pour moi, et je suis sans ressource. Elle médite la vanité des objets qu'elle a préférés à Dieu et qui l'ont fait tomber dans ce malheur. Monde, plaisirs, richesses, voluptés, vie du moment, où êtes-vous ? Est-il donc possible que vous m'ayez séduite, que ce soit pour vous que je me sois exposée à ces tourments, et qu'enfin j'y sois tombée ? O douleur! ô regrets! ô larmes de sang! Mais regrets inutiles, larmes sans fruit, ver rongeur qui ne mourra jamais! Je suis damnée, je suis perdue, et ma perte est irréparable!

TROISIÈME POINT.

De l'Eternité de l'Enfer.

I° Par rapport aux damnés. En premier lieu, elle met le comble à leur malheur, parce qu'elle rend leurs maux infinis. Le moindre et le plus léger mal, une situation incommode, fût-elle même sans incommodité, si elle devoit durer toujours, seroit un mal infini. Qu'est-ce donc que ce feu qui ne s'éteint point, et ce ver qui ne meurt pas? Une Eternité : qui peut entendre ce mot sans frémir? La pensée en est si terrible, qu'il est quelquefois dangereux pour l'esprit de la vouloir trop approfondir. 2°. L'Eternité de l'enfer met le comble au malheur des réprouvés, parce qu'elle est connue d'eux. Dans une douleur aiguë, la première inquiétude que l'on a, c'est de savoir quand le mal finira. Pour peu qu'il dure, on souhaite la mort, et on s'irrite de ses délais. Dans une cure un peu longue on trompe un malade, on lui assigne pour sa guérison un terme fort court. Le temps arrivé, on le trompe de nouveau, et l'on charme ainsi son ennui par de fausses espérances. Ah! il n'en est pas ainsi d'une ame réprouvée; la première chose dont elle est assurée en entrant dans l'enfer, c'est qu'elle n'en sortira jamais. 3°. L'Eternité de l'enfer met le comble au malheur des réprouvés, parce qu'elle est toujours présente à leur esprit. Un damné ne peut pas plus faire de trève avec la pensée de l'Eternité, qu'avec ses tourments. Il ne peut souffrir ceux-ci, sans penser qu'il les souffrira éternellement. Ainsi on

peut dire qu'à chaque moment il souffre l'Eternité tout entière. O Dieu, quelle vengeance! Que vos jugements sont terribles!

II° De l'Eternité de l'enfer par rapport à nous. En premier lieu, elle est un objet de foi. Jésus-Christ l'a clairement révélé dans son Evangile, l'Eglise nous l'enseigne comme un dogme sacré. Cette foi a été donnée aux premiers hommes, perpétuée parmi le peuple de Dieu, consignée dans les saints livres, et on en retrouve des traces jusques dans les fables du paganisme et de l'idolâtrie. Nier cette Eternité, ce n'est pas la détruire, c'est la mériter, c'est se l'assurer; car il faut en même temps nier Jésus-Christ, son Evangile et son Eglise. Cette Eternité est incompréhensible; mais tels sont les objets de la foi, parce qu'ils roulent sur la nature, sur les desseins, sur les œuvres de Dieu, qui est un Être infini et incompréhensible. Toutes les œuvres de cet Être infini participent à son infinité, et sont, selon leur nature, des œuvres d'une sagesse infinie, d'une bonté infinie, d'un amour infini, d'une miséricorde infinie, d'une libéralité infinie, d'une justice et d'une rigueur infinies. Adorons, craignons, aimons cet Etre infini, profitons de son amour et de sa miséricorde infinie, pour éviter les supplices de sa justice infinie! 2°. L'Eternité de l'enfer est pour nous un sujet de crainte. Craindre l'enfer, craindre de se damner, craindre le péché qui seul conduit à l'enfer, craindre Dieu qui punit si rigoureusement le péché, et qui peut nous précipiter dans l'enfer, voilà les seules choses que nous avons à craindre. Et qui ne vous craindra, ô Dieu terrible! et comment peut-il se faire que les hommes craignent

tant de choses sur la terre, et qu'ils ne craignent point l'enfer? Comment les hommes craignent-ils tant les hommes, et ne craignent-ils pas Dieu? Aveuglement insensé, dans lequel j'ai été moi-même; n'y suis-je pas encore? Pourquoi tant de damnés dans l'enfer? Parce qu'ils ne l'ont pas craint. Craignons-le donc pour l'éviter; mais craignons-le d'une crainte efficace, qui soit la base de toutes nos actions, de toutes nos délibérations, de tous nos engagements, de tous les mouvements de notre cœur. *La crainte du Seigneur est le fondement de la sagesse.*

III° L'Eternité de l'enfer est pour nous un motif de ferveur et d'amour. J'ai mérité l'enfer, et Dieu m'en a préservé! Si j'étois mort en tel temps, en telle circonstance, mon ame étoit perdue, je serois actuellement en enfer, et il n'y auroit plus de ressource pour moi. Il y a actuellement en enfer des réprouvés moins coupables que moi, morts plus jeunes que moi, et à qui il ne reste plus d'espérance d'en sortir. Pourquoi n'y suis-je pas? Par quel excès de bonté, par quelle prédilection, ô mon Dieu, m'avez-vous préservé d'un si grand malheur? Actuellement vous rejetez ces ames de vous, tandis que vous m'invitez d'aller à vous! Actuellement vous leur signifiez qu'il n'y a point de rédemption pour elles, tandis que vous m'offrez tout le sang de votre Fils! Elles sont plongées dans les feux de votre colère, et moi je suis environné des feux de votre amour. L'Eternité malheureuse est leur partage irrévocable, et une Eternité bienheureuse m'est offerte, vous m'y invitez! L'enfer est fermé sur elles, et le Ciel est ouvert pour moi! Hélas! elles s'en plai-

gnent ! Vos bontés pour moi excitent leurs murmures, leurs blasphèmes, et elles n'exciteroient pas mon amour ! Ah ! je vous aime, ô Dieu protecteur ! ô Dieu libérateur, je vous aime, je vous bénis, je vous adore, et je suis prêt à tout, pour vous témoigner mon amour ! Vous m'avez délivré de l'enfer, et que puis-je trouver de difficile à votre service ? Si une de ces malheureuses victimes de l'enfer pouvoit revenir sur la terre, trouveroit-elle quelque chose de pénible dans l'exercice de la vertu et dans la pratique constante de tous ses devoirs !

QUATRIÈME POINT.

De l'équité du supplice de l'Enfer.

I° Examinons à quoi ce supplice est proportionné. En premier lieu, à la grièveté du péché. Tout ceci doit s'entendre du péché mortel, qui est une infraction de la loi, pleine, entière, libre, consentie, et en matière grave ; mais on ne peut pas l'appliquer au péché véniel, à qui il manque toujours quelques-unes de ces conditions ; ce qui fait qu'on l'appelle véniel, c'est-à-dire, digne d'indulgence et de pardon ; mais le péché mortel mérite l'enfer ; c'est à sa grièveté que l'enfer est proportionné. Ne jugeons pas du péché mortel suivant nos sens, nos passions, nos préjugés, ni suivant l'idée du monde, mais suivant les lumières de la foi. Ce péché offense Dieu ; c'est une désobéissance à sa volonté, intimée et connue, une transgression de ses ordres souverains et absolus. Transgression, désobéissance commise en sa pré-

sence et sous ses yeux, malgré ses menaces et ses promesses, pour laquelle nous n'avons pu nous servir que de ses propres bienfaits, de notre être, de notre corps, de notre ame, des autres créatures qu'il nous avoit données pour le servir, et que nous ne tenions que de sa libéralité. Ainsi les titres les plus odieux conviennent au péché, tels ceux d'offense, d'ingratitude, de haine, de mépris, d'insulte, d'outrage. Or, la grièveté d'une offense croît à proportion de celui qui offense, et de l'élévation de celui qui est offensé. Dieu étant infiniment au-dessus de l'homme, l'offense que l'homme commet envers Dieu, est d'une grièveté en quelque sorte infinie : aussi la durée interminable des supplices de l'enfer leur donne-t-elle une espèce d'infinité qui répond à la grièveté du péché. 2°. Le supplice de l'enfer est proportionné aux besoins de notre état sur la terre. Remplis de passions au-dedans de nous, environnés de scandales au-dehors, nous avions besoin d'un frein aussi puissant pour nous retenir. Si, malgré la foi de l'enfer, le monde est si corrompu, que seroit-il sans cela? On voit assez que l'impie, qui tâche d'affoiblir ou de détruire cette foi, ne parle qu'en faveur du vice. Il étoit donc de la sagesse de Dieu, ainsi que de sa justice, qu'il y eût un enfer; il étoit de même de sa bonté : car s'il n'y avoit que le paradis, et point d'enfer, combien peu se seroient fait la violence nécessaire pour mériter le Ciel! Combien de Saints ont dû leur conversion, leur persévérance, et toute la perfection de leur amour, à la pensée de l'enfer! Combien de martyrs se sont soutenus au milieu

des plus grands supplices, par le souvenir des supplices de l'enfer! Profitons nous-mêmes de ce souvenir; remercions Dieu de nous avoir donné un aiguillon si puissant, un moyen si efficace de le servir et de mériter le bonheur éternel!

IIo Considérons à quoi le supplice de l'enfer n'est pas proportionné. En premier lieu, il n'est point proportionné au plaisir qu'on goûte dans le péché. La philosophie des incrédules prend encore ici le change. Ce n'est point le plaisir que Dieu punit dans l'enfer, c'est le péché. La vertu a ses plaisirs, et mille fois plus doux que ceux du péché. Diminuez donc tant qu'il vous plaira le plaisir que peut goûter le cœur le plus voluptueux, vous avez raison. Dites qu'il n'est pas de la bonté de Dieu de punir d'un supplice affreux et éternel un plaisir d'un moment et si léger, dans un sens vous avez encore raison. Mais plus ce plaisir est vain et momentané, et plus vous êtes coupable de l'avoir préféré à l'obéissance que vous deviez aux ordres de votre Créateur : ordres absolus, accompagnés de si grandes menaces et de si magnifiques récompenses; et c'est cette malice du péché que Dieu punit. Plus ce plaisir est vain, passager, mêlé de peines et de troubles, et plus vous êtes insensé de l'avoir préféré à la volonté de Dieu, au bonheur du Ciel, et de vous être exposé, pour une légère satisfaction, à brûler éternellement dans l'enfer; et c'est-là ce que vous deviez conclure. O plaisir du péché! tu ne séduis point un cœur rempli de la pensée de l'enfer: tu ne tentes point une chair pénétrée de la crainte de Dieu et de la rigueur de ses châtiments! Un plaisir d'un moment, suivi d'une Eternité de

supplices, pourroit-il encore avoir pour moi quelque attrait ? Pourrois-je encore y consentir et m'y abandonner ?

III° Le supplice de l'enfer n'est point proportionné aux peines de la vertu. Ce que l'Evangile a de plus sévère, la pénitence de plus rigoureux, nos devoirs de plus gênant, les persécutions de plus atroce, les maladies de plus rigoureux, tout cela n'est rien en comparaison de l'enfer. Vous trouvez la vertu difficile, vous ne pouvez gêner votre esprit pour méditer et prier, retenir vos sens pour vous conserver dans le recueillement, mortifier votre chair pour la soutenir dans la pureté ; et comment soutiendriez-vous donc la rigueur des feux de l'enfer ? Vous vous lassez, vous retournez en arrière, vous ne pouvez persévérer dans le bien, et comment porterez-vous donc le poids de l'Eternité de l'enfer ? Si on retiroit une ame de l'enfer, trouveroit-elle les peines de la vertu insupportables ? Retenez donc bien ces paroles de notre Sauveur, où, continuant son allégorie, il nous dit : *Il vaut mieux pour vous que vous entriez dans la vie, n'ayant qu'un pied ou une main, que d'être jeté dans le feu éternel, ayant deux pieds et deux mains.* Oui, sans doute, il vaut mieux être en paradis sans avoir goûté les criminelles douceurs de ce monde, que d'être en enfer après s'en être rassassié ! C'est à nous tous que Jésus-Christ adresse ces paroles : ne les oublions pas, répétons-les à notre ame, quand l'occasion se présente de faire quelque sacrifice. *Il vaut mieux pour toi*, ô mon ame, te priver de cette satisfaction et te sauver, que de la prendre et te damner !

Prière. Ah! mon Dieu, frappez ici-bas, brûlez, coupez, pourvu que vous me pardonniez dans l'Eternité. Ah! il n'y a rien de difficile quand il s'agit d'éviter l'enfer! Faites, ô mon Dieu, que ce péché, que des flammes éternelles ne pourroient expier en moi après ma mort, soit effacé par les larmes de la pénitence, pendant ma vie! Ainsi soit-il.

CXLVIIIe. MÉDITATION.

Parabole du sel.

Récapitulation du discours précédent.

Jésus-Christ se sert souvent de la comparaison du sel et l'applique à différents sujets. Il semble en distinguer ici de quatre différentes espèces, 1°. un sel de châtiment et de supplice; 2°. un sel de mortification et de pénitence; 3°. un sel de sagesse et de discernement; 4°. un sel de concorde et d'union. *Matt.* 9. 48-49.

PREMIER POINT.

Sel de châtiment et de supplice.

Une des propriétés du sel est de conserver. Lorsque Notre-Seigneur nous dit que *tout* réprouvé, ou *tout* le réprouvé sera *salé avec du feu*, il nous remet sous les yeux l'universalité, l'immensité et l'Eternité du supplice de l'enfer.

1° L'universalité. Ne dédaignons pas de méditer une métaphore que Notre-Seigneur a bien

daigné lui-même nous proposer pour nous frapper plus vivement, et pour nous faire éviter le supplice de l'enfer. Voyons comment, avec le sel, on prépare de la chair qu'on veut conserver. On a soin d'en remplir tous les vides ; on fait entrer le sel dans toutes ses parties ; on en pénètre le dedans et le dehors ; on l'enveloppe tout entière de sel ; enfin on la plonge dans le sel. Telle est l'image que nous pouvons nous former du supplice d'un damné. Aucun de ses sens, aucune partie de son corps, aucune faculté de son ame ne sera exempte de tourment.

II° L'immensité. Mais quel tourment affreux et infini ! Ce ne sera pas seulement un sel âcre et mordicant, mais un feu brûlant, bouillonnant et dévorant, qui causera dans tout le réprouvé les plus cruelles douleurs. Ce feu lui sera appliqué : il en sera couvert, il y sera plongé.

III° L'Eternité. Enfin, ce feu sera comme le sel qui conserve, au lieu de détruire. Il brûlera et ne consumera point. Le réprouvé, toujours entier, toujours subsistant, en sera l'aliment éternel ; il sera la victime immortelle de la justice d'un Dieu qu'il a méprisé, qu'il a offensé, qu'il n'a voulu ni craindre ni aimer.

SECOND POINT.

Sel de mortification et de pénitence.

Et toute victime doit être salée de sel. Une autre propriété du sel, c'est de consommer ce qu'il y a de corrompu, pour maintenir le reste dans l'intégrité. La loi ordonnoit de mettre du sel dans tout ce qu'on offroit à Dieu en sacri-

fice, et Dieu l'appelle le sel de l'alliance. Dans la nouvelle alliance, c'est nous-mêmes qui sommes la victime que Dieu demande : cette alliance, consommée sur la croix, nous avertit assez que le sel de la nouvelle alliance, qui doit s'appliquer à toute victime, est la croix, la souffrance, la tribulation, la mortification, la pénitence. Sel salutaire, dont l'opération cuisante ne consume en nous que ce qu'il y a de corrompu, et ce qui pourroit nous perdre. Mais qu'est-ce que la douleur passagère que nous cause la mortification d'une passion, le retranchement de tout ce qui nous scandalise, en comparaison du feu éternel qui nous ménace ? Car nous ne pouvons éviter l'un et l'autre : il n'est en notre pouvoir que de choisir. Il faut que nous soyons, ou, par la pénitence, victimes de la justice miséricordieuse de Dieu sur la terre, ou, dans l'enfer, victimes de sa justice rigoureuse. Ici ce n'est qu'un sel passager et purifiant ; là c'est un feu éternel, brûlant et conservant. Pour lequel des deux nous déterminons-nous ? Ah ! Seigneur, appliquez-moi ce sel salutaire ; quoiqu'il m'en puisse coûter, abaissez mon orgueil, réprimez ma cupidité, crucifiez ma sensualité, consumez mon amour-propre, afin que mon ame, ainsi purifiée, puisse plaire à vos yeux comme victime sainte et sans tâche, et être, dans le séjour de votre gloire, tout absorbée et consumée dans le feu de votre amour !

TROISIÈME POINT.

Sel de sagesse et d'enseignement.

Le sel est bon ; mais s'il devient insipide, comment lui rendrez-vous sa saveur ? Une troisième propriété du sel, c'est d'assaisonner les mets, de leur donner du goût et de la saveur.

I° Excellence de l'enseignement et du zèle. Il n'est rien de si précieux dans l'Eglise, que le zèle et l'enseignement, soit de vive voix, soit par les livres. C'est ce qui nous fait trouver du goût dans les œuvres de piété, dans la pratique de nos devoirs, et dans l'exercice de la mortification. Nous devons rechercher ce sel sacré avec empressement ; et ceux qui sont en état, ou chargés de le distribuer, ne doivent pas le refuser.

II° Dangers de l'enseignement. Ce sel précieux peut perdre sa force, ou même devenir un poison, tant pour ceux qui le distribuent, que pour ceux qui le reçoivent, soit par les dogmes d'une doctrine fausse et qui s'écarte de l'enseignement universel de l'Eglise catholique, soit par des scandales publics qui décréditent le ministère, soit par des motifs secrets qui corrompent l'intention du ministre, et qui empêchent le fruit de ses travaux.

III° Malheur de l'enseignement, s'il est une fois corrompu. Le sel donne du goût aux mets ; mais si le sel a perdu son propre goût, comment leur en donnera-t-il ? Si le maître est dans l'erreur, quel maître l'instruira ? Si le prédicateur, si le directeur s'abandonnent aux vices, aux passions, aux intérêts humains, aux affections

naturelles, à la vanité, à l'ambition, qui les prêchera, qui les corrigera ? Ah, quiconque est chargé d'enseigner, doit le faire avec zèle, pour les autres, mais avec crainte, avec circonspection et sagesse pour lui-même.

QUATRIÈME POINT.

Sel de concorde et d'union.

Ayez en vous le sel, et ayez la paix entre vous. Une dernière propriété du sel, c'est de coaguler, d'unir, de resserrer, de condenser. La paix et l'union sont le caractère essentiel de l'Eglise, et chacun doit y contribuer. Union des pasteurs dans la doctrine et dans la manière d'enseigner ; union des peuples dans l'obéissance et dans la docilité due aux légitimes pasteurs ; union de tous les cœurs par la charité, par le désintéressement, par l'humilité, par la douceur. Des pensées d'ambition venoient de troubler l'union des Apôtres ; Jésus-Christ les rappelle à des sentiments de paix, et ce qu'il leur dit, appliquons-le-nous à nous-mêmes : *Ayez la paix parmi vous.*

Prière. Ah ! Seigneur, donnez-nous-la cette paix si désirable, accordez-la au peuple chrétien, accordez-la à votre Eglise, ouvrez les yeux de ceux qui la troublent, faites-leur connoître la grandeur du crime dont ils se rendent coupables, afin que réunis tous ensemble dans une même foi, sous le même chef, nous vous servions avec joie et fidélité.

Ainsi soit-il.

CXLIXe. MÉDITATION.

Des offenses reçues.

Considérons, 1°. quelle est la conduite qu'il faut tenir dans les offenses qu'on a reçues; 2°. quel est le pouvoir des Pasteurs pour réprimer les offenses; 3°. quelle indulgence on doit avoir pour les offenses. *Matt.* 18. 15-22.

PREMIER POINT.

De la conduite qu'il faut tenir dans les offenses qu'on a reçues.

La charité et la prudence doivent, dans ces occasions, régler toutes nos démarches. 1°. Première démarche. Il faut prendre en particulier celui qui a péché contre nous, et qui nous a offensé. *Si donc votre frère a péché contre vous, allez et lui représentez sa faute en particulier, entre vous et lui seul; s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère.* Soit que sa faute consiste dans quelque manquement à votre égard, dans quelque injure ou offense personnelle; soit qu'elle consiste dans quelque chose de répréhensible que vous ayez remarqué dans sa conduite, dans ses mœurs ou dans sa foi et qui pourroit devenir un scandale; soit, d'un autre côté, que vous soyez simple particulier comme lui; soit que vous soyez son supérieur ou son pasteur, vous avez deux écueils à éviter : le premier, de laisser votre prochain dans cet état, par mépris, par indifférence, par défaut de

zèle pour son salut : le second, de suivre votre humeur, votre passion, et non la charité dans les moyens que vous prendrez pour le corriger, pour le réconcilier avec vous, et le faire rentrer dans son devoir. Ce que la charité, ce qu'un zèle prudent exige de vous, c'est que, sans attendre qu'il se reconnoisse ou qu'il vienne à vous, vous alliez le trouver vous-même; que seul à seul vous le repreniez avec douceur, vous lui représentiez sa faute, vous le fassiez rentrer en lui-même; s'il vous écoute, c'est un frère que vous gagnez, que vous avez tiré de la voie de perdition, que vous vous êtes attaché, à qui vous avez rendu la paix, et que vous avez remis dans la voie du salut. Est-il un motif plus puissant pour vous engager à faire cette démarche? Que de haine, que d'inimitiés, que de procès, que de scandales on étoufferoit dès leur naissance, si on suivoit cette première règle de la correction fraternelle! Mais la vengeance, l'orgueil, l'amour-propre aiment le bruit et l'éclat, et on se flatte encore de n'agir que par zèle et par amour de la justice.

2°. Seconde démarche; reprendre le coupable en présence de témoins. *Mais si votre frère ne vous écoute pas, prenez avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit appuyé sur la parole de deux ou trois témoins.* Il ne faut rien omettre, d'un côté, pour gagner un frère, et de l'autre pour éviter l'éclat; si la première démarche est insuffisante, tenez-en une autre : allez encore le trouver avec une ou deux personnes capables ou de faire impression sur lui ou de rendre témoignage contre lui. Peut-être cet appareil de justice, qui ménage

encore sa foiblesse et sa réputation, excitera-t-il en lui une crainte salutaire, et que ne pouvant plus nier ni sa faute ni sa résistance, il se déterminera enfin à réparer la première, et à prévenir les suites que pourroit avoir la seconde.

3°. Troisième démarche : le dénoncer à l'Eglise. *Mais s'il n'écoute pas les témoins, dites-le à l'Eglise; et s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit à votre égard comme un païen et un publicain.* Si le coupable n'écoute ni vos avis, ni les remontrances de ceux que vous lui avez amenés, s'il persiste dans sa haine, ou dans ses désordres, ou dans ses erreurs, ne craignez point alors de le dénoncer à l'Eglise. Le zèle pour le bien particulier du coupable et l'amour du bien public de l'Eglise vous y obligent. Enfin, s'il n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain : n'entretenez plus aucune liaison avec lui, défendez à vos frères d'avoir avec lui aucun commerce de religion; abandonnez-le à son esprit intraitable, excluez-le de vos assemblées, à l'exemple des Juifs, qui n'admettent en communication de culte et de prières, ni les païens, ni les publicains. Malheur donc à celui qui n'écoute pas l'Eglise, ou qui affecte de méconnoître sa voix! Il peut contredire son autorité, disputer sur ses préceptes, mépriser ses censures et ses anathèmes; mais la parole du Seigneur demeure : il n'est plus du troupeau, il n'a plus de chrétien que le nom, et il ne doit plus être regardé que comme un païen et un publicain. Comment des paroles si précises n'ouvrent-elles pas les yeux à tous ceux qui se trouvent engagés dans des sectes

que l'Eglise a condamnées? Si la contagion s'est communiquée, si l'erreur s'est répandue, si le nombre de ses partisans s'est accru jusqu'au point de pouvoir se donner le nom d'Eglise, peut-on ne pas distinguer ces nouvelles Eglises déjà proscrites, d'avec l'Eglise de Jésus-Christ, qui les a condamnées, et qui ne cesse encore de les condamner. Ah! quand il s'agit de l'Eglise, ne cherchons point à nous tromper, parce que hors de l'Eglise de Jésus-Christ, il n'y a point de salut, et qui n'écoute pas cette Eglise, n'est aux yeux de Dieu qu'un païen et un publicain.

SECOND POINT.

Du pouvoir des Pasteurs pour réprimer les offenses.

I° Du pouvoir accordé au corps des Pasteurs. Jésus-Christ adressant alors la parole à tous ses Apôtres, il leur dit : *En vérité je vous le dis : tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera aussi lié dans le Ciel; et tout ce que vous aurez délié sur la terre, sera aussi délié dans le Ciel.* Remercions Notre-Seigneur d'avoir accordé aux premiers pasteurs de son Eglise, et en leurs personnes à leurs successeurs, un pouvoir si sublime, si étendu, si nécessaire au bon ordre, au maintien des mœurs et de la discipline, et à la conservation du dépôt de la foi. Voyons ensuite quelle est notre situation sous ce pouvoir, si nous ne sommes point dans un état qui nous soumette à ces liens invisibles des censures ecclésiastiques, de l'interdit, de la suspense, de l'excommunication, si nous nous abstenons de tout ce que l'autorité apostolique nous défend; si nous réprouvons ce qu'elle réprouve,

et condamnons ce qu'elle condamne. Quel malheur pour nous, si, au lieu de révérer et de craindre cette puissance émanée de Dieu, nous la méprisions, nous lui insultions, nous blasphémions contre elle, parce que nous pouvons le faire impunément dans cette vie. Ah! ce qu'elle lie ici-bas se trouve lié dans le Ciel. Hâtons-nous donc de recourir à elle pour nous faire délier du fardeau de nos péchés, parce que ce qu'elle déliera sur la terre, sera aussi délié dans le Ciel, si de notre côté nous apportons les dispositions requises.

II° Du pouvoir accordé aux Pasteurs en particulier. *Je vous dis encore que si deux d'entre vous s'accordent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les Cieux.* Par ces paroles, Jésus-Christ déclare à ses Apôtres, 1°. que le pouvoir de juger qu'il vient de leur accorder n'est pas de nature à ne pouvoir être exercé que lorsqu'ils seront tous réunis ensemble comme ils l'étoient alors, mais que chacun d'eux, après leur dispersion, pourra l'exercer dans le lieu où il se trouvera, et leurs successeurs dans le district qui leur aura été assigné pour le gouverner; 2°. qu'en jugeant ils ne doivent pas s'en rapporter à leur sentiment particulier, mais consulter ou quelqu'un de leurs collègues ou quelqu'un de leur clergé; 3°. qu'ils ne doivent juger qu'après avoir prié, qu'après avoir invoqué le secours du Ciel, parce que leur sentence n'est proprement qu'une prière faite à Dieu: aussi est-ce dans cette forme et avec tous ces préliminaires que se portent encore de nos jours tous les jugements ecclésiastiques. La pro-

messe que Notre-Seigneur fait que son Père les exaucera et ratifiera leur jugement, est, ainsi que plusieurs autres, conditionnelle, et suppose que de leur côté il n'y aura rien qui y mette obstacle. Elle les assure donc des dispositions de Dieu, de l'efficace des mérites du Fils et leur montre la nature et la source de leur pouvoir : ce qui exige de notre part la soumission la plus prompte et la plus profonde vénération ; mais elle ne les garantit pas, absolument et sans conditions, de toute erreur et de toute méprise. Elle n'empêche pas le recours aux supérieurs majeurs et au souverain Pontife, suivant l'ordre établi par les canons. Ce n'est que le corps des Pasteurs unis à leur chef, à qui Jésus-Christ a accordé une infaillibilité absolue dans tout ce qui appartient à la foi et aux mœurs, à la discipline et au parfait gouvernement de l'Eglise.

III° Du pouvoir accordé aux simples fidèles. *Car en quelque lieu que soient deux ou trois personnes assemblées en mon Nom, je m'y trouve au milieu d'eux.* Par ces paroles Jésus-Christ confirme la promesse faite à ses Apôtres, comme s'il leur disoit : comment ne seriez-vous pas exaucés, lorsque vous vous réunissez de sentiments pour juger et gouverner mon peuple, puisque je me trouve au milieu des simples fidèles, ne fussent-ils que deux ou trois assemblés en mon Nom? Par là encore Jésus-Christ nous anime à nous réunir à l'assemblée des fidèles pour prier, à nous trouver à l'Eglise, à notre paroisse, au temps de la prière ; à nous associer aux saintes congrégations ou communautés où la prière se fait avec ferveur, à nous unir aux personnes pieuses pour demander à Dieu cer-

taines grâces, enfin à pratiquer dans nos maisons la prière commune en esprit de paix, d'union et de concorde. Jésus-Christ nous assure qu'il se trouve au milieu de ceux qui sont ainsi rassemblés en son Nom. Quel bonheur pour nous de vous savoir avec nous, ô mon Sauveur, de pouvoir vous y rendre nos hommages et vous adresser nos vœux! Quelle bonté de vouloir ainsi vous trouver au milieu de vos serviteurs pour les entendre, les consoler, les fortifier, les exaucer! Mais quelle honte pour moi, si, tandis que vous êtes au milieu de nous, je n'y suis présent que de corps, si mon esprit s'égare, si mon cœur se dissipe, si je me trouve partout ailleurs que là où vous êtes! Où puis-je donc être mieux qu'avec vous? D'ailleurs n'ai-je aucun intérêt à m'attacher à vous? N'ai-je rien à craindre ou à espérer de vous? N'ai-je aucun besoin, n'ai-je rien à vous demander? Ah! funeste absence! Tandis que mon ame s'égare dans ses pensées, d'autres sont avec vous et jouissent de votre présence; vous récompensez leur fidélité et leur ferveur, vous vous communiquez à elles et vous comblez tous leurs vœux. L'oraison est pour elles un temps de délices: elles en sortent avec peine et y retournent avec empressement; pour moi au contraire l'oraison est un temps d'ennui, j'en attends la fin avec impatience, j'en sors avec dissipation, je n'y rentre qu'avec dégoût: juste punition de ma lâcheté.

TROISIÈME POINT.

De l'indulgence qu'on doit aux offenses.

I° Consultation de saint Pierre. *Alors Pierre s'approchant de Jésus, lui dit : Seigneur, combien de fois dois-je pardonner à mon frère, lorsqu'il aura péché contre moi ?* Soit que l'offense du prochain ait été contre Dieu ou contre nous, soit qu'il s'agisse d'accorder le pardon à son repentir de notre part et comme particuliers, ou de la part de Dieu, comme ses ministres et comme juges, ne suivons pas nos idées, nos passions, ni le mouvement d'un zèle indiscret; bannissons les plaintes, les murmures, la sévérité, la rigueur, les reproches amers; consultons Notre-Seigneur et demandons-lui avec saint Pierre combien de fois nous devons pardonner, et jusqu'à quel nombre de fois nous devons souffrir les infidélités et les rechutes.

II° Insinuations de saint Pierre. Il insinua lui-même la réponse à sa demande, et il ajouta : *Lui pardonnerai-je jusqu'à sept fois ?* Souvent on consulte le Seigneur, et sans attendre sa réponse, on se répond à soi-même, on suit ses ténèbres en se flattant de n'agir que selon la lumière de Dieu. Souvent on consulte les hommes sages et pieux, mais plutôt pour les attirer à notre sentiment que pour suivre le leur. Saint Pierre croyoit en dire beaucoup, et il doutoit même si le pardon des offenses pouvoit bien s'entendre jusqu'à sept fois. Hélas ! que nos idées sont foibles, et que nous avons le cœur borné ! Ecoutons le Maître céleste,

voyons son cœur et toute l'étendue de sa charité.

III° Réponse de Jésus. *Jésus lui répondit : je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois.* C'est-à-dire, sans bornes et sans mesure, autant de fois que votre frère pèchera et se repentira. Saint Pierre donnoit des limites bien étroites à la charité chrétienne, en croyant lui donner beaucoup d'étendue, mais la charité de Dieu pour nous est infinie, et elle doit servir de règle à celle que nous devons avoir les uns pour les autres.

Prière. O charité infinie, ô patience inépuisable de mon Dieu ! Eh, où en serois-je, Seigneur, sans cette divine parole sortie de votre bouche et recueillie par votre Eglise ? Où en serois-je après tant de rechutes, si votre miséricorde n'étoit infinie, si vos ministres n'en connoissoient toute l'immensité, et ne m'en avoient appliqué les salutaires effets ? Avec quelle bonté, avec quelle douceur ne recevrai-je donc pas moi-même ceux qui auront abusé mille fois de mon indulgence ! Avec quelle générosité et quelle patience ne supporterai-je, ne pardonnerai-je point les offenses qu'on me fait à moi-même ! Dilatez mon cœur, ô Jésus : remplissez-le de cette charité qui ne connoisant ni terme, ni mesure, ne se lasse et ne s'épuise jamais ! O mon Sauveur, que vous êtes doux, patient et miséricordieux : faites que je suive vos douces lois et que je les mette en pratique ! Ainsi soit-il.

CLe. MÉDITATION.

Parabole du Débiteur.

Du Pardon des injures.

Cette parabole renferme, 1°. la bonté du Maître envers le serviteur insolvable ; 2°. la cruauté du serviteur envers un autre serviteur pareillement insolvable ; 3°. la justice du Maître à l'égard du serviteur impitoyable. *Matt.* 18. 23-57.

PREMIER POINT.

Bonté du Maître envers le serviteur insolvable.

1° DETTE du serviteur. *C'est pourquoi le Royaume des Cieux est comparé à un Roi qui voulut entrer en compte avec ses serviteurs, et ayant commencé à se faire rendre compte, on lui en présenta un qui lui devoit dix mille talents.* C'est aujourd'hui, c'est dans cette retraite, à cette fête, dans cette oraison, que Dieu veut entrer en compte avec nous; ne nous y refusons pas, l'occasion est favorable; un jour viendroit que nous y serions forcés et que nous n'y trouverions pas les mêmes avantages et les mêmes ressources ; ainsi rendons nos comptes de bonne foi. Qu'avons-nous fait des biens que le Roi notre maître nous avoit mis entre les mains? A quoi avons-nous employé ce corps, cette ame, cet esprit, ce cœur, ce crédit, ces richesses, ces talents, ces grâces, ces instructions, ces Sacrements? Reconnoissons avec

confusion que nous avons abusé de tous ces biens, que nous nous les sommes appropriés, que nous ne nous en sommes servis que pour nous-mêmes, que nous les avons dissipés, et que nous sommes redevables à notre Roi d'une somme immense qui surpasse toutes nos facultés.

II° Sentence du Maître. *Mais comme il n'avoit pas de quoi payer, son maître ordonna qu'il fût vendu avec sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avoit, pour satisfaire à cette dette.* C'étoit le droit du Maître, et cet ordre étoit juste. Le droit de Dieu envers nous seroit non de nous vendre, mais, après nous avoir dépouillé de tous les biens dont nous avons abusé, de nous livrer à jamais à ceux à qui nous nous sommes vendus, au démon et à l'enfer, pour nous y faire payer notre dette par un supplice éternel. Terrible sentence! Malheureux celui qui la reçoit au jour du jugement, parce qu'alors elle est irrévocable! Heureux celui qui la médite maintenant, parce que Notre-Seigneur ne nous en parle que pour nous fournir les moyens d'en éviter l'exécution.

III° Prière du serviteur. *Mais ce serviteur se jetant aux pieds de son maître, le conjuroit, en lui disant : ayez patience, et je vous paierai tout.* Le serviteur ayant entendu cet arrêt foudroyant, ne perdit point courage et ne se livra point à un stérile désespoir. Il se jeta aux pieds de son maître, il le supplia, il le conjura : Seigneur, lui dit-il, ne me traitez pas à la rigueur; ayez patience, accordez-moi un peu de temps, et je vous paierai, je satisferai à tout. O insensé celui qui attend à faire cette prière à l'article de la mort, lorsqu'il n'y a plus de

temps. Ah ! c'est maintenant, c'est aujourd'hui qu'il faut la faire, si nous voulons être exaucés. Aujourd'hui donc, quelque grande que soit notre dette, quelque griefs, quelque nombreux que soient nos péchés, humilions-nous devant Dieu, prosternons-nous à ses pieds et à ceux de ses ministres : là pleurons, gémissons, reconnoissons notre faute, demandons du temps pour la réparer, et promettons avec sincérité d'employer le reste de nos jours à nous acquitter.

IV° Clémence du maître. *Alors le maître de ce serviteur ayant pitié de lui, le laissa aller et lui remit sa dette.* Le maître voyant à ses pieds ce serviteur, en fut touché de compassion, et lui accorda plus qu'il ne lui demandoit ; il révoqua l'arrêt qui le livroit à l'esclavage, il le renvoya libre et lui remit toute sa dette. N'est-ce pas notre maître, notre roi, notre juge, n'est-ce pas Jésus-Christ lui-même qui nous a proposé cette parabole ? Elle ne contient donc rien d'outré, rien d'exagéré. Oui, le plus grand pécheur, le pécheur le plus infâme et le plus scandaleux, qui a offensé et outragé Jésus-Christ en mille manières, et autant qu'il l'a pu, dès qu'il s'humilie sincèrement, Jésus-Christ en a compassion ; dès qu'il demande grâce, Jésus-Christ lui rend la liberté ; dès qu'il promet de satisfaire, Jésus-Christ lui remet sa dette. O bonté, ô clémence, ô amour infini de notre Dieu ! Comment pouvons-nous ne pas vous aimer ? Comment, après un pardon si généreusement accordé, pouvons-nous encore vous offenser ? Ah, ce sera bien notre faute, si à votre jugement nous nous trouvons encore chargés de dettes.

SECOND POINT.

Cruauté du serviteur envers un autre serviteur pareillement insolvable.

I° Rencontre d'un autre serviteur. *Mais ce serviteur ne fut pas plutôt sorti, qu'il trouva un de ses compagnons qui lui devoit cent deniers.* L'occasion étoit favorable à cet homme, pour se montrer digne de la remise qu'on lui avoit faite, en remettant à son tour à celui qui lui devoit. Et qu'étoit-ce que cette dette, en comparaison de celle dont on venoit de le décharger? Hélas, c'est quelquefois au sortir de l'Eglise, du sacré tribunal, de la sainte table, et le jour même qu'on a reçu les plus grandes grâces que l'on trouve l'occasion de témoigner à Dieu sa reconnoissance et sa fidélité, de pratiquer la vertu, la charité, la patience, la douceur, de résister à des tentations violentes; mais si dès ce premier pas on tombe, si on se montre ingrat et perfide, quel jugement doit-on porter de la conversion?

II° Inhumanité avec laquelle il exige le paiement. *Il le prit à la gorge et l'étouffoit presque, en disant : rends-moi ce que tu me dois.* Ce récit nous fait horreur : mais n'est-ce point ainsi que de riches créanciers traitent leurs débiteurs indigents? N'est-ce point ainsi que des personnes fières, hautaines, orgueilleuses, vaindicatives exigent les respects, les réparations, les satisfactions? N'avons-nous sur cela nous-mêmes rien à nous reprocher?

III° Le mépris qu'il fait de sa prière. *Son*

compagnon se prosternant à terre, le conjuroit en disant : ayez pitié de moi, ayez patience, et je vous rendrai tout ce que je vous dois ; mais il ne voulut point l'écouter, et il le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il payât sa dette. Le débiteur ne se dégagea des mains de son créancier, que pour se jeter à ses pieds, et le prier de lui accorder un peu de délai, lui promettant, avant qu'il fût peu, de lui rendre tout. C'étoit la prière que ce créancier lui-même avoit faite à son maître, et qui en avoit été reçue si favorablement ; mais cet homme dur et barbare demeura toujours impitoyable et insensible ; il ne quitta son débiteur que pour aller faire ses poursuites auprès de la justice ; et mettant le comble à son ingratitude et à sa cruauté, il le fit conduire en prison, où il ordonna qu'on le retînt jusqu'à l'entier paiement de sa dette : procédé bien inhumain, et contre lequel on ne peut retenir son indignation ! Mais nous, qui prions Dieu tous les jours, et qui avons besoin sans cesse de son secours, de sa miséricorde et de son indulgence, si nous examinons de quelle manière nous recevons les prières et les excuses des autres, nous nous trouverons peut-être avoir plus de part que nous ne pensons à l'indignation que mérite ce créancier impitoyable.

IVo Rapport que l'on fait au maître. *Les autres serviteurs, ses compagnons, ayant vu ce qui s'étoit passé et en étant sensiblement touchés, vinrent trouver leur Maître, et lui racontèrent tout ce qui étoit arrivé.* Dieu n'a pas besoin qu'on lui fasse le rapport de ce qui se passe, il voit tout ; il est sensible aux larmes

que verse le pauvre opprimé : mais l'indignation des Saints et des Anges dans le ciel, les soupirs et les gémissements des justes sur la terre, témoins de certains excès de cruauté et d'inhumanité, ne cessent de solliciter sa vengeance. Que l'homme dur et impitoyable apprenne que la justice divine ne peut manquer tôt ou tard d'éclater sur lui, et d'une manière d'autant plus terrible, qu'elle aura été plus long-temps suspendue.

TROISIÈME POINT.

Justice du Maître à l'égard du serviteur impitoyable.

I° Citation du serviteur. *Alors son maître le fit appeler.* Appel terrible! ordre suprême, auquel personne ne peut résister! Riches, grands, puissants, rois, empereurs, potentats, maîtres du monde, votre maître vous appelle, non de de cette voix de grâce et de miséricorde par laquelle il vous a si souvent appelés à son amour, à l'observation de ses lois, et que vous avez toujours méprisée; mais de cette voix de maître et de puissance absolue, par laquelle il vous a tirés du néant, il vous a donné la vie et tous les biens dont vous avez abusé. Il vous appelle : paroissez devant lui et rendez-lui compte de votre conduite. Nous comporterons-nous toujours comme n'ayant pas de maître au-dessus de nous? Vivrons-nous toujours comme ne devant jamais mourir? Ah, je reviens à vous, Seigneur, par mon repentir et par mes larmes; pardonnez-moi comme je pardonne; faites-moi miséricorde avant ce jour terrible où

vous m'appellerez, et où je ne trouverai plus en vous qu'une justice sévère et inexorable!

II° Reproches faits au serviteur. *Alors le maître lui dit : méchant serviteur, je vous ai remis tout ce que vous me deviez, parce que vous m'en aviez prié ; ne deviez-vous donc pas aussi avoir pitié de votre compagnon, comme j'ai eu pitié de vous?* Que répondre à un reproche si juste, et à un parallèle si accablant? Moi, votre maître et votre Dieu, je vous ai remis à vous ma créature et mon esclave des offenses atroces et sans nombre; et vous, vous n'avez pas voulu remettre à votre frère une légère offense qui, quelque griève que vous la supposiez, n'est rien de lui à vous, en comparaison de celles qui sont de vous à moi. Moi, votre Maître et votre Dieu, j'ai écouté vos prières avec bonté, je vous ai rendu mon amour et mes bonnes grâces, et vous, vous avez rejeté avec dureté les avances et la prière de votre frère, vous avez nourri contre lui une haine mortelle, et conservé une inimitié implacable. Moi, votre Maître, votre Dieu, j'ai eu compassion de vous; j'ai supporté vos défauts, vos imperfections à mon service; j'ai excusé votre foiblesse et votre légèreté, votre inconstance, vos inattentions; et vous, dans un autre qui étoit à mon service comme vous, vous n'avez rien voulu excuser, vous vous êtes offensé de tout, vous avez entretenu dans votre cœur des aversions et des antipathies qui ont souvent éclaté dans vos actions et dans vos discours.

III° Châtiment du serviteur. *Aussitôt le maître en colère le livra entre les mains des*

Ministres de la justice, jusqu'à ce qu'il eût payé toute la dette. Concevons-nous bien que cette colère est celle d'un Dieu ; que ces ministres de la justice sont les démons ; que ce supplice est le feu de l'enfer, et que le terme du paiement est une Eternité qui n'a point de terme ?

IV° Application de la parabole. *C'est ainsi que vous traitera mon Père céleste, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur.* C'est ainsi, conclut Jésus-Christ, que mon Père céleste en usera, si vous, à qui il a pardonné et à qui il pardonne tous les jours tant de péchés qui l'offensent, vous ne remettez pas de bon cœur à vos frères les dettes qu'ils auront contractées à votre égard. Ici, quelle source de consolation pour les hommes, et quel fond de miséricorde pour les grands pécheurs, s'ils savoient en profiter ! Mais, malgré les promesses et les menaces de Jésus-Christ, que voyons-nous tous les jours au milieu du Christianisme ? Des justes qui doivent peu, et qui pardonnent tout, tandis que des criminels qui sont redevables à Dieu d'une multitude de peines dont on est effrayé pour eux, et qui ont dans les mains de quoi s'acquitter par un pardon charitable, ne peuvent se résoudre à rien pardonner. Ah, loin de nous un si déplorable malheur ! Pardonnons, mais en pardonnant, faisons-le de bon cœur ; prenons garde qu'en paroissant nous réconcilier avec nos frères, il ne reste en nous un fond de froideur, hélas ! bien peu différent de la haine ! Interrogeons dans ces circonstances notre cœur, c'est-à-dire, tous les sentiments qu'il conçoit, toutes les pensés et les paroles qui en sortent, et

non ces paroles ou ces démarches de pure cérémonie, auxquelles ce cœur même n'a souvent aucune part!

Prière. Ah! Seigneur, pourrois-je traiter encore mes frères avec dureté, après avoir éprouvé de votre part l'indulgence la plus excessive! Vous me pardonnez, ô mon Dieu, les plus grandes fautes, vous me les pardonnez entièrement et sans retour; et je serois inexorable pour les fautes les plus légères que l'on commet envers moi; j'exigerois des satisfactions extraordinaires; et lors même que je semble pardonner, je conserverois encore de la froideur et de l'indifférence! Je prétendrois me dispenser en quelque chose des devoirs de charité que vous m'imposez envers mes frères, après que vous-même n'avez donné nulles bornes à votre charité pour moi! Ah! loin de moi une telle injustice! Non, Seigneur, vous me rendez ici-bas maître en quelque sorte de votre Sang, en me l'appliquant par le pardon des offenses, je puis par-là racheter tous mes péchés; je ferai valoir ce moyen si puissant de mon salut; je bannirai désormais de mon cœur tout ressentiment contre le prochain, afin de ne trouver à la mort ni ressentiment, ni haine dans votre cœur contre moi, afin de n'y trouver au contraire que la tendresse et la bonté de ce Maître, de ce Roi de votre Evangile, sous l'aimable figure duquel vous vous êtes représenté.

Ainsi soit-il.

CLI^e. MÉDITATION.

Une Ville de Samarie refuse l'entrée à Jésus.

Examinons ce qui précède, ce qui accompagne, et ce qui suit ce refus. *Luc.* 9. 51-56.

PREMIER POINT.

Ce qui précède son refus.

COMME *le temps auquel Jésus devoit être enlevé du monde s'approchoit, il montra un visage assuré, dans le dessein de se rendre à Jérusalem.* Les jours de la Passion et de la mort de Jésus n'étoient pas éloignés, et il n'y avoit plus qu'environ six mois jusqu'au temps où il devoit accomplir son sacrifice. Quoique ce voyage ne fut pas le dernier qu'il dût faire à Jérusalem, il n'envisageoit plus cette ville que comme le théâtre de ses douleurs et de sa passion. La fermeté de son ame ne lui permettoit cependant pas de redouter ce lieu de son sacrifice. Il partit donc de Capharnaüm pour se rendre à la capitale avec une contenance assurée, qui découvroit combien il étoit supérieur à tous les événements qui l'attendoient. Cette force, cette assurance de Jésus doit faire la nôtre contre les affronts, les supplices et la mort. Allons où l'ordre de Dieu nous appelle : quelques combats que nous ayons à y livrer, quelques

opprobres, quelques tourments qu'on nous y prépare, animons-nous et marchons avec assurance. Lorsque le temps de notre sortie de ce monde approchera, fortifions-nous de la force de Jésus-Christ et contre les douleurs de la mort, et contre les frayeurs du jugement. Se laisser abattre par la crainte dans ces moments, ce seroit manquer de confiance en Jésus-Christ. Jetons-nous alors entre ses bras, remettons notre sort entre ses mains, et soyons sûrs qu'il saura nous soutenir, nous faire triompher de tout, et nous conduire par une sainte mort au séjour de la gloire, où il n'est entré lui-même que pour nous y appeler à sa suite.

SECOND POINT.

Ce qui accompagne ce refus.

1° Refus injuste. *Et il envoya devant lui des personnes pour annoncer sa venue. Ceux-ci étant arrivés, entrèrent dans une ville des Samaritains, pour lui préparer son logement; mais on ne voulut pas l'y recevoir, parce qu'il paroissoit aller à Jérusalem.* Les Samaritains ne pouvoient souffrir que les Juifs, au mépris du nouveau temple de Samarie, s'en tinssent toujours à celui que Salomon avoit bâti à Jérusalem par l'ordre de Dieu, et qu'Esdras avoit renouvelé par le même ordre et avec les mêmes prodiges. C'est encore ainsi que le monde méprise, rejette, et persécute ceux qu'il voit attachés aux devoirs de la piété, aux anciennes maximes, à l'Eglise et à la foi de nos pères. Le vrai fidèle ne doit être ni étonné,

ni offensé de ces mépris, ni en être ébranlé.

II° Refus outrageant pour Jésus, parce que ce qu'il demandoit n'étoit que le logement, et en le payant, ce qu'aucune ville n'a refusé à personne; parce que ce refus se fit vraisemblablement au nom de toute la ville, des habitants et des magistrats; parce qu'il se fit à Jésus, accompagné de tous ses Disciples, et en présence de beaucoup de témoins; enfin, parce qu'il se fit après l'attention que Jésus eut de se faire annoncer, et de faire dire que c'étoit lui qui demandoit à loger; en sorte qu'on ne pouvoit s'excuser, sous prétexte d'ignorance ou de méprise, et que l'affront étoit fait à lui reconnu pour tel. La prétention des Samaritains étoit injuste en elle-même à l'égard des Juifs; mais elle l'étoit encore plus à l'égard de Jésus que sa doctrine et ses miracles faisoient regarder comme le Messie, également attendu des Juifs et des Samaritains. O Jésus, à quoi ne vous exposez-vous pas pour notre instruction et pour nous servir de modèle! Mais cet outrage ne vous l'ai-je pas fait moi-même? Hélas, combien de fois ne vous ai-je pas fermé l'entrée de mon cœur, pour y laisser régner le péché, mes passions, et toutes les fausses maximes du monde! Je n'ignorois pas qui vous étiez; une éducation chrétienne me l'avoit appris: mille avis, reçus de votre part, m'avoient annoncé votre arrivée; mais je la craignois, parce que vous vouliez me sauver, et que je voulois me perdre. Pardonnez mon aveuglement, venez à moi, divin Jésus: venez loger dans mon cœur, établissez-y votre séjour et ne m'abandonnez pas.

Refus infiniment préjudiciable à cette ville.

Quoique Jésus fût parti de Capharnaüm pour aller à Jérusalem, son intention n'étoit pas de s'y rendre encore sitôt, ni d'y célébrer toutes les fêtes qui approchoient. Peut-être que si les Samaritains l'eussent reçu, il eût séjourné dans leur ville, et en eût fait le centre de la mission qu'il méditoit; mais n'eût-il fait qu'y passer, quels avantages ne leur eût pas procurés sa présence! Ah! de quels biens ne se prive pas celui qui refuse à Jésus l'entrée de son cœur, ou qui l'en chasse par le péché, après l'y avoir reçu par la grâce.

TROISIÈME POINT.

Des suites de ce refus.

I° Indignation de deux Apôtres. *Jacques et Jean, Disciples de Jésus, ayant vu ce qui venoit de se passer, lui dirent : Seigneur, voulez-vous que nous commandions au feu du Ciel de descendre et de les consumer?* Jésus avoit déjà donné à ces deux Apôtres le nom d'enfants du tonnerre; ils en soutiennent ici toute la signification. Ils connoissent la puissance de leur Maître bien supérieure à celle d'Elie, qui avoit fait descendre le feu du Ciel sur ceux qui venoient l'insulter; mais ils ne connoissoient pas l'esprit de Jésus, qui dans ce point étoit entièrement opposée à celui d'Elie. Qu'il y a encore d'enfants du Tonnerre, qui voyant les outrages qu'on fait tous les jours à Jésus, à sa Religion, à son Eglise, voudroient des miracles de puissance pour venger la cause de Dieu; tandis que ce sont des miracles d'humilité, de patience et de douceur, que Jésus exige de ses serviteurs pour les faire triompher!

Ah! où en serois-je, Seigneur, si vous vous étiez armé de votre tonnerre aussitôt que je l'ai mérité? Votre patience a vaincu mes résistances, votre douceur a triomphé de ma malice; soyez-en à jamais béni : ce triomphe est seul digne de vous. Régnez donc, ô Roi bienfaisant, régnez sur un cœur qui, n'ayant mérité que vos foudres, n'a été réduit que par vos bienfaits!

II° Réponse de Jésus-Christ aux deux Apôtres. *Mais Jésus s'étant retourné vers eux, les reprit fortement, et leur dit : vous ne savez pas de quel esprit vous êtes.* L'esprit de la loi nouvelle à laquelle appartenoient Jacques et Jean, loin de permettre de faire du mal à ceux qui refusent de nous faire du bien, nous ordonne de faire du bien à ceux qui nous font du mal : c'est ce que ne doit pas ignorer un Apôtre, ni même un véritable chrétien. Notre-Seigneur ajouta : *Le Fils de l'Homme n'est pas venu perdre les hommes, mais les sauver.* O paroles pleines de douceur et d'amour! qu'il est aimable, celui qui ne vient que pour nous sauver! Cœurs ingrats, comment pouvons-nous ne pas l'aimer? Insensé que je suis, pourquoi refuser de suivre celui qui ne veut que me sauver, tandis que je me livre à celui qui ne veut que me perdre et me damner?

III° Retraite de Jésus dans un autre lieu. *Et ils s'en allèrent dans un autre bourg.* Jésus quitta la Samarie, et se retira dans un autre bourg de la Galilée. O lieu fortuné, qui profitâtes de l'infidélité d'une ville orgueilleuse, et qui eûtes le bonheur de posséder Jésus! Hélas, que servent à une ville, à un Royaume, à un Etat, leur gloire, leurs richesses et leur splendeur, si vous n'y êtes pas connu, ô Jésus, si votre Religion en est bannie?

Prière. Ah! que j'habite plutôt, ô mon Sauveur, la plus vile chaumière, le plus pauvre hameau, où vous soyez connu, aimé et servi. Que sert à un homme d'être grand, savant, riche, puissant, s'il n'a pas la foi, s'il n'a pas, Seigneur, votre grâce et votre amour? Que je sois le dernier et le plus méprisé des hommes, pourvu que je vous possède dans mon cœur! O divin Jésus, ne m'abandonnez point, pour porter vos pas ailleurs; mais si quelqu'un vous rebute, venez à moi, redoublez-moi vos faveurs, afin que je redouble de ferveur et d'amour! Ainsi soit-il.

CLIIe. MÉDITATION.

De la vocation à l'Apostolat, à l'état Ecclésiastique ou Religieux.

1°. Les difficultés de l'entreprise et le moyen de les surmonter; 2°. les dangers de manquer aux desseins de Dieu, et le moyen de les éviter; 3°. la persévérance qu'on doit avoir dans sa vocation et le moyen d'y persévérer. *Luc.* 9. 57-62.

PREMIER POINT.

Des difficultés de l'entreprise, et le moyen de les surmonter.

Comme ils étoient en chemin, quelqu'un lui dit: je vous suivrai quelque part où vous alliez. Jésus lui répondit: les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête. Si quel-

qu'un se trouve de l'inclination pour les travaux apostoliques, s'il se sent porté à embrasser l'état Ecclésiastique ou Religieux, qu'il s'instruise des vérités suivantes.

I° Avant son engagement, on doit peser avec maturité les peines de l'état qu'on veut embrasser. Peines du corps. Souvent vous y manquerez de bien des choses : vous n'aurez rien de tout ce qui peut vous faire plaisir; vous n'y aurez pas même quelquefois ce qui vous seroit le plus nécessaire. Vous y trouverez des veilles, des jeûnes, des mortifications, des fatigues, des travaux. Peines de l'esprit. Une étude sérieuse, une application continuelle, des soins, des inquiétudes, des ennuis, des dégouts, des humiliations, des traverses, des contradictions. Peines de la volonté. Obéissance générale, obéissance de détail, qui fixera, indépendamment de votre inclination, et souvent contre votre goût, votre demeure, votre emploi, votre compagnie, vos occupations, vos délassements même et tous les moments de votre vie. Voilà à quoi il faut s'attendre. Entrer dans ces états par des vues d'ambition, pour se procurer le bien-être et l'abondance, pour y passer sa vie dans le repos et la tranquillité, c'est s'exposer à y vivre malheureux, à en profaner la sainteté et à s'y perdre. Si vous ne vous sentez pas assez de courage pour supporter ces peines, ne vous engagez pas, contentez-vous de vivre chrétiennement dans le monde; si cet état est moins parfait, il sera plus sûr pour vous.

II° Après son engagement, on doit supporter avec courage les peines de l'état qu'on a embrassé. Ces peines ne sont pas au-dessus de votre at-

tente, vous avez dû les prévoir; de quoi donc vous plaignez-vous? Ces peines sont même au-dessous de celles qu'on vous avoit annoncées. Qu'est-ce aujourd'hui qui excite vos plaintes et vos murmures? Une bagatelle, un rien en comparaison de ce que vous deviez vous attendre de souffrir. Ces peines ne sont pas au-dessus de vos forces; vous les avez trouvées supportables, lorsque vous les avez envisagées avant de vous engager; vous les avez choisies et accceptées en vous engageant; vous les avez supportées avec joie dans les premiers temps de votre engagement. Auriez-vous maintenant moins de courage qu'alors? Rappelez votre première ferveur, et votre courage se trouvera au-dessus de vos peines.

III° Avant et après son engagement, le moyen de surmonter toutes les difficultés, c'est de considérer et de ne jamais oublier que dans toutes les peines que nous pouvons avoir à souffrir, Jésus est notre modèle, notre soutien, notre récompense. Il est notre modèle : nous ne souffrons rien que le Fils de l'Homme ne l'ait souffert pour nous et encore bien davantage. Il est toujours à notre tête; son exemple ne doit-il pas nous élever au-dessus de nous-mêmes et de toutes les difficultés? Il est notre soutien : le monde voit les croix de ceux qui suivent le Sauveur; mais il ne voit pas l'onction de la grâce qui soutient leur courage, et qui leur fait trouver dans leurs peines même d'ineffables délices. Il est notre récompense : les peines seront de courte durée; la mort les terminera. Cette mort si terrible aux mondains, sera pour celui qui se sera consacré à Jésus-Christ, pleine de consolation et suivie d'un bonheur éternel. O espérance, quel est ton pou-

voir ! Quelle force, quelle générosité n'as-tu pas inspirées à des millions d'ames qui out tout souffert pour Jésus-Christ ! Le monde au contraire a ses croix, et des croix souvent plus grandes que celles de la religion : mais en nous accablant de peines, il ne nous apprend pas la manière de les supporter patiemment et utilement. Ce qu'on souffre pour lui, on le souffre sans motif, sans consolation, sans espérance.

SECOND POINT.

Des dangers de manquer aux desseins de Dieu, et le moyen de les éviter.

Ensuite Jésus dit à un autre : suivez-moi ; mais il répondit : Seigneur, permettez que j'aille auparavant ensevelir mon père (1). *Et Jésus lui dit : laissez les morts ensevelir les morts ; pour vous, allez et annoncez le Royaume de Dieu.*

1° Danger avant de s'engager. Un premier danger vient de la dissipation de l'esprit qui empêche d'entendre la voix de Dieu. Celui à qui Jésus-Christ

(1) En comparant ce qui se dit ici, et ce qui a été dit en saint Matthieu, chap. 8, v. 19-22, Médit. 63, on voit, 1°. que les deux personnages dont parle ici saint Luc, sont les mêmes que les deux dont parle saint Matthieu ; 2°. que l'occasion où ils parlent à Notre-Seigneur est différente en saint Luc et en saint Matthieu ; 3.° que saint Luc parle d'un troisième personnage dont saint Matthieu ne parle point. On peut dont penser, pour concilier les deux Evangélistes, que les deux personnages se sont présentés à Notre-Seigneur dans l'occasion que marque saint Matthieu, et qu'il n'y a eu que le troisième qui se soit présenté dans l'occasion dont parle saint Luc : mais que saint Luc y a ajouté les deux autres, dont il n'avoit pas eu occasion de parler, ne voulant pas priver ses lecteurs d'une instruction si utile, et que la réunion de ces trois personnages rend encore plus frappante.

dit : *Suivez-moi*, étoit auprès de lui, il l'écoutoit ; il étoit au nombre de ses disciples ; il faisoit profession de lui être attaché. Comment savoir ce que Dieu veut de nous, si on ne le consulte jamais, si on ne l'écoute jamais, si on se tient toujours loin de lui, dans une dissipation continuelle, sans rentrer en soi-même, sans prier, sans fréquenter les sacrements ? Un second danger vient de l'occupation des affaires dont on se fait un prétexte pour différer d'obéir à la voix de Dieu. Délai funeste, lorsqu'il vient, comme il arrive ordinairement, d'une volonté foible et chancelante ! Celui que Jésus appela, ne demanda que le temps d'ensevelir son père ; soit que son père fût seulement vieux, malade, languissant, et qu'il voulût différer jusqu'après sa mort ; soit qu'il fût déjà mort, et qu'il ne demandât que le temps d'assister à ses obsèques, Jésus ne lui accorda pas ce délai. Heureux, s'il fut docile, et s'il obéit sans différer ! Un troisième danger vient de l'affection au monde, qui fait qu'on étouffe la voix de Dieu. Combien ont entendu cette voix de Jésus : *Suivez-moi*, c'est-à-dire, suivez-moi dans la retraite, suivez-moi dans la pénitence, suivez-moi dans les travaux évangéliques ! Mais le monde a élevé une voix contraire et plus flatteuse : suivez moi dans le repos, dans les plaisirs, dans les honneurs. On a étouffé la première voix pour n'écouter que la seconde : on a suivi celle-ci, elle a trompé ; mais comment corriger son erreur, et réparer sa faute ?

II° Après s'être engagé, on court risque encore de manquer à l'esprit et aux devoirs de sa vocation. Le premier danger vient de la lâcheté,

de la paresse qui empêche qu'on étudie ses devoirs, et qu'on ne se mette en état de les remplir, ou qu'on veuille les remplir, de peur que la peine et les travaux qu'ils exigent, ne troublent le honteux repos que l'on chérit, et auquel on s'abandonne. Un second danger vient de la distraction des occupations vaines ou étrangères à son état, auxquelles on se livre par goût, contre les ordres de l'obéissance, quelquefois même contre les lois de la bienséance, et toujours aux dépens d'occupations plus sérieuses, plus utiles, plus convenables, ou même essentielles à notre état. Ah, laissez les morts ensevelir les morts! Laissez au siècle les affaires, les occupations, les amusements du siècle, et songez à l'affaire sérieuse dont vous êtes chargé, qui est celle de suivre Jésus, d'acquérir le royaume de Dieu. Un troisième danger vient de la timidité et de la défiance. Que craignez-vous? Pensez-vous, si vous ne cherchez que Dieu, qu'il ne vous donnera pas la force de porter le fardeau dont il vous charge? C'est lui qui vous dit: *Allez*; pourquoi vous arrêtez-vous? C'est lui qui vous dit: *Annoncez le Royaume de Dieu*; pourquoi vous taisez-vous? Annoncez-le en prêchant, en exhortant; que toute votre vie l'annonce; que toutes vos actions et vos paroles, que votre air et votre maintien touchent, persuadent, édifient! Votre état l'exige, et le monde même l'attend de vous. Laissez les morts ensevelir les morts; laissez ces entretiens frivoles et de pure curiosité, ces discours mondains et de pure dissipation; laissez-les au monde et à ses sectateurs: pour vous, ne vous occupez que du Royaume de Dieu, du soin de l'annoncer et de le faire goûter.

Hélas, que de fautes sur ce point à pleurer et à corriger !

III° Soit avant, soit après son engagement, le moyen d'éviter tous ces dangers, c'est de considérer et de n'oublier jamais le bienfait, la gloire et le bonheur de sa vocation. 1°. Considérez sans cesse le bienfait singulier par lequel Dieu vous a témoigné, sans que vous l'ayez pu mériter, une prédilection particulière, en vous choisissant au milieu de tant d'autres qui auroient été plus fidèles que vous : il les a laissés, et c'est à vous qu'il a adressé la parole, en vous disant : *Suivez-moi.* Quelle reconnoissance n'exige pas de vous un tel bienfait ? Si vous refusez de répondre à un tel amour, craignez que Jésus ne vous abandonne, et qu'à votre refus, il n'en appelle d'autres plus fidèles que vous. 2.° Méditez la gloire de votre vocation. Dans tout ce qui se fait dans le monde, qu'y a-t-il de plus glorieux que d'être particulièrement consacré à Jésus, uni à lui, destiné uniquement à le servir, associé à son ministère et à ses travaux ? Et quelle honte de se refuser à une destination si glorieuse, pour ne s'occuper qu'à des choses viles et terrestres qui devant Dieu ne sont d'aucun prix ? 3°. Rappelez-vous continuellement le bonheur de votre vocation. Que la différence est grande entre deux personnes du même âge, de même condition, dont l'une reste dans le monde, et l'autre quitte le monde pour obéir à sa vocation ! A la fin d'une vie également longue, quelle différence entre ces deux personnes ! Que de vide, que d'imperfections, peut-être que de péchés dans la vie de l'une ! Que de bonnes œuvres, que de vertus, que de mérites dans la vie de l'autre !

La même différence se trouve entre deux personnes qui ont embrassé le même genre de perfection, dont l'une a été exacte, et l'autre négligente dans l'accomplissement de ses devoirs. Mais pour celle qui aurait refusé d'obéir à une vocation de Dieu bien marquée, ne pensez pas qu'elle puisse jamais être heureuse. L'idée de son infidélité la suivra partout pour la tourmenter; elle la suivra dans ses plaisirs et dans ses désordres, dans ses succès et dans ses disgrâces : elle la troublera, l'accablera au dernier moment; et puisse son iniquité avoir été assez pleurée pour ne pas la condamner après la mort!

TROISIÈME POINT.

De la persévérance dans sa vocation, et le moyen d'y persévérer.

Il y en eut encore un autre qui dit à Jésus : je vous suivrai, Seigneur; mais permettez-moi d'aller auparavant prendre congé de ceux qui sont en ma maison. Jésus lui répondit : quiconque ayant mis la main à la charrue, regarde derrière soi, n'est plus propre dans le royaume de Dieu.

I° Avant de s'engager, il faut renoncer à ce que l'on a. Renoncement entier : biens, richesses, honneurs, plaisirs, compagnies, pays, famille, le monde enfin avec tout ce qu'il a, tout ce qu'il promet. Vous devez, conformément à l'esprit et à la fin de votre vocation, tout quitter pour obéir à la voix de Dieu, qui vous appelle. Renoncement prompt : allez donc chez vous, si c'est une nécessité pour disposer de tout ; mais si cette démarche et ces dispositions ne sont pas

nécessaires, ne vous en faites pas un prétexte pour différer d'obéir. Renoncement courageux : on ne vous défend pas de ressentir de la répugnance à tout quitter, ni d'avoir encore des sentiments de tendresse pour des personnes chéries à qui vous devez tout ; mais on vous ordonne de faire de vous-même et de tous vos sentiments, un sacrifice généreux qui vous mette en état de suivre Jésus, de vous attacher à lui, et de ne vivre plus que pour lui.

II° Après s'être engagé, il n'est plus permis de regarder derrière soi, pour considérer les objets auxquels on a renoncé. Un seul regard peut ébranler votre constance, vous enlever la couronne de la persévérance, et vous priver du fruit de tout ce que vous avez déjà fait. Regard d'action, par lequel on reprend une partie de ce qu'on a quitté, on renoue avec ses proches et ses amis, on rentre dans le monde et dans ses compagnies, on participe à ses joies, on goûte ses plaisirs, et l'on se dégoûte de son état. Regard de pensée, par lequel on se rappelle trop souvent ce que l'on a quitté, soit pour en tirer vanité, pour exiger des égards, et s'élever au-dessus des autres, soit pour se persuader qu'on a beaucoup fait, et qu'il ne reste plus rien à faire. Regard d'affection, par lequel on soupire après ce que l'on a quitté, on croit heureux ceux qui jouissent de ces biens dont on s'est dépouillé, on regrette d'y avoir renoncé ; par lequel le cœur rétracte son sacrifice, et tombe dans une espèce d'apostasie.

III° Soit avant, soit après l'engagement, pour persévérer, il faut regarder devant soi. Lorsque le laboureur a mis la main à la charrue, il ne

songe plus qu'à diriger et avancer son travail. A son exemple, regardez devant vous, et voyez le travail que vous avez entrepris, votre sanctification et celle des autres, des passions à mortifier, des vices à déraciner, des vertus à pratiquer, la perfection, l'union avec Dieu à acquérir. Quelle noble, quelle sainte occupation! Regardez devant vous et voyez celui que vous suivez, que vous avez pris pour guide et pour modèle; il ne vous égarera pas, il ne vous délaissera point. Regardez devant vous, et voyez la fin du travail qui est proche, la mort qui bientôt détruira tout, le jugement qui décidera de tout, l'Eternité qui punira ou récompensera tout. Avec ce regard fixe et continuel, vous ne vous écarterez point, vous ne vous relâcherez point, vous ne vous fatiguerez même pas.

Prière. Ah, quelle consolation, si je peux arriver à ce point, avant que le monde finisse pour moi! Heureux et mille fois heureux, si rendu à ce terme, je me trouve avoir passé ma vie au service du Seigneur! Faites-m'en la grâce, ô divin Jésus! Ainsi soit-il.

CLIIIe. MÉDITATION.

Choix et Missions des soixante-douze Disciples.

Apprenons ici de Jésus-Christ, 1°. ce qu'est la Prédication évangélique; 2°. quel est le malheur de ceux qui l'ont rejetée; 3°. quel est leur crime. *Luc.* 10. 1-16.

PREMIER POINT.

De la prédication évangélique.

1° QUELS sont les moyens que les Disciples de Jésus-Christ ont employés pour convertir le monde au Christianisme? *Après cela, le Seigneur choisit soixante-douze autres Disciples qu'il envoya devant lui deux à deux, dans toutes les villes, et dans tous les lieux où lui-même devoit aller, et il leur dit : la moisson est grande, mais les ouvriers sont en petit nombre : priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à la moisson. Allez, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups; ne portez ni sac, ni bourse, ni souliers, et ne saluez personne en chemin. En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : que la paix soit dans cette maison, et s'il y a quelque enfant de paix, votre paix se reposera sur lui, sinon elle retournera sur vous. Demeurez dans la même maison, mangeant et buvant ce qu'on vous servira, car celui qui travaille mérite son salaire; ne passez pas de maison en maison et*

en quelque ville que vous entriez, et où on vous recevra, mangez de ce qu'on vous présentera. Guérissez les malades qui s'y trouveront, et dites-leur : le Royaume de Dieu est proche de vous. La mission dont Jésus charge ici ses Disciples, comme celle dont il a dans une autre occasion chargé ses Apôtres, n'étoit qu'une légère ébauche de ce que les uns et les autres devoient faire après sa Résurrection dans le monde entier. Considérons, 1°. Leur nombre. Ils sont en petit nombre, et encore ils se dispersent et ne se trouvent que deux ensemble. Ce n'est pas là de quoi donner de l'ombrage, causer de la crainte ou faire violence. 2°. Leur force. C'est celle des agneaux au milieu des loups; c'est-à-dire, une patience, une douceur qui s'expose à tout, qui ne résiste à rien, qui souffre non-seulement sans se défendre, mais même sans se plaindre. 3°. Leurs richesses. C'est le plus grand dénuement de toutes choses, n'ayant pas même de sac, ni de bourse, et étant vêtus simplement. 4°. Leur crédit. Ils n'ont ni amis, ni protecteurs, et ne doivent pas même songer à s'en procurer. 5°. Leur entrée dans une ville et dans une maison. Elle est toute pacifique, ils n'annoncent que la paix et ils la donnent à ceux qui l'aiment. 6°. Leur manière de vivre. Elle est aussi simple que leurs vêtements, sans recherche de bonne chère, et sans affectation d'austérité. 7°. Leurs talents. Point d'autre science que celle de Jésus-Christ. point d'autre éloquence que de dire que le Royaume de Dieu est proche, que le Messie est venu, qu'il faut faire pénitence et embrasser la loi. Enfin, leurs œu-

vers. Ah! elles sont au-dessus de toute la nature et ne peuvent venir que d'un pouvoir divin : guérir les malades et les infirmes, de quelque genre de maladie, d'infirmité ou de possession qu'ils soient affligés, les guérir dans un instant, sans aucun remède, d'un seul mot et au seul nom de Jésus Christ.

II° Quel effet ont produit ces moyens ? Par ces moyens, le seul vrai Dieu a été connu sur la terre, son Fils a été adoré comme ne faisant qu'un avec le père et le Saint-Esprit ; tous les mystères de son humanité ont été crus ; tous les dogmes qu'il a enseignés ont été reçus ; tous les points de sa morale ont été embrassés, et le Christianisme a été établi dans l'Univers, et y règne depuis plusieurs siècles dans l'état où nous le voyons aujourd'hui. Qu'est devenue cette multitude de dieux adorés dans toutes les nations ? Que sont devenus leurs temples, leurs prêtres et leurs autels ? Que sont devenus leurs protecteurs et leurs défenseurs, les tyrans et les philosophes ? Tout s'est évanoui, et ce sont les Disciples de Jésus-Christ qui ont opéré ce changement, et par les seuls moyens que Jésus-Christ leur met ici entre les mains. Le fait parle, subsiste et ne peut se nier, Si les miracles y ont été employés, l'ouvrage est divin : si on nie les miracles, comment donc expliquer le fait ? Il seroit lui-même plus merveilleux que les plus grands miracles. Ah ! qnel bonheur d'être dans une religion si sainte, d'en connoître la divinité, d'en pratiquer les devoirs et d'en attendre les récompenses !

III° Quels sentiments doit nous inspirer l'état

où est aujourd'hui l'Eglise de Jésus-Christ, comparé avec l'état par lequelle elle a commencé! Prémunissons-nous ici contre un faux scandale, qui peut quelquefois troubler la piété. Il y a des esprits d'un caractère dur, d'un zèle outré et peu réfléchi, quelquefois même ennemis secrets du Christianisme qu'ils cherchent à déprimer : on les entend se plaindre avec amertume de la prospérité et de l'état florissant où se trouve l'Eglise. L'honneur, les richesses et la pompe qui environnent les successeurs des Apôtres, les offusquent et excitent leur murmure. Ils ne comprennent pas que l'esprit d'humilité et de détachement demeurant le même, l'extérieur a nécessairement dû changer. Ils ne distinguent point l'état de commencement et de fondation d'avec celui de l'établissement parfait et achevé. Ils ne comparent pas la gloire actuelle de l'Eglise avec les moyens par lesquels elle y est parvenue, ils se font un sujet de scandale de ce qui doit nous ravir d'admiration. Ils voudroient voir aujourd'hui les chefs de l'Eglise dans la même abjection, dans le même dénuement extérieur que les Apôtres : ils devroient donc souhaiter aussi qu'ils fussent encore persécutés, qu'ils fussent sans nom, sans lettres, sans culture. Quelle absurdité! Pour moi, lorsque je vois le chef des chrétiens, le successeur de saint Pierre, assis sur le trône des Césars, régner dans Rome, et de cette capitale du monde chrétien, faire entendre sa voix pastorale à tous les peuples de l'Univers; lorsque je réfléchis sur la manière dont s'est opéré ce prodigieux changement, je ne puis m'empêcher de m'écrier : le doigt de Dieu est

ici; lorsque je compare la splendeur et la magnificence du Vatican (1), avec l'obscurité et l'horreur des prisons Mammertines (2), lorsque je me dis à moi-même : celui qui a gémi dans ces affreux cachots, est honoré dans cette superbe Basilique, et son successeur habite ces somptueux palais; la même Religion qui conduisoit en secret quelques Fidèles aux pieds du saint Apôtre, humilié sous les fers, conduit publiquement tous les peuples du monde aux pieds du saint Père, son successeur, rayonnant sous la tiare : un tel spectacle, je l'avoue, me transporte, me pénètre de respect, de joie et de reconnoissance. Je ne crains pas d'appliquer à cet événement les paroles de la sainte Vierge dans son cantique : Dieu a renversé les tyrans de leur trône, et il y a placé ceux qu'ils tenoient dans l'humiliation. Eglise sainte, triomphez, et que toute la gloire en soit à votre céleste Epoux qui a opéré sur la terre de si grands prodiges; que vos vrais enfants s'en réjouissent, et en triomphent avec vous!

SECOND POINT.

Du malheur de ceux qui ont rejeté la Prédication évangélique.

Dans l'abus que l'on fait, ou dans le peu de profit que l'on tire des lumières et des grâces de Dieu, on peut distinguer trois degrés de

(1) Où est l'Eglise de Saint Pierre et le plus grand des palais du Pape.

(2) Sous le Capitole, et où ont été détenus Saint Pierre et Saint Paul et plusieurs des premiers Papes.

malice auxquels répondent trois degrés de punition.

I° Le premier degré de malice est représenté par une ville qui ne veut point recevoir les Disciples de Jésus-Christ. *Mais en quelque ville que vous entriez, si vous n'y êtes pas bien reçus, allez dans les rues et dites : nous secouons contre vous la poussière même de votre ville qui s'est attachée à nos pieds; sachez néanmoins que le royaume de Dieu est proche de vous. Je vous déclare qu'au dernier jour, Sodome sera traitée moins rigoureusement que cette ville.* Ce premier degré de châtiment est réservé à ceux qui ne veulent point être instruits de la foi et de leurs devoirs, qui évitent d'entendre les Prédicateurs, qui ne font jamais ni méditation, ni lecture spirituelle, et qui étouffent même dans leur cœur toutes les lumières et tous les bons mouvements que la grâce y excite. Leur punition, c'est que la lumière se retire d'eux, qu'ils restent dans leur ignorance, dans leurs préventions, dans l'oubli de Dieu, et même hors de l'Eglise, s'ils n'ont pas reçu ou s'ils ont abjuré la foi; mais au grand jour, Sodome sera traitée avec moins de rigueur, et les crimes les plus énormes seront moins sévèrement punis que ce refus de la lumière, que ce mépris de la grâce, et que le péché qui se trouve dans cet aveuglement volontaire.

II° Le second degré de malice est représenté par les villes de Corozaïn et de Bethsaïde, où Jésus avoit fait tant de miracles. *Malheur à toi, Corozaïn! Malheur à toi, Bethsaïde, parce que si les miracles qui se sont faits parmi vous se fussent faits dans Tyr et dans Sidon, il y a long-temps qu'elles auroient fait pénitence dans la cendre et le cilice! Aussi Tyr et Sidon*

seront-elles traitées avec moins de rigueur que vous au jour du Jugement. Ce second degré de châtiment est réservé à ceux qui, instruits pour ainsi dire malgré eux, qui, placés au milieu de la lumière, n'ignorent ni la loi, ni les obligations qu'elle leur impose, et qui néanmoins vivent comme s'ils ne savoient pas de quelle manière ils doivent vivre, qui s'abandonnent à leurs passions et aux désirs déréglés de leurs cœurs, qui n'ont tout au plus qu'une foi morte et sans œuvres, qui ne conservent de la dévotion et de la piété, que quelques dehors imposteurs, que quelques pratiques de cérémonies. Ils ne connoissent ni mortification, ni pénitence : ils frémissent en les entendant nommer, et s'imaginent que ces vertus ne sont pas faites pour eux; mais au grand jour, Tyr et Sidon, les Païens et les Idolâtres leur reprocheront leur ingratitude et leur folie : leur châtiment sera infiniment plus sévère que celui de ces villes païennes.

III° Le troisième degré de malice est représenté par la ville de Capharnaüm, où Jésus, pendant sa prédication, fit sa demeure ordinaire. *Et toi, Capharnaüm élevée jusqu'au Ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers.* Ce troisième degré de châtiment est le propre de ceux, qui, favorisés de grâces plus singulières, appelés à un état plus parfait, oublient la sainteté de leurs engagements, pour mener une vie toute profane. Elevés jusqu'au Ciel par la sublimité de leur vocation, ils rampent sur la terre par des mœurs qui ne diffèrent en rien de celles des mondains; et ils seront précipités au fond des enfers, au-dessous des plus grands pécheurs. Fiers de l'élévation de leur état, ils ne songent qu'à en tirer

vanité, sans se mettre en peine de répondre à leur vocation, d'en remplir fidèlement tous les devoirs. Ils ne s'aperçoivent pas de l'abîme qu'ils se creusent, et qui sera d'autant plus profond, que leur rang étoit plus élevé. Ah! malheur à moi, qui ai refusé tant de grâces, et qui ai abusé de tant d'autres! Villes ingrates, endurcies et impénitentes, vous êtes plus coupables que les villes païennes, et moi, je suis plus coupable que vous! Pénitence donc, ô mon ame, pénitence dans le sac et sous la cendre, pénitence extérieure, pénitence intérieure, c'est la seule voie qui te reste pour apaiser la colère de ton Dieu justement irrité contre toi!

TROISIÈME POINT.

Du crime de ceux qui ont rejeté la Prédication évangélique.

Qui vous écoute, m'écoute: et qui vous méprise, me méprise. Or, qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé. Cette sentence de Jésus-Christ est de tous les temps; elle regarde le progrès de la Mission, comme la Mission même; et elle est également vraie, appliquée à ceux qui nous enseignent aujourd'hui de sa part, comme lorsqu'il l'appliqua lui-même à ceux qu'il envoya alors pour enseigner. Tel est donc l'ordre de la Foi, telle est la consolation du fidèle, tel est le crime de celui qui méprise la voix de ceux que Dieu lui a donnés pour le conduire.

I° C'est le crime de l'impie et du déiste. Il ne veut, dit-il, que la Religion naturelle; il va immédiatement à Dieu, il l'adore, et méprise tout

le reste comme superstition. Mais est-ce à lui à régler le culte qui est dû à Dieu ? Si Dieu veut être honoré dans son Fils, n'est-ce pas mépriser le Père, que de mépriser le Fils ? Aussi l'impie qui méprise le Fils, est méprisé du Père. Il reste plongé dans une profonde ignorance ; il ne sait ce qu'il doit faire ou éviter dans ce monde, ni ce qu'il doit craindre ou espérer dans l'autre ; il est sans cesse le jouet de ses propres pensées qui changent à tout moment, et ne cesseront de le tourmenter, jusqu'à ce qu'il tombe entre les mains vengeresses du Dieu qu'il a méprisé.

II° C'est le crime du Juif qui, fermant les yeux aux prodiges de l'avénement de Jésus-Christ et de l'établissement de son Eglise, fait profession de croire aux promesses de Dieu, et refuse d'en croire l'accomplissement qu'il voit de ses yeux. Il attend le Messie que Dieu a promis, et il rejette celui que Dieu lui a donné. N'est-ce pas là mépriser le Dieu même qu'il se glorifie d'adorer ?

III° C'est le crime du schismatique et de l'hérétique. Ils sont maintenant soumis à leurs Pasteurs. Ils se glorifient de connoître Jésus-Christ, et par lui d'adorer le Père ; mais qu'ils remontent jusqu'à l'origine de leur séparation, ils trouveront pour chefs des hommes qui ont méprisé l'enseignement de l'Eglise et la voix des légitimes Pasteurs, qui ont par conséquent méprisé Jésus-Christ, et l'ordre du culte qu'il a établi sur la terre, qui ont par conséquent méprisé Dieu par qui Jésus-Christ a été envoyé. Ceux qui au commencement se sont attachés à ces chefs, se sont associés à leur mépris : ceux qui

les suivent aujourd'hui, ne font que continuer et perpétuer ce mépris, et se rendre coupables de tout le crime qu'il renferme. Pour nous catholiques, sûrs de la foi que nous professons, de la discipline que nous suivons, du culte que nous rendons, en remontant à notre origine, nous parvenons jusqu'aux Apôtres, jusqu'à Jésus-Christ, jusqu'à Dieu dont nous écoutons la voix, en écoutant celle de nos Pasteurs. Le fidèle jouit de cette consolation dans l'ordre de la Foi, en écoutant ses Pasteurs; dans l'ordre naturel, en écoutant ses père et mère, maîtres et gouverneurs; dans l'ordre religieux, en écoutant ses supérieurs; dans l'ordre civil et politique, en obéissant au prince, aux magistrats, aux lois.

Prière. O mon Dieu, quelle soumission ai-je eue aux ordres de ceux que vous avez établis pour me commander? Ne suis-je point coupable de ce mépris, qui retombe sur votre divin Fils, et jusques sur vous-même? Donnez-moi cette confiance et cette simplicité, cette docilité et cette fidélité si nécessaires pour profiter des vérités que vous m'avez enseignées, ou qu'on m'enseigne de votre part. Ainsi soit-il.

CLIVe. MÉDITATION.

Retour des soixante-douze Disciples.

L'Evangile nous apprend ici, 1°. quelle fut la joie des Disciples; 2°. quelle fut la joie de Jésus-Christ; 3°. quelle doit être la joie des Chrétiens. *Luc.* 10. 17-24.

PREMIER POINT.

De la joie des Disciples.

I° JOIE juste. *Or, les soixante-douze Disciples revinrent pleins de joie, en disant : Seigneur, les démons nous sont assujettis en votre nom.* N'étoit-ce pas en effet quelque chose de bien admirable que des hommes tels que les Disciples eussent l'autorité de commander aux démons, et que ces esprits orgueilleux fussent contraints, au seul Nom de Jésus, de leur obéir ? Ceux qui travaillent au salut des ames avec zèle, ferveur et au Nom de Jésus, éprouvent souvent cette sainte joie qui les dédommage bien de leurs fatigues. Ils voient avec admiration et humilité les démons les plus opiniâtres céder au nom de Jésus, les cœurs les plus endurcis se convertir, se réconcilier, restituer le bien d'autrui, renoncer aux voluptés de la chair pour embrasser les rigueurs de la pénitence.

II° Joie augmentée par la révélation de Jésus-Christ. *Jésus leur dit : je vois satan tomber du Ciel comme un éclair.* Par cette figure, Jésus dé-

clare à ses Disciples que le pouvoir du démon est détruit, que son règne est fini, et que le règne de Dieu va lui succéder. Il leur annonçoit par-là, quoiqu'ils ne le comprissent pas alors, que le culte des démons alloit être anéanti et l'idolâtrie bannie de la terre; que le culte du vrai Dieu seroit reçu partout, et le nom de Jésus connu, adoré et invoqué par toutes les nations. Quelle joie pour nous de voir l'accomplissement de cette prédiction! Quelle confiance ne devons-nous pas avoir au saint Nom de Jésus contre la puissance des démons! Mais quel seroit notre malheur, si le démon, chassé du Ciel et de la terre, trouvoit un asile dans notre cœur, si ses temples et ses autels détruits, il les retrouvoit en nous, s'il étoit adoré dans le secret de notre ame, si en le détestant de bouche nous le servions encore par nos œuvres, nos pensées et nos désirs!

III° Joie confirmée pour l'avenir. *Voilà que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, et toute la puissance de l'ennemi, et rien ne pourra vous nuire.* Plusieurs saints, comme saint Paul, ont usé de ce pouvoir à la lettre. L'Eglise en use encore par l'eau bénite, dans ses exorcismes et ses bénédictions. Mais ce pouvoir pris ainsi n'est que la figure d'un pouvoir plus sublime, qui met l'Eglise de Jésus-Christ à couvert de toutes les entreprises du démon, sans que jamais ni la persécution, ni le libertinage, ni le schisme, ni l'hérésie, puissent ébranler les fondements sur lesquels elle est bâtie. Tous ses enfants participent aussi à ce pouvoir, en ce que ni les tentations de la chair, ni les embûches du démon, ni les scandales des

hommes, ne sont point capables de nuire à ceux qui invoquent le nom de Jésus, et qui mettent en lui toute leur confiance.

IV° Joie dirigée vers un autre objet. *Cependant ne mettez pas votre joie en ce que les esprits impurs vous sont assujettis ; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les Cieux.* La joie que cause le succès de ce que l'on entreprend pour Dieu est louable, mais elle peut devenir dangereuse si on s'y arrête trop. Il faut plus s'occuper de ce que Dieu a fait pour nous et pour notre salut, que de ce qu'il a fait par nous le salut des autres. Il faut à bien plus forte raison bannir de notre cœur toute joie frivole ou criminelle, qui ne seroit excitée que par des succès humains, des avantages temporels ou des crimes heureux. Ah ! ne vous réjouissez pas de ce que vos noms sont écrits parmi les grands, les savants, les riches du siècle, de ce qu'ils sont écrits sur la liste des honneurs, des dignités et de la faveur des princes de la terre ; ce qui doit vous remplir d'une joie ineffable, et dont vous devez sans cesse être occupés, c'est de ce que vos noms sont écrits au ciel, de ce que vous y êtes sur la liste des chrétiens, des catholiques, des religieux, des prêtres, des pénitents, des amis de Dieu, des enfants de Marie. Bonheur infini, si, fidèles à votre vocation, vous savez vous maintenir et vous conserver dans le livre de vie, et ne rien faire qui vous attire le malheur et la honte d'en être effacés !

SECOND POINT.

De la joie de Jésus-Christ.

I° Sa joie est en Dieu son Père, dont il adore et loue les jugements. *A cette heure même Jésus tressaillit de Joie dans le Saint-Esprit, et il dit : je vous bénis, mon Père, Seigneur du Ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux petits. Cela est ainsi, mon Père, parce que vous l'avez voulu.* Jésus-Christ étoit toujours animé de l'Esprit-Saint, dont en tant qu'Homme il avoit reçu la plénitude, et dont en tant que Dieu il étoit le principe conjointement avec Dieu le Père. Il voulut dans ce moment manifester à ses Apôtres et à ses Disciples, et par eux à nous-mêmes les plus intimes mouvements de son cœur. Il se livra donc à un saint transport de l'esprit qui l'animoit, et faisant éclater les sentiments de la joie, il s'écria, comme il avoit fait dans une occasion à-peu-près semblable : ô maître absolu du Ciel et de la terre ! je reconnois que vous avez caché vos vérités saintes aux sages et aux prudents du siècle, pour les révéler aux petits, aux ames humbles et innocentes. Oui, mon Père, j'adore vos jugements, j'en reconnois l'équité et la sagesse. Vous l'avez voulu ainsi, vous l'avez ainsi ordonné, et il en sera ainsi; j'y acquiesce, j'y souscris, soyez-en à jamais béni. Entrons nous-mêmes dans les sentiments du cœur de Jésus, car c'est pour cela qu'il nous les manifeste : louons Dieu, bénissons Dieu de la justice qu'il

exerce sur les orgueilleux et de la bonté dont il use envers les humbles. Devenons humbles nous-mêmes et soyons par l'innocence de nos mœurs, par la simplicité de notre foi, du nombre de ces petits à qui Dieu veut bien se communiquer.

II° La joie de Jésus-Christ est en sa sainte humanité, dont il reconnoît que tous les dons viennent de Dieu son Père. *Mon Père m'a mis toutes choses entre les mains, et nul ne sait qui est le Fils que le Père, ni qui est le Père que le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler.* Les dons que Jésus-Christ a reçus de Dieu son Père sont 1°. un pouvoir sans bornes sur toutes les créatures, une dignité qui fait qu'il est Dieu, subsistant dans la personne du Verbe, vrai Fils de Dieu, n'ayant que Dieu pour Père dans le temps et dans l'Eternité, dignité si sublime qu'il n'y a que Dieu lui-même qui connoisse parfaitement ce mystère et toute la grandeur de Jésus-Christ son Fils; des lumières proportionnées à sa dignité et à son pouvoir, et par lesquelles il a de Dieu son père, de ses secrets et de ses desseins, des connoissances que nul autre que lui ne peut avoir. Ainsi la science des Prophètes, le pouvoir de Moïse, la dignité d'Aaron, des Rois et des Patriarches, tout cela n'étoit rien en comparaison de la dignité du pouvoir et des connoissances de Jésus-Christ. Ils étoient serviteurs, et il est Fils de Dieu. Quant aux Anges du Ciel, Dieu a dit : voilà mon Fils; que tous l'adorent! Ah, quelle joie doit être la nôtre d'avoir un tel Chef, un tel Maître, un tel Sauveur!

III° La joie de Jésus-Christ est en son Eglise, à qui il communique tous ses dons. *Et celui à*

qui le Fils voudra le révéler. Jésus-Christ communique à son Eglise tous les dons qu'il a reçus de Dieu son Père, comme s'il ne les avoit reçus que pour nous. Il lui communique sa puissance en lui accordant le don des miracles et le pouvoir de lier et de délier; ses lumières, en lui donnant le don de la foi; sa grandeur, en s'humiliant et se sacrifiant pour nous, en s'unissant à nous jusqu'à nous faire adopter par son Père, jusqu'à nous appeler ses frères, jusqu'à ne vouloir faire qu'une même chose avec nous; c'est ce qu'il opère en nous par les Sacrements, et surtout par celui du Baptême et de l'Eucharistie. Voilà ce qui fait la joie de Jésus, c'est de pouvoir nous communiquer tous ses biens. Voilà ce qui le fait tressaillir dans l'Esprit-Saint. Oh, que Jésus est grand, qu'il est bon, et qu'à ce double titre il est aimable! Quelles actions de grâces n'avons-nous pas à rendre à Dieu de nous avoir ainsi donné son fils, et en nous le donnant de nous avoir donné tout avec lui! Quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à cet aimable Fils de s'être ainsi donné tout à nous!

IV° La joie de Jésus-Christ est en chaque ame fidèle qui se dispose à ces divines communications. *Et celui à qui le Fils voudra le révéler.* Jésus est le maître de ses dons; il les communique à qui il lui plaît, dans le temps et de la manière qu'il lui plaît. Mais il n'arrive que trop souvent que nous nous privons nous-mêmes de ces intimes communications par notre faute, par notre légèreté et notre dissipation. Reconnoissons et pleurons les pertes que nous avons faites : revenons à notre Sauveur, prions-le, et devenons pour lui un sujet de joie et de triomphe.

TROISIÈME POINT.

De la joie des Chrétiens.

Ensuite s'étant tourné vers ses Disciples, il leur dit : heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, car je vous déclare que beaucoup de Prophètes et de Rois ont souhaité de voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu; et d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu. Notre joie doit être dans le bienfait spécial de notre vocation. Pour le bien comprendre et en sentir tout le prix, ne craignons point de nous comparer à tant d'autres que Dieu a moins favorisés, puisque ce parallèle ne peut qu'augmenter notre reconnoissance, exciter notre vigilance et nous humilier, bien loin de nous enorgueillir.

I° Comparons-nous pour le temps de notre naissance, avec ceux qui sont nés et qui ont vécu avant l'avénement de Jésus-Christ. La terre alors couverte de ténèbres, souillée de crimes et d'idolâtrie, ne présentoit qu'un spectacle affreux. La connoissance du vrai Dieu étoit comme reléguée dans un coin de la terre et dans la seule nation des Juifs. Les Justes, les Patriarches, les Prophètes, les saints Rois de ce peuple choisi soupiroient après la venue de celui par qui le monde entier devoit être racheté, instruit et sanctifié. Or, ce que ces Saints n'ont pu voir, nous le voyons de nos yeux, le culte de Dieu et de son Christ établi parmi toutes les nations, le Christianisme répandu sur toute la terre, faisant tous les jours de nouveaux progrès, annoncé aux peuples les plus reculés et les plus barbares. Le

Juif le voit lui-même, mais avec des yeux que rien ne peut dessiller; il le voit, mais comme il vit le Messie qu'il crucifia; il le voit, non pour se rendre à la vérité, mais pour en être lui-même une preuve évidente, et la confirmer dans le temps même qu'il la combat.

II° Comparons-nous pour le lieu de notre naissance, avec ceux qui sont nés dans les pays des infidèles. Il y a encore des peuples plongés dans le plus déplorable aveuglement, dont les uns ne veulent pas entendre parler du Christianisme, au milieu duquel ils vivent comme les Mahométans, dont les autres le souffrent quelquefois et d'autres fois le persécutent, comme le royaume de l'Orient, dont d'autres enfin l'ignorent encore, et à qui il ne peut être annoncé que par la succession des temps, telles que sont plusieurs nations inconnues et sauvages. Quel est donc notre bonheur d'être nés dans le Christianisme, dans un pays où il règne et où, pour ainsi dire, nous en avons sucé les salutaires instructions avec le lait? Au lieu de se faire un sujet de reconnoissance d'un bienfait si singulier, l'impie s'en fait un sujet de scandale et un motif d'incrédulité : au lieu d'en profiter et d'en remercier Dieu, il en prend prétexte d'accuser le Créateur et de rejeter le don qu'il lui présente. Insensé! est-ce à vous à pénétrer les secrets de la Providence divine, et craignez-vous que le Seigneur ne puisse justifier l'équité de ses jugements? Est-ce ainsi que vous vous conduisez dans l'abondance des biens temporels? Vous en privez-vous parce que d'autres en sont privés? Abuserez-vous toujours de votre raison et ne vous conduirez-vous jamais que par l'ins-

tinct qui vous est commun avec les bêtes? Pour nous, soyons plus fidèles, remercions Dieu avec une sainte allégresse et la plus sincère reconnoissance.

III° Comparons-nous, pour la famille dont nous sommes nés, avec ceux qui ne sont pas nés catholiques. Plusieurs familles, plusieurs Etats même, en retenant le nom de chrétiens ont rompu l'union avec l'Eglise, en ont rejeté la foi. Quel bonheur pour nous d'être nés dans son sein? Nous voyons cette Eglise fondée par Jésus-Christ et par ses Apôtres, subsister depuis près de deux mille ans, toujours la même, toujours réunie sous le même chef, toujours attaquée et toujours victorieuse. Nous y voyons la croix de Jésus-Christ élevée et publiquement adorée, le sacrifice de sa mort tous les jours renouvelé, le Sacrement de son corps et de son Sang administré. Nous le voyons lui-même sous les saintes espèces, présent à notre foi, exposé à nos regards, présenté à nos désirs, reposant sur notre langue et se communiquant à notre cœur. O heureux les yeux qui, éclairés des lumières de la foi, jouissent d'un si touchant spectacle!

IV° Comparons-nous, pour la vocation particulière, avec ceux qui n'ont reçu que la vocation commune. Si Dieu nous a fait la grâce de nous appeler, et de nous faire entrer dans l'état ecclésiastique ou religieux, dans quelque Communauté ou maison séparée du monde, si dans le monde même il nous fait mener une vie retirée, régulière, éloignée du monde et de sa corruption, quelle doit être notre joie, et combien ne devenons-nous pas nous estimer heureux! Que d'instructions nous entendons, que de lumières nous recevons, que le commun des hom-

mes n'entend et ne reçoit pas! Que de pratiques pieuses, que d'exemples de vertus nous voyons que les mondains ne voient pas! Que de vérités dont nous nous nourrissons, que de mystères que nous goûtons, et que le monde semble entièrement ignorer! Quelle bonté de Dieu à notre égard! Réjouissons-nous de tant de bienfaits, remercions celui qui en est l'auteur, mais n'oublions pas aussi qu'un jour il nous en demandera compte.

Prière. Oui, Seigneur, je vous rendrai un hommage continuel d'amour et de reconnoissance pour tous les bienfaits dont votre miséricorde toute gratuite m'a favorisé, spécialement parce que vous m'avez découvert les mystères de votre Royaume. Que cette grâce est grande, qu'elle est parfaite! O Jésus, vous l'avez demandée pour moi en particulier, vous me l'avez obtenue, vous avez remercié votre Père de me l'avoir préparée et donnée. Je joindrai sans cesse mes actions de grâces aux vôtres, je remercierai par vous Dieu le Père qui m'a tout accordé en vous. Faites-moi tellement goûter les choses saintes que vous m'avez révélées, que je ne cherche jamais d'autre joie que celles qu'elles inspirent.

Ainsi soit-il.

CLVe. MÉDITATION.

Jésus interrogé par un Docteur de la Loi.

De la Loi de Dieu.

Nous voyons ici en quoi consistent l'étude, le sommaire, la pratique, et la difficulté de la Loi de Dieu. *Luc.* 10. 25-29.

PREMIER POINT.

Etude de la Loi de Dieu.

Alors un Docteur de la Loi se leva, et dit à Jésus, pour le tenter : Maître, que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle? Ce Docteur voyant la haute réputation que Jésus s'étoit acquise dans toute la Palestine, voulut le mettre à l'épreuve, sonder sa capacité, et tâcher ou de l'embarraser, ou de lui faire avancer quelque chose qu'on pût tourner contre lui. Ce fut sans doute un jour de Sabbat, lorsque Jésus enseignoit le peuple dans la Synagogue, que ce Docteur se leva au milieu de l'assemblée, et proposa une question vague et générale, à laquelle il n'étoit pas aisé de donner une réponse entière et précise. Mais Jésus, pour ne se point commettre, et pour laisser son adversaire s'avancer lui-même, *lui répondit : qu'y a-t-il d'écrit dans la Loi? Comment pensez-vous à ce sujet?* Combien de personnes font encore la même question que ce Docteur de la Loi? On les entend dire quelquefois : je voudrois

bien savoir ce qu'il faut faire pour me sauver? que faut-il donc faire pour être sauvé? Questions vaines et abusives. Comme si nous ne le savions pas! Comme si Dieu nous le laissoit ignorer! Comme si nous n'avions pas sa loi! Mais par rapport à cette sainte Loi, voici notre crime.

I° Nous ne la lisons pas. Nous n'allons pas même entendre ceux qui sont chargés de nous l'annoncer et de l'expliquer. Qu'on demande à bien des personnes : que faut-il faire pour être sauvé? Qu'y a-t-il d'écrit dans la Loi de Dieu sur ce sujet? Que dit l'Evangile sur cette importante question? Que vous disent les régles de votre état? Que disent les pères et les maîtres de la vie spirituelle? Hélas! on n'en sait rien, on ne lit rien : il s'agit cependant d'obtenir une vie éternelle, d'éviter une mort éternelle, et on est indifférent. Un livre pour conserver la santé, pour entretenir la beauté, ou qui propose les moyens de s'enrichir, on le lira; mais pour ceux qui traitent du salut, et qui n'enseignent que les moyens de se procurer une vie et un bonheur éternel, on les néglige. O oubli funeste! O aveuglement déplorable! Réglons donc aujourd'hui nos lectures spirituelles, ne passons aucun jour sans en faire : choisissons, par l'avis d'un Directeur éclairé, des Livres qui conviennent à notre situation, à notre état et qui ne soient pas réprouvés par l'Eglise.

II° Nous lisons mal la Loi de Dieu. *Comment lisez-vous* ? C'est une question qu'on peut vous faire dans un autre sens que Jésus-Christ la fit au Docteur. Si on lit la Loi de

Dieu, on lit par coutume, avec négligence, précipitation, dégoût, uniquement pour se rendre ce témoignage, qu'on a lu et qu'on a satisfait à cette obligation. On en parcourt rapidement quelques pages, sans réfléchir sur ce qu'on lit, sans se l'appliquer à soi-même, sans penser aux occasions et à la manière de la mettre en pratique. On lit par vanité, pour savoir ce que contiennent les Livres saints et les Livres de piété, pour en pouvoir parler, pour y prendre des connoissances qui ornent l'esprit, pour en recueillir des faits et des pensées dont on puisse dans l'occasion se faire honneur; voilà ce qu'on y cherche, et non à s'instruire de ses devoirs et de la volonté de Dieu. On lit par impiété, avec un esprit de critique et de censure, on méprise le style, on nie les faits, on cherche des difficultés et des contradictions, on entretient ces doutes, on se rassure dans l'irréligion, on se confirme dans ses préjugés, on interprête tout selon son caprice, on tourne tout en faveur de l'erreur dont on est prévenu, et on ne retient que ce qui paroît propre à combattre la Religion et l'Eglise: lectures stériles, profanes et impies.

III° Nous lisons tout ce qui est contraire à la loi de Dieu. *Qu'y a-t-il d'écrit? Que lisez-vous?* S'agit-il de la loi de Dieu, nous n'en savons rien; mais s'il s'agit de ce qui est contraire à la loi de Dieu, nous savons tout, nous lisons tout; romans, pièces de théâtre, libelles satyriques et diffamatoires, ouvrages d'impiété et d'impudicité, brochures contre la Religion et les mœurs, contre l'Eglise et l'état, voilà nos Livres. Nous avons pour les lire assez de temps,

pour les acheter assez de moyens, pour le trouver assez d'industrie : mais pour les Livres de piété, tout cela nous manque. Est-ce donc pour cela que Dieu nous a mis sur la terre ? Est-ce là l'usage que nous faisons de la vie qu'il nous a donnée ? Mais, lorsque cités par son tribunal, il nous fera lui-même cette question : qu'avez-vous lu ? quelle sera notre surprise, notre désespoir et notre honte !

SECOND POINT.

Sommaire de la Loi de Dieu.

Le docteur répondit : vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. Telle fut la réponse que le Docteur fit à Jésus, et que Jésus approuva; tel est l'abrégé de la Loi de Dieu, et en quoi tout est renfermé.

I° Celui-là aime Dieu de tout son cœur, qui n'aime rien au-dessus de Dieu, rien autant que Dieu, rien qu'en vue de Dieu, et pour Dieu, rien qu'il ne soit prêt à perdre, à quitter, à sacrifier pour plaire à Dieu, et plutôt que d'offenser Dieu; qui n'a dans son cœur d'amour ou de haine, de désir ou de crainte, d'inclination ou d'aversion que par rapport à Dieu et selon Dieu.

II° Celui-là aime Dieu de toute son ame, qui est prêt à donner sa vie pour Dieu, à souffrir toutes sortes de tourments, à se priver de toutes sortes de plaisirs plutôt que de perdre la grâce de Dieu; qui, pour plaire à Dieu, ne re-

çoit dans son ame, par le moyen de ses sens, que le moins d'impressions qu'il peut ; qui en bannit toutes celles qui pourroient déplaire à Dieu, et qui règle toutes celles qu'il reçoit, selon la volonté et le bon plaisir de Dieu.

III° Celui-là aime Dieu de toutes ses forces, qui, pour la gloire de Dieu, n'épargne ni son travail, ni sa peine ; qui lui sacrifie son temps, son corps, sa santé et son repos; qui emploie au service de Dieu ses biens et ses talents, son pouvoir, son crédit et son autorité.

IV° Celui-là aime Dieu de tout son esprit, qui s'applique à connoître Dieu et sa volonté ; qui reçoit avec respect et soumission les vérités que Dieu a révélées aux hommes, et que l'Eglise nous enseigne; qui étudie la Loi de Dieu, en médite les mystères, les commandements et les récompenses ; qui n'étudie les sciences profanes qu'autant qu'elles sont nécessaires au service de Dieu, ou plutôt qui n'en fait usage que pour Dieu; qui ne forme de projets et de desseins que par rapport à Dieu, et pour les intérêts de sa gloire; qui bannit de son esprit, de son imagination, de sa mémoire toute pensée inutile ou dangereuse, toute idée capable de le souiller et de le détourner de Dieu, et remplit toutes ses puissances de tout ce qui peut le porter à Dieu et augmenter son amour ; qui ne voit que Dieu ; qui n'estime que Dieu ; qui n'aime à penser qu'à Dieu, et à s'occuper de lui. Hélas! que je me suis éloigné de cette perfection de l'amour divin! Tout en moi est souillé et corrompu par l'amour de moi-même, et par l'amour des créatures. Quand sera-ce, ô mon Dieu, que je n'aimerai que vous, que mon

cœur, mon ame, mon corps et mon esprit vous seront parfaitement soumis, et pourront vous répondre que je vous aime?

V° Celui-là aime son prochain comme lui-même, qui a pour son prochain l'estime, le respect, l'amour, la bienveillance, les attentions, les égards qu'il veut qu'on ait pour lui-même; qui lui parle ou parle de lui comme il veut qu'on lui parle à lui-même, et qu'on parle de lui; qui supporte ses défauts; qui cache et excuse ses fautes; qui loue ce qu'il a de louable; qui soutient ses intérêts, et prend son parti, comme il voudroit qu'on le fît à son égard; qui lui rend enfin tous les services qu'il souhaiteroit qu'on lui rendît à lui-même. Vaste matière d'examen et de réforme! Grand sujet de douleur et de confusion!

TROISIÈME POINT.

Pratique de la Loi de Dieu.

I° Combien elle est nécessaire. *Jésus lui dit : vous avez bien répondu ; faites cela, et vous vivrez.* Ce n'est donc point assez de bien répondre, de bien savoir, de bien enseigner, de bien parler, de bien écrire, il faut bien faire. Ah, que l'on s'abuse sur ce point! Ne suis-je pas de ceux à qui saint Paul dit : vous qui enseignez les autres, vous ne vous enseignez pas vous-mêmes; vous faites ce que vous dites être défendu, et vous ne faites pas ce que vous dites qu'il est ordonné de faire.

II° En quoi elle consiste? Dans les exercices de la vie spirituelle. Tout ce que les maîtres de

la vie spirituelle nous enseignent d'après l'Evangile, tous les exercices qu'ils nous ordonnent, toutes les vertus dont ils nous recommandent l'acquisition, tendent à nous faire pratiquer le grand précepte de l'amour de Dieu et du prochain. Prière, oraison, méditation, lecture spirituelle, fréquentation des Sacrements, victoire des passions, mortification des sens, macération de la chair, humilité, obéissance, détachement, douceur, résignation, patience, tout est dirigé à ce but de former en nous l'amour de Dieu, de l'augmenter, de le perfectionner sans cesse et de nous rendre comme familière la charité du prochain. C'est la fin que nous devons nous proposer, à laquelle nous devons en tout tendre et aspirer. Comment nous appliquons-nous à ces saints exercices? Si nous les négligeons, ne soyons pas surpris que cet amour de Dieu et du prochain ne soit point en nous, ou qu'il y soit foible, languissant, et toujours prêt à s'éteindre. Mettons donc la main à l'œuvre, faisons, agissons.

III° Quelle est la récompense? *Faites cela et vous vivrez.* Vous vivrez dans ce monde d'une vie spirituelle, d'une vie intérieure, d'une vie d'amour, d'une vie délicieuse, qui vous dédommagera abondamment de toutes vos peines, d'une vie que le monde ne connoît point, et qui est quelquefois inconnue à ceux mêmes qui ont quitté le monde, parce qu'après l'avoir quitté, ils ne se sont pas quittés eux-mêmes, pour n'aimer que Dieu. Vous vivrez à la mort même, et lorsqu'on vous annoncera votre dernière heure, vous vivrez par un accroissement de joie et de consolation, et par les doux transports d'une espérance pleine de l'immortalité. Enfin,

vous vivrez dans l'Eternité bienheureuse, dans les délices de l'amour divin, parfait et consommé. Notre cœur peut-il être froid et indifférent à la proposition d'une si noble, si délicieuse et si durable récompense?

QUATRIÈME POINT.

Difficulté sur la Loi de Dieu.

Le Docteur voyant que Jésus l'avoit fait répondre lui-même à la question qu'il avoit proposée, se trouva embarrassé; mais, pour ne le paroître pas, et pour faire voir qu'il avoit eu raison de proposer cette question, *voulant se justifier lui-même*, il incidenta sur un point, et proposant une nouvelle difficulté comme quelque chose de fort embarrassant dans la Loi de Dieu, il demanda : *Mais quel est mon prochain?* On reconnoît bien à ce trait l'esprit d'orgueil et d'indocilité, d'antipathie et de jalousie, de dispute et de subtilité. Hélas! combien de disputes se sont élevées parmi nous sur ce précepte de l'amour de Dieu! Disputes qui ont moins éclairé l'esprit, qu'elles n'ont offensé l'amour de Dieu même et l'amour du prochain. Ne pourroit-on pas dire à ces raisonneurs éternels : laissez-là toutes vos subtilités et appliquez-vous à aimer Dieu de tout votre cœur, portez-y, exhortez-y, animez les autres autant que vous le pourrez? Mais non : ils veulent disputer, se faire valoir et vous embarrasser. Ils demandent que vous leur distinguiez dans cette Loi, ce qui est de précepte et de conseil, ce qui est de nécessité précise, et ce qui est de perfection;

et si vous l'entreprenez, que de questions vaines ou insidieuses n'ajouteront-ils pas ? Si vous leur répondez que vous vous en tenez sur cela aux décisions de l'Eglise, que vous approuvez ce qu'elle approuve et condamnez ce qu'elle condamne : quelque courte et abrégée, quelque sûre, tranquille et éclairée que soit cette voie, ils ne se tairont pas encore. Ils vous demanderont qui est cette Eglise, où elle est, en qui elle réside, en quoi elle consiste. Ah ! l'Eglise n'est pas difficile à voir à ceux qui ne se ferment pas les yeux ; mais *on veut se justifier soi-même*, ne se soumettre jamais et disputer toujours. Evitons ces sortes d'esprits qui n'aiment que le trouble et la discorde. Allons à Dieu avec simplicité et servons-le avec joie. Demandons-lui son saint amour, et travaillons à y faire chaque jour de nouveaux progrès.

PRIÈRE. Répandez dans mon cœur, ô mon Dieu ! cet esprit d'amour, sans lequel je ne puis être ni véritablement juste, ni éternellement heureux, sans lequel je ne saurois ni vous plaire en ce monde, ni vous posséder dans l'autre. Faites que toutes mes pensées et actions soient consacrées par votre divin amour !

Ainsi soit-il.

CLVI^e. MÉDITATION.

Parabole du Samaritain.

De la charité envers le Prochain.

Considérons ici 1°. le défaut de charité, et quelle en est la source; 2°. la charité du Samaritain, et quel en fut le caractère; 3°. la charité de Jésus envers nous, et quelle en a été la profusion. *Luc.* 10. 30-37.

PREMIER POINT.

Du défaut de charité, et quelle en est la source.

Le Docteur de la Loi ayant demandé à Jésus ce que c'étoit que le prochain, et qui on devoit comprendre sous ce nom, Jésus répondit à cette instance par une parabole qui, en instruisant ce Docteur de plusieurs vérités, le força pour la seconde fois de répondre encore lui-même à sa question. *Jésus lui dit : un homme qui descendoit de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies et s'en allèrent le laissant à demi-mort. Il arriva ensuite qu'un prêtre qui descendoit par le même chemin l'ayant vu, passa outre. Un Lévite qui vint aussi au même lieu, l'ayant considéré, passa outre encore.* Peinture naturelle du peu de charité qui régnoit alors, même parmi les prêtres et les Lévites du peuple juif. Mais à cette peinture ne nous reconnoissons-nous

pas nous-mêmes ? La cause de cette inhumanité qui est en nous, et notre défaut de charité ne viennent-ils pas des mêmes principes, ou plutôt des mêmes vices qui sont :

I° L'orgueil. Cet homme couvert de plaies et moribond étoit Juif, de la même nation, de la même ville qu'eux ; il étoit leur concitoyen. Que de liens ajoutés à ceux de la nature, pour les engager à le soulager! Mais ce n'étoit qu'un homme du commun, inconnu, sans titre, sans qualité, et ils étoient prêtres, Lévites, d'une tribu honorée et distinguée parmi les autres. Aussi le considèrent-ils tout au plus un moment et par curiosité. Il seroit au-dessous de leur rang de s'arrêter davantage, et ils poursuivent leur chemin. N'est-ce pas de cet œil superbe que l'on voit la misère, la nudité, les plaies, en un mot, les besoins des pauvres ? On ne daigne pas même écouter ces malheureux, les soulager au moins de paroles. Si c'étoit un grand, un homme distingué qui réclamât notre assistance, on voleroit à son secours, et l'on se feroit honneur de sa générosité ; mais pour cet homme de la lie du peuple, quelle gloire reviendroit-il de l'avoir secouru dans sa nécessité? Hélas ! combien de fois l'orgueil ne nous a-t-il pas empêchés de faire des démarches de charité pour soulager un esprit affligé, un cœur ulcéré, et pour guérir des plaies que peut-être nous avions faites nous-mêmes !

II° L'intérêt. Cet homme avoit été volé, dépouillé, et il ne lui restoit plus rien. On ne pouvoit le soulager qu'à ses dépens, et sans en espérer aucun retour. A ce prix, point de service. Auprès d'une personne de qui on espère,

on est empressé, affectueux, libéral, généreux, prodigue même : mais n'espère-t-on rien, on ne peut rien, on n'a rien, on n'a pas même le temps et le loisir de s'arrêter. Que d'œuvres de charité disons-nous ne pouvoir faire, et que nous ferions volontiers, s'il s'àgissoit d'une personne de qui dépendît notre fortune? Un air affable, des manières prévenantes, des paroles de douceur, des services obligeants, rien de tout cela ne nous coûteroit, si notre intérêt s'y trouvoit; mais il n'y a que la charité qui nous le commande, et tout cela nous devient impossible.

III° La dureté du cœur. Cet homme étoit dans un état à faire compassion. Pouvoit-on le voir sans en être touché? Mais outre que l'orgueil et l'intérêt rendent les hommes durs et insensibles au malheur des autres, il y a des cœurs qui se sont fait une habitude cruelle de n'être touché de rien. Nous n'en sommes pas-là sans doute, et nous eussions été touchés de compassion dans l'occasion présente : mais dans combien d'autres occasions ne montrons-nous pas cette insensibilité et cette dureté de cœur ! Nous voyons notre prochain dans la peine, dans l'inquiétude, et nous en raillons; dans l'infirmité, dans la maladie, et nous en plaisantons; dans l'abattement et la douleur, et nous lui insultons; nos railleries, nos bons mots l'offensent, le blessent, le désespèrent, et nous continuons de l'affliger; loin de le guérir, comme il nous seroit peut-être facile, nous ajoutons plaie sur plaie; et nous n'en sommes pas touchés, nous nous en glorifions. Ah! craignons que cette insensibilité, que cette dureté que nous

avons pour notre prochain, ne retombent sur nous, qu'elles ne ferment à notre égard les entrailles de la miséricorde de Dieu, qui a promis de nous traiter comme nous traiterons les autres.

IV° L'amour-propre. Non-seulement cet homme étoit dans un état à faire compassion, mais il étoit encore dans un état à faire horreur, à demi-mort, couvert de sang et de blessures. Quel spectacle pour des hommes remplis d'amour-propre et de délicatesse ! Tout ce que chacun d'eux put faire, ce fut d'en soutenir un moment la vue, et de passer outre. Ceux qui ont besoin de notre secours, révoltent notre nature, nous inspirent du dégoût; ils ont des infirmités corporelles et spirituelles; ils ont de l'humeur; ils ont des défauts; ils ont des manières qui nous choquent et qui nous rebutent. Mais ce sont des défauts qu'il faut souffrir, ce sont nos répugnances qu'il faut vaincre pour être véritablement charitables. Si nous n'avons de zèle et d'empressement que pour ceux qui nous plaisent et avec qui notre humeur sympathise, ce n'est plus charité, c'est amour-propre.

SECOND POINT.

De la charité du Samaritain, et quel en fut le caractère.

Mais un Samaritain qui voyageoit, vint à l'endroit où étoit cet homme, et l'ayant vu, il en fut touché de compassion, et s'étant approché de lui, il versa de l'huile et du vin sur ses plaies, les banda; et l'ayant mis sur son cheval, il l'em-

mena dans une hôtellerie, et prit soin de lui. Le lendemain en partant, il tira de sa poche deux deniers, les donna à l'hôte, et lui dit : ayez soin de cet homme, et tout ce que vous aurez dépensé de plus, je vous le rendrai à mon retour. Charité admirable ! Recueillons-en tous les traits que Notre-Seigneur a ramassés avec tant de soin, et si on ose le dire avec tant de complaisance pour nous les présenter dans cette courte parabole.

I° Charité universelle. Il ne considère point que ce malheureux est un Juif, il n'écoute point l'antipathie que causoit et que cause d'ordinaire la diversité de nation, de pays, de religion ; c'est un homme, c'en est assez pour lui.

II° Charité compatissante. Il ne peut soutenir le spectacle de ce Juif blessé et abandonné sans en être touché de compassion.

III° Charité agissante. Il ne s'en tint pas à un sentiment stérile, à des vœux inutiles, et à lui souhaiter ou à demander pour lui l'assistance de Dieu, quelque pressé qu'il puisse être, il descend de son cheval ; quelque répugnance qu'il éprouve, il s'approche du malheureux, il lave ses plaies, il les panse, il en adoucit la douleur et en arrête le sang.

IV° Charité généreuse. Ce Samaritain s'étoit pourvu de vin et d'huile pour son usage sans doute, mais sa charité lui fait oublier ses propres besoins, et il s'estime heureux de trouver dans son abondance de quoi subvenir à la nécessité d'un malheureux.

V° Charité laborieuse. Non-seulenent il sacrifie ce qu'il a pour son usage, mais encore

il s'incommode et se fatigue. Il met le malade sur sa propre monture, il le suit à pied, et lui-même le conduit jusqu'à ce qu'il ait trouvé une hôtellerie.

VI° Charité persévérante. Là, il ne l'abandonne point. Que ses affaires en souffrent ou non, le besoin de ce malheureux est devenu son unique affaire. Il prend de lui un nouveau soin, il lui fait donner tout ce qui lui est nécessaire, et il demeure avec lui tout le reste du jour et toute la nuit suivante.

VII° Charité prévoyante. Qui ne croiroit que ce charitable Samaritain a épuisé toute sa charité et a rempli tous les devoirs qu'elle peut prescrire! Non, il ne s'en tient pas là, il songe à l'avenir. Le lendemain étant obligé de partir, il laisse de l'argent au maître de l'hôtellerie, pour avoir soin du blessé. Il recommande de ne rien épargner, et si ce qu'il laisse ne suffit pas, il promet à son retour de tenir compte de tout ce qu'on aura dépensé au-delà. Après cette touchante peinture de la charité, et dont le Docteur de la Loi dut être frappé lui-même; Jésus lui demanda : *lequel de ces trois vous semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs?* Il n'y voit pas à s'y méprendre, et le Docteur ne put s'empêcher de répondre : *c'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Allez*, reprit le Sauveur, *et faites la même chose.* C'est à nous-mêmes que Jésus adresse ces paroles : allons et faisons comme ce pieux Samaritain. Soyons charitables et bienfaisants envers tout le monde, sans distinction de pays et de culte, parce que dans son besoin tout le monde est notre prochain et a droit à notre assistance.

TROISIÈME POINT.

De la charité de Jésus envers nous, et quelle en a été la profusion.

On ne peut lire la parabole du Samaritain sans s'apercevoir que le cœur de Jésus s'y est peint lui-même sous les traits les plus aimables.

I° Comment Jésus-Christ est-il venu à nous? Ce n'est pas le hasard qui l'a conduit, mais l'amour. S'il a été voyageur sur la terre, c'est pour nous que ce grand voyage a été entrepris. Il savoit où nous étions, et du haut du Ciel il est descendu vers nous. Il savoit dans quel état nous étions, avec quelle cruauté le démon nous avoit traités, de quels trésors il nous avoit dépouillés, de combien de plaies il nous avoit chargés, et que sans lui nous allions périr d'une mort éternelle. Il savoit qui nous étions, c'est-à-dire, plus criminels encore que malheureux, que nous n'étions tombés dans un si triste état que par notre faute et en l'offensant, que nous étions des esclaves fugitifs et révoltés qui avions actuellement les armes à la main contre lui, et qui ne songions qu'à nous soutenir dans notre révolte. C'est alors qu'il est venu vers nous, non pour nous châtier, mais pour nous sauver. Non-seulement il descend du Ciel en terre en se faisant Homme, mais ce Dieu fait Homme a soumis son humanité à toutes nos foiblesses, à toutes nos misères, pour nous porter un secours plus prompt et plus efficace. C'est en se chargeant de nos plaies qu'il les a guéries, en se chargeant de nos dettes qu'il les

a payées, en se chargeant de nos péchés qu'il les a expiés. O amour céleste, qui peut vous comprendre !

II° Comment Jésus-Christ nous a-t-il traités pendant qu'il a été avec nous ? Ce n'est pas un jour seulement, mais toute sa vie qu'il a travaillé pour nous. Il n'y a épargné ni soins, ni fatigues, ni dons. Il a sacrifié son repos, ses biens, sa réputation, il en est venu jusqu'à nous donner son sang et enfin jusqu'à succomber lui-même sous le poids de sa charité, jusqu'à mourir pour nous délivrer de la mort. Pouvons-nous y penser sans mourir d'amour pour lui ? Ah ! du moins vivons pour lui et que notre vie ne soit employée qu'à le servir et à l'aimer !

III° Où Jésus-Christ nous a-t-il placés avant de se séparer de nous ? Dans son Eglise qu'il a fondée et cimenté de son sang pour le salut de tous, et dans cette Eglise, quelle abondance de biens n'y a-t-il pas accumulée ! Ses grâces et ses mérites, le prix de sa mort et de son sang nous y sont communiqués par les Sacrements. Que de remèdes contre tous nos maux ! Que de préservatifs contre tous les dangers ! Quel table pure et délicieuse ! Quel pain et quel vin pour notre nourriture ! Quel abondance de lumières pour notre instruction ! Et à tout cela il ajoute l'esprit de vérité qui nous assure la possession réelle de tous ces biens jusqu'à la consommation des siècles. Ah ! c'est donc par notre faute et non par la sienne, si nous ne guérissons pas, si nous ne vivons pas.

IV° Qu'est-ce que Jésus-Christ a promis de faire à son retour ? Ce n'est pas seulement de tenir compte de ce qu'on aura fait pour nous,

mais encore il nous recommande de telle sorte aux Chefs de son Eglise, qu'en leur enjoignant de ne nous laisser manquer de rien et de nous pourvoir abondamment de tout, il leur déclare qu'il regardera comme fait à lui-même ce qu'ils auront fait pour ou contre nous, que leur négligence sur un point qui le touche de si près, sera punie d'un supplice éternel, et que leurs soins et leurs peines auront pour récompense un bonheur éternel. Ce qu'il dit aux chefs, il le dit encore à tous les particuliers qui doivent avoir le même empressement à se soulager et à s'entr'aider les uns les autres, afin que l'union, la paix et la charité règnent dans toute son Eglise, et que chacun y trouvant son avantage, ait encore occasion de mériter ce qu'il a promis à son retour. O retour trop foiblement et trop facilement oublié! O divine charité, descendez vers nous, et du cœur de Jésus répandez-vous dans nos cœurs, afin que nous nous aimions tous comme il nous a aimés lui-même!

V°. Quelle doit être notre reconnoissance? La parabole ne dit rien de la reconnaissance de l'infortuné Juif, qui fut si généreusement assisté, ce n'étoit pas l'occasion d'en parler, et Jésus ne vouloit nous entretenir que de l'amour qu'il nous portoit; mais en continuant la parabole, entretenons-nous aussi de l'amour que nous lui devons. Quels durent être les sentiments, de ce malheureux, lorsqu'il vit les soins empressés et généreux que prenoit de lui un homme à qui il n'étoit de rien, à qui il étoit plutôt, comme Juif, un objet d'aversion et de haine, et qui n'avoit rien à espérer de lui! Eût-il fait trop de se donner à lui, de lui consacrer une

vie qu'il ne tenoit que de lui! Peut-on croire qu'il oublia jamais ce bienfait, qu'il ne le publia pas, qu'il ne chercha pas toutes les occasions d'en témoigner sa vive reconnoissance?

PRIÈRE. Ah! Seigneur, tels sont les sentiments que mon cœur m'auroit dictés à moi-même et dont, en pareille occasion, j'aurois été, ce me semble, pénétré! Oh! combien plus dois-je les avoir pour vous, mon Sauveur, qui m'avez proposé cette parabole, et dont l'amour a été bien plus généreux, et les bienfaits plus signalés que ceux que vous y tracez! Mais si en vous aimant comme je le dois, je ne peux rien faire pour vous, refuserois-je de rendre service à mes frères que vous voulez bien mettre à votre place, et pourrois-je ne pas m'estimer heureux en les servant, et en n'épargnant rien pour eux, de vous témoigner une partie de ma reconnaissance? Ah, communiquez-la moi donc vous-même, ô Jésus, cette charité qui ne néglige aucun besoin, aucun devoir, aucun homme! Ainsi soit-il.

CLVII^e. MÉDITATION.

Jésus chez Marthe et Marie.

Observons, 1°. le bonheur de Marthe et de Marie sa sœur; 2.° les plaintes de Marthe contre Marie sa sœur 3.° la décision de Jésus entre Marthe et Marie sa sœur. *Luc.* 10. 38-42.

PREMIER POINT.

Bonheur de Marthe et de Marie sa sœur.

Or il arriva que s'étant mis en chemin, Jésus entra dans un bourg, et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison. Elle avoit une sœur commée Marie, qui se tint assise aux pieds du Seigneur, et qui écoutoit sa parole, tandis que Marthe s'empressoit de préparer tout ce qu'il falloit.

I° Quel fut le bonheur de ces deux sœurs? Ce bonheur consistoit dans leur union : union fondée sur la proximité du sang; elles étoient sœurs, et elles vivoient en amies. Qu'une telle union est douce; mais qu'il est triste que l'amitié soit devenue si rare entre frères et sœurs, lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge! Union fortifiée par la piété. Elles étoient toutes deux ferventes Israélites, elles attendoient le Messie, elles étoient attentives à tout ce que l'on racontoit de Jésus, et elles en étoient touchées. Sans piété, il n'y a point d'union solide. Union

constante, malgré la diversité des caractères. Les deux sœurs, quoique unies ensemble n'avoient pas le même attrait. Marthe, chargée du soin et du gouvernement de la maison, aimoit l'action et le travail, et n'étoit jamais désœuvrée. Marie, se reposant de tout sur sa sœur aînée, aimoit la contemplation, la méditation, la priè- et les exercices de la vie intérieure. Chacune suivoit son goût et sa vocation, et cette diversité, loin d'altérer l'union, entretenoit l'harmonie, procuroit une édification mutuelle et une estime réciproque. Heureuse la famille, la communauté où règne une telle union.

II° Quel fut le bonheur particulier de Marthe? Ce fut de recevoir Jésus dans sa maison, et d'employer à le servir toute son activité. Elle est devenue par-là le modèle et la protectrice des personnes chargées des soins domestiques, occupées à servir, à nourrir, à entretenir les membres de Jésus-Christ, et à travailler pour lui en travaillant pour eux. Ces personnes doivent imiter la ferveur du travail et la pureté d'intention de Marthe.

III° Quel fut le bonheur en particulier de marie? Ce fut de se tenir auprès de Jésus et de l'écouter. Si Marthe le reçut dans sa maison, et travailla pour lui, Marie, non-seulement participa à cette bonne œuvre; mais elle chercha encore à profiter de la présence d'un tel hôte en écoutant ses diverses leçons. Pour n'en rien perdre, elle se tint assise à ses pieds, dans la posture la plus humble, et dans le recueillement le plus profond. Elle a mérité par-là d'être regardée par l'Eglise comme la figure de Marie, Mère de Jésus, qui conservoit avec tant

de soin, dans son cœur, tout ce qu'elle entendoit dire à Jésus, ou tout ce qu'elle entendoit dire de lui. Qui nous empêche de jouir du bonheur de Marthe et de Marie? Nous pouvons comme la première, par une fervente Communion, recevoir Jésus dans notre maison : nous pouvons, comme Marie, soit dans la Communion, soit dans un autre temps, nous tenir à ses pieds, l'écouter et nous nourrir de sa doctrine céleste. Ah, si nous étions fidèles, que nous passerions d'heureux moments, que nous goûterions de délices!

SECOND POINT.

Plaintes de Marthe contre Marie sa sœur.

I° Plaintes qui ne sont portées qu'à Jésus. *Marthe, qui s'empressoit de préparer tout ce qu'il falloit, s'arrêta devant Jésus, et lui dit : Seigneur, ne considérez-vous pas que ma sœur me laisse servir seule? Dites-lui donc qu'elle m'aide?* Loin que cette plainte adressée à Jésus lui-même eût rien d'aigre et d'amer, on y voit au contraire l'expression de son amour pour le Seigneur, et de son amitié pour sa sœur. Si toutes nos plaintes étoient telles, si nous ne les adressions qu'à Jésus même, si nous n'en attendions l'effet que de lui, et par son ordre, elles seroient bien plus rares, et elles ne troubleroient jamais ni la charité, ni la paix.

II° Plaintes qui ne détournent point Marthe de son travail. Marie est assise aux pieds de Jésus, mais pour Marthe, elle se présente devant lui debout, elle vient d'agir, elle est prê-

te à rètourner à l'action, et il y a même apparence qu'en parlant elle ne cessoit pas d'agir. Elle ne parle que pour exciter les autres à agir, et ce semble pour s'y animer et s'y encourager elle-même davantage. Nos plaintes sont bien différentes, elles nous abattent, elles nous découragent, elles nous réduisent au désespoir, et font souvent que nous abandonnons tout. Ah! si nous pensions que c'est pour Jésus que nous travaillons; que de travailler, c'est notre vocation, notre devoir, notre pénitence, notre mérite et notre avantage, nous ne nous plaindrions pas qu'on nous laisse tout le travail, ou nous nous en plaindrions comme Marthe, avec amour, sans cesser de travailler, et dans le dessein de poursuivre notre travail avec une nouvelle ferveur.

III°. Plaintes qui n'offensent point Marie. Marie connoît sa sœur, elle voit bien le motif qui l'anime, elle ne donne point à ses paroles une fausse interprétation, elle n'y voit ni défaut de respect pour Jésus-Christ, ni offense pour elle-même, elle n'y aperçoit que l'aimable caractère de sa sœur, toujours vive, active et zélée à servir les autres. Marie garde de silence, non un silence de mauvaise humeur et de mécontentement, ou tel que le garde une personne qui montre qu'elle se fait violence pour ne pas éclater et pour souffrir avec patience, silence quelquefois plus offensant qu'une réponse, mais un silence plein de douceur, d'amitié et de respect. Elle attend que celui qui la souffre à ses pieds, et à qui on adresse la parole, daigne répondre pour elle. Si nous ne faisions de plaintes des autres que comme Marthe, nous n'offenserions personne;

et si nous prenions les plaintes que l'on fait de nous comme Marie, nous conserverions la paix du cœur, Jésus lui-même prendroit notre défense.

TROISIÈME POINT.

Décision de Jésus entre Marthe et Marie sa sœur.

Le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez dans le soin de bien des choses. Cependant, il n'y en a qu'une de nécessaire. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée. Remarquons avec quelle douceur, quelle gravité, quelle adresse Notre-Seigneur tourne la plainte de Marthe en une instruction des plus importantes.

I° Observons le trouble de Marthe. *Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez dans le soin de bien des choses.* Ce reproche nous convient encore bien plus qu'à Marthe. Nous nous troublons, parce que nous occupons notre esprit d'une infinité de choses qui ne nous regardent point, qui ne sont point de notre état, qui ne sont point de notre emploi. Nous nous troublons dans notre emploi et dans ce que nous devons faire, soit par une activité naturelle, qui fait que nous agissons avec trop d'empressement, que nous entreprenons au-dessus de nos forces, et que nous voulons faire les choses autrement que nous ne le pouvons, soit par un esprit de vanité qui nous fait craindre le blâme et la honte de ne pas réussir, et qui nous fait rechercher l'estime, la louange et l'approbation, soit par un amour-propre recherché, par lequel nous voulons être

contents de nous-mêmes, et que tous les autres le soient aussi. Nous nous troublons dans nos dévotions par des craintes chimériques et de vains scrupules qui ne servent qu'à nous éloigner de Dieu. Si nous renoncions à tous les soins inutiles, si nous ne cherchions que Dieu, sa gloire et notre salut, notre travail seroit plus tranquille et plus utile; il ne dessècheroit point notre esprit, et encore plus notre cœur, il nous laisseroit tout le temps nécessaire pour vaquer à l'oraison et aux autres exercices spirituels.

IIº Méditons quel est cet unique nécessaire dont parle Jésus-Christ. *Une seule chose est nécessaire.* Sentence, maxime importante, parole divine, glaive à deux tranchants, qui d'un côté retranche tous les soins superflus de la vie présente, et de l'autre côté nous attache uniquement aux biens réels de la vie future. *Une seule chose est nécessaire.* Si nous nous bornions dans le monde au pur nécessaire pour notre entretien, pour notre nourriture et notre vêtement; que de soins épargnés, que de murmures étouffés, et combien peu de choses suffiroient à nos besoins! mais on veut l'abondance, les délices; et la cupidité ne dit jamais : c'est assez. *Une seule chose est nécessaire*, et c'est le salut : nécessaire, parce que sans elle nous ne pouvons qu'être souverainement et éternellement malheureux; seule nécessaire, parce que toutes les autres ne peuvent contribuer en rien à notre bonheur, et qu'elle seule peut nous rendre souverainement et éternellement heureux; aussi est-ce la seule que tous peuvent acquérir, et peut-être, hélas! la seule que les hommes ne se procurent pas et pour laquelle ils ne travaillent pas. O fo-

lie des hommes! Ne suis-je pas moi-même du nombre de ces insensés? Ai-je travaillé à l'affaire de mon salut plus qu'à toute autre? Est-ce à celle-là que je rapporte toutes les autres?

III° Considérons quelle est cette meilleure part dont Marie fait choix. *Marie a choisi la meilleure part.* Cette meilleure part, c'est le soin de son salut, la recherche de l'unique nécessaire, l'application à la prière, à la contemplation, à la méditation, et le renoncement entier aux choses temporelles. Il a chosi la meilleure part, ce jeune homme qui renonce au monde, qui entre dans l'état ecclésiastique ou religieux, pour ne servir que Dieu, et ne songer qu'à son salut. Elle a choisi la meilleure part, cette jeune personne, qui renonçant aux vanités du siècle, aux biens de la terre, aux espérances du monde, se consacre tout entière aux rigueurs de la pénitence et aux douceurs de la contemplation. Sage et heureux celui qui a fait un si bon choix! Pourroit-il jamais s'en repentir, et abandonner cette part pour désirer ou pour reprendre l'autre? Que ses parents n'en murmurent pas; que ses amis ne s'en plaignent point; que le monde, s'il ne l'imite pas, du moins ne le critique, ne le persécute point, ou plutôt qu'il le loue, qu'il l'admire, et reconnoisse qu'il a bien choisi.

Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. O biens fragiles du monde! Quelque amour, quelque attachement que nous ayons pour vous, vous nous serez enlevés, on vous arrachera de nos mains, on nous séparera de vous à jamais. Richesses, plaisirs, gloire, honneurs, arts et sciences, sceptres et couronnes,

tout nous sera enlevé, et rien ne nous demeurera.

PRIÈRE. O Marie, la part que vous avez choisie ne vous sera point enlevée! Vous en jouirez avec votre céleste Epoux, avec la Reine des Anges et des hommes, avec toutes les ames saintes qui auront eu le courage de vous imiter. Hélas, pourquoi ne serois-je pas de ce nombre! Donnez-moi, Seigneur, un esprit de recueillement qui précède, qui accompagne et qui suive toutes mes actions; accordez-moi une charité vive et agissante, qui produise dans mon cœur les heureux fruits de l'action et de la contemplation.

Ainsi soit-il.

CLVIIIe. MÉDITATION.

Discours de Jésus au Peuple, dans lequel il répète ce qu'il avoit enseigné ailleurs.

Sur divers points de Morale.

Jésus explique ici, 1°. ce que c'est que l'hypocrisie; 2°. quelle doit être la crainte du Chrétien; 3°. en quoi consiste son obligation de confesser Jésus-Christ. *Luc.* 12. 1-12.

PREMIER POINT.

De l'Hypocrisie.

JÉSUS, au sortir de Béthanie, rentra dans la Galilée. *Une Multitude innombrable de peuple*

s'étant assemblée autour de lui, de sorte qu'ils marchoient les uns sur les autres, il commença à dire à ses Disciples : donnez-vous de garde surtout du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie, car il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive être connu.

I° Considérons l'hypocrisie dans les œuvres mauvaises que l'on prend soin de cacher. Vaines précautions : souvent dès cette vie, les plus honteux mystères sont dévoilés, et alors que cette crainte jette de trouble et d'amertume dans les plaisirs ! Une vie pure et innocente jouit au contraire d'une paix inaltérable et délicieuse. Mais quand nous pourrions nous cacher toute notre vie, le grand jour viendra où tout sera révélé : quelles seront alors notre honte et notre confusion ! Si nous prenons tant de soins pour cacher nos désordres dans ce monde ; prenons-en plus encore, afin qu'ils demeurent cachés dans l'autre, en embrassant les rigueurs de la pénitence.

II° Considérons l'hypocrisie dans les bonnes œuvres extérieures, mais corrompues par des défauts secrets. Protestations d'amitié, offres de services sans sincérité, bons offices, soins empressés sans affection, fréquentation de l'Eglise et des Sacrements sans dévotion, corps prosternés, oraisons récitées sans prière intérieure, que dire de tant de motifs déréglés et d'intentions perverses qui sont l'ame de nos actions ; vanité, amour-propre, intérêt ! Ah, qu'il est difficile de se préserver de ce levain pharisaïque qui corrompt nos meilleures œuvres, et qui les change en autant d'actes d'hypocrisie. Or, tous ces défauts, ces motifs, ces intentions, ces pensées

les plus intimes et les plus profondes de notre cœur, que nous voilons si adroitement, que nous couvrons d'un si beau dehors, et que quelquefois nous nous dérobons à nous-mêmes, seront découvertes et manifestées; et quelles seront alors notre surprise et notre confusion?

III° Considérons l'hypocrisie dans la doctrine que l'on débite en secret. *Ainsi*, continue Jésus-Christ, *ce que vous aurez dit dans les ténèbres se publiera dans la lumière; et ce que vous aurez dit à l'oreille, dans une chambre, sera prêché sur les toits*. Les libertins, les impies, les hérétiques, à l'exemple des Pharisiens, débitent dans les ténèbres, dans des confidences criminelles, dans des entretiens particuliers, dans des cercles de personnes faciles à séduire et déjà à demi-corrompues, des maximes abominables, des principes qui tendent à éteindre tout remords et toute pudeur. Ils se donnent bien de garde de les produire en public, ou s'ils le font, c'est dans des libelles ténébreux et sans nom, c'est sous des expressions équivoques qu'ils expliquent d'une manière orthodoxe devant l'autorité légitime ou devant ceux qui en paroissent scandalisés, et d'une façon toute différente, devant ceux qui sont dévoués au même parti. Ah, il n'en est pas ainsi de la doctrine catholique! Telle qu'on l'a dit à l'oreille, au sacré Tribunal, dans la chambre et dans les maisons particulières, telle on la prêche sur les toits, dans les livres avoués et et signés, dans les chaires publiques et jusques sur les échafauds. Qui n'est pas prêt à la signer et à la soutenir devant le monde en général et devant chacun en particulier, n'est pas digne

d'elle et en est désavoué. C'est l'exemple que nous ont laissé les Apôtres et les Martyrs, et qui aura des imitateurs jusqu'à la fin des siècles, malgré la prévarication de plusieurs.

SECOND POINT.

De la crainte du Chrétien.

I° Il ne craint point la persécution des hommes. *Or, je vous le dis à vous qui êtes mes amis, ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui, après cela, ne peuvent vous faire rien de plus.* Le Chrétien ne craint point la persécution des hommes, parce que les biens qu'il possède et ceux qu'il espère sont hors de leur puissance, et qu'ils ne peuvent agir que sur des biens qu'il méprise. Il peuvent le dépouiller de ses charges et de ses emplois, le priver de ses revenus, l'enlever à sa patrie, lui ôter la liberté, le tourmenter et le faire mourir : après quoi, leur pouvoir sur lui expire, et son bonheur commence pour ne plus finir. Ah! que nous sommes éloignés de cette intrépidité chrétienne, nous qu'une parole, qu'un regard fait trembler, et qui, de peur de déplaire à un homme, manquons à nos devoirs les plus sacrés, transgressons la loi de Dieu, et abandonnons lâchement la cause de Jésus-Christ et le parti de la vertu!

II° Il craint Dieu. *Mais*, ajoute Jésus-Christ, *je vais vous apprendre qui vous devez craindre: craignez celui qui, après avoir ôté la vie, a le pouvoir de jeter dans l'enfer. C'est celui-là, vous dis-je encore, que vous devez craindre.* Craignez

ce Dieu dont la puissance est éternelle, et qui, après avoir quelquefois puni dans ce monde par une mort prématurée, peut encore précipiter dans l'enfer pour l'éternité. Ah! c'est celui-là qu'il faut craindre. La crainte de Dieu est le fondement de la sagesse et de la vertu. Gardez-vous d'ébranler ce fondement par les maximes d'une fausse doctrine que l'Evangile ne reconnoît point. Les plus grands Saints dans les tentations violentes, les Martyrs eux-mêmes à la vue des supplices ont affermi leur courage par la pensée de l'enfer. Aimez Dieu, gardez sa loi, servez-le avec amour; qui le mérite autant que lui? Mais s'il se présente à vous quelque objet capable de vous détourner de cet amour, souvenez-vous que ce Dieu n'est pas moins terrible qu'il est aimable, et qu'un seul péché mortel suffit pour attirer sur vous toute la rigueur de sa justice. Ah! si nous étions bien pénétrés de cette crainte, les tentations seroient sans attrait, le monde sans charmes, le démon sans pouvoir, les passions sans force, la pénitence sans rigueurs et la piété sans obstacles. Lorsque l'impie s'efforce d'étouffer la crainte de Dieu dans les cœurs, pensons-nous que ce soit en faveur de la vertu qu'il parle? Non : il est en cela le fauteur de tous les vices et de tous les crimes. Qui fait profession de ne point craindre Dieu, se déclare disposé, si l'occasion s'en présente, aux plus grands forfaits.

III° Le Chrétien ne craint point les événements de la vie les plus fâcheux. *Ne donne-t-on pas*, continue Jésus-Christ, *cinq passereaux pour deux des plus petites monnoies? Cependant il n'y en a pas un seul que Dieu mette en ou-*

bli. Les cheveux même de votre tête sont tous comptés : ne craignez donc point ; car vous valez beaucoup mieux que plusieurs passereaux. Le Chrétien tranquille dans le sein de la Providence, sait que Dieu gouverne tout et qu'il prend soin de toutes ses créatures. Un passereau n'en est pas excepté, comment donc oublieroit-il l'homme formé à sa ressemblance, et pour qui tout le reste a été formé ? Non-seulement l'homme en général, non-seulement chaque homme en particulier, mais tout ce qui appartient à l'homme est présent à sa connoissance. Vos biens, votre réputation, votre santé, votre corps, votre ame, tout est sous sa protection. Les cheveux même de votre tête sont comptés. Rien ne peut nous arriver que par sa permission, et rien ne nous arrivera, si nous voulons le bien prendre, que pour notre plus grand bien. Que craignons-nous sous un Dieu si grand et si puissant, notre Créateur et notre Père ? Bannissons donc ces craintes, et ces défiances qui outragent sa grandeur et sa bonté, acceptons de sa main avec reconnoissance les maux comme les biens de la vie présente ; soumettons-nous avec respect à sa volonté sainte et soyons sûrs que l'abondance de son secours répondra toujours à la grandeur de notre confiance.

TROISIÈME POINT.

De l'obligation de confesser Jésus-Christ.

1° Récompense ou châtiment de ceux qui auront rempli ou violé cette obligation. *Or, je vous déclare que quiconque me confessera devant*

les hommes, le Fils de l'Homme le reconnoîtra aussi devant les Anges de Dieu. Mais celui qui me renoncera devant les hommes, je le renoncerai aussi devant les Anges de Dieu. Confesser Jésus-Christ, c'est se déclarer chrétien, se montrer catholique devant celui qui attaque le christianisme ou la catholicité. Les princes persécuteurs ne subsistent plus, mais à leur place il s'élève dans le monde des tyrans qui placent leurs tribunaux dans les conversations, qui y citent tous les assistants, et s'efforcent de les faire souscrire aux erreurs qu'ils débitent. Les Martyrs n'étoient point chargés de réfuter les persécuteurs, de les convaincre ou de les convertir, mais seulement de confesser Jésus-Christ, de déclarer qu'ils l'adoroient, qu'ils suivoient sa loi et qu'ils renonçoient aux Idoles. Telle est encore notre obligation. Le commun des fidèles n'est donc point obligé de disputer avec ceux qui blasphèment contre Jésus-Christ ou qui outragent son Eglise ; mais ce seroit trahir son devoir, et autoriser les méchants, que de garder devant eux un profond silence. La femme la moins savante, la vierge la plus timide, peut dire hardiment, sans sortir des règles de la bienséance, qu'elle est chrétienne, qu'elle est catholique, qu'elle est en tout soumise aux décisions de l'Eglise. Le jour viendra où Jésus, accompagné de ses Anges, jugera les vivants et les morts. Quelle gloire alors, quel bonheur de s'être déclaré pour lui! Quelle honte et quel malheur de n'avoir osé le faire!

IIo Châtiment pour ceux qui auront violé cette obligation. *Si quelqu'un parle contre le Fils de l'homme, son péché lui sera remis; mais il*

n'y aura pas de rémission pour celui qui aura blasphémé contre le Saint-Esprit. Il y en a dont le crime, quelque énorme qu'il soit n'est pas sans espérance de pardon, ce sont ceux qui parlent ou qui agissent contre Jésus-Christ sans le connoître assez, et sans avoir occasion de le connoître. Tels étoient plusieurs Juifs, tels étoient les Gentils qui ne le connoissoient que pour un pur homme, et qui en parloient quelquefois d'une manière désavantageuse, tels furent les bourreaux même qui le crucifièrent. On peut ajouter à ceux-là, ceux qui aujourd'hui, sans cesser de reconnoître Jésus-Christ, l'offensent par foiblesse, emportés par les passions, séduits par le mauvais exemple, l'occasion, la tentation. C'est ce que Notre-Seigneur appellé parler contre le Fils de l'Homme. Il n'est pas rare que ceux-là se reconnoissent, reviennent de leur égarement, pleurent leur faute, s'en corrigent, et en obtiennent le pardon. Mais nier le mystère de l'Incarnation, cette opération primordiale de l'Esprit-Saint; combattre la religion chrétienne et l'Eglise catholique, affermie, enseignée et gouvernée par l'Esprit-Saint; persister dans cette impiété, malgré les preuves les plus évidentes et les plus éclatantes de l'Esprit-Saint; se roidir contre ses propres lumières et ses remords, qui sont le langage de l'Esprit-Saint, pour écouter et tenir le langage de l'hérésie et de l'impiété; c'est ce que Notre-Seigneur appelle blasphémer contre le Saint-Esprit, et c'est un crime dont on ne voit guère de sincère repentir. Il y eut un grand nombre de ceux qui contribuèrent à la mort de Jésus-Christ qui se convertirent, il y en eut même parmi ses bourreaux; mais parmi ceux qui, après s'être

volontairement aveuglés, après avoir interprété ses paroles et ses actions, conformément à leur opiniâtre incrédulité, employèrent encore la fraude et la violence, la calomnie et l'intrigue, on n'en connoît pas un seul qui se soit converti. O vous qui entrez dans le monde après avoir reçu une éducation chrétienne, soutenez votre vertu, maintenez-vous dans l'innocence et la pratique de la Loi de Dieu, n'offensez pas le Seigneur; mais si par malheur vous l'offensez, ah, ne vous fermez pas tout retour vers lui, ne vous jetez pas en désespéré dans l'abîme que vous pouvez encore éviter, ne vous joignez pas aux blasphémateurs et aux incrédules, ne cherchez pas la paix dans le désespoir le plus affreux et le plus insensé, reconnoissez que vous êtes pécheur, et ménagez-vous du moins la ressource qui vous reste encore dans votre foi et dans la pénitence.

III° Secours de l'Esprit-Saint pour remplir cette obligation. *Quand on vous mènera devant les Synagogues, ou devant les magistrats et les puissances, ne vous mettez pas en peine comment vous vous défendrez, ni de ce que vous leur direz : car l'Esprit-Saint vous enseignera dans le moment même ce qu'il faudra que vous disiez.* Ne vous découragez point dans la pensée de votre foiblesse, de votre peu de lumières et de talents, soyez seulement bien attachés à Jésus-Christ et à son Eglise, et dans l'occasion les paroles ne vous manqueront pas, le Saint-Esprit vous suggèrera dans le moment ce qu'il vous faudra dire. Ce secours a-t-il manqué aux Martyrs ? Cités dans les assemblées d'un peuple furieux, devant les Magistrats revêtus de puis-

sance et d'autorité, devant des Gouverneurs environnés de satellites, devant des Empereurs même, assis sur leur trône avec tout l'appareil de la majesté la plus redoutable; c'est dans ces circonstance que les hommes simples, des femmes foibles, des vierges timides ont parlé, ont confondu des tyrans, ont déconcerté toute leur sagesse, et épuisé toute leur puissance. Et vous, devant quel tribunal avez-vous à paroître ? Quel est celui qui ose blasphémer devant vous? un railleur ennuyeux, un libertin décrié, un hypocrite connu pour tel! Que ces tyrans sont peu redoutables! La femme la moins savante, si elle est fervente chrétienne, et solidement catholique, ne sera pas embarrassée pour les confondre et les attérrer.

PRIÈRE. Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, de vous confesser aux dépens de tous, sans rechercher la gloire qui vient des hommes, sans craindre leur puissance, sans opposer à leurs artifices des artifices tout humains, sans vouloir d'autre sagesse que celle qui vient de vous et qui conduit à vous! Ainsi soit-il.

CLIXe. MÉDITATION.

Première suite du discours de Jésus au Peuple.

Sur les richesses.

1°. Le désir des richesses en persuade la nécessité; 2°. la possession des richesses en fait sentir la vanité; 3°. la mort dans les richesses en fait connoître la folie. *Luc.* 12. 12-21.

PREMIER POINT.

Le désir des richesses en persuade la nécessité.

1° Les effets de cette persuasion. *Alors quelqu'un de la foule du peuple dit à Jésus : Maître dites à mon frère qu'il me donne ma part de notre héritage.* Ce frère vouloit sans doute envahir pour lui seul l'héritage de sa famille, et ne rien céder à son frère. Quand on s'est laissé posséder du désir des richesses, on les regarde comme l'unique nécessaire auquel il faut sacrifier tout. Le premier effet de cette persuasion, c'est l'injustice. Qui veut s'enrichir, ne craint pas d'être injuste lorqu'il en a le pouvoir, et qu'il en trouve l'occasion. Il n'est jamais juge équitable entre lui et le prochain. Il ne manque jamais de prétexte pour s'approprier et pour retenir le bien d'autrui quand il le peut; et si les prétextes lui manquent, une détention injuste, la force et la violence ne le font pas

rougir. Tel étoit ce frère qui retenoit pour lui seul un bien qu'il eût dû partager avec son frère. Le second effet de cette persuasion, c'est la division des familles, les reproches, les plaintes, les procès, les haines, les animosités même entre frères et sœurs, entre ceux que la nature a unis par les liens les plus étroits et les plus sacrés, et qui devroient mettre leur gloire dans leur union, et y trouver leur consolation. Le troisième effet de cette persuasion, c'est l'oubli de Dieu et du Salut. Dans cette foule du peuple qui écoute Jésus-Christ avec tant d'empressement, ne cherchez point le frère ravisseur. Ne cherchez point dans nos temples, aux heures du sacrifice, de l'instruction publique, aux exercices d'une mission ou d'une retraite, ces hommes avides de richesses; d'autres soins les occupent, et ils regarderoient comme perdu le temps qu'ils emploieroient à penser à Dieu, ou à le prier. Le quatrième effet de cette persuasion, c'est la préoccupation de l'esprit. Le frère lézé par son frère, étoit du nombre des auditeurs de Jésus; mais en l'écoutant, de quel objet avoit-il l'esprit occupé? Il parle à Jésus, mais de quoi l'entretient-il? Il lui demande une grâce; mais de quoi s'agit-il? O amour des richesses, tu poursuis ceux que tu possèdes jusqu'aux pieds des Autels, jusqu'aux pieds de Jésus, jusqu'aux pieds de ses Ministres! On ne pense, on ne parle, on ne s'entretient même avec Dieu, que de cet unique objet de ses désirs.

II° Exemple opposé à cette persuasion. *Mais Jésus lui répondit : O homme, qui m'a établi pour vous juger et pour faire vos partages?* C'est aux Ministres de Jésus-Christ à nous exhorter

au désintéressement, à la paix, à la concorde aux voies de douceur et de conciliation; mais ils ne doivent point ordinairement entrer eux-mêmes dans le détail de nos affaires, de nos intérêts, de nos partages, de nos prétentions. Outre le temps qu'une telle discussion leur emporteroit; ils courroient risque de perdre la confiance, ou même d'encourir la haine d'un des partis. Il y a des juges auxquels on peut recourir; il y a des arbitres auxquels on peut s'en rapporter.

III° Réfutation de cette persuasion. Jésus adressant ensuite la parole à tous ses Auditeurs, *leur dit : Ayez soin de vous bien garder de toute avarice, car dans quelque abondance qu'un homme soit, sa vie ne dépend point des biens qu'il possède*. L'abondance ou le superflu ne sert point à l'entretien de la vie, puisqu'on n'en use pas, et qu'on est obligé de le laisser après que tous les besoins sont remplis. Ce superflu ne sert point à la santé, ni à la douceur de la vie; il pourroit plutôt y nuire en nous donnant des besoins imaginaires, ou en nous faisant commettre des excès au-delà de nos vrais besoins. Ce superflu ne sert point à la prolongation de la vie; quand l'heure de la mort est venue, ce superflu n'en délivre point. Que celui-là est heureux, qui, dans son état, sait se contenter du nécessaire, pour lui, pour sa famille et pour l'éducation de ses enfants! Que de crimes évités, que de soins épargnés, que de bonnes œuvres pratiquées! Quelle tranquillité dans son cœur, quelle joie dans son ame quelle douceur dans sa vie! Ecoutons donc la leçon de nôtre divin Maître : apportons tous nos soins pour nous préserver de l'avarice, c'est-à-dire,

de l'amour des richesses, de cet empressement à augmenter nos biens et nos revenus, de ce désir de sortir de notre état, de nous élever sans cesse, d'égaler ceux qui sont au-dessus de nous, et même de les surpasser quand nous croyons les avoir atteints. Ce n'est pas sans raison que Notre-Seigneur nous avertit d'y prendre garde et d'y être attentifs, parce que ce désir est naturellement en nous, ou qu'il se glisse imperceptiblement dans notre cœur. Tous les discours, toutes les maximes du monde et les exemples qu'il nous donne tendent à exciter en nous ce funeste désir dont très peu savent se préserver.

SECOND POINT.

La possession des Richesses en fait sentir la vanité.

1° Par les inquiétudes qu'elle cause. Notre-Seigneur continuant de parler à ses Auditeurs, *leur proposa cette parabole : Un homme riche avoit une terre dont la récolte fut très-abondante.* Quel avantage tira-t-il de cette abondance? Aucun, sinon un accroissement d'inquiétude, *il pensoit en lui-même, et il disoit : Que ferai-je, car je n'ai pas où placer ma récolte.* Le voilà donc inquiet dans son esprit par les pensées dont il est agité. *Il pensoit à lui-même.* Si c'eût été un homme de bien et craignant Dieu, à la vue de cette bénédiction du Ciel, il se seroit réjoui dans le Seigneur, il auroit loué et béni Dieu, et il auroit reçu tant de biens comme un présent de sa divine bonté; mais c'étoit un homme riche, et parce que cette année sa récolte est d'une abondance extraordinaire, le voilà pensif,

morne, rêveur ; il fuit le commerce des hommes, il se concentre en lui-même, et se livre tout entier à diverses pensées dont il devient le jouet infortuné. Est-ce sur le visage du riche, lors même que sa fortune prospère et s'augmente, que l'on voit une joie sincère et épanouie ? Celui de l'Evangile inquiet dans ses actions, embarrassé et indécis, disoit : *Que ferai-je?* Quand on est dans la médiocrité, on ne peut concevoir cet embarras des richesses, il semble qu'il n'y ait rien de moins embarrassant que les richesses ; chacun se dit à soi-même qu'il sauroit en faire usage, mais l'expérience nous apprend qu'il n'y a rien qui entraîne plus de sollicitudes. Celui-là seul n'y trouve point d'embarras, qui ne les aime ni ne les estime, qui ne les recherche ni ne les désire, et qui ne les reçoit, lorsque Dieu les lui envoie, que pour en user selon sa sainte volonté. Mais ce n'est pas la situation du riche ; il est inquiet, il ne sait ce qu'il doit faire, ni à quoi se résoudre : son abondance, qui le croiroit, le met dans l'indigence. A quoi donc pense-t-il si profondément ? Sur quoi délibère-t-il si sérieusement ? Qu'est-ce qui l'inquiète si cruellement? C'est une chose qui lui manque. *Il se disoit à lui-même : Que ferai-je ? car je n'ai pas....* Quoi, vous n'avez pas! Eh, n'avez vous point plus que vous n'espériez, plus que vous ne pouvez consommer ? Et vous êtes embarrassé, dites-vous, parce que vous n'avez pas.... Oui, c'est cette abondance même qui m'embarrasse, qui me gêne, qui me met à l'étroit, parce que je n'ai pas où placer ma récolte : mes greniers sont trop petits. O malheureux riche, qui ne pensez qu'à vous, vous n'avez pas où placer

votre abondance ; mais n'y a-t-il point de pauvres à substanter, d'infortunés à secourir, de familles indigentes à soulager, de débiteurs prisonniers à délivrer ? Les Temples, les Autels, le Culte de Dieu n'exigent-ils rien de votre reconnoissance ? Ah ! riche insatiable et cruel, soyez donc livré à votre inquiétude, qui est le premier châtiment de votre avarice ; ou si vous vous délivrez de celle-là, que ce ne soit que pour tomber dans une autre plus grande encore !

II° La possession des richesses en fait sentir la vanité par les occupations qu'elle donne. Enfin, le riche sort de sa perplexité et prend son parti. *Voici, dit-il, ce que je ferai. J'abattrai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands, où je mettrai ma récolte et tous mes biens.* N'est-ce pas là la première occupation des riches, c'est-à-dire, des amateurs des richesses ? 1°. Occupation de faste et d'orgueil. La demeure de leurs pères où ils sont nés eux-mêmes, et où ils ont été élevés, ne leur suffit pas ; elle les humilie, elle les déshonore. Le père habitoit une maison modeste, il faut pour le fils un palais superbe. Celui-ci pense par là donner le change, faire oublier la médiocrité de sa première fortune, et cacher l'obscurité de sa naissance, il s'imagine donner à proportion autant de lustre à son nom, qu'il donne d'étendue à ses bâtiments ; mais il ne fait souvent qu'exciter contre lui le mépris et la haine : chacun se plaît à rappeler le souvenir de son premier état, et prend soin d'en conserver la mémoire à la postérité. 2°. Occupation ruineuse et contradictoire. Cet homme aime ses richesses, et pour les conserver il les dépense ; il va faire démolir ce qui est bâti, et

faire élever de plus vastes bâtiments. Ainsi, ce qui faisoit la crainte de ce riche avare, c'est-à-dire, la perte de son superflu, est cependant ce à quoi il se détermine. Combien en a-t-on vu qui, après avoir fait construire de vastes greniers, n'ont plus rien eu pour y mettre? Combien qui, après avoir fait élever et meubler de magnifiques appartements, n'ont pas eu la consolation d'y demeurer, et ont été obligés de les céder à leurs créanciers. 3o. Occupation pleine de distraction et d'irréligion. Tandis que ce riche est occupé de ses bâtiments, n'allez pas lui parler de prière, de lecture spirituelle, de confession, de communion; il n'en a pas le temps. Ne lui parlez pas non plus de bonnes œuvres, d'aumônes, de charités; il n'en a pas le moyen. Qui oseroit même répondre qu'il ne commettra point d'injustice, qu'il paiera exactement ceux qu'il emploie, qu'il ne fera point perdre le salaire aux ouvriers, et qu'il ne suscitera point de procès à ceux qui sont chargés de conduire l'ouvrage? O richesses vaines et trompeuses, faut-il que nous soyons toujours éblouis de votre faux éclat!

IIIo La possession des richesses en fait sentir la vanité par les projets qu'elle fait former. Projets chimériques, dont on se repaît toute la vie et dont on ne voit presque jamais l'exécution. Quand j'aurai fini mes bâtiments, disoit ce riche, et que j'aurai rassemblé toute ma récolte et tous mes biens, *alors je dirai à mon ame; O mon ame, tu as beaucoup de biens amassés pour plusieurs années, repose-toi, mange, bois, fais grande chère.* Voilà quels sont encore les projets des riches avares, par lesquels ils se

promettent d'abord une abondance de biens qui remplisse toute l'inquiétude de leurs désirs. Aujourd'hui vous les voyez avides du gain, empressés à accumuler, attentifs à prendre toutes les voies de s'enrichir, occupés de minuties, regardant à tout, faisant argent de tout, inquiets sur tous les événements, inconsolables de la moindre perte ou de la moindre occasion manquée; mais tout cela ne doit durer qu'un certain temps et jusqu'à ce qu'on ait amassé un certain bien, après quoi, on se dira : en voilà assez, j'en ai pour le reste de mes jours, je ne crains plus rien, je ne m'embarrasse plus de rien. Mais, hélas! où sont-ils ceux qui, contents de leur fortune, et satisfaits de ce qu'ils ont acquis, ont mis des bornes à leur cupidité?.... Ils se promettent ensuite un repos parfait et exempt de toutes sollicitudes. Aujourd'hui vous les voyez dans un mouvement perpétuel, aller, venir, travailler, sans cesse, passer les nuits, dévancer l'aurore, ne se donner ni repos, ni relâche; mais tout cela n'est que pour se procurer un repos parfait, dans lequel on n'aura plus rien à faire, et où l'on jouira à son aise du fruit de ses travaux passés. Mais, hélas! en a-t-on vu beaucoup qui soient parvenus à cet état de repos et de tranquillité?..... Enfin, ils se promettent une vie de bonne chère et de délices. Aujourd'hui vous les voyez d'une épargne sordide, se refuser le nécessaire, et regretter encore le peu qu'ils s'accordent; mais quand ils auront suffisamment amassé, ils se dédommageront de leurs privations, ils se livreront à la bonne chère et aux délices, et ils n'épargneront rien pour se satisfaire. Voilà donc

le dernier terme des espérances du riche et le plus noble objet de ses vœux, boire et manger? O vanité des richesses! Falloit-il donc tant de soins et tant de peines pour en venir là? Le pauvre, dans sa médiocrité, jouit depuis longtemps de cet avantage, et il en jouit avec d'autant plus de délices, qu'il est plus éloigné d'y faire consister son souverain bonheur.

TROISIÈME POINT.

La mort dans les richesses en fait connoître la folie.

Mais Dieu lui dit : insensé, cette nuit même on va te redemander ton ame ; et les biens que tu as amassés, pour qui seront-ils? Tel est l'état de celui qui thésaurise pour soi, et qui n'est pas riche en Dieu. Le riche se repaissoit de ces idées flatteuses, lorsque Dieu qu'il oublioit entièrement, et qu'il ne faisoit entrer pour rien dans ses vastes projets, en dérangea tout le système. Ainsi,

I° Folie du riche; en ce qu'il a amassé des biens qu'il faut laisser. Sûrs comme nous le sommes que nous devons mourir, que nous n'avons que peu de temps à demeurer dans ce monde, que de celui-ci nous passerons dans un autre, pour y demeurer éternellement; que dans cet autre monde, nous n'y emporterons que notre ame, ses crimes ou ses vertus, que l'heure de notre départ est incertaine et peut arriver à chaque instant; que lorsque cette heure est arrivée, et que Dieu parle, il faut obéir sans délai pour paroître devant lui; sûrs de tout cela, n'est-ce pas une folie que de

s'occuper si sérieusement des biens de ce monde, d'avoir tant d'ardeur, de se donner tant de mouvements pour se procurer des richesses qu'il faut laisser, qu'on ne peut emporter avec soi, et qui désormais ne nous serviront plus à rien ?

II° Folie du riche, en ce que laissant ses biens, il ne sait pas même à qui il les laisse. Combien de fois arrive-t-il qu'un riche n'a amassé que pour des étrangers qu'il ne connoissoit pas, que pour des héritiers ingrats qui insultent à sa mémoire ; que pour des enfants plaideurs qui se consument en procès ; que pour des enfants dissipateurs, qui dépensent les trésors et aliènent les maisons et les terres ; que pour des enfants débauchés et libertins, qui se damnent dans l'abondance des biens que leur a laissés un père avare, et qui se seroient sauvés, si leur père vertueux ne leur avoit transmis que de bons exemples avec l'héritage modique de leurs aïeux ! Quelle folie d'avoir pris tant de peines pour accumuler des biens si funestes !

III° Folie du riche, en ce que les biens qu'il laisse l'ont empêché d'amasser des biens qu'il eût pu emporter avec lui. Tel est donc le sort de quiconque n'amasse que pour soi, sans songer à faire part aux pauvres des biens que Dieu lui donne, ni à les employer aux bonnes œuvres. Il meurt riche devant les hommes et pauvre devant Dieu, riche des biens qu'il est obligé de laisser, et pauvre des biens qu'il eût pu emporter. O folie qu'on ne peut trop déplorer !

Prière. Ah ! si cette nuit vous me redemandiez mon ame, ô mon Dieu, me trouverois-je riche devant vous, riche en bonnes œuvres, en grâce, en mérite ? A quoi donc ai-je songé

jusqu'ici ! Hélas ! que le soin d'amasser, ou que tout autre aussi frivole m'ait empêché de m'enrichir des biens du Ciel, ma folie n'est-elle pas égale ! Ah ! Seigneur, c'en est fait, et désormais je prendrai le riche avare pour mon modèle, en changeant seulement l'espèce des biens. J'aurai pour les biens du Ciel la même ardeur qu'il avoit pour les biens de la terre. Soutenez cette résolution de votre grâce, ô mon Dieu ! Faites que je travaille, que je projette, que j'espère comme ce riche de l'Evangile, afin de vivre heureux, de mourir content, et de me trouver dans la richesse, dans l'abondance et les délices pendant toute l'éternité ! Ainsi soit-il.

CLXe. MÉDITATION.

Seconde suite du Discours de Jésus-Christ devant le Peuple.

De la confiance en Dieu sur les choses nécessaires à la vie.

Cette confiance doit être fondée, 1°. sur la sagesse; 2°. sur la puissance; 3°. sur la bonté infinie de Dieu. *Luc.* 12. 22-30.

PREMIER POINT.

De la sagesse infinie de Dieu.

Elle proportionne tout, et nous lui devons notre admiration. *Or, Jésus-Christ dit à ses*

Disciples : c'est pourquoi ne soyez pas en peine pour votre vie de quoi vous vous nourrirez, ni pour votre corps de quoi vous vous vêtirez. Quoique cette partie du Discours de Notre-Seigneur ait été adressée particulièrement aux Apôtres et aux Disciples qui devoient en pratiquer à la lettre toute la perfection, elle ne laissoit pas d'être utile au peuple qui l'écoutoit, et nous devons en profiter nous-mêmes en nous l'appliquant à proportion et selon la différence de notre état. Quoique Notre-Seigneur n'y parle de la confiance en Dieu que par rapport à la nourriture et au vêtement, nous devons l'entendre à plus forte raison de toutes les autres nécessités et de tous les besoins de la vie. Mais pour nous fonder solidement dans cette confiance en Dieu, considérons avec quelle sagesse infinie Dieu gouverne le monde, et conserve tous les êtres divers et en proportionne toutes les parties. Dans ce point de vue,

I° Considérons-nous nous-mêmes. *La vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement.* Dieu nous a donné le corps et l'ame, l'être et la vie. Ce qui nous manque, ce qu'il nous faut de plus, ce qui fait le sujet de notre crainte et de notre inquiétude, est-ce quelque chose en soi de plus considérable et de plus précieux que ce que nous avons déjà reçu ? N'est-ce pas une suite de notre nature, un apanage de notre état, une destination de la Providence même ? Comment donc pouvons-nous craindre que cette sagesse infinie nous le refuse ?

II° Considérons les animaux. *Considérez les corbeaux, ils ne sèment ni ne moissonnent point, ils n'ont ni cellier ni grenier, mais Dieu les*

nourrit. Combien valez-vous mieux que ces oiseaux ! De la considération de nous-mêmes, passons à celle des animaux que Dieu a créés, voyons ceux qui volent dans les airs, qui rampent sur la terre, ou nagent dans les eaux. Quelque prodigieuse que soit la différence qui est entr'eux, entre leur nature, entre leurs besoins, entre les qualités de la nourriture, de l'habitation et de l'élément qui leur conviennent, ne trouve-t-il pas tout ce qui est nécessaire à leur entretien? La sagesse infinie de Dieu n'a-t-elle pas préparé tout ce qu'il leur faut ? Et quoiqu'ils ne possèdent ni les arts, ni les sciences, quoiqu'ils soient tous sans raison, sans jugement et sans prévoyance, cette même sagesse ne trouve-t-elle pas le moyen de faire parvenir à chacun d'eux tout ce qui lui est nécessaire ? Or, y a-t-il quelque comparaison entre nous et les animaux? Comment donc cette sagesse infinie qui pourvoit à tous leurs besoins, manqueroit-elle de pourvoir aux nôtres.

III° Considérons les fleurs. *Considérez les lys, voyez comment ils croissent ; ils ne travaillent ni ne filent; cependant je vous le dis, Salomon même dans toute sa gloire n'étoit point vêtu comme chacun d'eux. Or, si Dieu a soin de vêtir ainsi une herbe qui est aujourd'hui dans les champs, et qui demain sera jetée au four, à combien plus forte raison aura-t-il soin de vous vêtir, ô homme de peu de foi!* Des animaux, descendons aux plantes et aux fleurs que la terre produit. Quel spectacle ravissant que celui d'une belle campagne, lorsque les arbres et les buissons, les prairies et les fleurs étalent à l'envi ce qu'il y a dans la nature de plus éblouissant! Quel par-

fum, quel éclat, quel coup-d'œil! et si nous considérons les objets plus en détail, quelle vivacité de couleurs, quelle délicatesse de traits et de nuances, quelle variété de spectacles; quel enchantement et quel charme des yeux! Non; le plus sage des hommes, le plus riche et le plus magnifique des Rois, dans les étoffes les plus précieuses, teintes avec art, ourdies avec l'or et enrichies de pierreries, n'a point trouvé un vêtement comparable à celui d'une fleur. Ce n'est pas vous, brillantes fleurs, qui vous l'êtes donné, ce n'est point votre industrie qui vous l'a procuré, mais cette sagesse infinie qui prodiguant sa magnificence jusques sur les êtres les plus foibles, exige de nous le tribut de notre admiration et de notre confiance. Et que seroit-ce, si de la superficie qui nous pare et qui nous éblouit, nous pénétrions l'art divin qui vous fait naître, vous multiplie, vous développe, vous épanouit? O Dieu! tant de frais, tant de préparatifs, tant d'attentions pour une herbe qui fleurit aujourd'hui et qu'on arrache demain pour la jeter au feu! O hommes de peu de foi, comment pouvez-vous craindre que la sagesse de Dieu vous abandonne, vous pour qui elle a créé le monde et à qui elle destine le Ciel?

SECOND POINT.

De la puissance infinie de Dieu.

Elle fait tout, et nous lui devons l'aveu de notre foiblesse. Pour nous convaincre de l'inutilité de nos pensées et de nos inquiétudes,

1° Faisons l'essai de nos forces sur nous-

mêmes. *Qui de vous*, dit Jésus-Christ, *peut par ses soins ajouter une coudée à sa taille?* Voyons si à force de penser, de calculer, de méditer, si par quelque invention, par quelque industrie nous ne pourrions pas, par exemple, augmenter notre taille de quelques lignes. Ah, nous ne sommes pas même tentés d'essayer, et nous taxerions de folie quiconque y songeroit sérieusement! Convaincons-nous donc une bonne fois de notre foiblesse et de notre impuissance.

II° Faisons un raisonnement du moins au plus. *Si donc*, ajoute Jésus-Christ, *les moindres choses sont au-dessus de votre pouvoir, pourquoi vous inquiétez-vous des autres?* Si sur notre corps qui fait partie de nous-mêmes, nous ne pouvons rien par nos pensées, si nous sommes forcés d'avouer qu'il y auroit de la folie à nous occuper sérieusement de ces pensées, quelle sagesse, quelle utilité, quelle efficacité peut-il donc y avoir dans des pensées qui se portent sur des objets éloignés de nous, au-dessus de nous, et qui nous sont inconnus; sur ces besoins de la vie qui nous causent des inquiétudes si inutiles et si gratuites, qui demandent pour être satisfaits le concours de mille causes différentes que nous ne connoissons même pas, et sur lesquelles il s'en faut bien que nous puissions quelque chose. Cependant, le monde est plein d'hommes qui, se croyant sages, ne laissent pas d'être sans cesse occupés en eux-mêmes, et de s'entretenir sérieusement les uns avec les autres sur les saisons, les vents, les pluies, les orages, les tremblements de terre, la cause des guerres, des pestes et des famines, comme si ces pensées n'é-

toient pas aussi vaines, aussi insensées, aussi impuissantes que celles qu'ils auroient sur la taille et la grandeur de leur corps !

III° Concluons de ceci et faisons résolution de ne plus nous inquiéter de ce qui regarde les besoins de la vie. *Ne vous mettez pas en peine*, conclut Jésus-Christ, *de ce que vous aurez à manger et à boire, et que votre esprit n'en soit point inquiet.* Ne cherchons point à pénétrer dans un avenir qui n'est point en notre pouvoir, ne nous élevons pas au-dessus de nous-mêmes, et ne songeons point à régler des événements qui ne dépendent que de la toute-puissance de Dieu. Renfermons-nous, selon notre état, dans le cercle des opérations journalières que la Providence exige de nous, et sans vouloir prendre notre essor plus haut, abandonnons le reste à cette puissance infinie qui meut le Ciel et la terre et qui gouverne tout avec un empire souverain, C'est dans cette soumission parfaite, c'est dans cet aveu de notre foiblesse, que nous trouvons notre repos et notre consolation.

TROISIÈME POINT.

De la bonté infinie de Dieu.

Cette bonté embrasse tout, et nous lui devons toute notre confiance. *Car les Nations du monde recherchent toutes ces choses. Mais pour vous, votre Père sait que vous en avez besoin.*

I° De l'idée que nous devons prendre de Dieu, Nous devons regarder Dieu comme notre Père, mais comme un Père tendre qui nous aime et qui veut notre bien; comme un Père attentif à

qui rien n'échappe, qui connoît tous nos besoins, et qui sait tout ce qui nous est utile; comme un Père tout-puissant qui fait servir à ses desseins, et l'action des êtres inanimés, et la volonté des êtres libres. Sous la providence d'un tel Père, pourquoi nous inquiéter? N'a-t-il pas droit d'exiger notre confiance? Et ne seroit-ce pas l'outrager que de la lui refuser?

IIo De l'exemple du monde que nous devons fuir, *car les nations du monde recherchent toutes ces choses.* On retrouve encore parmi les Chrétiens l'idée des Gentils sur la Providence, ou plutôt on ne voit que trop de Chrétiens qui ne pensent de Dieu que comme les Païens qui ne reconnoissent aucune Providence, qui ne regardent que ce monde visible, et n'y reconnoissent q'une nature aveugle, de qui ils n'ont à attendre, aucun soin, aucune attention, aucun bienfait, et de qui, au contraire, ils ont toujours tout à craindre. Ah, rougissons de penser comme le monde; lorsque nous voyons qu'il pense comme les Païens!

IIIo De l'objet auquel nous devons donner nos premiers soins. *Cherchez donc premièrement,* termine Jésus-Christ, *le Royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront données comme par surcroît.* Ce que nous devons chercher avant toutes choses, c'est le Royaume de Dieu et sa justice, la gloire de Dieu et notre salut. Etudions la loi de Dieu, appliquons-nous à l'observer, pratiquons les œuvres de charité, fréquentons les Sacrements, livrons-nous à la prière, travaillons à l'acquisition des vertus et à la victoire des passions, et ne craignons pas que le reste nous manque. C'est notre Dieu lui-même,

c'est notre Père qui nous en donne sa parole. Confions-nous à ses promesses, reposons-nous sur sa bonté infinie, de tout ce qui nous regarde et pour la vie et pour la mort !

PRIÈRE. O mon ame, ayez honte d'une inquiétude vaine et défiante sous le gouvernement d'une sagesse infinie dans ses vues et dans ses desseins, dans ses mesures et dans ses moyens, et dans la juste proportion qu'elle sait mettre dans tous ses ouvrages ! Reposez-vous sur la puissance infinie de votre Dieu, sans cesser de travailler sous sa main en esprit de paix et de soumission. Considérez toujours à travers les moyens naturels qui nous procurent la vie et le vêtement, sa libéralité bienfaisante. Et vous, ô mon Dieu, dirigez mes vues et mes soins vers les seuls biens solides et éternels, faites que je cherche avant toutes choses votre Royaume et votre justice, faites que je n'aime que vous ici-bas et que je vous possède à jamais. Ainsi soit-il.

CLXIe. MÉDITATION.

Troisième suite du discours de Notre-Seigneur devant le Peuple.

Jésus fortifie ses Apôtres.

1°. Jésus-Christ leur présente une consolation solide; 2°. il leur donne un avis essentiel; 3°. il leur propose une maxime importante. *Luc.* 12. 32-34.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ présente à ses Apôtres une consolation solide.

I° PAR la confiance dont il les anime. *Ne craignez point.* C'est-à-dire, ne craignez pas de manquer des choses nécessaires à la vie, ne craignez point la puissance des hommes ni la fureur des démons, ne craignez point votre propre foiblesse, lorsque vous ne vous exposerez pas témérairement, et que vous mettrez toute votre confiance en Dieu. Telle doit être l'assurance d'une ame véritablement chrétienne. Mais, hélas, si nous nous examinons sérieusement, nous verrons que nous en sommes bien éloignés! Que d'objets de craintes puériles et funestes s'offrent sans cesse à notre ame, la troublent et l'inquiètent!

II° Jésus-Christ présente à ses Apôtres une consolation solide par le nom dont il les appelle. *Ne craignez point, petit troupeau.* Ce nom mar-

quoit le nombre actuel de ceux qui composoient son Eglise, et qui étoit bien petit, mais ce petit nombre devoit un jour devenir bien grand, et embrasser tous les peuples du monde. Cependant, quelque étendue que soit cette Eglise sainte, que le nombre des chrétiens fervents est bien petit en comparaison des chrétiens lâches et pécheurs! Joignons-nous à ce petit nombre, si nous voulons avoir part aux faveurs qui lui sont promises. Ce nom désignoit encore les principales vertus des vrais enfants de l'Eglise, qui sont l'humilité, la patience et la douceur. C'est par-là que ce petit troupeau a triomphé du monde entier. Avons-nous ces vertus? Enfin ce nom exprimoit la tendresse de Jésus-Christ pour son Eglise. Il en est le Pasteur, et elle est son troupeau chéri. Il sait y distinguer les ames généreuses qui le servent avec ferveur, et dans toute la pureté de leur cœur. Ah, combien grandes sont l'affection et la tendresse qu'il a pour ce troupeau! Efforçons-nous d'en être, et ne négligeons rien à cet effet.

III° Jésus-Christ présente à ses Apôtres une consolation solide par la récompense dont il les assure. *Ne craignez pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le Royaume.* Pesons toutes ces paroles. *Il a plu.* C'est par une faveur toute gratuite, c'est par un effet de son amour. Qu'il vous a appelé à un si heureux sort, et ce sera avec amour et complaisance, qu'il vous en mettra en possession. *Il a plu à votre père!* et quelle est ce père? Dieu lui-même, ce souverain maître absolu et tout-puissant, à qui rien ne résiste, que rien ne peut empêcher d'exécuter ses volontés, et de remplir ses promesses, à

moins que vous-même ne vous en rendiez indigne. *Il a plu à votre père de vous donner*, non ce que vous méritez. Ah ! vos mérites mêmes sont des dons de sa grâce, et en couronnant vos mérites, il couronne ses propres dons ! Quel malheur pour vous, si vous veniez à perdre le don de la gloire, pour avoir rejeté les dons de la grâce ! *Il a plu à votre père de vous donner le royaume*, et quel royaume ? Ah, si c'étoit un Royaume sur la terre, vous sacrifieriez tout pour l'obtenir et pour ne pas le perdre ; vous y penseriez jour et nuit, il seroit le seul objet de vos désirs ; vous soupireriez sans cesse vers l'heureux moment qui devroit vous en mettre en possession, toute autre fortune vous paroîtroit vile et méprisable ; vous ne rouleriez dans votre esprit que des projets dignes du trône ; et vous ne nourririez dans votre cœur que des affections convenables à votre haute destination. Mais c'est au Royaume céleste, c'est à un Royaume éternel que vous êtes destiné. Ah ! ne rampez donc pas sur la terre, ne vous avilissez point, ne vous dégradez pas ! Prenez des pensées dignes de votre Père, dignes du Royaume qu'il vous a préparé.

SECOND POINT.

Jésus-Christ donne à ses apôtres un avis essentiel.

1° De renoncer aux trésors de la terre. *Vendez tout ce que vous avez, et faites-en l'aumône.* Les premiers fidèles ont suivi, et plusieurs de nos jours suivent encore ce conseil à la lettre. Mais appelés ou non à ce degré de perfection, nous avons toujours dans ce conseil même un pré-

cepte essentiel, qui est de détacher notre cœur de tout ce que nous possédons, et de n'avoir point de trésor sur la terre. Ce que Notre-Seigneur dit du trésor des richesses, doit s'entendre de tout autre trésor qui attache le cœur. Outre le trésor des richesses, il y en a d'autres de plusieurs espèces, et chacun se fait le sien. Trésor de science et d'érudition, trésor d'estime et de réputation, trésor d'amitié et de reconnoissance, trésor de faveur et de protection, trésor d'aisance et de commodités, de plaisirs et de sensualités. Suivons l'avis de notre Sauveur, renonçons à tout cela, ou n'en retenons que ce que la charité ou les devoirs essentiels de notre état ne nous permettent pas de quitter. Plus nous pratiquerons ce détachement de cœur, et ce renoncement affectif aux choses de la terre, et plus nous jouirons de la paix intérieure, et de la liberté des enfants de Dieu. Traités avantageux, où l'on donne des choses méprisables, pour des biens d'un prix infini! Ah, ce n'est qu'avec Dieu qu'on peut faire un commerce si heureux! Insensé donc celui qui ne le fait pas!

II° Jésus-Christ donne à ses apôtres l'avis essentiel de se faire un trésor dans le Ciel. *Faites-vous des bourses qui ne s'usent point; amassez dans le Ciel un trésor d'où les voleurs n'approchent pas, qui ne périsse point, et que les vers ne puissent corrompre.* Les richesses distribuées aux pauvres sont un trésor dans le Ciel. La science du salut, la connoissance de Jésus-Christ, de ses Mystères, de sa loi, sont un trésor dans le Ciel. Les bonnes œuvres et les vertus pratiquées en la présence de Dieu, et pour lui plaire, sont un trésor dans le Ciel. La connoissance des Saints, de leurs ac-

tions, de leurs combats, l'invocation de leur intercession, la confiance en leur pouvoir le désir de les voir et de vivre evec eux, sont un trésor dans le Ciel. Le temps dérobé à nos plaisirs pour vaquer à la prière, pour fréquenter les sacrements, pour pratiquer le jeûne et la mortification, toutes ces saintes œuvres sont un trésor dans le Ciel : voilà les trésors qu'il faut amasser, accumuler et augmenter tous les jours !

III° Quelle est la raison de cet avis de Notre-Seigneur ? Hélas ! ne le savons-nous pas, faut-il nous la répéter sans cesse, et malgré tout ce qu'on nous en dit, serons-nous toujours assez inconsidérés, assez insensés pour l'oublier aussitôt ? C'est que les trésors de la terre n'ont rien de noble et de digne de nous, ils sont bas, vils et rampants : loin de nous remplir et de nous satisfaire, ils nous dégradent, ils nous apauvrissent, ils nous affligent et nous tourmentent. C'est que les trésors de la terre n'ont rien de sûr et de solide ; mille sortes d'ennemis cherchent à nous les enlever et y réussissent, nos regrets, notre désespoir, la misère que nous éprouvons sont le premier châtiment de notre imprudence. C'est enfin qu'ils n'ont rien de durable et de permanent ; la mort nous enlève tout, ou plutôt nous enlève à tout, et il ne reste rien. Ah, il n'en est pas ainsi des trésors que nous amassons dans le Ciel ! Ils sont nobles, ils satisfont, ils élèvent, ils agrandissent, ils remplissent notre cœur, ils sont sûrs, l'ennemi ne peut nous les enlever, et rien ne peut les corrompre ; ils sont durables et éternels, la mort même nous en met en possession et pour toujours.

TROISIEME POINT.

Jésus-Christ propose à ses Apôtres une maxime importante.

Car là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur.

I° Apprenons de cette maxime à nous connoître nous-mêmes. Voulons-nous savoir où est notre cœur, voyons où est notre trésor? Voyons où nous amassons, où nous accumulons, où nous travaillons, si c'est sur la terre ou dans le Ciel. Voulons-nous savoir où est notre trésor, voyons où est notre cœur, où sont nos affections, nos désirs, nos pensées; de quel côté se tourne habituellement notre cœur, et presque sans réflexion, si c'est vers la terre, ou vers le Ciel; car ces deux choses se suivent mutuellement, et nous voudrions en vain nous le dissimuler : où est notre cœur, là aussi est notre trésor; et où est notre trésor, là infailliblement sera aussi notre cœur.

II° Apprenons de cette maxime à nous conduire nous-mêmes. Comprenons combien il est important pour nous de ne pas nous tromper dans cette affaire, qui est de bien placer et notre trésor et notre cœur. Puisque ces deux choses sont si étroitement liées, la méprise que nous commettrions dans l'une, retomberoit également sur l'autre. Si nous faisons consister notre trésor dans des choses terrestres et périssables, notre cœur y sera aussi, d'où il arrivera que notre trésor périra, et que notre cœur en sera éternellement déchiré. Si au contraire notre trésor est céleste et

éternel, notre cœur en jouira éternellement avec sécurité et félicité. Prenons-y bien garde, et ne nous y trompons pas.

III° Apprenons de cette maxime à nous changer nous-mêmes. Ne prétendons pas changer notre cœur sans notre trésor, ni changer notre trésor sans changer notre cœur. Ces deux choses sont inséparables. Travaillons à changer l'un et l'autre en même temps. Pour tourner notre cœur vers le ciel, mettons notre trésor dans le Ciel, envoyons-y des aumônes, des œuvres de charité, des actes d'humilité, de patience, de mortification. Pour mettre notre trésor dans le Ciel, tournons vers le Ciel les pensées de notre cœur, ses désirs et ses affections. Pensons souvent à ce séjour bienheureux, à cette gloire immortelle, à ce bonheur éternel.

PRIÈRE. Hélas! que ce changement est nécessaire en moi, car mon trésor et mon cœur sont entièrement sur la terre! Aidez-moi, Seigneur, car sans vous, je ne puis me changer. O mon Dieu, si vous étiez mon trésor, que je serois heureux! Je n'aurois point de peine à me tenir recueilli, je ne serois point distrait dans la prière, et l'oraison ne me causeroit point d'ennui. O Jésus, si vous étiez mon trésor, avec quelle assiduité, avec quel respect me trouverois-je devant vous! Mes communions seroient bien plus fréquentes et plus ferventes; je n'y éprouverois pas ce froid, cette langueur, cette dissipation qui me désolent. O mon Sauveur, ô divin Jésus, soyez mon unique trésor! et que mon cœur soit tout à vous. Ainsi soit-il.

CLXII^e. MÉDITATION.

Quatrième suite du discours de Notre-Seigneur, devant le peuple.

Paraboles sur la mort.

Sous le voile de ces paraboles, Jésus-Christ nous apprend, 1°. en quoi consiste la préparation à la mort; 2°. quel est le bonheur de la mort à laquelle on s'est préparé; 3°. combien grande est la nécessité d'être toujours prêt à mourir. Luc. 12. 35-41.

PREMIER POINT.

En quoi consiste la préparation à la Mort.

1° DANS le détachement des choses de ce monde. *Que vos reins soient ceints.* Les Juifs portoient une longue robe, et pour n'en être pas embarrassés, ils la relevoient avec une ceinture, lorsqu'ils avoient ou un ouvrage ou un voyage à faire. La première préparation à la mort, c'est de nous mettre dans cet état où rien ne nous retienne, ne nous embarrasse. Les vêtements qui nous embarrassent, ce sont les biens de la terre, nos passions, nos affections déréglées, l'amour de la volupté et des choses sensibles : or, c'est tout cela qu'il faut restreindre, réprimer, et pour parler ainsi, resserrer avec la ceinture de la mortification et du détachement. Prenons donc cette ceinture sur nos reins, détachons-nous de

toutes les choses de la terre, et tenons-nous prêts à la quitter. Sommes-nous dans cette disposition et ce détachement?

II° La préparation à la mort consiste dans la pratique des vertus. *Ayez toujours dans vos mains des lampes allumées.* Ce monde est couvert d'épaisses ténèbres, et la mort est comme un voyage qui se fait dans une nuit profonde, la lampe qui doit nous éclairer, c'est la foi et la religion. Qui n'a ni foi ni religion, n'a point cette lampe à la main : il ne sait où il va, il ne peut manquer de tomber dans le précipice. Qui a une foi, une religion, qui n'est pas la véritable, et qui n'est pas celle qu'a établie Jésus-Christ, suit une fausse lueur, et se précipite également. Qui a une foi morte, languissante, peu instruite, porte une lampe sans lumière, et court encore au précipice. Tenons donc cette lampe allumé par une entière soumission à ce que l'Eglise a décidé, par une étude assidue, par une méditation profonde des mystères et des vérités qu'elle nous enseigne. La lampe allumée, et qui doit brûler, c'est l'amour de Dieu et du prochain dans notre cœur. Prenons garde que ce feu ne s'éteigne ou ne vienne à se ralentir, ou plutôt tâchons chaque jour de le rendre plus vif et plus ardent. L'huile qui doit entretenir notre lampe toujours allumée, ce sont nos bonnes œuvres et les actes fréquents de toutes les vertus propres de notre état, qui, en nous sanctifiant nous-mêmes, éclaireront et édifieront les autres. Avons-nous cette lampe à la main?

III° La préparation à la mort consiste dans une attente continuelle du jour du Seigneur. *Soyez semblables à des serviteurs qui attendent leur Maî-*

tre quand il reviendra des noces, afin de lui ouvrir quand il arrivera et qu'il frappera à la porte. Notre-Seigneur est dans le Ciel, au banquet éternel de l'Eglise triomphante; sans le quitter, il doit venir à nous; nous devons l'attendre et être toujours prêts à lui ouvrir. Il frappe par la maladie, et nous lui ouvrons si nous sommes prêts, par une prompte résignation et par la joie de nous réunir à lui. Hélas! on vit sur la terre dans des attentes continuelles; mais ce n'est pas dans l'attente du Seigneur. On attend l'âge, la santé, les forces; on attend des places, des emplois; on attend la mort des autres, des vacances de charges, des successions : que n'attend-on pas? On attend surtout une plus longue vie, encore quelques années de vie, et toujours une prolongation de la vie à l'infini. Mais au milieu de ces attentes frivoles, le Seigneur vient qu'on n'attendoit pas; il frappe, et loin de lui ouvrir promptement, on s'efforce de lui fermer l'entrée, et de l'éloigner; mais il entre malgré nous, et il ne trouve rien de prêt, il trouve tout en désordre. Quel malheur! O vaines espérances, vaines attentes que vous avez trompé de cœurs? Hélas! ne serai-je point trompé moi-même; ne le permettez pas, Seigneur. Ah, c'en est fait, vous seul désormais serez l'objet de mon attente! Oui, ô mon Dieu, je vous attends, je n'attends que vous, je n'attends rien dans le monde que vous seul! Tout ce que je fais, tout ce que je projette, tout ce dont je m'occupe, ce n'est qu'en vous attendant. Je ne tiens à rien; dès que vous frapperez, je quitte tout, je cours à vous, ô mon Sauveur, je vous ouvre dans la joie de mon cœur, et dans le désir ardent de m'unir à vous pour toujours!

SECOND POINT.

Du bonheur de la Mort à laquelle on s'est préparé.

Heureux ces serviteurs que le Maître à son arrivée trouvera surveillants! Je vous dis en vérité qu'il se ceindra, qu'il les fera mettre à table, et qu'il viendra les servir. Et soit qu'il arrive à la seconde, soit qu'il vienne à la troisième veille de la nuit, s'il les trouve en cet état, heureux sont ces serviteurs !

I° Bonheur avant l'instant de la mort. De quelle consolation ne se trouve pas remplie une ame fervente au lit de la mort ! Bientôt ses peines seront passées, ses combats seront finis, elle se voit à la veille de la récompense et du repos éternel. Ah ! qu'il est consolant pour elle d'avoir su mépriser tous les biens auxquels la mort l'enlève, et de n'avoir cherché à plaire qu'à ce Dieu qui vient à elle ! Avec quelle joie cette ame juste voit-elle Jésus-Christ entre les mains du Prêtre, venir encore une fois à elle, lui donner le gage assuré d'une heureuse immortalité ! C'est pour la dernière fois qu'elle le voit sous les voiles mystérieux qui le cachent; bientôt elle le verra à découvert dans l'éclat de sa gloire. Oh, qu'elle se félicite de l'avoir servi et de s'être consacrée à lui ! Il n'en est pas ainsi de l'ame mondaine, pécheresse, lâche, dissipée, et dont le cœur n'a jamais été entièrement à Dieu ! que de regrets au contraire à ce moment, que de remords, que de craintes !

II° Bonheur dans le moment de la mort. Le

bonheur d'un juste mourant rejaillit sur les assistants. C'est une vraie félicité que d'être témoin de la mort d'un chrétien fervent. Soit que la mort le moissonne à la fleur de l'âge, et lorsque le monde lui offre les espérances les plus flatteuses, soit qu'elle l'enlève dans un âge avancé, et lorsque le cœur est ordinairement le plus attaché à la vie, la joie qui éclate sur son front, l'ardeur avec laquelle il demande les Sacrements, la ferveur avec laquelle il les reçoit, les paroles de consolation qu'il dit à ceux qui le regrettent, tout édifie, tout enchante. L'air de contentement avec lequel il expire, annonce les sentiments pleins de foi, d'espérance et d'amour dont son cœur est embrasé. Une odeur de sainteté semble être répandue autour de lui. Le feu sacré qui le consume, échauffe les cœurs les plus froids, et leur fait désirer de mourir d'une mort si sainte et si heureuse. La mort des mondains est bien différente. On en a vu de jeunes et de vieux jeter des cris affreux à la première annonce d'une mort prochaine, et ne se déterminer qu'avec une peine infinie, à parler à un Ministre de la réconciliation; on en a vu s'y refuser obstinément, rebuter ceux qui leur parloient de Dieu, repousser même le crucifix qu'on leur présentoit, et mourir ou dans un endurcissement, une insensibilité, une stupidité de brute, qui jetoient les assistants dans la consternation, ou mourir le blasphème à la bouche, avec des transports de fureur et de désespoir, qui faisoient trembler les spectateurs, et les faisoient fuir le cœur saisi d'effroi.

III° Bonheur après la mort. Le dernier soupir est rendu : cette ame juste et fidèle n'est plus

de ce monde, il ne reste sur la terre que le corps qu'elle a animé et quelle doit reprendre au dernier jour. Ah! que trouve-t-elle au moment où elle est dégagée des liens de ce corps? Elle trouve dans un Dieu le Maître qu'elle a servi, qu'elle a aimé, qu'elle a désiré : mais un Maître plein de bonté et de tendresse, un Maître qui n'exige plus d'elle aucun service, et qui au contraire veut la servir lui-même; qui l'introduit au céleste banquet du séjour de sa gloire, et qui emploie sa toute-puissance pour la rendre heureuse et combler tous ses désirs. Ah, le bon, le tendre Maître que nous servons, et qu'il se peint ici lui-même sous des traits bien aimables! Ah, heureux, oui encore une fois heureux les serviteurs qu'il trouve à son arrivée fidèles et vigilants! La vie est-elle trop longue pour servir un tel Maître? Les peines, les croix, les pénitences, les mortifications sont-elles trop rudes pour le bonheur qu'elles nous procurent? O ames fidèles, qui vous êtes consacrées au service de Jésus-Christ, ne vous laissez donc pas abattre par la crainte de la mort, comme les amateurs du monde! Attendez le jour de l'arrivée de votre Maître avec une sainte impatience, pensez-y avec joie, avec transport; que ni les péchés de la vie passée que vous avez lavés dans son Sang, ni les fautes légères qui échappent à votre fragilité, et dont vous lui demandez pardon tous les jours, ne resserrent, n'intimident point votre cœur, et n'aillent point jusqu'à vous faire perdre une si douce espérance! Une ferme confiance dans les miséricordes du Seigneur, et un désir ardent d'aller à lui, sont plus propres à vous animer à son service, et lui sont plus

agréables que cette crainte stérile à laquelle vous vous abandonnez, qui fait injure à ses bontés, qui ne sert qu'à vous éloigner de lui, et à vous affliger, au risque même de vous décourager. Dites-vous donc souvent à vous-même : heureux les serviteurs que le Maître trouvera veillants à son arrivée! Ah, j'espère, avec la grâce de mon Dieu, j'espère être de ce nombre; quel bonheur sera-ce pour moi!

TROISIÈME POINT.

De la nécessité d'être toujours prêt à mourir.

I° Comprenons cette nécessité par un exemple familier. *Or, écoutez ceci; si un Père de famille savoit à quelle heure le voleur doit venir, il veilleroit certainement, et ne laisseroit pas percer sa maison.* S'il savoit le temps, il veilleroit dans ce temps-là; mais ne le sachant pas, que fait-il? Il a soin que sa maison soit toujours en bon état; avec cette précaution, il repose tranquillement. Si nous savions le temps où nous devons mourir, nous pourrions remettre vers ce temps-là à nous y préparer; mais ne le sachant pas, imitons ce père de famille, tenons notre conscience toujours en bon état, n'y laissons pas entrer, et beaucoup moins séjourner le démon notre ennemi, et le péché; ne soyons jamais dans un état où nous ne voudrions pas mourir. Lorsque notre conscience sera ainsi réglée, et qu'elle ne nous reprochera rien, nous pourrons dormir tranquillement, alors il pourra arriver que nous mourrions d'une mort subite, mais nous ne mourrons pas d'une mort imprévue. Hélas! quand il

s'agit de la conservation de ses biens, on est d'une attention infinie, on ne confie rien au hasard, aucune précaution ne pourroit être de trop; et quand il s'agit de notre ame et de son salut éternel, on hasarde tout, on ne prend aucune sûreté. On est tous les jours à la veille d'être éternellement réprouvé, et on vit tranquille.

IIo Comprenons la nécessité d'être toujours prêts à mourir par l'expérience journalière. *Tenez-vous donc aussi toujours prêts, parce que le Fils de l'Homme viendra à l'heure que vous ne savez pas.* La mort surprend par mille accidents imprévus. L'un est abîmé dans les eaux, l'autre dans les flammes; celui-ci tombe et se brise, celui-là est écrasé sous des ruines, sous un poids qui l'atterre; tel est tué par un ennemi, ou par un accident, et tel autre meurt d'un coup de sang, ou d'une apoplexie. Le même jour on les a vus et pleins de santé et privés de la vie; et ces accidents les surprennent, les uns en voyage, les autres dans leurs maisons; ceux-ci de jour, ceux-là de nuit. Combien de notre connoissance sont morts de la sorte! Etoient-ils prêts à mourir? Etoient-ils en état de grâce? Ah! grand Dieu! qu'une telle mort est terrible pour des personnes occupées du siècle, et que l'on n'y voyoit guère occupées du salut! La mort nous surprend par la maladie. On en ignore le temps. On s'occupoit d'affaire, de projets et d'intrigues; on vivoit dans les plaisirs, peut-être dans des habitudes criminelles; et lorsqu'on ne pensoit à rien moins, on est arrêté par la maladie; et quel temps pour se disposer à mourir! On en ignore la nature. On se flatte que cela ne sera rien,

on s'est tiré de maladies plus fâcheuses, d'autres se sont tirés de la même maladie; et dans cette espérance, on ne fait rien, on diffère dans la maladie comme dans la santé, et la mort vient. On en ignore le progrès. Après avoir craint la mort, et avoir fait quelques préparatifs, on vient à se porter mieux, l'espérance de la vie renaît, et avec elle souvent toutes les passions; et lorsqu'on se croit hors de danger, on retombe tout-à-coup, et on meurt. Ah soyons prêts, soyons prêts! Ne comprendrons-nous jamais l'importance de cet avis! L'expérience de tous les jours ne suffira-t-elle jamais pour nous désabuser? On meurt à l'heure qu'on y pense pas. Cet avertissenent répété tant de fois, et confirmé par tant d'exemples, ne fera-t-il jamais aucune impression sur nous? Si nous sommes surpris sans être prêts ce sera sans doute par notre faute, mais, hélas! faute que nous ne pourrons plus réparer!

III° Comprenons la nécessité d'être toujours prêts à mourir, par l'application que nous devons nous faire à nous-mêmes de cette vérité. *Alors Pierre lui demanda : Seigneur, est-ce à nous, ou à tout le monde que vous adressez cette parabole?* C'est une chose digne de compassion, de voir l'usage que l'on fait d'une vérité aussi frappante que l'incertitude de la mort, et de voir la manière dont elle l'applique. D'abord on l'applique, sans y manquer, et sans délai, aux affaires temporelles. On ne fait rien de quelque importance, sans prendre ses précautions contre les surprises de la mort. On a soin de dire tout, de faire écrire et signer tout, parce que, dit-on, on ne sait ce qui peut ar-

river, l'homme peut mourir à toute heure : et pour le salut, n'y a-t-il donc point de surprise à craindre, ou l'affaire n'est-elle pas assez importante? On l'applique encore volontiers aux autres; on l'annonce, on la prêche, on l'inculque aux autres, et on ne la prend pas pour soi. On connoît le foible tempérament, la santé infirme de cette jeune personne; on voit l'âge avancé et défaillant de cette autre, et l'on dit : Ils devroient bien songer à mourir; et nous, n'y devons-nous point songer? On se l'applique à soi-même, d'une manière vague, indécise et inefficace. On fait quelquefois cette réflexion, qu'on ne sait point quand on mourra, après quoi on se tranquillise; comme si l'on savoit du moins quand on ne mourra pas; et il arrive qu'après tant d'avertissements, après tant de réflexions, on meurt encore sans être prêt.

Prière C'est à moi, en particulier, que s'adresse cette instruction. Sans plus différer, je vais donc commencer à me mettre dans l'état où je voudrois mourir, dans la pratique des vertus, des mortifications et des exercices de piété, dans laquelle je voudrois expirer; en un moment! à faire ce que je voudrois avoir fait à la mort. C'est trop tarder, c'est trop risquer que d'attendre davantage. Ainsi soit-il.

CLXIII^e. MÉDITATION.

Cinquième suite du discours de Notre-Seigneur devant le Peuple.

Parabole de l'Econome.

Considérons, 1°. l'Econome fidèle; 2°. l'Econome infidèle; 3°. la différence qu'il y a entre les serviteurs infidèles. *Luc.* 12. 42-48.

PREMIER POINT.

De l'Econome fidèle.

1° SES devoirs. *Le Seigneur répondit : qui est le serviteur fidèle et prudent, que le seigneur a établi sur ses serviteurs, afin de leur donner dans le temps leur mesure de bled?* Quiconque a quelque domination ou pouvoir sur les autres, est ici représenté sous la parabole de cet Econome. Tels sont les pères de famille, les maîtres, les magistrats, les princes et surtout les pasteurs, les supérieurs ecclésiastiques et les directeurs des ames. Le premier devoir de l'Econome, c'est la fidélité, qui consiste à ne se rien approprier des biens que le maître lui a confiés, à ne pas se regarder comme en étant lui-même le Maître; à ne pas y chercher sa gloire, son plaisir, son profit particulier, mais la gloire, le bon plaisir et l'intérêt du maître. Le second, c'est la prudenee, ou la science propre de son état. Il

doit savoir tout ce qui est nécessaire pour faire valoir le bien de son maître, il doit connoître quels travaux il convient de faire, il en doit faire la répartition sur ceux à qui il commande, et donner à chacun d'eux un travail proportionné à ses talents et à ses forces. Le troisième, c'est l'exactitude à pourvoir aux besoins de ceux qu'il emploie, en leur donnant dans le temps marqué la mesure nécessaire à leur nourriture; c'est-à-dire, en leur fournissant tous les moyens, toutes les commodités, toutes les instructions, toutes les exhortations, en un mot, tout ce qui peut les engager, les animer à bien s'acquitter de leurs devoirs; et il doit leur fournir ces secours, non dans le temps qui lui sera commode, et qui lui agréera, mais dans le temps prescrit, et lorsqu'ils en ont besoin. Comment dans notre état remplissons-nous ces devoirs à l'égard de ceux dont Dieu nous a confié la conduite? Hélas! où se trouve-t-il cet économe fidèle, prudent et attentif? Que le nombre en est petit, en comparaison de ceux qui sont infidèles, imprudents et négligents! Ne suis-je point du nombre de ces derniers?

II° Le bonheur de l'Econome fidèle. *Heureux ce serviteur, si son Maître à son arrivée le trouve agissant de la sorte!* C'est-à-dire, s'il le trouve remplissant actuellement tous ses devoirs; mais pour cela il doit les remplir, 1°. avec constance, et sans interruption. Il faut qu'il ne se laisse pas vaincre par les difficultés, abattre par le dégoût, surmonter par la paresse, ni distraire par des soins étrangers. 2°. Avec application et et sans négligence. Il faut qu'il continue de travailler sans cesse et sans relâche. Il doit con-

tinuer avec le même zèle, avec la même ardeur, avec le même soin qu'il a commencé, afin que le Maître en arrivant ne le trouve pas, ou ne faisant pas tout, ou faisant mal ce qu'il fait. 3°. Avec persévérance, et sans rien abandonner. Il doit continuer de travailler avec soin jusqu'au dernier soupir, sans jamais quitter le poste où Dieu l'a mis, soit par légèreté, soit par ennui, soit par amour du repos ; ou s'il n'est plus en état de le garder, soit que les infirmités ou la caducité le rendent incapable d'en remplir les fonctions, il doit en cela reconnoître et suivre la volonté du maître, qui sans doute à son arrivée seroit mécontent de le trouver dans un poste où il ne pouvoit plus lui être utile, et qu'il n'auroit gardé que pour jouir des avantages qui y sont attachés, sans pouvoir en remplir les devoirs.

III° La récompense de l'Econome fidèle. *Je vous le dis en vérité que son Maître lui donnera l'administration de tous ses biens.* le Maître qui à son arrivé trouvera l'économe de sa maison s'acquittant parfaitement de ses devoirs, lui en témoignera sa satisfaction, et pour récompense de sa fidélité et de sa prudence, il l'élevera à un rang supérieur, et lui donnera l'administration générale de tous les biens qu'il possède. Voilà la récompense que peuvent donner les maîtres de la terre, et que peuvent espérer ceux à qui ils ont confié une partie de leurs possessions ; mais le Maître du Ciel, que fera-t-il ? Ah ! que nous promet-il lui-même ? la possession de tous ses biens, la possession de son Royaume, la possession de lui-même. O récompense bien digne de nos travaux et de notre persévérance.

SECOND POINT.

De l'Econome infidèle.

I° Son crime. *Mais si au contraire ce serviteur dit en lui-même : mon Maître n'est pas prêt à venir, et qu'il se mette à battre les serviteurs et les servantes, à manger, à boire et à s'enivrer.* Le crime de cet économe, infidèle par rapport à son Maître, c'est d'oublier qu'il en a un, c'est d'oublier que ce Maître doit revenir, ou de se persuader qu'il ne reviendra pas sitôt. La négligence dans les exercices spirituels, l'omission de l'Oraison, de la méditation, de la lecture spirituelle, l'oubli de Dieu, l'oubli de la mort, de ses surprises et de ses suites, sont la première faute que nous faisons et la source de toutes les autres. On vit comme si on ne devoit pas mourir, ou l'on vit comme si la mort étoit toujours pour nous dans le même éloignement. Le crime de cet économe infidèle par rapport aux autres serviteurs, c'est de les maltraiter. Qui a oublié Dieu et le compte qu'il doit lui rendre, ne suit plus envers le prochain d'autre règle que la passion. L'usage que l'on fait de son pouvoir, de son autorité, devient alors une injustice continuelle. On soutient, on favorise, on comble de biens ceux qui nous flattent, et l'on ne craint pas d'inquiéter, de chagriner, d'humilier, de molester en mille manières ceux qui nous déplaisent. Mais le Maître voit l'injure que l'on fait à ceux-ci, il entend leurs gémissements, et il les vengera des mépris, des outrages et des mauvais traitements qu'ils auront reçus de l'économe

infidèle. Enfin le crime de ce méchant serviteur, par rapport à lui-même, c'est de se livrer au luxe et à l'oisiveté, au jeu et à la bonne chère, à la crapule et à la débauche; et d'employer à satisfaire ses passions les biens que lui a confiés son maître, et qui étoient destinés à des usages bien différents.

II° Le malheur de l'Econome infidèle. *Le Maître de ce serviteur viendra au jour qu'il ne s'y attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas.* Ce Maître viendra, son retour est inévitable, et qu'il sera terrible pour celui qui aura à rendre compte de tant de malversations ! Ce Maître viendra le jour où l'on ne l'attend pas, dans un âge où l'on croyoit qu'il n'y avoit encore rien à craindre, dans un temps où l'on formoit encore de vastes projets de fortune, de plaisirs, d'élévation. Ce Maître viendra à l'heure que l'on ignore, peut-être, hélas, dans le moment même où l'on se livre avec le plus de sécurité à ce qui doit attirer les plus rigoureux châtiments. Voilà donc la réponse à la question de saint Pierre : tous doivent veiller et se tenir continuellement sur leurs gardes. Cette vérité est adressée à tout le peuple, et encore plus particulièrement aux Pasteurs du peuple. Ah ! qu'il seroit triste et malheureux pour celui qui doit animer les autres à se tenir prêts, et qui plusieurs fois en effet les y a exhortés, de ne s'être pas tenu prêt lui-même et de s'être laissé surprendre !

III° Le châtiment de cet Econome infidèle. *Et il le séparera et lui donnera pour partage d'être au rang des serviteurs infidèles.* Son châtiment sera d'abord d'être séparé pour jamais de la com-

pagnie des bienheureux, où il auroit tenu un rang distingué parmi tant de zélés Pasteurs qui ont eu part aux travaux, et qui ont maintenant part à la gloire des premiers Apôtres. Ce sera d'être relégué et confondu avec les serviteurs infidèles, avec les mauvais chrétiens, les hérétiques, les juifs, les idolâtres, les démons. Quelle société pour un ministre de Jésus-Christ, pour un successeur des Apôtres! Ce sera enfin d'avoir part à leurs supplices, et d'en souffrir de plus grands encore dans les mêmes feux et dans la même éternité.

TROISIÈME POINT.

Différence entre les serviteurs infidèles.

I° Du plus coupable. *Le serviteur qui aura connu la volonté de son maître, et qui ne se sera pas tenu prêt, et n'aura pas agi selon sa volonté, sera battu rudement.* Celui-là sans doute est le plus coupable, qui ayant été admis à la confidence du Maître, ayant été instruit de ses desseins, ayant su ses intentions et connu ses volontés, n'en n'a tenu aucun compte, n'a rien fait de ce qu'il lui avoit prescrit, et a également méprisé son autorité, ses récompenses et ses menaces; aussi celui-là sera-t-il châtié avec plus de rigueur et de sévérité. Tels étoient les Juifs au temps de Notre-Seigneur en comparaison des Gentils. Ils étoient instruits de la Loi de Dieu et de la promesse qu'il avoit faite d'envoyer au monde un Sauveur, et au lieu de se préparer à le recevoir, ils l'ont crucifié. Tels sont aujourd'hui les chrétiens en comparaison des infidèles. Tels sont parmi les chrétiens, les Ecclésiastiques,

les Religieux, les personnes élevées avec plus de soin et mieux instruites, en comparaison du peuple grossier, peu capable d'instruction, et peu à portée d'en recevoir. Si donc nous négligeons d'exécuter les volontés de notre Maître qui nous sont si bien connues, avouons que nous sommes du nombre des plus coupables, et que les châtiments les plus rigoureux nous sont dus.

II° Du serviteur moins coupable. *Mais celui qui n'aura pas connu la volonté de son maître et qui fait des choses qui méritent châtiment, sera battu moins sévèrement.* Celui-là sans doute est moins coupable, qui n'ayant pas été admis dans les secrets de son Maître, et ne sachant point en détail ses intentions et ses volontés, ne laisse pas de faire des choses qui méritent châtiment : il sera châtié, mais moins rigoureusement que le premier. Tels étoient au temps de N.S., les Gentils, en comparaison des Juifs; tels sont aujourd'hui les infidèles en comparaison des chrétiens. Si Jésus-Christ ne leur a point été annoncé, ils ne seront point punis de ne l'avoir point connu et adoré; mais ils seront punis de ce qu'ils auront fait contre la lumière naturelle de leur raison et leur conscience. Ils sont à plaindre dans leur ignorance, et c'est-là un mystère des profondeurs de la science et de la sagesse de Dieu ; mais il sont coupables dans leurs désordres. Pour nous, plus favorisés qu'eux par une grâce que nous n'avons pu mériter, et que nous ne saurions jamais assez estimer, si nous n'en profitons pas, nous sommes infiniment coupables, et notre châtiment sera à proportion plus rigoureux que le leur. Ah ! quel malheur pour moi, si après avoir reçu la lumière de la foi, je venois à être damné avec

les païens, et mille fois plus tourmenté qu'eux!

IIIᵒ Règle générale du jugement de Dieu. *Or, on exigera beaucoup de celui à qui on aura donné beaucoup, et l'on fera rendre un beaucoup plus grand compte à celui à qui on aura confié beaucoup de choses.* Qu'on nous ait donné beaucoup, ou qu'on nous ait donné peu, on nous demandera compte de tout, on nous demandera l'usage, l'emploi, le profit de tous les biens qu'on nous a donnés, naturels et surnaturels, et du temps que nous en avons joui. Le compte que nous aurons à rendre sera d'autant plus rigoureux que l'on nous aura donné davantage. Telle est la réponse entière que Notre-Seigneur fit à la question de saint Pierre : réponse qui mérite nos réflexions les plus profondes, dans quelque état que nous soyons; réponse qui a fait trembler les plus grands Saints, qui les a fait fuir et se cacher dès qu'on songeoit à les élever à quelques dignités, ou qui ne leur a permis de les accepter que par obéissance et pour ne pas résister, à la volonté de Dieu, mais non pas encore sans gémir, sans pleurer, sans trembler. Ah! qui les reçoit autrement ne connoît guère le rigoureux compte qu'il en faudra rendre!

PRIÈRE. O mon Dieu, quel compte n'exigerez-vous donc pas de moi, lorsque je paroîtrai devant vous! Ayez pitié de moi, ô mon Sauveur, ayez pitié de moi, je vais m'appliquer plus que jamais et me préparer à votre avénement, afin qu'il ne me surprenne pas. Je vais observer tous mes pas, peser toutes mes actions et compter toutes mes paroles, afin de faire un usage saint et fidèle des lumières, des talents, de l'autorité et de tous les biens que j'ai reçus de vous.

Ainsi soit-il.

CLXIVe. MÉDITATION.

Sixième suite du discours de Notre-Seigneur, devant le peuple.

De la venue de Jésus-Christ.

Le divin Sauveur nous instruit ici, 1°. des effets ; 2°. de la connoissance de sa venue ; 3°. du Jugement particulier qu'il exercera. *Luc.* 12. 39-49.

PREMIER POINT.

Des effets de la venue de Jésus-Christ.

I° Du feu que Jésus-Christ a apporté sur la terre. *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je désire, sinon qu'il soit allumé !* Quel feu Jésus-Christ a-t-il apporté sur la terre ? Le feu de l'amour divin, pour enflammer les cœurs, le feu du zèle de la gloire de Dieu, pour la conversion des pécheurs et la satisfaction des ames, le feu de la persécution pour purifier et perfectionner la vertu.

I° Le feu de l'amour divin. O Jésus, vous avez apporté ce feu sacré sur la terre, vous voulez qu'il y brûle et qu'il enflamme tous les cœurs : pourquoi donc mon cœur est-il si froid, si languissant ? Pourquoi ce feu n'y pénètre-t-il pas ? Ne le consume-t-il pas? vous voulez qu'il s'y allume, c'est donc moi qui ne le veux pas. Mal-

heureux que je suis, j'aime mieux livrer mon cœur à mille objets terrestres qui l'avilissent, le dégradent et le consument, à un amour profane qui le corrompt, le tourmente et le déchire, que de le laisser enflammer de l'amour de Dieu qui feroit sa joie, et son bonheur. Je reconnois mon crime et ma folie. Souffrez, ô mon Sauveur, que je vous offre aujourd'hui ce cœur tout corrompu qu'il est, que je vous prie de le purifier de tout ce qui peut vous y déplaire, et d'y allumer le feu céleste que vous êtes venu apporter sur la terre. Vous le voulez, je le veux aussi; soutenez la volonté que vous m'inspirez, et dans laquelle je veux mourir, d'être entièrement à vous, et la résolution où je suis d'arracher de mon cœur tout ce qui pourroit être contraire au progrès de votre amour! 2°. Le feu du zèle: qui n'a point ce zèle pour le prochain, n'a point l'amour de Dieu. Or, comment l'exerçons-nous chacun selon notre état? Le zèle est un feu qui brûle de toutes parts qui surmonte les obstacles, qui ne se ralentit et ne s'éteint pas, qui croît et se fortifie sans cesse. 3°. Le feu de la persécution: si la piété dont nous faisons profession, si le zèle que nous exerçons nous attirent d'injustes persécutions, réjouissons-nous en; ce feu nous est nécessaire, et c'est la volonté du Seigneur qu'il s'allume et qu'il nous purifie: gardons-nous de chercher à l'éteindre, en nous relâchant de nos devoirs.

II° Du baptême dont Jésus-Christ a été baptisé. *Je dois être baptisé d'un baptême, et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse.* 1e. Quel a été ce baptême? Le baptême de son sang dont il a été inondé, un déluge de dou-

leurs de toute espèce, où il a été submergé. O Jésus, pouvons-nous y penser, sans être attendris et sans vous aimer! 2°. Pourquoi a-t-il reçu ce baptême? Pour être le premier consumé par le feu qu'il est venu apporter sur la terre, et pour nous montrer comment nous-mêmes devrions en être consumés. Il a été dans sa passion et dans sa mort la victime de l'amour qu'il avoit pour Dieu son Père, dont il vouloit réparer l'offense; la victime de son zèle pour nous qu'il vouloit délivrer de l'enfer; la victime de la haine de ses ennemis qu'il vouloit nous apprendre à supporter comme lui. 3°. D'où venoit cette espèce de violence que souffrit Jésus-Christ jusqu'à ce que ce baptême eût été accompli? Elle venoit de son amour, et du désir ardent qu'il avoit d'acheter son sacrifice pour notre rédemption. Le peu de temps qu'il avoit à attendre, paroissoit trop long à l'ardeur, de sa charité, et ce délai étoit pour lui un supplice continuel. Ah! quel amour, quel zèle! Que Jésus est aimable! Comment ne brûlons-nous pas d'amour pour lui et de zèle pour sa gloire!

III° De la division que Jésus-Christ a apportée sur la terre. *Croyez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre? Non; je vous le déclare, mais la division. Car s'il se trouve cinq personnes dans une même maison, elles seront divisées trois contre deux, et deux contre trois. Le père sera en division avec le fils, et le fils avec le père, la mère avec la fille, et la fille avec la mère, la belle-mère avec la belle-fille, et la belle-fille avec la belle-mère.* Les Apôtres et les chrétiens des premiers siècles furent les

victimes de cette division. A l'exemple de Jésus-Christ, embrasés de l'amour de Dieu et du zèle des ames, ils succombèrent comme lui sous le glaive de la persécution. Dans la même famille composée de cinq personnes, on en vit trois contre deux, et deux contre trois; et tout ce que Notre-Seigneur dit ici, n'est que la prédiction des événements que nous retrouvons dans l'histoire. Les temps de cette persécution sanglante sont finis. Le monde par une merveille inouie, à force d'égorger des chrétiens, est devenu chrétien lui-même, et le sang des martyrs a cimenté les fondements de la religion pour laquelle ils sont morts. Aujourd'hui, dans l'univers, on professe le christianisme, il n'y a plus de division sur ce point. Mais celui qui aime Dieu, et qui s'emploie avec zèle auprès du prochain, ne se tromperoit-il pas, s'il s'attendoit à jouir d'une paix entière? Ah! il faut encore de la division, de la séparation. Les bons doivent se déclarer hardiment, et quelquefois se séparer entièrement. Les méchants ne manquent guère de leur côté de persécuter les bons, et de se séparer d'avec eux. Terrible séparation, qui est l'image et le commencement de celle qui se consommera au dernier jour, et qui sera éternelle. Ne craignons donc pas cette séparation, ne craignons pas que les pécheurs se séparent de nous; et, si cela est nécessaire à notre salut, séparons-nous d'eux!

SECOND POINT.

De la connoissance de la venue de Jésus-Christ.

I° De l'application qu'ont les hommes aux choses passagères de ce monde. *Il disoit aussi au peuple : lorsque vous voyez un nuage du côté du couchant, vous dites aussitôt que la pluie ne tardera pas à venir, et elle vient. Et quand le vent du midi soufle, vous dites qu'il fera chaud; et cela arrive. Hypocrites, vous savez si bien juger de ce que présage ce qui paroît au Ciel et à la terre, comment donc ne reconnoissez-vous point le temps où nous sommes?* On est prudent dans les affaires temporelles, on est habile dans les sciences humaines, on connoît le Ciel et la terre, par rapport ou aux intérêts, ou aux amusements du siècle, on examine le cours des astres, on prédit leur rencontre, on pronostique les saisons, on annonce les événements, on raisonne sur tout, et on se fait honneur de sa science et de ses lumières. Que de connoissances inutiles! Que de soins superflus! O hommes vains et superficiels, vous occuperez-vous toujours de chimères, et négligerez-vous toujours les vérités essentielles!

II° L'inapplication des hommes aux choses de Dieu. *Comment donc ne reconnoissez-vous pas le temps où nous sommes?* Ce temps pour les Juifs étoit celui de la venue du Messie. Les miracles que Jésus opéroit, les oracles des Prophètes qui s'accomplissoient en lui, la date des événements soigneusement marquée dans les saints Livres, l'attente où ils étoient eux-mêmes

de l'arrivée prochaine de leur Libérateur, tout les avertissoit de réfléchir sur ce qui se passoit, d'examiner ce qui étoit écrit, et de reconnoître qu'ils étoient arrivés à l'heureux terme de leur délivrance, et que Jésus-Christ étoit leur Sauveur. Mais ils ne songèrent à rien moins ; ils méconnurent le Messie qu'ils faisoient profession d'attendre, ils le persécutèrent; ils le crucifièrent. Ce temps que Notre-Seigneur avertit de discerner, et auquel il nous exhorte de réfléchir, est encore pour nous le temps de son premier avénement, le temps de sa grâce et de sa miséricorde, le temps où il nous presse de revenir à lui, où il nous offre ses mérites et le prix de notre Rédemption. Ce temps est celui de notre vie présente. Mais ce temps précieux qui nous est donné pour connoître Dieu et le servir, pour amasser les trésors de vertus et de mérites, ce temps si court de l'usage duquel dépend l'éternité, à quoi l'employons-nous?

III° De la manière de réparer notre négligence. *Comment*, ajoute Jésus-Christ, *n'avez-vous point de discernement pour juger par vous-mêmes ce qui est juste?* Au lieu de nous occuper d'objets étrangers, tournons nos regards sur nous-mêmes. Commençons par nous examiner, ensuite jugeons-nous avec justice, et enfin, exécutons sur nous-mêmes le triste jugement que nous aurons porté. Hélas! connoissons-nous Jésus-Christ, croyons-nous en lui? Sommes-nous dans son Eglise, dans cette Eglise, qui, par une succession non-interrompue, remonte jusqu'à lui? Notre vie est-elle conforme à notre foi? Sommes-nous justes envers Dieu? jugeons-en par nous-mêmes : voudrions-nous

être servis comme nous le servons? Sommes-nous justes envers le prochain? Jugeons-en par nous-mêmes : voudrions-nous qu'on nous traitât comme nous le traitons? Sommes-nous justes envers nous-mêmes? Jugeons-en par nous-mêmes, par notre conscience, et par nos remords. Hélas! je suis injuste, Seigneur je suis pécheur, et je dois plus que tout autre faire pénitence; mais une pénitence qui réponde au nombre et à l'énormité de mes péchés. Voilà le juste jugement que nous devons porter contre nous-mêmes et que nous devons exécuter. En vain cachons-nous nos désordres aux hommes, en vain nous écartons-nous des sentiers de la justice; si nous refusons d'y entrer de nous-mêmes, le juste Juge nous y fera rentrer malgré nous. Il démasquera notre hypocrisie, il manifestera nos crimes, il les jugera dans sa justice, et les punira du juste supplice dont il les jugera dignes, qui sera le feu éternel de l'enfer. Ah! prévenons ce terrible Jugement, tandis que nous en avons le temps, recourons à sa miséricorde et à la pénitence, et de nous-mêmes mettons-nous dans l'ordre de sa justice.

TROISIÈME POINT.

Du Jugement particulier qu'exercera J.-C.

Notre-Seigneur nous l'annonce ici sous une parabole dont on ne peut bien prendre le sens si on n'en connoît tous les personnages. *Lors que vous allez devant le Prince avec celui qui est votre partie, tâchez de sortir d'affaire avec lui, pendant que vous êtes dans le chemin, de peur qu'il ne vous traîne devant le Juge, et que*

le Juge ne vous livre au Ministre de la Justice, et que celui-ci ne vous mette en prison; car je vous assure que vous ne sortirez point de là que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole.

I° Du Prince et de ceux qui se rendent chez lui. Ce prince, c'est Dieu même qui nous appelle à sa Cour; et c'est nous tous qui allons devant lui. Nous y allons pour être admis au nombre de ses courtisans, et régner éternellement avec lui. Notre vie n'est qu'un acheminement continuel vers la Cour de ce Roi immortel des siècles. Chaque jour, chaque moment où nous vivons, est un pas que nous faisons pour nous y rendre, sans que nous sachions si nous en sommes encore loin, ou si nous en sommes près. Mais ce qu'il y a bien à considérer, c'est que nous allons avec notre partie adverse, et qu'elle peut en arrivant nous fermer l'entrée de la Cour, renverser toutes nos espérances.

II° Du Juge et de l'Exacteur. Le Juge, c'est le Fils du Prince, c'est le Fils de Dieu; et l'Exacteur ou le Ministre de la Justice, c'est le démon. C'est donc Jésus-Christ lui-même qui, au moment de notre mort, jugera de notre sort éternel. Juge éclairé à qui rien n'échappera, Juge sévère que rien ne fléchira, Juge puissant à qui rien ne résistera, Juge juste qui décernera aux vertus les récompenses qu'il a promises, et aux péchés les châtiments dont il nous a menacés; au péché véniel un châtiment temporel, au péché mortel un supplice éternel. Hélas, je touche au moment qui va me présenter à mon Juge! Que vais-je devenir pécheur que je suis, débiteur insolvable, couvert de mille crimes?

III° De la partie adverse. Notre partie adverse, c'est la concience, c'est notre prochain, c'est le prince, c'est le juge même que nous avons offensé. Dans ce Jugement, Jésus-Christ sera tout à la fois le Juge, le témoin, l'accusateur et la partie offensée. Que ce Jugement doit donc être terrible pour les pécheurs ! Mais, ô bonté infinie de Dieu, Jésus lui-même nous apprend le moyen d'en éviter la rigueur ; et c'est tandis que nous sommes dans la voie, tandis que nous jouissons de de cette vie, de nous accorder avec lui. C'est lui qui nous y invite et nous presse : bien plus, il nous offre lui-même les moyens de nous acquitter entièrement envers lui, son sang, sa mort, ses mérites, ses grâces, ses Sacrements, ses miséricordes. O hommes insensés ; à quoi pensez-vous donc de ne pas profiter d'une offre si généreuse, si avantageuse, si pleine de tendresse et d'amour, qui ne tend qu'à vous ouvrir les portes du Ciel, afin qu'aussitôt après votre trépas, vous puissiez y entrer sans obstacle et ne recevoir qu'un jugement favorable !

Prière. Accordons-nous, Seigneur, avant que je paroisse devant vous. Je vais m'accuser à votre Ministre et me purifier dans votre Sang, je vais rendre à mon prochain ce que j'ai à lui, me réconcilier avec celui que j'ai offensé, ou qui m'a offensé ; je vais mener une vie chaste, humble, pieuse et pénitente ; je vais régler ma conduite selon les devoirs de mon état, et les commandements de votre sainte Loi ; je vais marcher en votre présence et avec vous, non comme avec ma partie adverse, mais avec vous comme avec mon Maître que j'aime avec tendresse, et que je veux servir avec ardeur, afin

de ne trouver un jour en vous, ô mon Dieu et mon Juge, qu'un Médiateur et un Sauveur ! Ainsi soit-il.

CLXVe. MÉDITATION.

Fin du discours de Notre-Seigneur devant le peuple.

Morts funestes, et parabole du figuier.

La Justice de Dieu nous presse de faire pénitence ; 1°. elle nous presse par des effets sensibles que Dieu nous montre ; 2°; elle nous presse par des démarches secrètes que Jésus nous révèle. *Luc.* 13. 1-9.

PREMIER POINT.

La Justice de Dieu nous presse de faire pénitence par des effets sensibles que Dieu nous montre.

1° EXAMINONS combien ces effets sont fréquents. *En ce même temps quelques-uns vinrent dire à Jésus ce qui étoit arrivé à des Galiléens dont Pilate avoit mêlé le sang avec celui de leurs victimes. Et Jésus leur dit : Pensez-vous que ces Galiléens fussent les plus grands pécheurs de la Galilée, parce qu'ils ont été traités de la sorte ? Non, je vous en assure ; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même manière. Pensez-vous aussi que ces dix-huit personnes sur qui la tour de Siloé est tombée, et qu'elle a écrasées, fussent les plus coupables de*

tous les habitants de Jérusalem? Non, je vous en assure; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même sorte. Dans le temps où Jésus parloit au peuple, on lui annonça que Pilate venoit de faire massacrer dans le Temple de Jérusalem un nombre de Galiléens qui étoient venus y offrir leurs sacrifices. Au récit de ce tragique événement, Jésus en joignit un autre, et rappela le souvenir de celui qui étoit arrivé dans la même Ville, lorqu'une tour de la fontaine de Siloé tomba, et écrasa dans sa chute dix-huit personnes. Combien de semblables accidents qui nous sont connus, sont arrivés, ou à des particuliers, ou à des milliers de personnes tout à la fois? rappelons-en le souvenir, et disons-nous à nous-mêmes: sur quoi donc est fondée la sécurité avec laquelle je vis? Ce qui est arrivé à tant d'autres, ne peut-il pas m'arriver à tous moments? ils ne s'y attendoient pas plus que moi; ils vivoient en assurance comme moi, et cependant ils ont été surpris, et ils sont morts sans avoir eu un seul moment pour se reconnoître. Et comment, au milieu de tant de périls qui m'environnent, puis-je me déterminer à pécher? Comment puis-je vivre dans le péché et y rester un seul moment? Mais, dira-t-on, tout le monde ne meurt pas d'accident. Non; mais j'en puis mourir, et que m'importe que les autres meurent autrement, si je viens à mourir de la sorte?

II° Observons combien ces effets sont terribles. Lorsqu'on apprend de pareils événements, chacun en raisonne en sa façon. Ceux-ci en parlent d'une manière toute païenne; ils ne

voient en cela qu'un concours de causes naturelles, et un effet du hasard, sans penser que tout est soumis à la providence de Dieu, et qu'il n'y a point de hasard, qu'en toutes choses, la volonté du Seigneur s'exécute, et que tous ses jugements sont pleins d'équité. Ceux-là les considèrent d'une manière tout humaine : ils pleignent celui qui a péri si malheusement ; ils songent au renversement de sa fortune, et à la désolation de sa famille, sans penser à son ame et à son éternité. Hélas ! dans quel état étoit-elle cette ame ? étoit-elle en état de grâce ou de péché mortel ? Voilà en un moment son sort éternel décidé, et voilà ce qui fait trembler. Mais si c'eût été moi-même qui eusse péri à sa place, dans quel état me serois-je trouvé ? Combien de fois ai-je été en tel état que si le même accident me fût arrivé, j'étois perdu, j'étois damné ! Dieu ne l'a pas permis, et quelle est ma reconnoissance ? Je suis encore incertain de ce qui m'arrivera, et quelle est ma crainte, quelles sont mes précautions? Veux-je risquer encore ? Ah ! si je suis surpris, que pourrai-je accuser que moi-même, et que me restera-t-il qu'un désespoir éternel ? D'autres enfin, en raisonnent d'une manière supertitieuse, et c'étoit le défaut des Juifs : ils s'imaginoient que ceux qui périssoient de la sorte étoient toujours les plus grands pécheurs d'une ville, d'une nation : mais Notre-Seigneur leur fait voir quelle est cette erreur. Ne jugeons personne, et tremblons pour nous. Dieu, par le même accident, punit l'Impie et récompense le Juste ; tout dépend de l'état où chacun se trouve, et c'est à

chacun de nous à tenir toujours sa conscience dans l'état où il voudroit mourir.

III° Considérons combien ces effets sont instructifs. Ne réfléchissons sur ce qui arrive aux autres, que pour en tirer des instructions pour nous-mêmes. C'est ainsi que Notre-Seigneur, après avoir détruit le faux préjugé du peuple sur ces sortes d'accidents, ajouta : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même sorte*, vous aurez tous un sort semblable. Ces paroles étoient pour les Juifs une prédiction, qui, par leur impénitence, fut bientôt suivie de l'événement, lorsque presque toute cette nation perfide périt par le fer des Romains, ou fut ensevelie sous les ruines de la ville et du temple de Jérusalem. Que de malheurs publics et particuliers la pénitence ne pouroit-elle pas détourner ! Prenons exemple sur les autres ; nous sommes peut-être plus coupables qu'eux, et notre sort sera semblable au leur. Prenons du moins exemple sur nous-mêmes, et si nous commençons déjà à ressentir les effets de la colère de Dieu, hâtons-nous de l'apaiser par la pénitence, et de détourner de dessus nos têtes les derniers malheurs qui sont peut-être prêts à y fondre. Si les hommes sont sourds à cette voix, et croissent tous les jours en méchanceté, n'en soyons que plus ardents à faire pénitence pour nous et pour eux. Dieu pardonne quelquefois aux coupables en faveur des Justes; mais si sa justice éclate, nous ne perdons pas notre récompence. Fussions-nous enveloppés dans les mêmes malheurs, notre vertu en deviendra plus pure, fussions-nous ensevelis sous les mêmes ruines, notre salut éternel en sera la récompense.

SECOND POINT.

La justice de Dieu nous presse de faire pénitence, par des démarches secrètes que Jésus nous révèle.

La menace que Jésus venoit de faire au peuple, en deux mots, il l'étendit dans une parabole, où il nous découvrit des secrets importants. *Il ajoute ensuite cette parabole. Un homme avoit un figuier, planté dans sa vigne, et venant pour y chercher du fruit, il n'y en trouva pas. Alors il dit à son vigneron : il y a déjà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier, sans y en trouver; coupez-le donc. Pourquoi occupe-t-il encore la terre? Le vigneron lui répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année, pendant laquelle je labourerai à l'entour, et j'y mettrai du fumier; peut-être portera-t-il du fruit, sinon vous le ferez couper.* Notre-Seigneur finit son discours par cette parabole, dont il abandonna l'interprétation aux recherches de ses auditeurs. Nous devons nous l'appliquer à nous-mêmes, et nous y trouverons six motifs de faire une prompte pénitence.

I° Les bienfaits dont Dieu nous a prévenus. *Un homme avoit un figuier planté dans sa vigne.* Ce figuier étoit le peuple Juif sur la terre et au milieu des Nations; c'étoit Jérusalem au milieu du peuple choisi dont elle étoit la maîtresse et la capitale. Ce figuier, c'est nous-mêmes, entés en Jésus-Christ par le baptême, plantés dans son Eglise par la foi, peut-être associés à son Sacerdoce par la prêtrise, peut-être incorporés dans un saint Ordre par la profession,

admis dans une sainte maison par une ferveur spéciale. Or, dans quelque état, que nous soyons, nous y avons été cultivés avec soin, arrosés des grâces du Ciel, prémunis contre les scandales et la corruption du monde. Nous nous glorifions même de tous ces avantages; mais songeons-nous à remercier celui de qui nous les tenons? Songeons nous à y répondre en portant des fruits tels qu'il a droit de les attendre de nous? Nous persuadons-nous que tant de bienfaits ne nous imposent aucune obligation? Pensons-nous qu'après que la bonté de Dieu s'est répandue sur nous avec tant de profusion, sa justice n'ait rien à nous demander?

II° Notre ingratitude envers Dieu. *Et venant pour y chercher du fruit, il n'y en trouva pas.* Tel fut l'état de la nation juive, tel fut celui de l'ingrate Jérusalem au temps du Messie : n'est-ce pas le nôtre? Ce figuier stérile n'est-il pas la figure de notre ingratitude et de notre stérilité? Où sont les fruits que nous avons portés? Où sont les bonnes œuvres que nous avons faites? Quelle vertu le Seigneur peut-il aujourd'hui trouver en nous? Hélas! au lieu des fruits de vertu, peut-être n'avons-nous produit que des fruits de péchés!

III° La patience du Seigneur à notre égard. *Alors il dit à son vigneron : il y a déjà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier sans y en trouver.* C'étoit la troisième année qui couroit depuis que Jésus avoit commencé à prêcher publiquement la pénitence, et ni la Nation ni la capitale n'avoient point encore commencé à la faire. Nous ne les comptons pas, mais Dieu les compte ces années que nous passons dans l'oisi-

veté, dans la dissipation, dans l'oubli de nos devoirs, de notre salut, de notre perfection et dans une entière stérilité. Nous oublions ce que nous devons à Dieu, mais il ne l'oublie pas; nous vivons comme si nous ne lui devions rien, mais il vient chercher ce dont nous lui sommes redevables. Il attend depuis long-temps que nous portions des fruits dignes de tous les soins qu'il a pris de nous, et depuis long-temps nous trompons son attente. Eh, où en serions-nous, s'il nous avoit châtiés dès que nous avons cessé de lui être fidèles! Ah! quelle patience de nous avoir supportés si long-temps; non-seulement trois ans, mais vingt, trente et peut-être davantage! L'enfer en a murmuré, les démons s'en sont plaints, les réprouvés, dont plusieurs sont moins coupables que nous, dont quelques-uns ont été nos complices, en ont blasphémé, et nous, nous n'en sommes pas touchés, nous n'en sommes pas pénétrés de reconnoissance!

IV° La justice de Dieu. *Coupez donc cet arbre, dit le Maître au vigneron. Pourquoi occupe-t-il encore la terre?* Où étions-nous, que faisions-nous lorsque Dieu a prononcé cet arrêt contre nous. De quel effroi eussions-nous été saisis, si nous avions entendu ces foudroyantes paroles! Malheureux que je suis, c'est peut-être aujourd'hui que Dieu va les prononcer, et que sa justice lassée de mes scandales, de mes négligences, de mon inutilité, va donner l'ordre absolu de m'arracher d'un terrein qu'un autre occupera plus utilement que moi, qu'elle va ordonner de me retrancher d'un corps que je déshonore, m'ôter une vocation que je souille, une foi que je profane, une vie dont j'abuse

Ah! Seigneur, c'en est fait, je commence, je vais rentrer en moi-même et m'humilier; je vous demande grâce, ô mon Sauveur!

V° La miséricorde de Dieu. *Mais le Vigneron lui répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année, pendant laquelle je labourerai à l'entour, et j'y mettrai du fumier. Peut-être portera-t-il du fruit.* Qui a donc pris ainsi ma cause en main, qui a plaidé pour moi, tandis que je ne songeois qu'à me perdre? Est-ce vous, Vierge sainte, vous en qui j'ai toujours eu confiance? Est-ce vous, ô mon saint Patron, ô mon Ange gardien, ô mes saints fondateurs et protecteurs? ô Saints du Ciel et vous Justes de la terre, c'est vous qui, tous ensemble avez employé pour moi votre puissante intercession! O Sauveur de mon ame, c'est vous qui avez apaisé par les mérites de votre mort, le juste courroux de votre Père! O miséricorde de Jésus, c'est vous qui vous êtes opposée à l'arrêt de sa Justice, qui avez détourné la foudre prête à tomber sur ma tête; et au lieu du châtiment que je méritois, vous me préparez encore de nouvelles faveurs, vous voulez prendre de nouveaux soins de moi, vous me procurez de nouveaux moyens de salut! Abuserai-je encore de tout cela? Ne le permettez pas, ô mon Dieu, soutenez-moi dans la ferme résolution où je suis de profiter de vos miséricordes, et de vous être plus fidèle.

VI° Le dernier terme de la patience de Dieu. *Sinon vous le ferez couper.* Malheureux Juifs, vous ne voulûtes pas comprendre le sens de cette parabole, ni profiter de cette dernière année que Jésus vous accordoit, et vous fûtes retranchés du nombre des peuples! Errant sur la terre,

sans villes sans temples, sans culte, sans autels, vous ne subsistez que pour vérifier la prédiction qui annonçoit le châtiment préparé à votre impénitence. Hélas! combien d'autres peuples n'ont pas compris le sens de cette parabole, ont perdu la foi, et ont été retranchés du nombre des Fidèles!

PRIÈRE. O mon Dieu, le comprends-je bien moi-même? Où est-il placé à mon égard, le dernier terme de votre patience, après lequel il n'y aura plus de ressource pour moi? Peut-être que j'y touche et que je n'ai plus que ce moment. Ah! c'en est donc fait, je vais me hâter d'en profiter, je reviens sincèrement à vous, je vais commencer à vous servir avec ferveur, et a porter les fruits que vous attendez de moi. Vous me laissez encore le droit d'espérer en vos bontés, je ne diffère plus, je ne ferai pas la triste épreuve de la vérité de vos menaces, je suis à vous pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

CLXVI^e. MÉDITATION.

Femme courbée, guérie le jour du Sabbat.

Considérons; 1°. les infirmités de cette femme; 2°. sa guérison; 3°. l'interrogation que fait à son sujet le Chef de la Synagogue. *Luc.* 13. 10-17.

PREMIER POINT.

Infirmité de cette Femme.

Jésus enseignant dans la Synagogue un jour de Sabbat, il y vint une femme possédée de l'esprit impur qui la rendoit malade depuis dix-huit ans: elle étoit toute courbée, et ne pouvoit regarder en haut. L'état de cette femme étoit digne de compassion, mais hélas! son infirmité n'est qu'une foible image de celle que cause le péché.

I° Quelle étoit la source de cette infirmité? Cette infirmité venoit du démon; et n'est-ce pas encore de lui que viennent tous les maux de notre ame, n'est-ce pas de cet ennemi de notre salut que nous suivons les conseils, lorsque nous abandonnons Dieu et que nous nous livrons au péché? Cette seule pensée ne devroit-elle pas nous faire horreur et nous retenir? Quand Dieu le permet, le démon peut agir sur nos corps, sans que nous soyons coupables; mais ce n'est que par notre faute et de notre consentement qu'il se rend maître de nos ames.

II° Quelle étoit la nature de cette infirmité.

Elle consistoit en ce que cette femme étoit toute courbée vers la terre : situation également pénible et humiliante, dont elle ne pouvoit ni supporter la violence, ni cacher la honte. Telle est la triste situation d'une ame livrée au péché ; elle ne voit que la terre et la boue, elle ne s'occupe que de biens terrestres et de plaisirs infâmes, elle sent toute l'indignité de ses affections criminelles, et elle ne peut empêcher que les autres ne s'aperçoivent de la bassesse de ses sentiments. O état déplorable ! Comment peut-on s'y plaire ? Comment ne craint-on pas d'y tomber ? Comment ne cherche-t-on pas à s'en relever ?

IIIº Quelle fut la durée de cette infirmité ? Dix-huit ans : et nous, combien y a-t-il de temps que nous sommes pécheurs ? Quand on commet le premier péché, quand on fait le premier pas dans la voie de l'iniquité, on se flatte qu'on n'y persévèrera pas, qu'on y renoncera bientôt : mais illusion grossière, espérance chimérique ! Des vingt, trente, quarante années se passent insensiblement dans le crime, et souvent la vie entière.

IVº Quel fut l'effet de cette infirmité ? Cette femme étoit tellement courbée qu'elle ne pouvoit en aucune manière regarder en haut. Dites à ce pécheur d'élever ses yeux vers le Ciel, et d'y voir un Dieu libéral et magnifique, qui emploie sa toute puissance à remplir de biens et de délices les ames qui lui ont été fidèles, et à les dédommager pendant toute l'éternité des faux biens et des vains plaisirs dont elles se sont privées quelques moments sur la terre pour son amour : dites-lui du moins d'y considérer un Dieu juste, vengeur du crime, qui condamnera

à des feux éternels les ames coupables, qui auront violé la sainteté de ses lois. Ah ! il ne peut élever ses regards si hauts, il ne voit d'autres biens que ceux de la terre, il ne conçoit d'autres plaisirs que ceux de la chair, et ne connoît d'autre peine que celle d'en être privé : malheureux fruit d'une longue persévérance dans le péché ! Dites à cette ame dissipée, tout occupée d'elle-même, de sa vanité, de ses amusemens frivoles et criminels, dites-lui de se recueillir, de prier, de méditer, de recourir à Dieu, de penser à lui, de se mettre en sa présence ; elle ignore ce que vous lui dites, elle n'y conçoit rien. Elle ne voit que la terre, elle ne sauroit regarder plus haut. Elle fait en vain quelques foibles efforts ; l'habitude est contractée, l'habitude la retient, et elle demeure courbée sous le joug et l'empire du démon.

SECOND POINT.

Guérison de cette femme.

1° Jésus la voit. *Jésus l'ayant vue.* Cette femme, malgré son infirmité, s'étoit rendue à l'assemblée pour profiter de l'instruction publique. Hélas ! nous faut-il des raisons aussi fortes pour nous dispenser d'y assister ? Le moindre prétexte nous suffit ; souvent même nous nous en absentons sans aucun prétexte, par pure paresse, par dégoût pour la parole de Dieu ; et quand nous y assistons, dans quel esprit y venons-nous, dans quel état nous y voit-on ? Jésus vit cette femme, et il la vit affligée, humiliée, gémissante sous le poids de son infirmité, et ne dé-

sirant rien tant que d'en être délivrée. Mais nous, comment nous voit-il ? Il nous voit dans tout l'appareil de l'orgueil et de la mondanité, scandalisant le public par notre air immodeste et dissipé ; il nous voit courbés sous le poids de nos péchés et de nos habitudes, les chérissant et ne craignant rien tant que d'en être délivrés. Ah ! si nous voulons être guéris, présentons-nous autrement à Jésus-Christ, humilions-nous à la vue de nos infirmités, et désirons d'en être guéris.

II° Jésus l'appela à lui. *Et l'ayant appelée.* Quelle fut la joie de cette femme affligée, lorsqu'elle s'entendit appeler par cette voix pleine de charme et de puissance ! De quel espoir son cœur ne fut-il pas rempli ! Avec quelle promptitude n'obéit-elle pas à un commandement si doux ! Elle ne craint point de paroître dans le triste état où elle est au milieu de cette nombreuse assemblée, et d'attirer sur elle tous les regards. L'amour l'anime, et l'espérance la soutient. Depuis long-temps la même voix nous appelle. Ah ! pourquoi différons-nous d'obéir ? Que craignons-nous ? Un moment de confusion aux pieds du Ministre de Jésus-Christ, sera bien récompensé par le bonheur de notre guérison, qui, en remplissant notre cœur d'une joie toute céleste, édifiera ceux qui nous connoissent, et consolera tous ceux qui prennent part à notre situation.

III° Jésus lui parle et la touche. *Et il lui dit : Femme, vous êtes délivrée de votre infirmité. Et il lui imposa les mains.* Image sensible du Sacrement de Pénitence ! C'est encore Jésus-Christ qui nous parle par la bouche de son Ministre ;

c'est lui qui nous impose les mains; ce sont ses mérites qui nous sont appliqués; c'est sa toute-puissance qui nous absout, et qui nous délivre du poids tyrannique du péché sous lequel nous gémissons. Approchons-en donc avec confiance, apportons-y un cœur sincère et contrit, et nous y trouverons notre guérison. Si nous n'en retirons que peu ou point de profit, la mauvaise disposition avec laquel nous nous y présentons seule en est la cause.

IV° La femme est guérie. *Au même instant, elle fut redressée et rendit gloire à Dieu.* Guérison prompte, parfaite, publique, stable et permanente. Au moment que Jésus prononçoit ces paroles, et qu'il lui imposoit les mains, la femme se sentit guérie, elle se leva sans effort; elle vit son Libérateur, elle remercia Dieu de sa délivrance miraculeuse; tout le peuple la vit dans cette nouvelle situation, et en glorifia le Seigneur avec elle. Quand verra-t-on en nous un si heureux changement? En vain nous flatterions-nous d'avoir obtenu intérieurement notre guérison, si notre extérieur n'est point changé, si nos démarches sont les mêmes, si nos regards sont toujours tournés vers les plaisirs, vers le monde et ses vanités; si on n'aperçoit en nous, ni plus de modestie et de recueillement, ni plus de dévotion et d'amour pour la prière. Le premier effet de la guérison intérieure de l'ame, c'est le changement de vie; et le premier devoir d'une ame guérie, c'est la reconnoissance envers Dieu. Si donc nous sommes guéris et changés, si nous sentons notre cœur dégagé de la terre, et élevé vers le Ciel, remercions-en Dieu, et rapportons-lui en toute la gloire; mais

songeons qu'il n'en est pas des infirmités de l'ame comme de celles du corps. Cette femme redressée par la parole de Jésus-Christ, n'avoit pas à craindre que le démon la fît de nouveau courber vers la terre. Il n'en est pas ainsi de notre ame, une fois et mille fois guérie, elle est sujette à se courber, à s'avilir, si sans cesse nous n'implorons le secours de la main toute-puissante qui nous a relevés, si sans cesse nous ne veillons et ne faisons effort avec la grâce de Jésus-Christ pour nous soutenir dans l'heureux état où il nous a mis. Hélas! ô mon Dieu! que je suis misérable! Quelque résolution que je prenne, quelque attention que j'aie, quelque effort que je fasse, je me surprends à tout moment courbé vers la terre; mille affections terrestres s'insinuent dans mon cœur, l'occupent tout entier, et presque sans que je m'en aperçoive. Que puis-je faire autre chose dans ma misère, que de crier sans cesse vers vous : soutenez-moi, Seigneur; relevez-moi, Seigneur, ayez pitié de moi.

TROISIÈME POINT.

Indignation du Chef de la Synagogue.

I° Cette indignation éclate avec artifice. Ce Chef de la Synagogue étoit un de ces Pharisiens orgueilleux et jaloux, à qui la réputation de Jésus-Christ faisoit ombrage, et que ses miracles continuels désespéroient. A l'exemple de ses collégues; il ne se montra indigné que de la prétendue transgression de la Loi de Dieu, parce que cette guérison s'étoit faite le jour du

Sabbat. Il n'osa attaquer directement l'Auteur du miracle; mais s'adressant au peuple avec un air impérieux; *Il y a*, leur dit-il, *six jours dans la semaine destinés au travail, venez ces jours-là vous faire guérir, mais non pas le jour du Sabbat*. Ainsi certains zélateurs outrés des règles de la pénitence couvrent-ils du zèle de la religion la jalousie qu'ils ont de la gloire et des succès des ouvriers Evangéliques qui s'emploient aux conversions des pécheurs. Apprenons à nous défier du zèle qui nous porte si souvent à condamner les autres!

II° Cette condamnation est réprimée avec force. *Mais le Seigneur lui dit : hypocrites, y a-t-il quelqu'un de vous, qui, le jour du Sabbat, ne délie de l'étable son bœuf et son âne, pour les mener boire? Pourquoi ne falloit-il pas délivrer de ses liens au jour du Sabbat cette fille d'Abraham, que Satan tenoit captive depuis dix-huit ans?* Comparaison sensible pour le peuple, mais bien humiliante pour les Pharisiens orgueilleux! Le caractère le plus marqué du faux zèle et de la piété pharisaïque, c'est quand elle nous inspire de la dureté pour nos frères, quand elle nous rend moins compatissants pour des ames rachetées du Sang de Jésus-Christ, qui gémissent depuis long-temps sous l'esclavage du démon, que nous ne le serions pour de vils animaux qui sont à notre usage.

III° Cette indignation tourne à sa honte. *Et tandis que Jésus parloit ainsi, tous ses adversaires demeurèrent confus.* Et c'est ce qui arrive souvent à ces censeurs, jaloux de la dévotion publique, lorsque leur hypocrisie est démasquée. Tels sont les effets ordinaires de l'envie, elle nous

déchire au-dedans, et nous fait rougir au-dehors.

IV° Cette indignation augmente la joie du peuple et son attachement pour Jésus. *Et tout le peuple étoit ravi de toutes les actions éclatantes qu'il faisoit.* Dieu permet souvent que la calomnie serve à augmenter la gloire de celui qui est calomnié. S'il est glorieux de faire le bien, il l'est encore plus de le faire au milieu des contradictions de la jalousie. Le peuple et les gens de bien n'en sont que plus attachés à ceux qui sont ainsi en butte aux traits de la malignité. L'heureuse simplicité du peuple et des ames livrées à la véritable piété, leur fait prendre le parti de la vérité, et les conduit sûrement dans les voies du salut, tandis que le Docteur orgueilleux s'en écarte.

PRIÈRE. Regardez-moi, Seigneur, avec des yeux de miséricorde. Je suis dans un état bien plus déplorable que cette femme de l'Evangile, je ne peux en aucune sorte regarder en haut; je suis aveuglément la pente de mes désirs bas et charnels; mon ame n'est occupée que des choses d'ici-bas, et je demeure toujours courbé vers la terre. O Jésus, appelez-moi à vous, ou plutôt faites que je sois docile à votre voix qui m'appelle! Touchez mon ame par votre divine grâce, redressez mon cœur, et élevez-le vers les biens éternels, afin que je ne regarde que le Ciel, d'où j'attends mon secours, et où j'espère régner avec vous! Ainsi soit-il.

CLXVIIe. MÉDITATION.

Parabole du Grain de Senevé et du Levain.

La ville ingrate où Jésus conduisoit lentement ses Disciples par tous les Bourgs et les Villages qui se trouvoient sur sa route, devoit bientôt les rendre spectateurs de la mort sanglante de leur Maître, et ce fut sans doute pour les disposer à ce spectacle de la Croix, et à la vue de sa mort, à laquelle l'accomplissement des promesses étoit attaché, qu'il leur offrit de nouveau ces peintures agréables des progrès de la prédication de son Evangile, et qu'il leur répéta pour leur consolation ces deux paraboles qu'il leur avoit déjà proposées dans cette vue, 1°. la parabole du grain de senevé ; 2°. la parabole du levain. *Luc.* 12. 18-21.

PREMIER POINT.

Parabole du Grain de Senevé.

1° De l'attention qu'exige cette parabole. *Il disoit aussi : A quoi est semblable le Royaume de Dieu, et à quoi le comparerai-je ?* Notre-Seigneur savoit bien sous quelles figures il vouloit envelopper les vérités qu'il annonçoit : il n'avoit pas besoin de chercher, ni de faire aucun effort à ce sujet. Il ne parloit donc d'eux de la sorte que pour exciter l'attention de ceux qui l'écoutoient, et de ceux qui méditeroient ses paroles. Demandons-lui cette attention respectueuse qui nous imprime ces grandes vérités dans l'esprit, qui les fasse goûter à notre cœur, et qui pénètre toute notre ame.

II° Du Royaume de Dieu, exprimé par cette parabole. *Il est semblable à un grain de senevé qu'un homme a pris et semé dans son jardin, et qui croît jusqu'à devenir un grand arbre, de sorte que les oiseaux du Ciel se reposent sur ses branches.* Ce jardin est celui où fut le tombeau de Jésus-Christ, d'où il sortit glorieux et triomphant pour être notre vie, notre justice, notre espérance. Sommes-nous de ces oiseaux du Ciel, de ces ames pures et élevées qui prennent leur repos en lui, qui y cherchent leur refuge, qui y trouvent leurs forces et qui y mettent leurs délices? Ce jardin est le monde où J.-C. a placé son Eglise si foible dans ses commencements, et présentement si triomphante et si étendue. Y sommes-nous attachés, l'aimons-nous, la servons-nous, l'édifions-nous? Ce jardin est notre cœur où la grâce a été semée. Quels accroissements y a-t-elle pris? Y est-elle devenue un arbre étendu et fertile, où nous trouvions notre repos, notre consolation, et où d'autres puissent l'y trouver? Ou peut-être n'avons-nous point étouffé cette précieuse semence? N'en avons nous point arrêté les progrès par nos infidélités multipliées!

III° Du règne du Démon exprimé par cette parabole dans un sens contraire. Le démon vaincu et banni de la terre par Jésus-Christ, banni de son Eglise, banni de nos cœurs, revient y rétablir son règne opposé au règne de Dieu. Le scandale dans le monde, l'hérésie dans l'Eglise, la passion dans un cœur, tout cela est foible dans les commencements. Ce n'est qu'une graine très petite, et presque imperceptible. Ce n'est qu'une semence qui se cache et se dérobe à la vue; mais

si on ne l'étouffe pas de bone heure, si on la laisse croître, elle devient bientôt un arbre qui étend au loin ses branches, et où viennent, non les oiseaux du Ciel, mais les reptiles de la terre et les serpents de l'enfer, c'est-à-dire les péchés, les impiétés, les impuretés, les sacriléges, les erreurs, les blasphèmes, et où ils viennent, non pour y prendre du repos, mais pour y mettre tout dans le trouble et la confusion, pour y exercer des excès de fureur et de cruauté. Telle est la différence du règne de Dieu et de celui du démon; sous lequel de ces deux règnes vivons-nous ?

SECOND POINT.

Parabole du Levain.

I° De l'attention qu'exige cette seconde parabole. *Il dit encore : A quoi comparerai-je le Royaume de Dieu ?* Notre-Seigneur réveille encore l'attention de ses auditeurs ; réveillons la nôtre pour méditer cette seconde parabole, demandons la lumière nécessaire pour la comprendre, et la grâce d'en profiter.

II° Du Royaume de Dieu : exprimé par cette parabole. *Il est semblable au levain qu'une femme prend, et qu'elle met dans trois mesures de farine jusqu'à ce que la pâte soit toute levée.* Ces trois mesures de farine sont les trois parties du monde connues alors, l'Asie, l'Europe et l'Afrique. L'Evangile y a été annoncé, la parole de Dieu y a été prêchée, le pain eucharistique y a été distribué, le Royaume de Dieu y a été établi, et la fermentation y a produit une multitude innombrable de Saints. Aussitôt que le Nouveau-

Monde a été découvert, cette Épouse attentive à la gloire de son époux y a mis ce précieux levain qui y a fermenté, et la ferveur de cette quatrième partie du monde a produit en Amérique les mêmes vertus que dans l'ancien Monde. Ces trois mesures de farine sont encore les trois puissances de notre ame où la grâce, la parole de Dieu, la sainte Eucharistie, opèrent une fermentation salutaire qui élève nos sens, nos esprits et nos cœurs, qui nous unit à Dieu, nous transforme en lui, et fait de nous des pains vivants dignes de lui être offerts sur son Autel sublime et éternel. Recevons donc ce divin ferment avec actions de grâces, laissons-le agir en nous, n'arrêtons pas, ne troublons pas son action.

III° Du règne du démon, exprimé par cette parabole dans un sens contraire. Si la prédication de l'Evangile a été comme un précieux levain qui a sanctifié et qui sanctifie encore les quatre parties du monde, il est toujours resté dans le monde un mauvais levain d'orgueil et de concupiscence, qui y maintient le règne du démon, qui y produit le péché, l'impiété, l'incrédulité, le schisme et les hérésies. Remercions Dieu de nous avoir fait naître dans un Etat catholique, où le divin ferment de la parole de Dieu opère encore. Prions pour ces contrées qui n'ont pas encore reçu ce précieux levain, pour celles qui l'ont rejeté, pour celles qui l'ont corrompu, et tremblons pour nous-mêmes. Nous avons apporté en naissant ce mauvais levain qui introduit dans les cœurs le règne du démon. A ce levain dangereux se joint celui d'une passion naissante, celui du mauvais exemple, des mauvais livres, des mauvais discours, des mauvaises

compagnies ; soyons attentifs et veillons sur nous-mêmes.

PRIÈRE. Oui, Seigneur, je vais m'appliquer à rejeter loin de moi tout ce qui pourroit altérer ma foi, corrompre mon cœur, souiller mes sens, et me rengager sous l'empire du démon, dont vous m'avez délivré par votre grâce! O mon Dieu! il ne faut, je le sais, qu'un peu de levain pour aigrir toute la pâte; mais ma vigilance sera exacte, scrupuleuse et constante, soutenez-la, ô Jésus, du prix et des mérites de votre Sang adorable! Ainsi soit-il!

CLXVIIIe. MÉDITATION.

Du petit nombre de ceux qui se sauvent.

Examinons, 1°. ce qu'il faut faire pour être de ce nombre; 2°. les raisons pour lesquelles on sera exclus de ce nombre; 3°. le désespoir de ceux qui seront exclus de ce nombre. *Luc.* 13. 22-30.

PREMIER POINT.

Ce qu'il faut faire pour être de ce nombre.

Et Jésus alloit par les Villes et par les Villages, enseignant et s'avançant vers Jérusalem, et quelqu'un lui fit cette demande : y en aura-t-il peu de sauvés? Ce divin Sauveur, sans répondre directement à la question sur le grand ou sur le petit nombre de ceux qui seront sauvés, se contenta de dire ce qu'il falloit faire

pour être de ce nombre ; et c'est en effet ce qu'il nous importe de savoir sur ce point. *Il répondit* donc, en disant à ceux qui l'écoutoient : *efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car je vous le déclare, plusieurs chercheront à entrer et ne le pourront pas.*

I° Considérons quelle est cette porte étroite par laquelle il faut entrer dans le Ciel. C'est l'Evangile, c'est la Foi et la Loi de l'Evangile. Porte bien étroite ; car pour y passer, il faut humilier son esprit, abaisser son orgueil, resserrer, contraindre ses passions, ses penchants, ses désirs, ses pensées, ses affections, se dépouiller de toute attache aux choses terrestres, de soi-même et de tout amour-propre, pour n'aimer que Dieu et pratiquer exactement sa sainte Loi. Est-ce là la porte par laquelle nous nous efforçons de passer, par laquelle nous voulons et nous espérons entrer dans le Ciel ?

II° Voyons quels sont les efforts qu'il faut faire pour passer par cette porte. Efforts généreux, constants, persévérants ; efforts contre le démon qui nous écarte de cette porte, autant qu'il peut, tantôt en troublant notre foi, tantôt en excitant nos passions, tantôt en nous attirant à lui par des promesses flatteuses de richesses, de plaisir, d'honneurs qu'il ne peut nous donner ; tantôt nous détournant de la pratique de l'Evangile par les frayeurs dont il nous remplit, par les difficultés qu'il exagère, et par l'impossibilité qu'il assure s'y rencontrer. Efforts contre le monde qui, pour nous éloigner de cette porte, nous débite une morale aisée et corrompue, nous propose son exemple, et nous demande ensuite : serons-nous donc

tous damnés? Efforts contre nous-mêmes : la nature se plaindra, la chair se révoltera, notre courage nous abandonnera, tout nous dira de nous mettre au large, qu'une gêne si austère ne sauroit durer, et qu'elle n'est pas nécessaire. Ne nous laissons pas séduire, faisons efforts, rompons les obstacles, et malgré tout, réduisons-nous à passer par cette voie étroite, par laquelle on entre dans le Ciel. Si le passage est étroit, le terme est l'éternelle liberté; quelque étroit que soit ce passage, l'amour saura l'élargir, le dilater, et la grâce nous le rendra aisé.

III° Observons qui sont ceux qui chercheront à entrer, et ne le pourront pas. S'il s'agit d'entrer par cette porte étroite, ceux-là ne le pourront, qui ne cherchent point comme il faut, et qui ne font pas les efforts nécessaires pour y entrer. S'il s'agit d'entrer dans le Ciel, ceux-là ne le pourront qui cherchent à y entrer par une autre voie que par la porte étroite. Or ceux-là, sans parler des infidèles qui ne connoissent pas la Loi de Dieu, ce sont d'abord les Juifs qui, opiniâtrement attachés à la Loi de Moïse refusent de connoître celui à qui Moïse les conduit, et qui est la fin et l'accomplissement de la Loi et des Prophètes. Ce sont ensuite les Schismatiques et les Hérétiques qui recevant l'Evangile de Jésus-Christ l'interprètent à leur gré, refusent de se soumettre à l'enseignement de l'Eglise dont ils rompent l'unité, changent les dogmes, ou corrompent la morale. Ce sont enfin les mauvais chrétiens, qui pour se mettre au large, prétendent allier le monde avec l'Evangile, satisfaire leurs passions, sans violer la Loi, ou bien,

par une alternative plus commode encore, être tantôt à Dieu, au monde, et faire de leur vie un tissu monstrueux de pénitence et de rechute, de dévotion et de crime; ou bien enfin qui remettent à se gêner pour Dieu, lorsqu'il ne restera plus de jours dont ils puissent abuser. Illusions bien grossières; comment se peut-il qu'il y en ait tant qui s'y livrent! Faisons-y les plus sérieuses réflexions, ne comptons jamais entrer dans le Ciel par d'autre voie que par la porte étroite; ne comptons pas pouvoir passer par cette porte étroite sans de grands efforts, sans nous faire beaucoup de violence, sans remporter de glorieuses victoires.

SECOND POINT.

Raisons pour lesquelles on sera exclus de ce nombre.

Jésus continuant la parabole ou l'allégorie de la porte étroite, représente Dieu son Père ou lui-même régnant dans le Ciel avec les Saints, sous l'idée d'un père de famille renfermé dans sa maison avec ses enfants et ses amis, et qui en refuse l'entrée à des étrangers qui la lui demandent. Cette parabole est bien propre à dissiper nos illusions et nos pretextes, si nous voulons y être attentifs; et quoiqu'elle ait été dite spécialement pour les Juifs il est aisé de l'étendre à tous les pécheurs, comprenant sous ce nom les Juifs, les Hérétiques et les mauvais catholiques.

I° Première réponse faite aux pécheurs. *Lorsque le père de famille sera entré, qu'il aura fermé la porte, et que vous trouvant dehors,*

vous vous mettrez à heurter, en disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ; il vous répondra : je ne vous connois point, je ne sais d'où vous êtes. Quelle surprise pour des hommes qui s'étoient flattés d'être dans la bonne voie et dans la vraie religion ! Ils ne pourront croire qu'on veuille les traiter de la sorte, et ils insisteront.

II° Allégation des pécheurs. *Alors vous commencerez à dire : nous avons mangé et bu en votre présence ; et vous avez enseigné dans nos places publiques.* C'est d'abord ce que pourront dire les Juifs, ou à Jésus-Christ avec qui ils ont vécu, et qu'ils ont entendu prêcher dans leurs places publiques, ou à Dieu son Père, en présence de qui ils ont mangé leur part des victimes qu'ils avoient offertes sur son Autel, et dont la sainte Loi étoit lue, expliquée et annoncée au milieu d'eux. Les Hérétiques lui diront de même : nous avons bu et mangé à votre Table, nous avons reçu votre Evangile, et il a été enseigné et prêché parmi nous. A plus forte raison encore, les Catholiques lui diront : nous avons reçu votre foi entière et orthodoxe, et nous avons participé à vos Sacrements dans le sein de l'Eglise que vous avez fondée : quoi donc, s'écrieront-ils, vous ne nous connoissez pas, nous vous sommes inconnus, comment dites-vous que vous ignorez d'où nous sommes ? Faux prétextes, vaines allégations, inutiles clameurs ! Hélas ! attendrons-nous au dernier jour à nous détromper ? Faut-il nous aveugler jusqu'à la mort, et jusqu'à ce que le souverain Juge ait prononcé l'arrêt irrévocable de notre réprobation, qu'il s'efforce de prévenir par tant d'avertissements salutaires et de paraboles sensibles ?

IIIe Dernière réponse faite aux pécheurs. *Alors il dira : je ne vous connois pas, je ne sais d'où vous êtes : retirez-vous de moi, vous tous qui faites des œuvres d'iniquité.* Cette réponse a deux parties. 1°. *Je ne vous connois point.* Vous vous dites Disciples de Moïse, mais vous avez méconnu et renoncé le Messie que Moïse vous annonçoit et auquel sa Loi vous conduisoit. Vous êtes disciples de Calvin, de Luther, etc., mais ce ne sont pas là les Pasteurs que j'ai donnés à mon Eglise, ni les conducteurs que je vous ai ordonné de suivre. Je vous avois fait catholiques, enfants de l'Eglise ; mais la loi du Monde et des passions est celle que vous avez suivie, au mépris de celle de mon Evangile que mon Eglise ne cessoit de vous inculquer ; *je ne vous connois point, je ne sais d'où vous êtes.* 2°. *Retirez-vous de moi, vous tous qui faites des œuvres d'iniquité.* L'iniquité commune des Juifs, c'est le déicide commis dans la personne de Jésus-Christ, auquel participent encore aujourd'hui tous ceux de cette nation qui persévèrent dans les mêmes blasphèmes. L'iniquité commune des Hérétiques, c'est de perpétuer la révolte de leurs chefs et de participer ainsi à l'attentat par lequel les Hérétiques ont osé changer la foi de l'Eglise, ont accusé d'adultère et de prostitution l'Epouse de Jésus-Christ, et ont prétendu réformer l'œuvre même du Saint-Esprit. Mais outre cette iniquité commune, de combien de crimes particuliers ne se trouveront pas souillés ces hommes livrés à ces systèmes monstrueux, qui laissent régner le péché sans frein, sans remords et sans remède! Qu'il sera triste pour un catholique mieux instruit, pour un prêtre, pour un Religieux de se

trouver en ce point, autant et peut-être plus criminel que les Juifs et les Hérétiques, et de s'entendre dire, comme à eux, *Retirez-vous de moi, vous tous qui faites des œuvres d'iniquité.* O terribles paroles que je n'ai que trop mérité d'entendre de la bouche de mon Juge.

TROISIÈME POINT.

Désespoir de ceux qui seront exclus de ce nombre.

Il y aura deux causes ou deux sources de ce désespoir des pécheurs.

I° La première source de ce désespoir sera la vue de ceux qui auront vécu avant eux. *C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac et Jacob avec tous les Prophètes dans le Royaume de Dieu et que vous vous en trouverez exclus.* Les Juifs verront régner dans le Ciel Abraham, Isaac et Jacob, tous les Prophètes; et eux s'en verront exclus pour n'avoir pas cru au fils d'Abraham promis aux Patriarches, et annoncé par les Prophètes comme Fils de Dieu, Dieu avec nous, Messie et Sauveur des hommes. Les Hérétiques verront régner dans le Ciel Pierre et Paul, les Apôtres fondateurs de l'Eglise, et les Martyrs qui ont signé la Foi de leur sang; et eux s'en verront exclus pour avoir rompu la chaîne qui les unissoit à Jésus-Christ par la succession des légitimes Pasteurs. Les mauvais catholiques verront régner dans le Ciel les Saints qu'ils ont révérés sur la terre, leurs Patrons dont ils ont porté les noms, leurs Fondateurs dont ils ont reçu la règle et embrassé l'institut,

et eux s'en verront exclus pour n'avoir pas imité leurs exemples. Alors il n'y aura que pleurs, regrets et sanglots, mais il ne sera plus temps. Alors il n'y aura que grincements de dents, rage, fureur et désespoir; mais tout sera inutile.

IIo La seconde source de ce désespoir sera la vue de ceux qui auront vécu avec eux ou après eux. *Il en viendra d'Orient, d'Occident, du Septentrion et du Midi, qui auront place au festin dans le Royaume de Dieu.* Les Juifs verront des Gentils qui ne connoissoient ni Moïse ni les Prophètes, et qui auront reconnu le Messie, Jésus, Fils de Dieu, il les verront venir en foule des quatre parties du Monde, et s'asseoir au banquet éternel dans le Royaume de Dieu, duquel eux-mêmes seront exclus. Les Hérétiques y verront aussi des Nations idolâtres et sauvages qui auront embrassé la foi catholique qu'eux-mêmes ont abandonnée, et qui seront entrées dans l'Eglise de laquelle eux-mêmes sont sortis. Les mauvais catholiques y verront des nouveaux convertis. Les prêtres y verront des Laïques; les Religieux, des Séculiers; les Riches, des Pauvres; les Rois, leurs Sujets; les Maîtres, leurs Domestiques assis au Banquet céleste: et eux-mêmes en seront exclus. Ah! qui peut concevoir quels regrets amers, quel désespoir une telle vue causera au cœur des réprouvés.

IIIo Conclusion. *Et alors on verra ceux qui étoient les derniers devenir les premiers, et ceux qui étoient les premiers devenir les derniers*, O terrible changement! Etonnante catastrophe! Qui ne craindra, qui ne tremblera! Ne nous

fions donc pas ni sur notre rang, ni sur nos lumières, ni sur les grâces que nous avons reçues, ni sur les avantages de notre état. Si nous ne servons Dieu avec ferveur, si nous ne faisons effort pour entrer par la porte étroite, peut-être verrons-nous ce pécheur un jour converti, cette personne abjecte, mais plus fervente que nous, nous la verrons peut-être au premier rang, et admise dans le Ciel, et nous au dernier rang, plongés dans l'enfer, en proie aux alarmes et à un désespoir éternel.

Prière. Ah! loin de moi, Seigneur, un tel malheur! Je connois vos miséricordes, ô mon Dieu! vous ne m'avertissez ici de la rigueur de vos jugements, que pour me porter à l'éviter. O Jésus, je déteste mon iniquité, et je veux, avec le secours de votre grâce, que je vous demande instamment, m'appliquer à garder votre sainte Loi avec tant de fidélité que vous ne puissiez pas me méconnoître, lorsque la mort me fera comparoître devant vous.

Ainsi soit-il.

CLXIXe. MÉDITATION.

Réponse de Jésus aux Pharisiens, qui vouloient l'effrayer pour le faire sortir de la Galilée.

Considérons, 1o. la fermeté de Jésus; 2o. sa compassion envers Jérusalem; 3o. ses menaces et ses prédictions contre cette Ville ingrate. *Luc.* 13. 31.-35.

PREMIER POINT.

Fermeté de Jésus.

Ce jour-là même, quelques-uns des Pharisiens lui vinrent dire : allez-vous en, retirez-vous d'ici, car Hérode a résolu de vous faire mourir; et il répondit : Allez dire à ce Renard, que j'ai encore à chasser les démons, et à rendre la santé aux malades aujourd'hui et demain, et le troisième jour, je suis consommé; cependant, il faut que je continue à marcher aujourd'hui et demain, et le jour suivant : car il ne faut pas qu'un Prophète soit mis à mort ailleurs qu'à Jérusalem. 1o. La fermeté de Jésus paroît dans le caractère qu'il trace d'Hérode. Quelquefois Hérode souhaitoit de voir Jésus pour satisfaire sa curiosité; d'autrefois il eût voulu le faire mourir pour abolir entièrement la mémoire de J.-B.; mais il craignoit d'un autre côté d'irriter le peuple par ce nouveau crime. La politique asservissoit tous les sentiments de son cœur, et animoit toutes ses démarches. Mais cette politique qu'on admiroit

dans ce Prince, par laquelle il savoit si habilement captiver l'esprit des Juifs, se ménager la faveur des Romains, pour profiter de tout et amener tout à ses fins et à ses intérêts, cette haute politique n'étoit, au jugement du Fils de Dieu, qu'une petitesse d'esprit, qu'une bassesse de sentiment qui le dégradoit de la noblesse de l'homme, et l'abaissoit à la condition d'un vil animal que l'instinct porte à la ruse. Et c'est ainsi que le souverain Juge regarde les Potentats qui gouvernent le monde, et qui manient avec le plus d'habileté les affaires d'Etats les plus importantes, s'ils ne mettent pour base de leur politique et de leur sagesse la religion, la vérité et la justice. Dans toutes les conditions, on se fait souvent honneur de cette basse finesse qui n'a en vue que son intérêt, et on se croit sage quand on sait parvenir à ses fins par quelque voie qu'on y arrive. Détestons un pareil caractère : sans être dupe, on peut agir avec sincérité et candeur; cette voie conduit plus sûrement au succès : mais quel qu'en soit le succès, la gloire n'en est pas moins solide et certaine aux yeux de celui qui seul a droit d'en juger. Examinons ce que c'est que notre sagesse aux yeux de ce souverain Juge.

II° La fermeté de Jésus paroît dans la résolution où il déclare qu'il est, de ne rien changer au plan de ses opérations. Quelque terreur qu'on tâche de lui inspirer des violences d'Hérode, il continuera d'agir en liberté, d'aller et venir où bon lui semblera, pour l'instruction et le soulagement des peuples, et il ne sortira de la Galilée que dans le temps qu'il a lui-même fixé, et seulement dans trois jours. Il y a apparence

que par cette expression littérale : *le troisième jour je suis consommé*, Notre-Seigneur faisoit allusion à la fin de ses jours, qui n'étoit pas éloignée. Dans ce sens, il ne faut pas appliquer cette expression à la mort de Jésus-Christ, mais à sa résurrection. C'est le troisième jour, non qu'il est mort, mais qu'il est ressuscité : c'est par la résurrection que le Christ, ainsi que l'ouvrage de notre rédemption, a été *consommé*, et que Jésus est devenu le *consommateur de notre foi*. Par cette fermeté d'ame, dont le divin Sauveur donne ici l'exemple aux ouvriers évangéliques, il déconcertoit toute la ruse des Pharisiens ; car le reproche de finesse qu'il avoit fait à Hérode, ne tomboit pas moins sur eux, quoiqu'indirectement. Les Pharisiens de Jérusalem avoient formé le complot, comme on le verra bientôt, de faire arrêter Jésus le premier jour de la fête des Tabernacles, qui n'étoit pas éloignée. On peut croire que les Pharisiens de la Galilée, où étoit alors Jésus, instruits de ce qui se tramoit à Jérusalem ; et ne pouvant souffrir plus longtemps une lumière qui les éblouissoit, ni une vertu qui condamnoit leurs désordres, observoient les démarches de cet Homme-Dieu, pour voir s'il songeoit à se rendre à Jérusalem pour la fête. Le temps pressoit, et ils ne lui voyoient faire aucune disposition pour ce voyage. C'est là vraisemblablement ce qui les porta à lui donner cet avis pour hâter son départ. Ce qui les inquiétoit dans la réponse de Jésus, c'est que ne partant qu'après trois jours, il étoit difficile qu'il pût arriver à Jérusalem pour le premier jour de la fête ; et que n'y étant pas ce jour-là, le complot pouvoit échouer, comme il échoua

en effet, selon les desseins de ce divin Sauveur, qui avoit réglé l'heure de sa mort pour la fête de Pâque, et non pour celle des Tabernacles, beaucoup moins solennelle. O sagesse éternelle! que peuvent contre vous la malice et la ruse de vos ennemis? Vous vous jouez de leurs projets insensés, et vous exécutez, comme il vous plaît, en faveur de ceux qui vous obéissent, les desseins de votre infinie miséricorde. Qu'ai-je à craindre moi-même, et pourquoi m'inquiéter ou m'effrayer des danger qui me menacent? Je suis sous les ailes de votre Providence, et en m'acquittant de mes obligations, il ne me peut rien arriver que pour mon avantage, et par l'ordre de votre infinie Providence, à laquelle, pour la vie et pour la mort, je veux être parfaitement soumis.

III° Fermeté de Jésus dans la connoissance qu'il montre avoir du mauvais dessein des Pharisiens. *Car il ne faut pas qu'un Prophète soit mis à mort ailleurs qu'à Jérusalem.* C'est comme s'il eût dit : Dans trois jours, après que j'aurai accompli mon ministère, non-seulement je sortirai de la Galilée, comme vous me le conseillez, mais encore j'irai à Jérusalem comme vous le souhaitez; car depuis long-temps l'infidèle Jérusalem s'est réservé le droit d'immoler les Prophètes, et c'est dans ce même lieu où elle leur a toujours ouvert un tombeau, que je dois mourir comme eux pour la défense de la vérité et de la justice. Par ces paroles, Jésus faisoit voir aux Pharisiens qu'il pénétroit le fond de leurs cœurs, qu'il savoit ce qui se tramoit contre lui à Jérusalem, et qu'il voyoit la part qu'ils y prenoient. Mais il leur faisoit voir en même temps que comme la crainte d'Hérode ne lui faisoit point avancer son

départ, la crainte du Sénat de Jérusalem ne l'empèchoit pas de se rendre dans cette ville, et que le conseil artificieux qu'ils venoient de lui donner, n'avoit rien qui pût lui en imposer. O Jésus, que vous êtes grand, que vous êtes sage, que vous êtes bon, que vous êtes généreux ! La mort dont on vous menace de toutes parts ne vous effraie point. Au milieu de tant de périls, vous êtes ferme et intrépide, non parce que vous pouvez éviter la mort, mais parce que vous voulez la souffrir pour l'amour de nous. Que peut craindre celui qui ne désire que de mourir pour vous?

DEUXIÈME POINT.

Compassion de Jésus envers Jérusalem.

Jésus ne pouvoit penser à la mort qu'il devoit souffrir, ni à Jérusalem où il devoit la souffrir, sans être attendri sur le sort de cette ville ingrate.

I° Compassion de Jésus sur Jérusalem, à la vue de ses crimes. *Jérusalem, Jérusalem, qui fais mourir les Prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés!* Jérusalem avoit déjà versé le sang de plusieurs Prophètes; elle alloit bientôt répandre celui du Messie, et ensuite celui de ses Apôtres et de ses Disciples. Quel malheur pour une ville où règne une telle haine, et de combien de crimes ne se souille-t-elle pas! Déplorons ici les péchés dont nous nous souillons nous-mêmes. Que d'instructions, que d'avertissements, que d'inspirations, que de remords n'étouffons-nous pas pour satisfaire nos passions!

II° Compassion de Jésus sur Jérusalem, à la vue des grâces dont elle abuse. *Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme un oiseau rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu!* Combien de fois Dieu nous a-t-il appelés à lui, combien de fois Jésus a-t-il voulu nous mettre sous ses ailes, et nous ne l'avons pas voulu! Oh! Qu'en cela nous avons peu connu nos intérêts! Que notre sort eût été heureux sous les ailes de Jésus, dans le recueillement, dans la prière, dans la méditation de ses commandements, et dans la pratique fidèle de ses saintes volontés! Là nous eussions joui d'une paix parfaite et d'une entière sécurité, et au lieu de cela, nous avons été agités de remords, d'inquiétude, de trouble et de crainte. Sous les ailes de Jésus, nous eussions vécu dans l'innocence et la ferveur, à l'abri de tous les dangers, hors de la portée des traits du démon et inaccessibles à la contagion du monde; et au lieu de cela, nous sommes tombés dans mille précipices, nous avons été la proie de nos ennemis et le mauvais exemple nous a entraînés. Sous les ailes de Jésus, nous eussions vu la mort d'un œil tranquille, ou même avec joie, nous eussions été à couvert de la colère de Dieu et de ses vengeances, et au lieu de cela, nous n'envisageons la mort qu'avec frayeur, et peut-être n'en verrons-nous l'approche qu'avec désespoir.

III° Compassion de Jésus sur Jérusalem, à la vue de sa réprobation. L'arrêt de réprobation contient la justification de Dieu et la condamnation du pécheur, et ces deux choses sont comprises dans ces deux mots : *J'ai voulu et tu n'as pas voulu. J'ai voulu*, et combien de

fois, et pendant combien de temps, et par combien de moyens? *Et tu n'as pas voulu :* voilà la justification de Dieu. Ce qui fait la condamnation du pécheur, c'est qu'il doit se dire : Dieu a voulu me préserver de l'enfer, Dieu a voulu me donner son Paradis, Dieu a voulu que je vécusse de manière à le mériter ; que n'a-t-il pas fait pour cela? Et moi, je ne l'ai pas voulu! et c'est moi qui ne l'ai pas voulu. O fureur! ô désespoir! ô pensée plus cruelle que les feux même de l'enfer! C'est à nous maintenant à voir si nous le voulons, oui ou non; mais ne nous abusons pas sur la manière dont nous le voulons.

TROISIÈME POINT.

Menaces et prédictions de Jésus contre Jérusalem.

I° Pour cette vie. *Le temps s'approche que votre maison sera abandonnée, et demeurera déserte.* Ce temple sera démoli, Dieu l'abandonnera, et il vous enlèvera son culte. Vos maisons renversées vous serviront de tombeau, et votre ville ruinée sera réduite en sollitude. Telle est la vengeance que Dieu a tirée et qu'il tire encore de l'infidèle Jérusalem, pour avoir répandu le Sang du Messie, et pour n'avoir pas voulu en profiter. C'est encore ainsi que Dieu punit l'infidélité, soit d'une nation entière, en lui enlevant le don de la foi, soit d'une ame en particulier, en la privant des grâces spéciales dont elle a abusé, et en la laissant comme une terre déserte et une maison qui tombe en ruine.

II° Pour l'autre vie. Lorsque Jésus parloit à ses ennemis, c'étoit assez sa coutume de join-

dre la menace du jugement dernier à l'idée de sa mort, c'est ce qui nous fait suivre ici le sentiment de ceux qui appliquent à ce dernier jour les dernières paroles de ce chapitre. *Or, je vous dis que vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vienne le jour où vous me direz ; Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!* C'est comme s'il leur eût dit : vous avez beau me méconnoître et blasphémer contre moi, me faire mourir, et m'ôter de votre vue que ma présence importune, viendra le jour où tout genou fléchira devant moi, où vous me verrez dans la gloire de mon Père, où vous serez forcés de me reconnoître, et de vous écrier : Le voilà le béni de Dieu, celui qui étoit venu au Nom du Seigneur pour nous sauver, et qui vient aujourd'hui au Nom de son Père, et en son propre Nom, pour nous juger et nous condamner. Oui ; il viendra ce grand jour, où le Juif, l'impie et le pécheur seront forcés de rendre hommage à celui qu'ils auront outragé.

III° Remarques sur ces dernières paroles : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*. Elles sont tirées du Pseaume où par esprit de prophétie, David parloit du Messie, et rendoit des actions de grâces pour le temps de sa venue. Elles furent répétées dans les acclamations que le peuple fit à l'entrée triomphante de Jésus dans la ville de Jérusalem, et Notre-Seigneur ne les rapporte point ici sans faire allusion, non-seulement au Pseaume d'où elles sont tirées, mais encore au peuple qui doit bientôt les faire retentir aux oreilles des Pharisiens indignés. Telles Jésus-Christ les adresse ici aux Pharisiens de Galilée, avant son entrée triomphante à Jé-

rusalem ; telles il les répéta, après le jour de son triomphe, aux Pharisiens de Jérusalem, avec les mêmes allusions, dans les mêmes circonstances, et dans le même dessein de leur faire craindre la majesté de son dernier avénement. Enfin, l'Eglise les répète au redoutable sacrifice de l'Autel, et avant de commencer le Canon de la Messe. Répétons-les nous-mêmes avec toute la dévotion dont nous sommes capables, avec les sentiments d'humilité et de reconnoissance qu'exige de nous un si grand bienfait.

Prière. Ah ! béni soit celui qui vient au Nom du Seigneur! Gloire au plus hautdes Cieux ! Soyez à jamais béni, Seigneur, d'être venu sur la terre pour nous sauver, et de venir encore sur cet Autel pour nous nourrir et nous sanctifier ! Puissé-je vous bénir sans cesse ici bas, et continuer vos louanges après ce jour terrible où vous viendrez nous juger !

Ainsi soit-il.

CLXXe. MÉDITATION.

Réponse de Jésus à ses parents, qui veulent l'engager à aller à Jérusalem.

Examinons, 1°. la proposition que les Parents de Jésus lui font; 2°. la réponse que Jésus leur fait; 3°. les effets que produit l'absence de Jésus à Jérusalem le jour de la Fête. *Jean.* 7. 1-13.

PREMIER POINT.

De la proposition que les Parents de Jésus lui font.

1° Dans quel lieu la font-ils? En Galilée. *Depuis cela Jésus parcouroit la Galilée, car il ne vouloit point aller en Judée, parce que les Juifs cherchoient à le faire mourir.* Depuis quelque temps Jésus parcouroit la Galilée où régnoit Hérode, et où les Juifs, qui gouvernoient à Jérusalem, n'avoient point d'autorité. Il évitoit d'entrer en Judée, où ils eussent pu le faire arrêter, car il savoit qu'ils vouloient le faire mourir. Ce n'étoit pas la crainte de la mort qui retenoit Jésus-Christ en Galilée, puisqu'il souhaitoit de mourir pour nous; mais il avoit réglé le jour de son sacrifice selon la volonté de son Père, et il n'en vouloit pas prévenir les moments. Il eût pu paroître en Judée, et se délivrer des mains de ses ennemis par des miracles; mais il ne vouloit faire usage parmi les Juifs de ce pouvoir divin, que pour le soula-

gement des malheureux ; et il aima mieux nous donner ici des exemples d'humilité, de patience, de prudence et de soumission aux volontés de Dieu, que de prodiguer des miracles qui n'étoient pas nécessaires. Jésus, refugié dans la Galilée, n'étoit ni caché, ni oisif. Il parcouroit les villes et les campagnes, prêchant et guérissant partout, nous donnant en tout lieu les preuves et les exemples de sa charité et de son zèle. La Galilée étoit donc pour Jésus un lieu de refuge et de travail; mais en même temps, elle étoit un lieu de persécution. Ses parents lui parlèrent vraisemblablement au même lieu et le même jour que les Pharisiens qui, pour le faire sortir de la Galilée, venoient de lui dire qu'Hérode en vouloit à sa vie. O Jésus, quelle cruelle et injuste persécution s'élève de toutes parts contre vous! Vous édifiez, vous instruisez partout avec un soin et un zèle infatigables, vous comblez de bienfaits tous les lieux où vous passez, et cependant, dans quelque contrée que vous portiez vos pas, on ne parle partout que de vous faire mourir! Ministres et Disciples de Jésus-Christ, pouvez-vous après, cela, vous plaindre des persécutions que vous rencontrez si fréquemment dans l'exercice de votre ministère, dans l'accomplissement de vos devoirs?

II° A quelle occasion les parents de Jésus lui font-ils cette proposition? A l'occasion de la Fête des Tabernacles. *Mais la Fête des Tabernacles, qui est une Fête des Juifs, approchoit.* Cette Fête, celle de Pâque et celle de la Pentecôte étoient les trois grandes solennités des Juifs, elles se célébroient avec octave, et lorsqu'elles ne tomboient pas le jour du Sabbat, elles avoient

chacune trois jours de Fêtes, ou trois jours fêtés, savoir, le premier jour de l'octave, le dernier, et le Sabbat qui tomboit entre ces deux jours. Le premier jour prenoit simplement le nom de la solennité et s'appeloit, par exemple, dans cette solennité-ci, la Fête des Tabernacles, ou en Grec la Fête de la *Scénopégie*. Elle tomboit le 15 du septième mois de l'année des Juifs, ce qui revient pour nous à peu près au commencement d'octobre. Les deux autres jours fêtés, ou les deux autres Fêtes de cette solennité sont désignés ci-après en S. Jean ; savoir : la Fête intermédiaire, et la dernière Fête. Cette solennité avoit été établie en mémoire des tabernacles ou des Tentes sous lesquelles les Juifs avoient habité pendant quarante ans dans le désert, et pour remercier Dieu de leur avoir donné des maisons dans la Terre promise. Nous ne sommes dans ce monde que comme dans un désert, où nous habitons sous des tentes qui n'ont ni stabilité, ni durée. Aspirons sans cesse à la Terre promise du Ciel, à la sainte Cité, à la Jérusalem céleste, où notre habitation sera fixe et éternelle !

III° Par quel motif les parents de Jésus lui font-ils cette proposition ? *Ses frères* c'est-à-dire, les parents de Jésus, étant partis de chez eux pour se trouver à Jérusalem à la Fête des Tabernacles, et ayant trouvé Jésus à l'extrémité de la Galilée, *ils lui dirent : Quittez ce pays et allez en Judée, afin que les Disciples que vous y avez soient aussi témoins des œuvres que vous faites. En effet, personne n'agit en secret lorsqu'il veut être connu dans le public ; puisque vous faites ces choses, que ne vous faites-vous connoître au monde ? Car ses frères mêmes ne croyoient*

pas en lui. Le premier motif qui fit agir ainsi les parents de Jésus-Christ fut l'incrédulité. Ils ne croyoient point en lui ; ils ne le regardoient pas comme le Fils de Dieu et le Messie promis. Les parents sont souvent les moins disposés à reconnoître les dons de Dieu ; ils sont les ennemis les plus dangereux dans l'affaire du salut, et les plus propres à donner des conseils qui détournent de la Foi et des voies de Dieu. Le second motif fut l'ambition. Quoiqu'ils ne crussent point en Jésus, et qu'ils ne le regardassent point comme le Messie, ils ne pouvoient se dissimuler les œuvres merveilleuses qu'il opéroit, et ils vouloient en tirer avantage. Ils souhaitoient qu'il vînt avec eux, afin que la gloire de ses œuvres rejaillît jusques sur eux, et qu'on eût pour eux plus de considération. Ceux qui ont le moins de foi ne sont pas les moins attentifs à profiter, selon les vues de leur ambition et de leur intérêt, des dons de Dieu auxquels ils ne croient pas ; ce n'est même que parce qu'ils n'ont pas de foi, qu'ils ont des vues si basses et si éloignées de l'esprit de la religion. Le troisième motif fut la séduction. La proposition que les parents de Jésus lui font de sortir de la Galilée et d'entrer dans la Judée, est si semblable à celle que lui avoient faite les Pharisiens, quoique sous des prétextes différents, qu'on ne peut guère douter que ceux-ci ne l'aient inspirée à ceux-là, comme il paroîtra encore plus clairement par la réponse du Sauveur. Ceux qui n'ont point de foi se pervertissent de plus en plus les uns les autres, et les plus simples sont pour l'ordinaire dupes des plus méchants. Réfléchissons sur nous-mêmes. O Jé-

sus! crois-je bien en vous? Ai-je de la foi? Si j'en avois, agirois-je comme j'agis? Tiendrois-je les discours que je tiens? Donnerois-je les conseils que je donne? Prierois-je comme je prie?

SECOND POINT.

De la réponse que Jésus fait à ses Parents.

Elle contient les raisons qu'il a de ne pas aller avec eux, et elle fait voir à ses ennemis qu'il connoît distinctement tous leurs desseins. Ces raisons sont,

I° La volonté de Dieu son Père qui le retient où il est. *Mais Jésus leur dit : Mon temps n'est pas encore venu, mais pour le vôtre, il est toujours prêt.* C'est ce que Jésus avoit répondu aux Pharisiens, en leur disant que les fonctions de son ministère le retiendroient encore pendant trois jours. Ainsi, cet Homme-Dieu n'a-t-il d'autre règle de sa conduite que la volonté de son Père. Ceux qui ne suivent que leur propre volonté, sont toujours prêts à tout ce qui peut leur faire honneur, ou leur procurer du plaisir; mais il n'en est pas ainsi de celui qui consulte Dieu et ses devoirs. Il n'abandonne jamais ses obligations, ou par une molle condescendance pour les autres, ou pour se satisfaire. Son premier soin est de remplir l'œuvre qui lui est confiée et ensuite de consulter Dieu sur ce qui lui reste à faire. Heureuse dépendance qui met l'ame dans la vraie liberté, qui rend la vie sainte, et la remplit de bonnes œuvres, de vertus et de mérites!

I° La haine du monde. Ses parents lui disoient:

Manifestez-vous au monde. Ils vouloient dire au grand monde, dans la capitale, à Jérusalem; et Jésus leur répond : *Le monde ne sauroit vous haïr, mais pour moi il me hait, parce je rends contre lui ce témoignage, que ses œuvres sont mauvaises.* Voilà encore aujourd'hui pourquoi le monde hait les gens de bien et les ouvriers Evangéliques qui s'acquittent de leur devoir. Haine glorieuse et qui doit faire notre consolation ! Mais si telle est la disposition du monde à notre égard, pourquoi rechercherions-nous ce monde ? Pourquoi souhaiterions-nous encore d'obtenir ses faveurs, son amour, son estime? Ceux que le monde ne peut haïr, sont ceux qui, comme lui, n'ont point de foi, ou qui parlent et agissent comme n'en ayant point. C'est un grand malheur d'être aimé du monde et de ne pouvoir en être haï. Malheur d'autant plus grand, que, loin d'en gémir, on s'en sait bon gré, on s'en félicite, et on s'efforce, de plus en plus, de se maintenir dans la possession de cette faveur qui fait notre condamnation.

IIIo Le complot des Juifs pour l'arrêter et le faire mourir le premier jour de la solennité. *Allez vous autres à cette Fête, pour moi, je n'y vais point dans ce jour, parce que mon temps n'est point encore accompli.* Les parents de Jésus, ainsi que les Pharisiens, ne lui avoient parlé ni de Jérusalem ni de Fête; il semble même qu'ils affectoient de n'en point faire mention : les uns et les autres ne lui parloient que de sortir de Galilée et de rentrer en Judé. Mais Jésus répondant à ses parents, leur parle de la solennité qu'ils alloient célébrer à Jérusalem, et il leur parle clairement. Pourquoi cette conduite, si ce

n'est parce que c'étoit dans ce jour de solennité que la haine conçue contre lui devoit éclater ? Mais son temps pour mourir n'est pas accompli, son temps pour sortir de Galilée et pour aller à Jérusalem n'est pas venu, sa mission en Galilée n'est pas encore remplie ; en un mot, il n'ira point à cette Fête-ci au premier jour de la solennité. S'il restoit aux Pharisiens quelque doute sur le parti que Jésus prendroit, ils en sont actuellement éclaircis. S'ils peuvent encore douter que leurs complots ne soient connus, ils voient au moins que pour cette fois ils sont dissipés, et que celui qu'ils veulent perdre ne donne pas dans les piéges qu'ils lui tendent. J'adore, ô Jésus ! cette divine sagesse qui déconcerte vos ennemis et qui m'assure que lorsqu'ils triompheront de vous, ce ne sera pas par foiblesse que vous cèderez à leurs efforts, mais que ce sera votre amour pour moi qui vous livrera entre leurs mains et à la mort cruelle qu'ils vous préparent.

TROISIÈME POINT.

Des effets que produit l'absence de Jésus à Jérusalem, le premier jour de la Fête.

1° Recherche des Juifs pour le trouver. *Après avoir parlé de la sorte, Jésus demeura en Galilé. Mais lorsque ses Frères furent partis, il alla aussi lui-même à la Fête, non pas publiquement, mais comme s'il eût voulu se cacher.* Jésus, comme il l'avoit dit, demeura encore trois jours en Galilée et laissa partir ses parents ; il partit ensuite lui-même pour se rendre à Jérusalem le jour de la Fête qu'il avoit déterminé. Il y ar-

riva en effet, non pas avec la foule des peuples de la Galilée et de la Judée qui se rendoient au premier jour, mais seulement avec ses Apôtres et peut-être quelques-uns de ses Disciples, et en prenant certaines précautions, comme nous le verrons dans la suite. *Les Juifs donc le cherchoient le jour de la Fête, et ils disoient : Où est-il?* Langage de désespoir, lorsque les méchants ne peuvent trouver l'occasion qu'ils cherchent de perdre les bons. Langage de triomphe, lorsqu'ils ont réduit les bons à n'oser ni paroître, ni agir. Langage d'insulte, lorsque, regardant comme foiblesse la prudence des bons, ils insultent à la justice de leur cause, et en prennent occasion de décrier la vertu et la religion. Que ne dirent point à cette occasion les chefs de la cabale formée contre Jésus, lorsqu'ils virent leurs espérances trompées? Par quels discours impies ne cherchèrent-ils pas à se dédommager de ce que leur complot étoit sans succès.

II° Sentiments partagés au sujet de Jésus; *et on parloit beaucoup de lui parmi le peuple, car les uns disoient, c'est un homme de bien. Les autres disoient : nullement, puisqu'il séduit le peuple.* Jésus étoit la matière ordinaire de tous les entretiens, parmi le peuple, comme parmi les grands, on ne parloit que de lui. Mais le peuple n'étoit pas aussi généralement corrompu que les grands. Les uns disoient : il est bon, il travaille, il prêche, il instruit, il édifie par sa conduite. Les autres disoient : non, il séduit les peuples, tous ces dehors édifiants ne sont qu'imposture, tous les travaux qu'il entreprend et toutes les peines qu'il se donne, ne tendent qu'à séduire les peuples, et à se les attacher.

C'est ainsi qu'on parloit de Jésus, et c'est ainsi qu'on parlera de ses Disciples jusqu'à la fin du monde. Ceux qui ont le cœur droit, qui ne sont aveuglés ni par leurs passions, ni par celles des autres, voient aisément la vérité. Heureux, s'ils ont le courage et la constance de s'y tenir toujours attachés !

III° Différence entre ceux qui étoient contre Jésus, et ceux qui étoient pour lui. Les premiers parloient ouvertement, et à tous propos contre lui, et c'est encore l'usage de ceux qui attaquent la vertu, la Foi, la Religion. *Parmi les autres, personne n'osoit parler ouvertement pour lui, par la crainte des Juifs.* Voilà le scandale du monde : malheur à ceux qui se font craindre jusqu'à ce point qu'on n'ose être chrétien devant eux ! Mais voilà aussi le scandale de la religion, c'est que des chrétiens, et ceux qui par leur état devroient être le soutien de leurs frères, craignent le monde jusqu'à trahir les devoirs de la Religion.

Prière. O Jésus, qu'il y en a peu encore aujourd'hui qui soient pour vous, et qui osent se déclarer vos Disciples ! Soutenez-les, Seigneur, contre la tyrannie du monde, soutenez-moi moi-même, et que la crainte des hommes ne me fasse jamais oublier ce que je vous dois !

Ainsi soit-il.

CLXXIe. MÉDITATION.

Ce qui se passe dans le Temple, lorsque Jésus paroît à la seconde Fête des Tabernacles.

1°. Jésus y répond au peuple surpris de sa science; 2°. Jésus y reproche aux Juifs le dessein qu'ils ont formé de le faire mourir; 3°. Jésus y justifie la guérison du Paralytique, opérée le jour du Sabbat. *Jean.* 7. 14-24.

PREMIER POINT.

Jésus répond au Peuple surpris de sa science.

1° Admiration des Juifs. *Or, comme on étoit déjà au jour du milieu de la Fête, Jésus monta au Temple où il se mit à enseigner. Et les Juifs en étant étonnés, disoient : comment cet homme sait-il l'Ecriture, lui qui ne l'a point étudiée?* Jésus avoit tellement réglé sa marche qu'il arriva près de Jérusalem le vendredi au soir, sans que personne le sût, ou y fît attention. Le samedi qui partageoit l'octave de la solennité des Tabernacles, et qui en étoit le second jour fêté, ou la Fête intermédiaire, Jésus parut dans le Temple. Depuis trois ou quatre jours que la solennité étoit commencée, et qu'on ne s'attendoit plus à le voir, les esprits avoient eu le temps de se calmer, la fureur des Pharisiens de se rallentir, les mesures qu'ils avoient prises pour l'arrêter au commencement de la solennité, se trouvant déconcertées. Dès que le peuple vit Jésus, il accourut

à lui en foule, et ce divin Sauveur, selon sa coutume, commença à instruire. Dans ce vaste auditoire composé de différents peuples venus de tous les cantons de la Palestine, il s'en trouvoit un grand nombre, surtout de la Judée et même de Jérusalem, qui n'avoient jamais entendu Jésus. Ils furent dans une surprise extrême de l'entendre parler avec tant de grâce, de sagesse, de force et de profondeur. Où donc a-t-il puisé toute cette doctrine, se disoient-ils les uns aux autres, lui qui n'a jamais étudié? De quel fonds tire-t-il toutes les merveilles qui sortent de sa bouche? Ils parloient ainsi, soit parce qu'on ne l'avoit point vu à Jérusalem fréquenter les Maîtres et les Docteurs de la Loi, et en prendre des leçons, soit parce que les Scribes et les Pharisiens avoient eu soin de le représenter au peuple comme le fils d'un artisan de Nazareth, sans étude, sans lettres, sans science, et qui ne méritoit pas d'être écouté. Tel a toujours été l'artifice des ennemis de la religion, de ne parler de ceux qui la soutiennent qu'avec le dernier mépris. A les entendre, il n'y a qu'eux qui aient des talents, qui sachent raisonner, parler et écrire : tout ce que font les autres est ennuyeux, méprisable, sans justesse, sans méthode, sans style, sans élévation. Ne nous laissons pas surprendre par ces déclamations; défions-nous plutôt de ceux qui parlent des autres avec un mépris si universel.

I° Réponse de Jésus. Jésus-Christ pour continuer son instruction, profita de la surprise de ce peuple et en prit occasion de découvrir à ses auditeurs, 1°. la source de sa Doctrine. *Jésus leur dit : ma Doctrine n'est pas de moi,*

mais de celui qui m'a envoyé. C'est-à-dire, cette Doctrine que je vous prêche comme homme, je ne vous la prêche que comme envoyé, et elle appartient tout entière à celui de qui j'ai reçu ma Mission. Ce n'est point moi, comme homme, qui l'ai inventée ou perfectionnée, elle n'est point le fruit de l'étude, ni de la production de l'esprit humain, je ne l'ai point apprise des aveugles mortels, je l'ai reçue de celui qui m'a envoyé pour la communiquer au monde, je l'ai puisée dans le sein de mon Père, je n'en ai rien retranché, je n'y ai rien ajouté, je vous la donne telle que je l'ai reçue. Voilà la source de la Doctrine chrétienne, voilà ce qui en fait la sublimité et la vérité, voilà ce que dit encore aujourd'hui l'Eglise. Que les Sages du siècle, que les philosophes, que les grands génies bâtissent des systèmes, entassent objections sur objections, rien de plus vain ; la Doctrine chrétienne et catholique n'est point un système humain, elle a pour Auteur le Créateur de l'univers qui se montre d'une manière aussi impénétrable dans l'ouvrage de la Religion que dans celui de la création. Quel bonheur de connoître cette Doctrine, et quelle reconnoissance n'en devons-nous pas avoir !

II° La manière de connoître la divinité de cette Doctrine. *Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connoîtra si ma Doctrine est de lui, ou si je parle de moi-même.* Ce n'est point en disputant, en imaginant ou raisonnant selon son propre esprit, ou enfin en s'efforçant de pénétrer ce qui est au-dessus de nous, qu'on peut connoître cette doctrine céleste. Il en est un moyen plus sûr et plus aisé, c'est de rentrer dans son cœur, d'en réprimer les passions, et de commen-

cer par pratiquer la Loi de Dieu ; alors les nuages se dissipent, et la vérité paroît dans tout son jour. Ah! c'est du cœur et non de l'esprit, que naissent l'impiété l'irréligion, le schisme et l'hérésie!

III° La conséquence qu'on doit tirer de l'aveu de Jésus-Christ. *Celui qui parle de son propre mouvement, cherche sa propre gloire; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est digne de foi, et il n'y a point en lui d'imposture.* On doit naturellement se défier de celui qui annonce ses propres inventions et ses découvertes. Le désir qu'il a de s'en faire honneur et d'y trouver sa propre gloire, peut le tromper, et l'engager à tromper les autres. Sur ce principe, on eût bien dû de tout temps mépriser tous les Hérétiques qui ont paru, et ne les pas écouter. Le Ministre fidèle et qui mérite d'être écouté, est celui qui dit : je ne vous enseigne que ce qu'enseigne l'Eglise, et la doctrine qu'elle vous propose aujourd'hui et dont je ne suis que l'organe, elle l'a toujours enseignée, toujours conservée sans altération, après l'avoir reçue des apôtres, ceux-ci de J.-C., et Jésus-Christ de Dieu son Père. Il est vrai que cet aveu est humble, qu'il ne cause aucune admiration, qu'il n'attire point de sectateurs et ne forme point de parti : mais un hérétique, qui n'osant se dire l'auteur du dogme qu'il propose, s'en dit seulement le Restaurateur, qui déclame contre l'ignorance de son temps, et pour nous faire trouver la vérité, veut nous faire remonter aux siècles antérieurs où il lui plaît de dire qu'elle a été comme ensevelie; cet hérétique cherche à se faire honneur de sa découverte, et à faire

admirer son érudition ; mais cette même vanité qui le fait parler, et qui fait que tant d'esprits également vains se déclarent pour lui, est la preuve de son erreur et le sûr indice de son imposture ; car l'Eglise ne peut changer de doctrine, et celui qui ne suit pas la doctrine de l'Eglise d'aujourd'hui, se vante en vain de suivre la doctrine de l'Eglise primitive. Ce que dit ici Notre-Seigneur, avoit dans sa bouche une force invincible, car s'il étoit vrai comme il l'étoit en effet, et comme les Juifs le reconnoissent d'eux-mêmes, qu'il n'eût jamais étudié, s'il ne vouloit tirer aucune gloire de sa doctrine, et qu'il reconnût qu'elle appartenoit tout entière à celui qui l'avoit envoyé, on ne pouvoit soupçonner en lui ni fausseté, ni injustice, ni imposture ; surtout lorsque d'un autre côté il prouvoit la divinité de sa Mission par des œuvres qui ne pouvoient venir que de Dieu même. Affermissons-nous de plus en plus dans la vérité que la Foi chrétienne et catholique nous enseigne.

SECOND POINT.

Jésus reproche aux Juifs le dessein qu'ils ont formé de le faire mourir.

1° Reproche de Jésus-Christ. *Moïse ne vous a-t-il pas donné la Loi ? Et cependant nul de vous n'accomplit la Loi.* C'est-à-dire, je ne m'étonne pas que vous me soyez contraire à moi, qui, dans tous mes desseins, dans toutes mes œuvres, n'envisage que la seule gloire de Dieu qui m'a envoyé, et dont je vous annonce la doctrine, puisque vous n'avez nulle déférence

pour Moïse même, que vous faites profession d'honorer comme votre Législateur. Il vous a donné une Loi, mais nul de vous ne l'observe. Bien loin de l'observer, vous faites tout le contraire de ce qu'elle vous ordonne : *car pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ?* Sa Loi vous ordonne de défendre les innocents, et au lieu de les défendre, vous les opprimez. Il n'y a aucun de vous qui observe la Loi aussi religieusement, aussi exactement que moi, et cependant vous conjurez secrètement ma mort, comme si j'en étois l'infracteur. Je suis innocent, vous n'avez rien à me reprocher, et néanmoins vous voulez attenter à ma vie, quoique la Loi vous défende le meurtre, quoiqu'elle ne vous donne des droits que sur le coupable. Que vous ai-je fait, quelle raison vous anime contre moi, pourquoi à vos autres prévarications de la Loi voulez-vous encore ajouter celle d'un attentat à mes jours ? Hélas, à combien de personnes ce reproche du Sauveur ne convient-il-point ! Ne nous convient-il pas à nous-mêmes ? Nous avons la Loi, mais en faisons-nous la règle de notre conduite ? N'en prenons-nous pas plutôt occasion de juger, de censurer, de critiquer, de condamner la conduite des autres, conduite souvent innocente, tandis que la nôtre est si coupable ! N'allons-nous pas même quelquefois plus loin ? Ne nous portons-nous pas jusqu'à cet excès et ce comble d'injustice, de haïr, de vouloir du mal, ou de nous réjouir de celui qui arrive à nos frères, ou de chercher toutes les occasions de leur en faire, comme si cela ne nous étoit pas défendu par la Loi.

II° Réponse des Juifs. *Le peuple répondit :*

vous êtes possédé du Démon ; qui cherche à vous faire mourir ? Il se peut faire que ces paroles, *vous êtes possédé du Démon*, ne fussent pas chez les Juifs une injure aussi atroce qu'elles le seroient parmi nous ; mais quelque soin qu'on prenne de les adoucir, on ne peut disconvenir qu'une telle réponse n'ait quelque chose de bien indécent et de bien outrageant. Qui furent ceux parmi tout ce peuple qui eurent la hardiesse de la faire ! Ce ne fut pas sans doute les Galiléens et les autres étrangers, qui ne pouvoient pas savoir ce qui se passoit à Jérusalem à l'égard de Jésus. Ce ne fut pas non plus ces Juifs qui venoient d'admirer la doctrine de Jésus. Auroit-ce été une partie du peuple de Jérusalem qui auroit ignoré le dessein des grands de cette capitale ? Mais outre que leur dessein étoit trop public à Jérusalem pour être ignoré, comment ce peuple qui n'auroit cru voir dans les paroles de Jésus qu'une vaine frayeur, eût-il mis dans sa réponse tant d'aigreur ? Il est donc bien plus probable qu'une telle réponse ne fut faite que par ceux-là mêmes qui se sentoient coupables ; qu'elle fut faite par cette partie du peuple déjà séduite, ennemie de Jésus et vendue à la cabale de ceux qui cherchoient à le faire mourir. Et n'est-ce pas l'usage ordinaire des méchants, lorsque l'on pénètre et que l'on découvre leurs noirs et criminels desseins, de se récrier avec le plus de hauteur et de témérité, de prendre à partie ceux-mêmes qui les connoissent le mieux, de récriminer avec audace, de les charger d'injures et d'outrages, et de leur faire un crime de leur pénétration même et de leurs alarmes ? Par cet artifice, les ennemis de

Jésus vinrent à bout, avec le temps, de tourner contre lui la haine du peuple, dont eux-mêmes ils eussent été les victimes, si le peuple ne cédoit aveuglément à la hardiesse et à la constance des accusations. Quoi qu'il en soit, Jésus avoit prévu l'outrage ; il le souffrit en silence et continua d'instruire le peuple. Ah ! que de vertus que d'exemples Jésus-Christ laisse ici à notre imitation !

TROISIÈME POINT.

Jésus justifie la guérison du Paralytique, opérée le jour du Sabbat.

I° Authenticité du miracle. *Jésus leur répondit : j'ai fait une guérison parmi vous, qui vous jette tous dans la surprise ;* c'est-à-dire, je sais bien qu'il n'est point d'injuste dessein, d'intention mauvaise qu'on ne tâche d'excuser. Vous voulez me perdre parce que j'ai fait ici, il y a quelque temps, en votre présence, une œuvre qui vous parut une infraction de la Loi. J'ai guéri un paralytique, je lui ai commandé de marcher, de prendre son lit, et de l'emporter chez lui. J'ai opéré ce miracle un jour de Sabbat, voilà mon crime, voilà ce qui me rend odieux parmi vous : mais je ne veux, pour vous guérir de vos préventions, et vous faire comprendre que je n'ai rien fait qui ne soit dans l'ordre, que me faire entendre de vous, que vous prendre vous-mêmes pour Juges, et vous verrez si mon action est un crime, ou si vous ne vous servez pas d'un faux prétexte pour couvrir et colorer votre passion. Ah! sans doute,

a guérison subite d'un paralytique de trente-huit ans que Jésus avoit opérée d'une seule parole, étoit un miracle incontestable que la circonstance du Sabbat violé ne devoit point infirmer, et qui auroit dû être pour les Juifs une preuve décisive de la vérité des paroles de Jésus-Christ, s'il y avoit quelque chose de décisif en matière de religion contre la prévention de l'esprit, soutenue par les passions du cœur; mais quand on est déterminé à ne céder en rien, on trouve toujours à objecter, à contester; et dans l'esprit du peuple crédule, une circonstance, un rien que d'habiles séducteurs savent grossir et faire valoir, fait évanouir les raisons les plus solides, et les faits les plus avérés.

II° Réponse de Jésus à l'objection prise de la circonstance du Sabbat. *Cependant, parce que Moïse vous a ordonné la Circoncision, quoiqu'elle vienne des Patriarches et non de Moïse, vous ne laissez pas de circoncire même le jour du Sabbat. Si un homme peut recevoir la Circoncision le jour du Sabbat, sans que la Loi soit violée, pourquoi vous irritez-vous contre moi, parce que j'ai guéri un homme incommodé dans tout son corps au jour du Sabbat?* C'est-à-dire, si pour observer la Loi de la Circoncision, vous ne croyez pas être obligés de garder si exactement le jour du repos; si même loin de vous en faire un scrupule, vous regardez comme un acte de religion de circoncire sans délai un de vos enfants, s'il arrive que le huitième jour depuis sa naissance tombe le jour du Sabbat, pourquoi me condamnez-vous, comme si, en faisant une œuvre de charité, j'avois enfreint ce précepte? La Circoncision mérite sans doute un

respect particulier, parce qu'elle est plus ancienne que Moïse même, qui la recommande, non comme une simple cérémonie de la Loi, mais comme un Sacrement institué dès le temps d'Abraham, et venu par tradition de ce Patriarche jusqu'à lui : mais les œuvres de la charité sont de la Loi naturelle, la première, la plus indispensable de toutes les Lois. La Loi de la miséricorde, qui m'a fait opérer la guérison du Paralytique, est une Loi de Dieu, plus ancienne que Moïse et qu'Abraham. Pourquoi donc cette guérison opérée par une seule de mes paroles au jour du Sabbat, passeroit-elle pour un sacrilége, tandis que la Circoncision qu'on reçoit ce jour-là, et qui demande des préparatifs avant de la faire, de l'action en la faisant, des soins après l'avoir faite, n'est pas opposée au précepte du repos. Mais comment une objection si opposée aux lumières de la raison et aux règles de l'équité, si souvent, si solidement, si sensiblement détruite, pouvoit-elle encore faire impression sur le peuple? Hélas! nous sommes tous peuple : il ne faut à la calomnie que de l'audace et de la constance pour se faire croire.

Conclusion. Règle pour bien juger. *Ne jugez pas selon l'apparrence, mais jugez selon la justice.* Ce que l'on dit est-il fondé, est-il prouvé, est-il même vraisemblable? C'est ce qu'on n'examine point. Mais, qui est-ce qui le dit? Comment cela est-il dit? Contre qui est-il dit? Voilà la règle que nous suivons. La réputation, le nom, le rang, le crédit, la richesse, la multitude, tout ce qui est extérieur nous en impose. Un ton d'assurance, un détail circonstancié, une apparence d'esprit, un style amusant

nous séduisent. Nos haines, nos préventions, nos jalousies nous font illusion. Voilà les règles que nous suivons dans nos jugements, règles opposées à celle que Jésus nous a prescrite, et qui nous font tomber dans mille fautes, non-seulement contre la Charité, mais encore souvent contre la Foi.

PRIÈRE. Faites, ô mon Dieu, que je réforme mes jugements, et que je ne juge désormais que *selon l'équité*, et non *selon l'apparence* : ou si moi-même je suis la victime des faux jugements des hommes, faites que je m'en console avec vous, ô mon Sauveur, qui avez bien voulu l'être pour me servir d'exemple ! Accordez-moi de reconnoître, de croire et de pratiquer la doctrine que vous avez reçue de votre Père, que vous m'enseignez par votre Eglise, et qui doit me conduire à vous.

Ainsi soit-il.

CLXXII^e. MÉDITATION.

Fin de ce qui se passe dans le Temple, lorsque Jésus paroît, la seconde Fête des Tabernacles.

Considérons, 1°. les discours des habitants de Jérusalem, 2°. la réponse que leur fait Jésus ; 3°. le discours du peuple ; 4°. les paroles que J.-C. lui adresse ; 5°. l'interprétation que donnent les Juifs à ces paroles. *Jean* 7. 25-36.

PREMIER POINT.

Discours des habitants de Jérusalem.

1° Remarquons leur aveu. *Alors quelques-uns de Jérusalem commencèrent à dire : n'est-ce pas là celui qu'ils cherchent pour le faire mourir?* On savoit donc dans Jérusalem que les Chefs de leur synagogue et ceux de leur cabale cherchoient Jésus pour le faire mourir. Leur animosité étoit connue, et leur dessein n'étoit plus un secret. Cependant, quand Jésus le leur reproche, et leur en demande la raison, ils nient tout avec audace, ils outragent celui qui ne veut que se justifier, et ils l'accusent lui-même comme criminel et possédé du Démon, pour avoir seulement formé un soupçon si injurieux. O abîme de malice, tu n'es pas impénétrable aux yeux des hommes sensés et tranquilles, comment le seras-tu aux yeux de Dieu ! O Jésus, c'est vous que l'on cherche, c'est vous que l'on veut faire mourir, et il ne vous est pas même permis de vous en

plaindre! Et de quoi donc moi pourrois-je me plaindre?

II° Observons leur surprise. *Et cependant le voilà qui parle devant tout le monde, sans qu'ils lui disent rien? N'est-ce pas que les Principaux de la Nation ont reconnu qu'il est véritablement le Christ?* Ah! sans doute, ce n'étoit pas là la raison de leur silence, mais c'est qu'en présence d'un peuple désintéressé et équitable, ils n'osoient paroître devant celui qui les avoit si souvent démasqués et confondus. Répandre contre lui de faux bruits, le charger de calomnies en son absence, chercher les occasions de l'arrêter pour l'avoir en leur puissance; voilà quelles étoient leurs manœuvres, et voilà ce que font encore aujourd'hui les ennemis de son nom et de son Eglise. On attaque la religion de toutes parts, et personne de ceux qui l'attaquent ne paroît. Ses défenseurs se montrent, on les connoît; mais ses ennemis se cachent. Interprétations calomnieuses, anecdotes controuvées, fables adroitement répandues et dont on ignore la source; libelles anonymes, raisonnements faux et inconséquents, mille fois détruits et sans cesse répétés, voilà ce que l'on voit, voilà ce qu'on entend. Mais où sont-ils ceux qui portent ces coups à la religion? Dans les ténèbres, d'où ils n'osent sortir; et si on a de raisonnables soupçons sur quelqu'un d'entre eux, il nie tout, il désavoue tout. Tels sont cependant les maîtres obscurs qu'on se plaît à suivre, les guides aveugles, par qui on se laisse conduire!

III° Considérons l'erreur des habitants de Jérusalem. Mais cela ne peut pas être, ajoutent-

ils ; *car nous savons d'où est celui-ci , au lieu que, lorsque le Christ viendra , personne ne saura d'où il est.* Cette idée du peuple pouvoit être fondée sur ce texte d'Isaïe : *Qui expliquera sa génération?* Mais si le Christ devoit avoir , en tant que Dieu, une génération éternelle et ineffable, il devoit en avoir une , en tant qu'homme, qui devoit être connue , puisque , selon les Prophètes , il devoit être fils d'Abraham ; de la tribu de Juda , de la famille de David , et naître à Bethléem. Mais quand chacun s'arroge le droit d'interpréter l'Ecriture-Sainte , sans consulter , et de décider des matières de la religion , sans être capable de rien approfondir , on ne peut que s'égarer, et l'égarement est d'autant plus obstiné, qu'il naît de la présomption , et qu'il est soutenu par l'orgueil.

SECOND POINT.

Réponse de Jésus.

Dans sa réponse , Jésus nous fait connoître trois Mystères.

I° La vérité de Dieu son Père, *Jésus cependant continuoit à les instruire , et crioit à haute voix dans le Temple : vous me connoissez, et vous savez , dites-vous , d'où je suis. Je ne suis pas venu de moi-même ; mais celui qui m'a envoyé, est véritable : et vous ne le connoissez point.* Dieu est la vérité éternelle , essentielle et substantielle , et c'est sur cette vérité de Dieu que porte tout l'édifice de la Foi. Dieu a promis un Sauveur au monde , et il l'a envoyé dans le temps prescrit , avec toutes les circonstances

annoncées par les Prophètes, et il a confirmé cette mission par des œuvres qui ne peuvent venir que de lui, qui ne peuvent par conséquent attester que la vérité. Jésus, Fils de Dieu, envoyé de Dieu, a envoyé ses Apôtres, il leur a promis d'être avec eux jusqu'à la fin du monde, et il leur a dit que les portes de l'enfer ne prévaudroient jamais contre son Eglise : donc tout ce que l'Eglise nous enseigne comme de foi, est par Jésus-Christ la vérité de Dieu même. Les Juifs qui ne reconnoissent pas la mission de Jésus-Christ, les Schismatiques qui se sont séparés de son Eglise, les Hérétiques qui ne croient pas ce qu'elle enseigne, ont beau dire qu'ils connoissent Dieu, ils ne le connoissent pas ce Dieu de vérité. Pour nous, qui n'avons d'autre foi que celle de l'Eglise, si nous nous trompions, ce seroit Dieu même qui nous auroit trompés; et comme nous sommes sûrs que ce Dieu de toute vérité ne peut nous tromper, nous devons être sûrs de notre foi, et prêts, comme nos pères, à mourir pour elle : mais sont-ce là nos sentiments ?

II° Jésus-Christ nous fait connoître sa génération éternelle. *Pour moi, je le connois, parce que je suis de lui.* Jésus-Christ, en tant que Dieu, est la seconde Personne de la sainte Trinité, procédant du Père par voie de génération; il est son Fils, son Verbe, sa connoissance substantielle, vrai Dieu du vrai Dieu, ne faisant avec son Père et le Saint-Esprit, qu'un seul et même Dieu. Génération ineffable, incompréhensible, que Jésus-Christ seul connoît, parce que c'est lui qui est ce Fils adorable. Oh! que les ames pures en méditant ce Mystère, quoiqu'elles ne le

comprennent pas, y découvrent de profondeurs, de richesses, d'espérance et de délices!

III° Jésus-Christ nous fait connoître sa Mission temporelle. *Et je le connois, parce que c'est lui qui m'a envoyé.* Cette Mission est l'Incarnation du Verbe avec tous les effets qui en résultent. Jésus-Christ est le Verbe incarné, vrai Dieu et vrai Homme, une seule Personne, qui est celle du Verbe. Nous avons tout en Jésus-Christ et par Jésus-Christ; et Dieu le Père, en nous l'envoyant, en nous le donnant, nous a tout donné. Quelle idée devons-nous donc avoir de Jésus-Christ! Ah, que le saint Précurseur avoit bien raison de dire qu'il n'étoit pas digne de délier la courroie de ses souliers! Mon Sauveur est homme comme moi, mais il est Dieu comme son Père. Qui pouvoit nous apprendre ces mystères que lui-même? Aussi élève-t-il la voix dans le Temple pour nous les enseigner, sans être ni intimidé par les complots de ceux qui le cherchent, ni rebuté par l'indocilité de ceux qui l'écoutent. Elevez-la encore cette voix, ô mon Dieu! faites-la entendre à tous les peuples de la terre, et que toutes les nations vous adorent. Faites-la entendre à mon cœur; déjà il croit ces vérités, faites-les lui goûter; faites qu'il soit pénétré des sentiments de respect, de reconnoissance et d'amour que ces grands Mystères doivent lui inspirer.

TROISIÈME POINT.

Discours du peuple.

I° De l'inaction des mal-intentionnés. *Ils cherchoient donc les moyens de l'arrêter, mais*

personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'étoit pas encore venue. On savoit bien que les Princes de la nation, les Chefs de la Synagogue, les Magistrats, les Docteurs, les Scribes et les Pharisiens ne cherchoient que l'occasion de faire arrêter Jésus, et qu'on leur eût fait un extrême plaisir de le leur livrer; il ne manquoit pas de personnes dans l'auditoire disposées à exécuter ce dessein, et peut-être les Pharisiens s'attendoient-ils que quelqu'un l'exécuteroit; mais soit que les mal-intentionnés craignissent le peuple, soit qu'ils fussent frappés de l'air et des discours de Jésus, personne n'osa attenter à sa liberté, parce que son heure n'étoit pas encore venue. Tous les ennemis de Jésus ne pouvoient rien contre lui, qu'autant qu'il le vouloit, et il ne le vouloit que dans le temps et de la manière que Dieu son Père l'avoit réglé. Tenons-nous unis à notre Chef, attendons comme lui les moments de Dieu notre Père, soumettons-nous à sa volonté sainte et ne craignons rien sous la protection de sa toute-puissance.

IIo De la foi du peuple. *Cependant, plusieurs du peuple crurent en lui, et disoient : Quand le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles que n'en fait cet Homme-ci?*

Ce raisonnement du peuple étoit simple et concluant, et il tranchoit toutes les difficultés. Ceux qui le faisoient avoient vu plusieurs miracles de Jésus, et en avoient entendu raconter une multitude d'autres par ceux qui les avoient vus, et peut-être sur qui ils avoient été opérés. Ainsi, quiconque considèrera sans passion la religion chrétienne, son histoire, ses dogmes et

sa morale, les livres de l'ancien et du Nouveau-Testament, en voyant cet accord de tous les temps, ce témoignage de toutes les nations, cet enchaînement de faits, cette conduite, cette sagesse divine au-dessus de toute force et de toute prudence humaine, pourra-t-il s'empêcher de reconnoître que Dieu seul peut en être l'Auteur?

III° De la fureur des Pharisiens. *Les Pharisiens entendirent ces discours que le peuple faisoit sourdement de lui et les Princes des Prêtres unis aux Pharisiens envoyèrent des Satellites pour se saisir de sa personne.* Ces discours, qui se répandoient sourdement parmi le peuple, vinrent aux oreilles des Pharisiens qui en furent alarmés; ceux-ci au lieu de se rendre à un raisonnement si plausible, ou de se présenter du moins pour le combattre, coururent en faire part aux Princes des Prêtres, et tous ensemble délibérèrent de faire arrêter Jésus. Ce divin Sauveur qui ne pouvoit ignorer les démarches de ses ennemis, leurs mouvements pour s'assurer de sa personne, et les ordres donnés à cet effet, profita de cet intervalle de temps pour laisser entrevoir à ses auditeurs qu'il connoissoit l'attentat qu'on méditoit actuellement contre lui, et pour s'y dérober, ne voulant ni prévenir l'heure marquée par son Père, ni prodiguer des miracles pour se délivrer des mains de ses ennemis. Quel aveuglement! quelle fureur d'un côté! quelle bonté! quelle douceur! quelle patience! quelle humilité de l'autre!

QUATRIÈME POINT.

Paroles que Jésus adresse au Peuple.

I° Jésus prédit sa mort prochaine. *Jésus leur dit donc : Je suis encore avec vous pour un peu de temps : et je vais ensuite vers celui qui m'a envoyé.* Il étoit bien important pour les Juifs de profiter de ce peu de temps que Jésus avoit à demeurer avec eux. Ah ! l'est-il moins pour nous de bien profiter du peu de temps pendant lequel ce même Jésus est avec nous comme Sauveur ! et après lequel il deviendra notre juge ! Hélas, si nous concevions combien ce temps est court ! nous ne le perdrions pas inutilement, nous ne différerions pas notre conversion et notre sanctification, nous ne regretterions pas les objets dont il faut nous détacher, et nous ne craindrions pas la peine qu'il doit nous en coûter.

II° Jésus prédit aux Juifs leurs vaines recherches. *Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas.* Depuis que Jésus-Christ est monté aux Cieux, les Juifs incrédules l'ont cherché comme personne privée, en faisant tous leurs efforts pour abolir son Nom, sa mémoire, et pour détruire son Eglise; mais ils n'ont pu y réussir. Ils l'ont cherché, et ils le cherchent encore comme Messie, attendant le Libérateur promis qu'ils n'ont pas voulu reconnoître, quand ils l'ont eu. Ils l'appellent, ils l'invoquent dans la longue captivité qu'ils endurent, et dans l'excès des calamités dont ils sont accablés; mais ils cherchent, ils attendent en vain un autre Libérateur que ce-

lui-là même qu'ils ont crucifié. Tels sont les vains efforts de l'impie contre Jésus : telle est la vaine espérance du pécheur qui voudroit se sauver autrement que par la croix et le renoncement à son péché, qui voudroit passer toute sa vie dans son crime, en garder l'affection jusqu'à la mort, et trouver ensuite un Sauveur propice, au lieu d'un Juge sévère et inexorable. Ah ! cherchons Jésus tandis qu'on peut le trouver, et de la manière dont il peut être trouvé. Hélas ! lui-même nous cherche et s'offre à nous, ne le rebutons pas, autrement viendra le temps où nous le chercherons en vain !

III° Jésus prédit aux Juifs leur impénitence, finale ; *Et vous ne pourrez venir où je suis.* Jésus, comme Dieu, étoit dans le Ciel et dans le sein de son Père ; Jésus, comme homme, jouissoit, dès cette vie, de la vision béatifique, ce que ses plus chers Disciples mêmes ne pouvoient obtenir qu'après leur mort. Jésus, comme homme, devoit, après sa Résurrection, monter au Ciel et s'y asseoir à la droite de Dieu son Père, c'est là où il alloit et où sa Passion devoit le conduire, et c'est là où, après la mort, les fidèles serviteurs de Jésus-Christ, qui mourront dans sa grâce, iront pour y vivre et régner avec lui éternellement ; au lieu que les Juifs incrédules, ainsi que les pécheurs qui mourront dans le péché, ne pourront jamais y aller. O mort dans la grâce, que tu es désirable ! O mort dans le péché, que tu es redoutable ! Faut-il, hélas ! que la plupart des hommes ne fassent rien pour obtenir la première, et qu'ils fassent sans crainte tout ce qui conduit à la seconde ?

CINQUIEME POINT.

Discours des Juifs.

I° Remarquons dans leurs discours un esprit de légèreté et de dissipation. *Les Juifs disoient entr'eux : Où ira-t-il donc, que nous ne pourrons le trouver?* Après que Jésus leur eut parlé, il se retira du Temple, et les livra à leurs réflexions, mais au lieu d'en faire d'utiles sur eux-mêmes, sur leur indocilité, sur leur endurcissement, sur les châtiments qu'ils méritoient et dont ils étoient menacées, au lieu de ménager les premiers rayons de foi qui avoient commencé à luire à leurs yeux, ils ne s'occupèrent qu'à faire d'infructueux commentaires sur ce qu'ils venoient d'entendre dire à Jésus. Où ira-t-il, disoient-ils entr'eux? où se cachera-t-il, que nous ne pourrons le trouver? Gardons-nous de commenter ainsi les paroles de Jésus-Christ, laissons ce qu'elles peuvent avoir d'obscur ou de difficile pour nous, écartons toutes les questions curieuses et inutiles, n'y cherchons que notre instruction, notre édification, notre amendement et notre avancement dans la vertu.

II° Remarquons dans le discours des Juifs un esprit de malice et de jalousie. *Ira-t-il vers ceux qui sont dispersés parmi les Nations, et instruira-t-il les Gentils?* Non, Juifs aveugles, il n'ira pas, et vous ne lui prêtez cette intention que pour lui en faire un crime; mais un jour votre indocilité forcera ses Apôtres d'y aller et bientôt après, vaincus et chassés de vos héritages, vous serez obligés d'y aller vous-mêmes apprendre

aux Nations dont vous serez l'opprobre, l'énormité de votre crime et la perpétuité de votre châtiment. On ne voit que trop de ces esprits méchants et jaloux, qui ne veulent ni profiter des instructions qu'on leur donne, ni souffrir que d'autres en profitent. C'est un crime à leurs yeux, pour un homme apostolique, de faire trop de bien et d'être trop goûté.

III° Remarquons dans le discours des Juifs un esprit de raillerie et de mépris. *Que signifie ce qu'il vient de dire : Vous me chercherez, et vous ne me trouverez point, et vous ne pourrez venir où je suis?* Il y a apparence que ce n'étoit qu'en se moquant, et par une espèce d'insulte que les Juifs répétoient les paroles du Sauveur et qu'ils se demandoient les uns aux autres : Que veut-il dire? Qu'est-ce que ce discours qu'il vient de nous adresser? Qu'y comprend-on? Quel sens y a-t-il dans ces paroles? On peut regarder comme le dernier degré de l'endurcissement, cet esprit de raillerie qui fait que le pécheur ne comprend plus rien aux choses de Dieu, tourne en ridicule les mystères les plus adorables, et se joue avec insolence des menaces les plus terribles, dont il doit être lui-même un jour la victime éternelle.

Prière. Ah! Seigneur! loin de me rende jamais coupable de pareils blasphèmes, je me préserverai même de les entendre; et si j'ai le malheur de violer votre Loi sainte, je ne me porterai pas à ce comble d'impiété, d'insulter à votre majesté suprême et de me fermer tout retour à vos miséricordes! Préservez-moi, ô mon Dieu! de cette menace terrible, de ce Jugement prononcé par avance contre les Juifs aveugles et obstinés à vous méconnoître! Accordez-moi la

grâce d'être fidèle à votre grâce, de croire à vos paroles, et de pratiquer vos saints Commandements !

Ainsi soit-il.

CLXXIIIe. MÉDITATION.

Jésus reparoît dans le Temple, la dernière Fête des Tabernacles.

1°. Rendons-nous attentifs au discours que fait; J.-C., 2°. méditons l'explication que l'Evangéliste donne du discours de J.-C.; 3°. observons la raison que l'Evangéliste apporte, pourquoi le S. Esprit n'avoit pas encore été donné. *Jean.* 7. 37-39.

PREMIER POINT.

Discours de Jésus.

I° Du zèle que Jésus-Christ montre dans ce discours. *Or, le dernier jour de la fête, qui étoit le plus solennel, Jésus se tenant debout, disoit à haute voix.* Les Princes des Prêtres avoient donné les ordres nécessaires pour ce saisir de Jésus, la seconde fête des Tabernacles; mais leurs Satellites n'étoient arrivés dans le Temple qu'après que ce divin Sauveur en fut sorti. Les jours suivants, qui n'étoient point des jours de fêtes, Jésus ne parut point; et comme on ne savoit pas le lieu de sa retraite, il fallut attendre le dernier jour de la solennité, qui étoit parmi les Juifs le plus célèbre de tous.

Jésus ne manqua pas de s'y rendre, et ceux qui devoient l'arrêter, s'y rendirent aussi. Mais son zèle animé par le grand concours du peuple, ne craignit point la violence de ses ennemis. Il entra avec une noble et majestueuse intrépidité ; il se tint debout ; il éleva la voix, il parla avec autorité et tout le monde l'écouta dans le silence. Parlez ainsi à mon cœur, ô divin Jésus, parlez-lui d'une voix forte, car il est éloigné de vous, le bruit et le tumulte y règnent, mille voix confuses s'y font entendre ; élevez la vôtre, et que toutes les autres se taisent ; et si vous y avez encore des ennemis, chassez-les, ou les réduisez au silence. Ecoute, ô mon ame, les paroles de ton Sauveur, puisqu'il daigne t'instruire et te manifester son amour !

II° De l'invitation que Jésus-Christ fait dans ce discours. *Et il disoit : si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive.* Hélas ! qu'est-ce que cette terre ? qu'un désert aride, et un terrain brûlant, dont tous les habitants sont tourmentés d'une soif cruelle que rien ne peut apaiser. Voyez tous les travaux auquels se livrent les hommes : ce n'est que pour étancher la soif qui les brûle, qu'ils se donnent tant de mouvement. Insensés ! où courez-vous ? Votre expérience ne vous désabusera-t-elle jamais ? Les objets que vous poursuivez, les eaux bourbeuses et empoisonnées que vous buvez, bien loin de soulager votre soif, ne font que l'irriter, que vous altérer, et vous tourmenter davantage. Ah ! je ne l'ai que trop éprouvé moi-même. Reviens, ô mon ame ! reviens à ton Sauveur, reviens à cette source intarissable d'eaux pures

et vives, qui seules peuvent, non-seulement apaiser ton tourment, te dégoûter de tous les biens et de tous les plaisirs de la terre, mais encore te combler de saintes délices, te remplir de biens infinis. Oui, le recueillement intérieur, l'union avec Jésus-Christ, la méditation de ses Mystères, la participation à ses Sacrements, sont des sources abondantes, et les seules où nous puissions-nous désaltérer pleinement, et trouver le vrai bonheur. Ah! pourquoi n'y puiserions-nous pas? C'est Jésus-Christ qui nous y invite lui-même.

III° Des biens que Jésus-Christ promet dans ce discours. *Il sortira, selon la parole de l'Écriture, des fleuves d'eau vive du cœur de celui qui croit en moi.* C'est en croyant, c'est par la foi qu'on va à Jésus-Christ. Plus la foi est vive, plus on s'approche de lui; et à mesure que la foi diminue, on s'en éloigne. Ainsi, voulons-nous savoir quelle est notre foi, jugeons-en par ce qu'elle opère. Ceux qui vont à Jésus avec une foi vive et une soif ardente de leur salut et de leur perfection, ce divin Sauveur promet de les rassasier et de les remplir avec une telle abondance, qu'ils deviendront eux-mêmes pour les autres une source de grâces, d'édification et de salut. C'est ce qu'on a vu dans les Saints, c'est ce qu'on voit dans les ames ferventes, dont tous les entretiens sont pleins de Dieu, dont les discours se répandent comme des fleuves abondants qui fertilisent leurs cœurs et y produisent des fruits de conversion, de ferveur et de perfection. Sommes-nous de ce nombre, et pourquoi n'en sommes-nous pas?

SECOND POINT.

Explication que l'Evangéliste donne du discours de Jésus.

Or, il entendoit cela de l'Esprit que devoient recevoir ceux qui croiroient en lui ; car le Saint-Esprit n'avoit pas encore été donné.

I° Quand est-ce que ceux qui croyoient en Jésus-Christ reçurent le Saint-Esprit? Ce fut le jour de la Pentecôte, cinquante jours après la Résurrection de ce Dieu Sauveur, et dix jours après son Ascension. Ce terme n'étoit pas éloigné ; il devoit arriver avant que l'année fut écoulée. C'est ainsi que par des prédictions positives, quoique enveloppées de figures, Jésus préparoit les cœurs à une foi parfaite.

II° Quand est-ce que nous qui croyons en Jésus-Christ recevons le Saint-Esprit? C'est dans le Sacrement de la Confirmation que nous le recevons d'une manière particulière, ce qui n'empêche pas que nous ne le recevions aussi dans le Baptême et dans tous les autres Sacrements; car tout ce qui se fait dans l'Eglise, tout les Mystères de Jésus-Christ, tout se fait par l'opération du Saint-Esprit.

III° Comment est-il vrai que le Saint-Esprit n'avoit point encore été donné? Il n'avoit pas encore été donné avec l'éclat et la majesté d'un Dieu, et avec des signes sensibles de sa divine Personne. Il n'avoit point encore été donné avec cette abondance de dons, de lumière et de force, qui opère les miracles, qui enseigne toute vérité, qui change dans un instant les hommes en

des hommes nouveaux. Quoique les signes et les dons aient cessé, parce qu'ils ne sont plus nécessaires, nous ne laissons pas de participer à la même communication de l'Esprit-Saint que reçurent les Apôtres. Encore aujourd'hui l'Esprit-Saint donne aux Prêtres plus de pouvoir, et il apprend aux simples fidèles plus de vérités qu'il n'en a jamais communiqué aux Patriarches et aux Prophètes. Ah! il ne nous manque pour être des Saints, que de réfléchir, que de penser à la sublimité de notre état, d'en prendre les sentiments, et de laisser gouverner notre cœur par l'Esprit-Saint que nous avons reçu. Hélas! que nous sommes coupables, si nous ne le faisons point!

TROISIÈME POINT.

Raison que l'Evangéliste apporte : Pourquoi le S. Esprit n'avoit pas encore été donné.

L'Esprit n'étoit pas encore donné, parce que Jésus n'étoit pas encore glorifié. Pourquoi le Saint-Esprit n'a-t-il été donné qu'après que Jésus a été glorifié? Nous pouvons, pour notre édification, en considérer plusieurs raisons, prises de chacune des trois Personnes de la sainte Trinité.

I° Raison prise du côté du Père et de la divine économie de ses desseins. Dieu a voulu donner un Sauveur aux hommes, et il le leur a promis dès le commencement du monde. Il a voulu que l'accomplissement de cette grande promesse fût long-temps attendu par plusieurs générations, que la venue de ce Sauveur fût ensuite annoncée par des figures, que sa vie, ses actions, ses qualités fussent décrites, et que le temps de

son arrivée fût marqué et prédit par les Prophètes, qu'il parût enfin lui-même comme Fils de Dieu, qu'il enseignât, et qu'il accomplît tout ce qui avoit été prédit de lui, et qu'ensuite il eût été reçu dans le sein de la gloire, avant que l'Esprit-Saint fût envoyé aux hommes pour leur donner l'intelligence de toutes les voies de Dieu, de tous les Mystères, et de toutes les vérités de la Religion révélée. En un mot, tout devoit être accompli, avant que le Saint-Esprit vînt tout enseigner.

II° Raison prise du côté du Fils, de sa sainte Humanité, et de la constitution de son Corps mystique. Jésus-Christ en ce qu'il n'y a qu'une seule Personne, qui est la seconde de la sainte Trinité, a néanmoins deux Natures. Par sa Nature divine, il est avec le Père le principe d'où procède le Saint-Esprit; par sa Nature humaine, il est devenu notre Chef, notre Rédempteur, et par sa mort il a expié nos péchés, et il nous a mérité les dons du Saint-Esprit; il falloit donc que tout fût accompli, et que Jésus-Christ, selon son Humanité, fût dans la gloire du Père pour envoyer solennellement son Esprit et le communiquer à tous ses Membres.

III° Raison prise du côté du Saint-Esprit. La communication de l'Esprit-Saint aux hommes étoit le prix de l'obéissance, de la mort et des mérites du Fils de Dieu fait Homme. En vue de ces mérites l'Eglise de Jésus-Christ lavée et purifiée dans son sang, devenoit l'Epouse du Saint-Esprit. Cet Esprit-Saint avoit commencé de la former dès les premiers jours du monde. Il avoit instruit les Patriarches, dicté la Loi, inspiré les Prophètes. Lorsque les temps

furent accomplis pour la venue du Sauveur, il prévint de ses dons la Mère qui devoit le porter, il forma dans son sein la sainte Humanité qui devoit nous sauver, lui donna l'onction de la Divinité, et se reposa sur elle, à la vue du Précurseur qu'il avoit sanctifié. Lorsque le sang de l'Agneau de Dieu eut purifié la terre, et que ce divin Rédempteur eut pris sa place dans le Ciel, à la droite de son Père, c'étoit alors seulement qu'il convenoit que l'Esprit-Saint fît avec l'Eglise cette alliance solennelle, par laquelle il s'engageoit à n'abandonner jamais ceux qui croiroient en Jésus-Christ, ceux qui s'uniroient ou succèderoient à cette société d'hommes reconnus pour les Disciples de Jésus, et à laquelle, en descendant visiblement sur eux, il imprimoit le sceau de sa vérité, de son amour et de sa Divinité. Quel bonheur de vivre dans ces jours fortunés où nous voyons tous ces Mystères accomplis, et où nous en jouissons dans la sécurité et l'abondance!

Prière. O grand Dieu, que vos œuvres sont admirables! Je vous adore, ô Père tout-puissant, qui avez fait pour nous de si grandes merveilles. Je vous adore, ô Fils généreux et infini en miséricordes, qui avez souffert pour nous, et qui nous avez mérité de si grandes faveurs. Je vous adore, Esprit-Saint, qui avez commencé, perfectionné et consommé de si grands Mystères. O Trinité sainte, soyez à jamais louée et bénie de toutes les créatures!

Ainsi soit-il.

CLXXIVe. MÉDITATION.

Effets que produit dans le Peuple le Discours que Jésus fit la dernière Fête des Tabernacles.

1°. Il y excite divers sentiments; 2°. il y fait naître une objection contre Jésus; 3°. il peut nous porter à faire nous-mêmes une question. *Jean.* 7. 40-44.

PREMIER POINT.

Des divers sentiments du Peuple.

Le peu de paroles que l'Evangile rapporte avoir été dites par Notre-Seigneur dans cette occasion, et dont le peuple ne pouvoit avoir l'intelligence, ne fut apparemment que le préambule d'un discours plus long et plus à la portée des auditeurs. Quoi qu'il en soit, il arriva dans cette assemblée ce que nous voyons arriver dans le monde.

I° Quelques-uns n'ont qu'une foi imparfaite. *Plusieurs d'entre le peuple ayant entendu ces paroles, disoient : Cet homme est véritablement un Prophète.* Ce n'étoit point en dire assez. Il y en a de même parmi nous, qui n'ont de Jésus-Christ et de son Eglise, qu'une idée foible et partagée, une foi d'éducation, et pour ainsi dire, de nation et de climat, une foi qui a ses doutes et ses restrictions : mais la foi est indivisible. Jésus-Christ s'est dit Fils de Dieu, et a promis l'infaillibilité à son Eglise : ou il est Fils de Dieu,

et l'Eglise est infaillible ; ou il est un séducteur, un fourbe, un impie, et l'Eglise est une fable, une chimère. Si ces blasphèmes nous font horreur, ayons donc en Jésus-Christ, en sa doctrine, dans ses promesses, une foi entière et inébranlable, une foi pleine de respect, de confiance et d'amour.

II° D'autres ont une foi parfaite. *D'autres disoient : C'est le Christ.* C'est le Messie promis, et que nous attendons. Ceux-ci avoient raison ; et, en effet, en comparant les discours de Jésus-Christ avec ses actions, sa doctrine avec ses miracles, des hommes sans préjugé, sans passion, sans intérêt, ne pouvoient s'empêcher de dire que c'étoit là le Christ, le Messie promis ; et c'est le jugement qu'en portera quiconque sera dans les mêmes dispositions, et fera les mêmes réflexions. Oui, Seigneur, vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, je le crois.

III° D'autres combattent la foi par le raisonnement et par l'Ecriture. *Quelques-uns disoient : Est-ce que le Christ doit venir de la Galilée? L'Ecriture ne dit-elle pas que le Christ doit sortir de la famille de David, et de la petite ville de Bethléem, d'où étoit David?* L'impie ne manquera jamais de raisonnements, ni l'hérétique de textes de l'Ecriture, pour se maintenir dans leurs préjugés. Ces raisonnements et ces textes sont répandus avec adresse par les chefs de l'impiété et de l'erreur, et répétés par une foule de personnes qui ne sont que peuple, et qui croient pouvoir se tirer de cette classe par leur orgueil et par leur timidité.

IV° On reste divisé sur l'article de la Religion. *Il y eut donc parmi le peuple divers sentiments à son sujet.* Les premiers ne pouvoient

se refuser à l'évidence des faits pour une difficulté, dont à la vérité, ils ne voyoient pas la solution, mais qui ne détruisoit pas les faits. Les autres, pleins de l'objection qu'ils proposoient, et qui flattoit leur vanité, fermoient les yeux à tout le reste et ne soupçonnoient pas seulement qu'il pût y avoir du faux dans leurs raisonnements ou dans leur interprétation. Ainsi, chacun reste dans son sentiment : les uns trouvent la vérité dans leur humble docilité, et les autres l'erreur dans leur orgueilleuse opiniâtreté.

V° L'Eglise ne souffre qu'autant que Dieu le permet. *Et quelques-uns d'entr'eux avoient envie de l'arrêter : mais personne néanmoins ne mit la main sur lui*, parce que son heure n'étoit pas encore venue. Il étoit facile aux Satellites envoyés par le conseil des Juifs de se saisir de Jésus, surtout dans le trouble et dans la confusion où étoit l'assemblée ; ils étoient venus dans l'intention d'exécuter l'ordre qu'ils avoient reçu ; ils en eurent la pensée, mais ils n'eurent pas la hardiesse de la mettre à exécution. Pénétrés de vénération pour la personne de Jésus, et enchantés de ses discours, ils l'écoutèrent avec attention et respect ; et après son instruction, ils le laissèrent se retirer du Temple, et ils se retirèrent eux-mêmes sans avoir rien osé contre lui. Ne craignons point pour l'Eglise ; si elle a des contradicteurs ; c'est son partage, et elle en aura toujours ; si elle a des persécuteurs, ils n'agiront contre elle que quand et autant que Dieu le permettra, et la persécution même ne fera qu'augmenter son bonheur et sa gloire.

SECOND POINT.

De l'objection qu'on faisoit contre Jésus.

Cette objection consistoit à dire que Jésus étoit de Galilée et non de Bethléem et de la famille de David. Dans cette objection, il y a plusieurs choses à remarquer.

I° Que ce n'étoit pas la seule objection que l'on fit. On en avoit pour toutes sortes d'occasions, pour toutes sortes de personnes, et on en faisoit même de contradictoires à celle-ci. Le Messie, disoit-on, doit donner l'exemple de l'observation de la Loi, et celui-ci la viole, en opérant des guérisons le jour du Sabbat. Le Messie doit venir sans qu'on sache d'où il vient, et on sait d'où est celui-ci. Le Messie doit être de Bethléem, celui-ci est de Galilée. Ainsi, l'impiété et l'hérésie répandent contre la Foi orthodoxe des objections disparates et même contradictoires, afin que chacun saisisse celle qui est de son goût ; pourvu que vous vous laissiez éblouir par quelqu'une, on vous permet d'abandonner les autres, de vous en moquer même, et de les détester. Aussi dans l'impie et l'hérétique, on ne sait que réfuter, parce qu'on ne sait ce qu'ils soutiennent, et qu'ils sont toujours prêts à abandonner un point pour en sauver un autre. Il n'en est pas ainsi de la doctrine de l'Eglise; tous les points de sa croyance sont fixés, liés ensemble ; elle les soutient tous avec une égale fermeté, et elle méconnoîtroit celui qui en abandonneroit un seul.

II° Il faut remarquer que cette objection

n'avoit rien de solide. D'abord, rien de solide en elle-même. Jésus est de Galilée, c'est-à-dire, qu'il a demeuré à Nazareth, et qu'il y a sa famille. Cela prouve-t-il que cette famille ne puisse être celle de David ? Cela prouve-t-il qu'il ne puisse pas lui-même être né à Bethléem? Voilà les raisonnements des incrédules de nos jours : ils se disent philosophes; et si on réduisoit à la forme exacte du syllogisme les phrases pompeuses et les expressions fleuries dont ils couvrent leur foiblesse, pourroient-ils s'empêcher de rougir de leurs propres pensées? 2°. Rien de solide contre les preuves que Jésus donnoit de sa mission. Quand bien même on n'auroit fait aucune réflexion sur la nature de l'objection, tout au plus elle auroit été une difficulté dont on eût ignoré la solution. Or, une difficulté ne détruit pas l'évidence. Jésus se dit le Messie, tout concourt à le faire croire, et il le prouve par des miracles avérés et sans nombre; je crois donc qu'il l'est. Mais le Messie doit être de la race de David; je crois donc qu'il en est. Le Messie doit naître à Bethléem; je crois donc qu'il y est né. Mais Jésus est de Galilée; c'est ce que je ne comprends pas, c'est ce que je n'examine point, je sais sa vie, j'entends ses discours, je vois ses miracles, c'en est assez pour moi; votre objection ne détruit rien; elle a sa réponse, quoique je l'ignore, elle trouvera son éclaircissement, quand le temps en sera venu. C'est ainsi que pensoit le peuple fidèle, et tous les raisonnements des Pharisiens n'empêchoient pas les malheureux qui connoissoient le pouvoir de Jésus de crier après lui : Fils de David, ayez pitié de nous. Que l'impie

et l'hérétique emploient toute leur subtilité pour séduire, le plus simple fidèle répondra au premier : le christianisme est prouvé ; au second : l'Eglise est infaillible, votre objection ne détruit rien, elle ne peut faire sur mon esprit aucune impression.

III° Il faut remarquer que cette objection portoit à faux. Il étoit faux que Jésus fût Galiléen de naissance, et né à Nazareth. Il étoit né à Bethléem, et il étoit le seul héritier de la branche aînée de David, et par conséquent héritier de son trône, et le légitime Roi d'Israël. Cependant on supposoit le contraire avec une entière assurance, jusqu'à dire qu'on le savoit, et il ne venoit pas en pensée de révoquer ce fait en doute. Voilà les jugements des hommes, et surtout des incrédules. Ils supposent avec hardiesse, ils assurent avec témérité, et ils font parade d'un savoir profond, aussi faux qu'éblouissant. Ne nous en laissons pas imposer par ce ton décisif Supposons de notre côté qu'il peut bien se faire qu'ils se trompent, et dans leurs raisonnements, et dans leurs suppositions.

IV° Il faut remarquer que cette objection se tournoit en preuve. Cette objection étoit elle-même l'accomplissement de ce qu'avoient dit les Prophètes, qu'il seroit appelé Nazaréen ; et parconséquent, le nom même de Galiléen qu'on lui donnoit, prouvoit sa mission, bien loin de la détruire. Tout se tourne en preuve pour les cœurs fidèles, et aux yeux éclairés. Que notre foi ne soit donc pas ébranlée, ni par le scandale de l'impiété, ni par l'obstination de l'hérésie. L'un et l'autre a été prédit ; et devient une preuve de cette vérité révélée : il est nécessaire qu'il y ait des scandales, il faut qu'il y ait des hérésies.

TROISIÈME POINT.

D'une question que l'on peut faire ici.

On peut demander ici pourquoi Notre-Seigneur ne levoit pas la difficulté des Juifs sur le lieu de sa naissance, d'autant plus qu'il le pouvoit d'un seul mot. Sur cette question et autres semblables, qui roulent sur la conduite de Dieu, nous avons ici trois points à traiter.

I° Du danger qu'il y a à faire de pareilles questions. Nous n'avons que trop de penchant à demander à Dieu compte de sa conduite, sans songer que c'est à nous à lui rendre compte de la nôtre. Tout ce que Dieu fait est bon, juste et sage, en voilà d'abord assez pour nous. Par ces recherches sur la conduite de Dieu, si nous n'y apportons de grandes précautions, nous nous exposons à troubler notre foi, à l'affoiblir, à la perdre. De semblables questions ont introduit l'incrédulité dans le monde, la soutiennent et l'étendent de plus en plus. Toute la science de l'incrédule se réduit à demander pourquoi Dieu a fait cela, pourquoi il n'a pas fait cela. Il se perd dans cette recherche, et il y perd ceux qu'il y entraîne. La première réponse à toutes ses questions est aisée, et le bon sens nous la dicte : Dieu n'est pas obligé de nous rendre compte de sa conduite, ses voies sont trop élevées et les bornes de notre esprit sont trop étroites pour pouvoir y atteindre; notre partage ici-bas c'est une foi soumise, appuyée sur des preuves évidentes que ces sortes de questions ne sauroient détruire. Le jour viendra, et il faut l'attendre,

auquel la raison de tout sera manifestée, et heureux alors ceux qui auront cru sur la parole de leur Dieu !

IIo De l'ordre qu'il convient de mettre dans de semblables questions. Avant que de demander à Dieu compte de sa conduite, il convient de demander aux hommes compte de la leur. Ainsi, demandons ici d'abord pourquoi les Juifs eux-mêmes n'éclaircissoient pas la difficulté dont il s'agissoit. Rien n'étoit plus important, du moins pour ceux qui, pour cette seule raison, se roidissoient contre toutes les autres preuves, et en particulier contre des miracles si nombreux et si éclatants. Rien n'étoit plus aisé. Les parents de Jésus étoient actuellement à Jérusalem, on pouvoit s'informer d'eux de quelle tribu et de quelle famille ils se disoient. Jésus n'étoit pas si âgé, qu'on ne pût trouver des personnes de Nazareth qui eussent pu dire s'ils l'y avoient vu naître. On pouvoit aisément parvenir jusqu'à sa Mère, et sur son témoignage, le grand conseil pouvoit encore envoyer à Nazareth et à Bethléem pour s'informer de la vérité, mais on ne fait rien de tout cela : sur une question de cette importance, pas la moindre démarche, pas la moindre enquête. Et, pourquoi cette inaction ? Ah ! qui n'en voit d'abord la raison ? Les incrédules de ce temps-là, comme ceux de tous les temps, les chefs des Juifs et leurs partisans, bien loin de vouloir éclaircir cette difficulté, étoient enchantés de l'avoir inventée ou entendue, de pouvoir l'opposer à toutes les preuves, de la répandre dans toutes les assemblées du peuple, et par-là de séduire les uns et de fermer la bouche aux autres. Il y a bien apparence même

qu'ils la faisoient valoir au-delà de ce qu'ils en pensoient eux-mêmes. Pouvoient-ils entièrement ignorer ce que savoient tant de malheureux qui partout appeloient Jésus, Fils de David?

III° Du respect avec lequel il faut répondre à de pareilles questions. On peut avec fruit rechercher les raisons de la conduite de Dieu, quand on ne le fait que pour adorer ses voies, entrer dans ses desseins, s'instruire et s'édifier soi même. Dans cet esprit, nous pouvons penser que Jésus-Christ ne parloit point de sa famille et du lieu de sa naissance, 1°. parce que Dieu, dans la communication de ses lumières et la distribution de ses grâces, ne se règle pas sur notre paresse mais sur nos vrais besoins. Jésus-Christ révèle bien aux Juifs sa divinité et sa génération éternelle, quoique par leur faute, ils ne dussent pas l'en croire, parce qu'ils ne pouvoient l'apprendre que de lui, mais il ne leur dit rien de ce qu'ils pouvoient apprendre d'eux-mêmes. Faites ce que vous pouvez, et demandez ce que vous ne pouvez pas. 2°. Parce que Dieu, dans la conduite qu'il tient à notre égard, se règle sur sa sagesse, et non sur notre malice. Il nous donne abondamment les lumières et les secours dont nous avons besoin, mais quand nous abusons des biens qu'il nous donne, que nous résistons opiniâtrément à ses lumières et à ses grâces, vouloir qu'il les augmente à proportion de notre obstination, c'est une folie. Allons à Dieu dans la droiture de nos cœurs, et jamais il ne nous manquera. Mettons à profit les grâces qu'il nous fait, et il nous en fera de plus grandes. Si Dieu quelquefois a vaincu avec éclat l'obstination de certains pécheurs, il est le maître. Qui peut

sonder la profondeur de sa science et de sa sagesse ? Mais compter sur un pareil miracle, et l'exiger de lui, encore une fois, c'est une folie.

PRIÈRE. J'adore, ô mon Dieu, la profondeur de vos voies; tout en vous est saint, juste, sage; vous nous comblez de vos biens, vous nous prévenez, vous nous invitez, vous nous aidez, et je me perds. Si je m'égare, ce ne peut être que par ma faute. Ah! loin de moi, Seigneur, cet orgueil de l'esprit, cette corruption du cœur qui résistent à tous les moyens du salut ! Ainsi soit-il.

CLXXVe. MÉDITATION.

De ce qui se passe dans le Conseil des Juifs, le dernier jour de la Fête des Tabernacles.

Observons, 1°. le témoignage que rendent les Satellites envoyés pour se saisir de Jésus ; 2°. la réponse des Pharisiens à ce témoignage ; 3°. la remontrance que fait à ce sujet un Sénateur ; 4°. la réponse des Pharisiens à cette remontrance. *Jean.* 7. 45-53.

PREMIER POINT.

Témoignage des Satellites envoyés pour arrêter Jésus.

LES Satellites retournèrent donc vers les Princes des Prêtres et les Pharisiens, qui leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ! Ils répondirent : Jamais homme n'a parlé comme celui-là. Comme on s'attendoit bien que Jésus reparoîtroit dans le dernier jour de la fête des Taber-

nacles, il s'étoit tenu ce jour-là un grand conseil auquel avoient assisté les Pontifes, les Prêtres, les Princes ou chefs du peuple et les Pharisiens. On avoit envoyé des Satellites ou Ministres du Temple, pour arrêter Jésus lorsqu'il y paroîtroit; mais ceux-ci l'écoutèrent sans oser rien entreprendre contre lui. Cependant le conseil les attendoit avec impatience, et lorsqu'on les vit revenir sans Jésus, les Pontifes et les Pharisiens leur demandèrent; *Pourquoi ne l'avez-vous pas amené?* Toute la réponse que purent leur faire ceux-ci, ce fut de leur dire : *Jamais homme n'a parlé comme celui-là.* Si un seul discours de Jésus avoit fait sur eux une si grande impression, quelle impression ne doit pas faire sur nous l'ensemble de tous les discours de Jésus que les Evangélistes nous ont conservés? Rappelons-nous-en quelques traits, et écrions-nous avec ces Ministres du Temple : *Jamais homme n'a parlé comme celui-là.*

I° Quant à la morale, jamais homme n'a donné des règles si pures et si saintes, n'a prescrit envers Dieu tant de piété, de sincérité, de respect, d'amour et de confiance; envers le prochain, tant de charité, de compassion, de générosité et de patience; envers soi-même, tant d'abnégation, de sobriété, de charité et de désintéressement.

II° Quant à son origine, jamais homme ne s'est donné pour le Fils de Dieu, existant dans le sein de Dieu, avant que d'être né sur la terre, connoissant tous les secrets de Dieu, et ne faisant qu'une même chose avec lui.

III° Quant à son ministère, jamais homme n'a dit qu'il fût venu dans le monde pour sau-

ver les hommes de leurs péchés, qu'il étoit la force des foibles et la consolation des affligés, qu'il étoit la lumière du monde, la voie, la vérité, la résurrection et la vie, qu'il étoit le Juge souverain des hommes, qu'il les ressusciteroit, qu'il donneroit à chacun selon ses œuvres, ou une vie éternelle, ou un supplice éternel.

IV° Quant à l'attachement que lui devoient ses Disciples, jamais Maître n'a dit à ses Disciples, que s'ils ne l'aimoient plus qu'ils n'aimoient leur père et mère, plus qu'ils ne s'aimoient eux-mêmes, ils n'étoient pas dignes de lui; qu'ils devoient être prêts à donner leur vie pour lui, qu'ils devoient se faire gloire et s'estimer heureux d'être méprisés, calomniés, flagellés, crucifiés pour l'amour de lui.

V° Quant à leur récompense dans l'autre vie, il promet tout : une gloire immense, un bonheur infini, une vie éternelle; mais dans ce monde, il ne promet rien, parce que son Royaume n'est pas de ce monde; il n'y promet que des peines, des pleurs, des supplices, des croix.

VI° Quant à ses propres actions, jamais homme n'a dit comme lui ce qu'il devoit faire pendant sa vie, et ce qu'il feroit après sa mort, qu'il mourroit en tel temps, en tel lieu, de telle manière, parce qu'il le vouloit ainsi, qu'il ressusciteroit trois jours après sa mort, etc.

VII° Quant à ses miracles, jamais homme n'a dit : *si vous ne croyez pas mes paroles, croyez-en mes œuvres : les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les morts ressuscitent.* Que de traits vraiment divins qu'il seroit trop long de rapporter, et sur lesquels on aura

toujours lieu de s'écrier : Non, *jamais homme n'a parlé comme celui-là.* Le Fils de Dieu, le Verbe de Dieu fait homme, a tenu sur la terre un langage que la fiction et la fable, que la fourberie des homme et la malice des démons n'ont pu, ni ne pourront jamais imiter. Que l'impie rougisse donc de l'indigne parallèle qu'il ose faire du Fils de Dieu avec de foibles mortels, ou du moins qu'il fasse ce parallèle avec quelque sentiment d'équité, et bientôt il se prosternera aux pieds de son Maître, il l'adorera et s'écriera avec nous, *jamais homme n'a parlé comme celui-là.*

SECOND POINT.

Réponse des Pharisiens à ce témoignage.

I° Ils réfutent le témoignage rendu à Jésus, en le traitant de séduction. Les Pharisiens leur répondirent : *Êtes-vous donc aussi vous-mêmes séduits?* Faux jugements des hommes! Ils regardent comme séduits ceux qui ne cèdent qu'à l'évidence des motifs et aux lumières de leur conscience, ceux qui renoncent à l'impiété et à l'erreur pour suivre la vérité, ceux qui abandonne le vice pour embrasser la vertu, ceux qui quittent le monde pour assurer leur salut ; et ils ne voient pas qu'eux seuls sont séduits par la passion, par la cabale, par les intrigues, par les préjugés, par le plaisir, par le libertinage, par l'attrait du monde, sans jamais vouloir faire aucune réflexion sérieuse sur les voies qu'ils suivent, et sur le terme où elles les conduisent. Non, Seigneur, on n'est pas séduit en

vous suivant, en écoutant la voix de votre Eglise, en cédant aux remords de sa conscience, en se dévouant à votre service, à votre amour, à l'imitation de vos vertus. Plus on y réfléchit, plus on se confirme dans son choix, et plus on y goûte de consolation. C'est dans un parti que l'on suit, dans un train de vie que l'on mène sans réflexion, qu'est à craindre la séduction.

II° Les Pharisiens réfutent le témoignage rendu à Jésus, en y opposant le témoignage du monde. *Y a-t-il un seul des Sénateurs et des Pharisiens qui ait cru en lui?* Fausse règle des hommes! Dans les choses essentielles au salut, la voix de Dieu est toujours reconnoissable; mais l'exemple du grand monde ne nous a jamais été donné pour règle en cette matière. Que les Grands éblouissent par leur éclat, qu'ils s'attachent ceux qui espèrent quelque part à leurs faveurs, que l'impiété et l'erreur vantent leurs Savants, qu'elles se couvrent de leur gloire, qu'elles admirent la subtilité de leurs recherches et la beauté de leurs styles, qu'elles se fassent encore honneur de leurs vertus apparentes : rien de tout cela ne peut séduire un cœur droit qui cherche Dieu, et qui fait de son salut sa première et son unique affaire. L'Evangile, voilà notre règle; l'enseignement de l'Eglise, en voilà l'explication et notre sûreté.

III° Les Pharisiens réfutent le témoignage rendu à Jésus, en méprisant ceux qui le suivent. *Car pour cette populace qui ne sait ce que c'est que la Loi, ce sont des gens maudits.* Fausse estime des hommes! Ils estiment la naissance et méprisent une basse condition. *Cette populace*, comme si le peuple n'avoit pas le même

Créateur, n'étoit pas formé du même limon, n'étoit pas destiné à la même fin que les nobles et les grands, comme si le peuple n'avoit pas la raison, le bon sens, une conscience, ainsi que les Nobles et les Grands! Ils estiment un vain savoir, et méprisent l'humble ignorance. *Cette populace qui ne sait pas la Loi.* Non, le peuple ne sait point disputer, subtiliser sur la Loi; il ne sait point la plier à ses inclinations, et l'interpréter selon ses caprices, mais il sait l'observer avec plus de fidélité et de simplicité. Enfin, ils estiment les richesses et méprisent la pauvreté : *Ce sont des gens maudits.* Il est vrai qu'ils ne jouissent pas des bénédictions de la terre; mais s'imaginer que, pour cela, ils soient privés des bénédictions du Ciel, c'est regarder comme un obstacle à celui-ci, ce qui est une disposition favorable pour les recevoir avec plus d'abondance. Les premiers chrétiens ont été regardés pendant un long espace de temps, comme un peuple ignorant et maudit; mais, par un miracle unique et propre au christianisme, ce peuple a soumis les Grands, ces ignorants ont désabusé les Savants, ces pauvres ont persuadé les riches. La foi simple de ce peuple ignorant et maudit a triomphé de l'orgueil, du faste, de la puissance, de la science, de l'éloquence, du crédit, de l'autorité des Grands, des Savants, des riches du siècle. Heureux celui qui, à l'école de Jésus-Christ, devient humble, simple, pauvre, ce n'est pas assez, qui devient enfant!

TROISIEME POINT.

Remontrances des Sénateurs.

Sur cela Nicodême, l'un d'entr'eux, et le même qui étoit venu trouver Jésus la nuit, leur dit : Notre loi permet-elle de condamner qui que ce soit, sans l'avoir entendu et sans être informé de ses actions? 1°. Remontrance généreuse. Le Sénateur qui la fit, étoit cet illustre Pharisien, et en même temps un des Princes ou chefs de la Nation, nommé Nicodême, qui, dès le premier voyage que Jésus fit à Jérusalem, frappé de la grandeur de ses miracles, avoit eu avec lui un entretien secret pendant la nuit, et lui avoit toujours depuis été inviolablement attaché. Seul, parmi ceux de son corps, il s'étoit préservé de la corruption et du poison de la jalousie ; seul, il osa parler en faveur de l'innocent, et s'exposer à la haine de tous les coupables. Que cette générosité coûte à la nature, qu'elle est rare, et que l'on trouve de prétextes pour s'en dispenser !

II° Remontrance forte. Nicodême venoit d'entendre les Pharisiens ses collégues prononcer le grand mot *de la Loi* avec leur faste ordinaire, parler de Jésus comme d'un séducteur, insulter à ceux qui croyoient en lui et les traiter de maudits et de prévaricateurs de la Loi, tandis qu'il les voyoit eux-mêmes violer la Loi de Dieu dans un point essentiel et que dicte à tout homme la seule équité naturelle. La probité qui faisoit son caractère ne lui permit pas de garder le silence. Il présenta la Loi même à

ceux qui la violoient, en accusant les autres de l'ignorer. Combien d'occasions n'aurions-nous pas tous les jours d'exercer le même zèle, si nous avions pour Jésus-Christ, et pour ceux qui sont à lui, le même attachement, le même amour que ce Grand de Jérusalem!

III° Remontrance modeste. Nicodême ne mêla à son discours ni invectives, ni reproches. Il n'y montra ni aigreur, ni animosité. Il rappela seulement les Juges à un point fondamental de la Loi, et aux premiers sentiments de l'équité naturelle. Tout le monde convient de l'équité de cette Loi; mais si les Juges l'observent dans les Tribunaux où il s'agit de juger les personnes, combien de particuliers la violent dans les jugements qu'ils portent, non-seulement sans autorité, mais encore sans connoissance de cause! Ne nous écartons donc jamais de la Loi et de l'équité, et dans l'occasion sachons y ramener les autres.

QUATRIÈME POINT.

Réponse des Pharisiens à cette remontrance.

I° Ils s'emportent en injures. *Ils lui répondirent : Est-ce que vous êtes aussi Galiléen?* Quelle réponse pour des hommes de ce caractère! Il suffit de réclamer les lois de l'équité en faveur d'innocents opprimés, pour être regardé comme vendu à leur parti, livré à leurs intérêts, et pour s'attirer les noms les plus odieux. Votre nom, ô Jésus! est donc devenu une injure et un opprobre. Le nom de cette terre fortunée qui, dès le commencement de votre prédication, a vu la

grande lumière, selon l'expression du Prophète, est employé par ces Docteurs aveugles, comme un nom d'invective et d'insulte, mais insulte glorieuse pour celui qui la reçoit en défendant votre gloire et vos intérêts.

II° Les Pharisiens donnent le change sur la question. Ils ajoutèrent : *Lisez les Ecritures, et apprenez qu'il n'est jamais sorti de Prophète de Galilée.*

Quelle hauteur! quel mépris! quel orgueil! Mais sous l'enflure de ces paroles, quelle foiblesse de raisonnement! Voilà donc encore la fameuse difficulté de la Galilée! Mais que cet homme soit de Galilée ou non, cela empêche-t-il qu'il ne faille garder les règles de l'équité? Mais si l'on veut traiter sérieusement cette difficulté, il ne s'agit pas d'approfondir l'Ecriture, il ne s'agit que de vérifier un fait généalogique et de savoir où cet homme est né. Que la passion, que le préjugé nous donnent aisément le change! L'impie nous appelle à la raison, tandis qu'il ne s'agit que d'examiner les faits historiques qui prouvent la révélation. L'hérétique nous appelle à l'Ecriture, tandis qu'il ne s'agit que d'apprendre de l'Eglise quel est le sens de l'Ecriture. Hélas! il n'y a de trompés que ceux qui veulent bien l'être!

III° Les Pharisiens se retirent sans vouloir rien entendre. Après ces mots pleins d'orgueil et d'aigreur, les Pharisiens se retirèrent, l'assemblée se sépara, *et chacun retourna dans sa maison*, persistant dans ses sentiments. Le Sénateur fidèle persévéra dans son attachement à la doctrine et à la personne du Sauveur, et les autres persistèrent dans leurs préventions, leur

haine, et le dessein formé de faire mourir Jésus. Suite ordinaire des disputes sur la Religion ! la vérité modeste est tournée en ridicule, et rebutée avec mépris par l'erreur orgueilleuse. Chacun persévère dans son sentiment, et avec ce sentiment entre dans la maison éternelle où le juste Juge dévoile enfin les motifs qui ont fait illusion pendant la vie.

PRIÈRE. Préservez-moi d'un tel malheur, ô mon Dieu, et de la séduction qui y conduit ! Pour éviter un tel danger, faites, Seigneur ! que je n'abuse jamais de ce grand moyen de salut que m'offre votre miséricorde, votre divine parole, *car jamais homme n'a parlé* comme vous ! O Verbe de Dieu fait homme pour nous, ô Jésus ! Fils de Dieu, mon Dieu, mon Sauveur et mon Maître, je m'anéantis devant vous, j'adore votre parole ! Je ne mérite pas la gloire de mourir pour elle, mais faites-moi la grâce de vivre d'elle, et qu'elle seule soit en tout l'unique règle de ma conduite.

Ainsi soit-il.

CLXXVIe. MÉDITATION.

Jugement de la femme adultère, le premier jour après l'Octave de la Fête des Tabernacles.

1°. Cette affaire entraîne beaucoup de difficultés ; 2°. les Scribes et les Pharisiens sont confondus ; la femme adultère est renvoyée absoute. *Jean* 8. 1-11.

PREMIER POINT.

Difficultés de cette affaire.

Cependant Jésus s'en alla sur la montagne des Oliviers. Mais dès la pointe du jour, il retourna dans le Temple, où tout le peuple se rassembla autour de lui, et s'étant assis, il commença à les instruire. Alors, des Scribes et des Pharisiens lui amenèrent une femme qui avoit été surprise en adultère, et la faisant tenir debout au milieu de l'assemblée, ils lui dirent : Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère. Or, Moïse nous a ordonné dans la Loi de lapider les adultères : quel est donc sur cela votre sentiment? Et ils disoient ceci en le tenant, afin d'avoir de quoi l'accuser. Quelque simple que paroisse en elle-même cette affaire de la femme adultère, si on n'en considère attentivement toutes les circonstances, on verra que jamais cause plus impliquée n'a été déférée à aucun tribunal, et que jamais décision n'a présenté plus clairement les traits d'un Dieu Sauveur, et ne

pouvoit être plus digne de celui qui étoit plus grand que Salomon, que le Jugement que Jésus en porte.

I° Cette affaire étoit difficile, par les desseins pleins de malice que les Scribes et les Pharisiens avoient formés. Deux fois ils avoient voulu faire arrêter le Sauveur, et loin de réussir, ils avoient eu la douleur de voir les Ministres de leur fureur se déclarer pour lui, et un de leurs propres collègues prendre hautement son parti. Ils crurent donc qu'avant de rien tenter de semblable, il falloit décrier la doctrine de Jésus, et exciter contre lui l'indignation du peuple. Ce fut dans cette intention qu'ils lui déférèrent le jugement de la femme adultère. Si Jésus refusoit de la juger, il tomboit dans le mépris. S'il la jugeoit, ou il la condamneroit et perdroit l'affection du peuple; ou il l'absoudroit, et il se déclareroit ennemi de la Loi. Ce projet leur paroissoit immanquable, et d'ailleurs, l'occasion étoit la plus favorable qu'ils pussent souhaiter. Jésus qui avoit passé la nuit dans une retraite de la montagne des Oliviers, étoit venu au Temple dès la pointe du jour. Le peuple s'étoit rendu en foule auprès de lui, et Jésus assis avoit déjà commencé son instruction. C'étoit le moment où ses ennemis comptoient triompher de lui, et le perdre sans ressource.

II° Cette affaire étoit difficile, par les desseins pleins de miséricorde que Jésus vouloit exécuter. Jésus dans cette occasion critique avoit son autorité à maintenir, l'affection du peuple à conserver, la malice de ses ennemis à confondre, la femme adultère à sauver, et la Loi à ménager; et Jésus vouloit exécuter tout cela sans bruit, sans éclat, sans miracle.

IIIo Cette affaire étoit difficile, par le grand nombre de ceux qu'elle intéressoit. Ici se trouvoient impliqués, non-seulement le coupable, mais encore le Juge, les accusateurs et tous les assistants, et non-seulement les assistants, mais nous-mêmes, et les hommes de tous les siècles, à qui notre divin Sauveur vouloit, dans cette occasion, donner une idée de sa douceur ineffable envers les pécheurs contrits et humiliés devant lui. Recueillons-en donc tous les traits, avec tout le respect, tout l'amour et toute la reconnoissance dont nous sommes capables.

SECOND POINT.

Les Scribes et les Pharisiens sont confondus.

Io Leur attaque. Tandis que Jésus instruisoit le peuple, *des Scribes et des Pharisiens lui amenèrent une femme* de la Nation *surprise en adultère, et la faisant tenir debout au milieu de l'assemblée, Maître, lui dirent-ils, cette femme vient d'être surprise en adultère.* La Loi ordonne que les personnes coupables de ce crime soient lapidées. Le fait n'est pas douteux : il ne reste qu'à prononcer sur le droit, et c'est sur quoi nous désirons savoir votre sentiment. Quel est votre avis? Il étoit aisé de voir qu'en tout cela, ils ne cherchoient qu'à surprendre Jésus-Christ, et à lui faire dire quelque chose dont ils pussent lui faire un crime, pour le décrier auprès du peuple. Mais quoiqu'on vît le piége, on ne voyoit pas comment Jésus pourroit l'éviter. Il ne pouvoit pas dire comme autrefois à celui qui lui demandoit justice contre son frère : qui est-ce qui m'a établi Juge? Les

Scribes et les Pharisiens, Juges naturels de cette femme, s'adressoient à lui, et lui en déféroient le jugement, comme à un Maître en Israël, à un Docteur de la Loi, et Jésus ne pouvoit se dispenser de prononcer, sans perdre quelque chose de son autorité, auprès du peuple. D'ailleurs, s'il refusoit de connoître de cette affaire, cette femme étoit perdue, et il vouloit la sauver. O Jésus, votre divine sagesse saura bien rompre le piége qu'on vous tend, confondre ceux qui l'ont tendu, et livrer ce cœur pénitent à votre miséricorde. *Mais Jésus se baissant, écrivoit du doigt sur la terre.* Ce divin Sauveur étoit assis, et se penchant vers la terre, il sembla s'occuper à tracer indifféremment sur la terre différentes lettres, sans ordre peut-être et sans suite, comme un homme distrait de l'affaire qu'on lui propose par quelque pensée plus sérieuse. Quelles pensées vous occupoient en ce moment, ô mon Sauveur! Vous voyez la malice de vos ennemis, la duplicité de leur cœur, l'hypocrisie de leur zèle, et toute la corruption de leurs mœurs. Hélas! que pensez-vous de moi en mille occasions où je cherche à me faire valoir devant les hommes? Vous gardez le silence, vous me laissez faire, mais vous voyez le fond de mon cœur, et tout ce qui s'y passe. Ah! que je dois craindre toutes mes actions! Que je dois m'observer moi-même, en pensant que je suis toujours en votre présence, et que vous voyez jusqu'à mes plus secrètes pensées!

II° Leur instance. *Comme donc ils continuoient à l'interroger, il se releva.* Lorsque les Scribes et les Pharisiens virent que Jésus ne répondoit rien, ils le crurent embarrassé, et ils pensèrent

qu'ils étoient au moment de leur triomphe. Encouragés par un si heureux commencement, ils redoublèrent leurs instances et leur clameurs, le pressant de parler, de s'expliquer de prononcer. Fourbes et hypocrites que vous êtes, vous mériteriez que cette Homme-Dieu parlât, qu'il dévoilât la corruption de vos cœurs, qu'il manifestât la noirceur de vos ames, mais non, sa bonté s'intéresse encore pour vous. En vous confondant, il saura vous épargner et vous ménager même une issue pour vous tirer du mauvais pas où votre malice vous a engagés. *Il se releva, et leur dit : Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette le premier la pierre. Puis se baissant, il se remit à écrire sur la terre.* Jésus ayant dit ces mots, se remit dans la même posture où il étoit auparavant, et continua de former des traces sur la terre. Mais que ces mots qu'il vient de dire sont admirables ! Que cette sentence est instructive ! Nous ne saurions trop la méditer Ah ! si nous l'avions présente à notre esprit, si nous étions bien pénétrés de notre indignité, si nous avions sans cesse devant les yeux nos misères, nos péchés, notre foiblesse, nous ne reprendrions pas avec tant d'aigreur, nous ne nous plaindrions pas avec tant de hauteur, nous ne poursuivrions pas les coupables avec tant de rigueur, un retour sur nous-mêmes calmeroit notre cœur, y produiroit l'humilité, la douceur, la compassion, la charité, édifieroit le prochain et nous gagneroit le cœur de Dieu.

III° Leur retraite. *Mais quand ils l'eurent entendu parler de la sorte, ils se retirèrent l'un après l'autre, les plus âgés commencèrent les premiers, et ainsi Jésus demeura seul avec la femme*

qui étoit au milieu de l'assemblée. Les divines paroles du Sauveur furent pour les Scribes et les Pharisiens, un coup de foudre auquel ils ne s'attendoient pas, chacun commença à songer à soi. Quelque mépris qu'ils affectassent pour le nouveau Maître, quelque hardis qu'ils fussent à le décrier en son absence, ils redoutoient ses lumières. Ils craignirent que, s'ils le pressoient davantage, il ne parlât plus clairement, et ne dévoilât des mystères qui ne tourneroient pas à leur honneur. Nos impies qui nous vantent tant leur probité, se trouveroient en pareil cas bien déconcertés. Les plus vieux et apparemment les plus criminels, furent dans cette occasion les plus prudents, toute l'assemblée étoit dans le silence. Jésus ne regardoit point ce qui s'y passoit, et il paroissoit déterminé à ne point s'expliquer. Ils profitèrent de la conjoncture, et comme s'il eût été inutile de rester là plus long-temps, ils prirent le parti de se retirer sans bruit. Ce que les premiers firent, les autres l'imitèrent, et tous abandonnèrent la place, laissant Jésus seul et la femme coupable au milieu de l'assemblée. Le peuple dut être bien surpris d'une retraite si subite, si taciturne et si générale. La femme dut ressentir une grande joie de se voir délivrée, et de voir sa cause entièrement remise à la décision de Jésus. Mais pour les Pharisiens, quels furent leurs sentiments? Ils se retirèrent chacun chez eux, la confusion sur le visage et la rage dans le cœur, plus déterminés que jamais à faire périr celui de qui ils venoient de recevoir un si sanglant affront. Hélas, ô mon Dieu, si une seule de vos paroles, ménagée avec tant de bonté, glace d'effroi vos ennemis, lors même que vous

leur épargnez la vue de votre auguste visage et la sévérité de vos regards, que sera-ce lorsque vous viendrez dans votre gloire manifester leur conscience et prononcer le dernier arrêt de leur réprobation ! Où fuirai-je alors ? Quelle retraite pourra cacher ma honte et me soustraire au châtiment ? Avant de paroître à ce Tribunal redoutable, me voici, Seigneur, à vos pieds avec la femme adultère, vous confessant tous mes péchés, et attendant avec elle l'arrêt de votre miséricorde.

TROISIÈME POINT.

La femme adultère renvoyée absoute.

I° Jésus l'interroge. La femme adultère, délivrée de ses accusateurs, conçut sans doute une douce espérance d'éviter le supplice ; mais placée en présence du Saint des Saints, et au milieu d'un peuple innombrable qui avoit les yeux attachés sur elle, pouvoit-elle éviter une confusion humiliante, presque aussi terrible que la mort ? Ne craignez rien cependant, pécheresse pénitente, votre Sauveur vous épargnera et la mort et la honte. *Jésus se relevant*, et ne voyant plus ni Scribes ni Pharisiens autour de cette femme, *il lui dit : Femme, où sont vos accusateurs? Personne ne vous a-t-il condamnée ? Non, Seigneur, répondit-elle.* C'étoit bien la seule parole qu'elle pût dire sans rougir. Non-seulement elle put faire cette cette réponse sans confusion, mais encore avec la plus sensible consolation. O femme pécheresse, que celui qui, par son interrogation, vous a ménagé cette réponse consolante, est bon, qu'il est tendre, qu'il est aima-

ble, qu'il mérite bien toute la tendresse de no cœurs et toute notre affection! O divin Jésus n'apprendrai-je jamais à vous connoître Vous regarderai-je toujours avec frayeur, e votre douceur ineffable ne fera-t-elle jamais impression sur mon ame!

II° Jésus l'absout. *Jésus lui dit : je ne vou condamnerai pas non plus.* Ah! mon Dieu, j'osoi m'y attendre. Vous, condamner une ame pécheresse, mais contrite, et humiliée! Vous qui êtes venu appeler les pécheurs, et donne votre sang pour eux, vous les condamneriez Ah! loin de nous une pareille crainte. Et moi Seigneur, me condamnerez-vous? Je suis, i est vrai, chargé de péchés innombrables; mai enfin, je viens à vous. Je n'y viens point entraîné malgré moi par des accusateurs violents j'y viens pressé par le repentir de mes crime et par le regret de vous avoir offensé. Vos Ministres à qui je les ai découverts, non-seulemen ne m'ont pas condamné, mais m'ont absous en votre Nom; et vous voudriez, vous, me condamner? Ah! il n'en seras pas ainsi : j'espère tout de votre miséricorde. Cette espérance fai la consolation de ma vie, et ne sera point confondue.

III° Jésus la renvoie. Jésus ajouta : *Allez et ne péchez plus à l'avenir.* Par-là, Notre-Seigneur pourvoyoit à sa sûreté, et l'animoit à la fidélité. Après avoir été ainsi congédiée, elle pouvoit se retirer en toute assurance; elle avoit comparu devant ses Juges, et elle avoit été renvoyée sans condamnation; on ne pouvoit plus revenir sur cette affaire. D'ailleurs, les Scribes et les Pharisiens n'avoient garde de la

renouveler ; ils auroient plutôt souhaité pouvoir à jamais en abolir la mémoire. On ne pouvoit pas non plus accuser Jésus de s'être relâché de la rigueur de la Loi, et d'avoir usé de trop d'indulgence ; il n'avoit fait que ce qu'avoient fait les Pharisiens eux-mêmes. Il avoit eu soin de faire déclarer, par cette femme même, que personne ne l'avoit condamnée. A leur exemple, il ne la condamnera pas non plus. Ainsi, par ce célèbre Jugement, où éclate la sagesse de Jésus, sa sainteté, la connoissance qu'il a des cœurs, sa douceur et sa miséricorde, il évite le piége qu'on lui tend, il déconcerte ses ennemis, il ménage la Loi, il sauve la femme coupable, et s'attire de plus en plus l'admiration, le respect et l'amour du peuple. La femme s'étant retirée, l'assemblée se sépara ; mais cette humble pénitente, après un si grand danger et une si grande miséricorde, n'oublia pas, sans doute, le dernier avertissement de son divin Libérateur : *ne péchez plus à l'avenir.*

PRIÈRE. Ah ! Seigneur, je ne l'oublierai pas moi-même cet avertissement salutaire ! Je me préserverai du péché de rechute, dont les effets sont si redoutables ; ou plutôt ce sera votre grâce elle-même, que je sollicite ici avec la plus vive instance, qui me communiquera tout à la fois le don de la pénitence, celui du pardon, et enfin le don de la persévérance.

Ainsi soit-il.

CLXXVIIe. MÉDITATION.

Discours de Jésus, le second jour après l'octave de la Fête des Tabernacles.

1°. Jésus instruit le peuple ; 2°. les Pharisiens lui font une objection, et Jésus la réfute ; 3°. ils lui font une demande et Jésus y répond. *Jean* 8. 12-20.

PREMIER POINT.

Instruction de Jésus au peuple.

Jésus leur parla donc une seconde fois. Ce fut probablement le second jour d'après l'octave de la Fête des Tabernacles qu'il leur tint ce discours. Les Pharisiens, pour cette fois, s'étoient joints à la multitude pour l'entendre, ou plutôt pour le surprendre dans ses paroles. Dès les premiers mots qu'il prononça, ils jugèrent à propos de l'interrompre, sous prétexte de lui demander des éclaircissements nécessaires. *Je suis, leur dit-il la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres ; mais il aura la lumière de la vie.* Pesons ces trois paroles avec la plus sérieuse attention.

I° Première parole de Jésus. *Je suis la lumière du monde.* Comment Jésus est-il la lumière du monde ? 1°. Il est la lumière incréée par sa génération divine. Jésus est dans le sein de Dieu la lumière éternelle et essentielle, le Fils éternel de Dieu le Père, la splendeur de sa gloire et l'image de sa substance. Je vous

adore, ô Lumière divine, Lumière inaccessible et incompréhensible; je vous adore avec le Père de qui vous procédez, et avec le Saint-Esprit qui procède de vous et du Père. Trinité sainte, Dieu seul et unique en trois personnes, je vous adore, et je vous soumets mes foibles lumières, qui ne sont devant vous que ténèbres épaisses. Quand sera-ce, ô divine Lumière que je vous verrai, et que je serai transformé en vous! 2°. Jésus est la Lumière incarnée par sa naissance temporelle, par ses Mystères et son Evangile. Aux rayons de cette divine Lumière, les esprits de ténèbres ont pris la fuite, les idoles sont restées muettes et sans adorateurs; l'homme enfin a reconnu l'Auteur de son être, l'hommage qu'il lui devoit, le culte par lequel il devoit l'honorer et les biens éternels qu'il en devoit attendre. Je vous remercie, ô Lumière invisible, de vous être ainsi manifestée à nous, en vous rendant sensible et visible à nos regards. C'est avec un cœur pénétré de reconnoissance que je contemple ce divin éclat que vous répandez sur la terre, après l'avoir délivrée des ténèbres épaisses dont elle étoit couverte. Est-il possible qu'il y ait encore des hommes, ou assez aveugles pour ne pas voir une lumière si vive et si brillante, ou assez furieux pour s'obstiner à fermer les yeux aux purs rayons d'une lumière si douce et si bienfaisante? 3°. Jésus est la lumière infuse qu'il nous communique par sa grâce. Quand Jésus répand cette divine lumière dans nos cœurs, elle les éclaire, elle les purifie, elle les échauffe, elle les fait jouir d'un jour pur et serein, et leur procure un calme et une paix ineffable. Venez

dans mon cœur, lumière sacrée; dès que vous y brillez, mon ame et toutes ses puissances tressaillent de joie; pour peu que vous disparoissiez, je tombe dans les ténèbres, l'ennui et la tristesse. O Jésus, ô ma lumière, ô le bonheur de mon ame, ô l'amour de mon cœur, venez et ne vous séparez jamais de moi!

II° Seconde parole de Jésus. *Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres.* Qui est celui qui marche dans les ténèbres? 1°. Celui qui, au lieu de suivre Jésus-Christ et de recevoir la révélation, ne veut suivre que sa propre raison; car cette raison ne lui dit rien de précis sur son origine, sur ses devoirs, sur sa future destination; sur tous ces points importants, il reste dans les ténèbres. 2°. Celui qui, au lieu de suivre Jésus-Christ et d'écouter son Eglise, ne veut suivre que son propre esprit pour entendre le sens de la révélation, car cet esprit particulier ne lui dit rien d'assuré, rien qui porte le sceau de l'infaillibilité divine; et ainsi, lors même qu'il reçoit la Lettre et le Texte des Ecritures, il reste dans l'incertitude et les ténèbres. Delà parmi les hérétiques, comme parmi les philosophes, cette diversité et cette opposition de sentiments qui fait voir qu'en ne suivant pas Jésus, ils marchent dans les ténèbres et sans savoir où ils sont, ni où ils vont. 3°. Celui qui, au lieu de suivre Jésus-Christ, d'imiter ses vertus et de pratiquer sa Loi, veut suivre son penchant et satisfaire ses passions. Ses œuvres sont ténébreuses; il les cache aux hommes, il voudroit pouvoir les cacher à Dieu et à lui-même; son cœur s'endurcit, sa foi s'obscurcit; et, dans les ténèbres où il marche,

il est agité de frayeur, il craint d'être suppris par ses ennemis, et de tomber, lorsqu'il y pensera le moins, dans l'abîme qui est sous ses pieds : abîme qu'il n'aperçoit pas, et dont il se flatte d'être bien éloigné. Ah ! il n'en est pas ainsi de celui qui suit Jésus-Christ, qui, soumis à sa parole, docile à son Eglise, fidèle à sa Loi, s'applique à lui plaire, imite ses exemples, et ne l'abandonne point au temps de la tentation, dans les souffrances, et jusque sur le Calvaire ! Celui-là marche dans la lumière ; elle éclaire tous ses pas, elle assure toutes ses démarches, et jusques dans la nuit du trépas, elle lui tracera la route lumineuse qui conduit au bonheur éternel.

III° Troisième parole de Jésus. *Mais il aura la lumière de la vie.* Qu'est-ce que cette lumière de la vie ? C'est la lumière de la vie spirituelle qui conduit à la vie éternelle. On en distingue trois degrés. Le premier nous constitue dans la grâce sanctifiante, dans l'état de grâce, bannit de nos œuvres, de notre ame, de notre vie, tout péché mortel, et nous rend dignes de participer à la lumière de la vie éternelle : c'est ce qu'on appelle la vie purgative. Le second nous établit dans la ferveur, nous fait travailler à éviter tout péché véniel, toute imperfection volontaire et délibérée. Alors, non-seulement la lumière nous découvre ce qui peut offenser Dieu, mais encore ce qui peut lui plaire, ce qui peut nous rendre plus agréables à ses yeux ; ce qu'exige de notre reconnoissance tout ce qu'il a fait pour nous, tout ce qu'il fait encore et tout ce qu'il nous promet ; c'est ce qu'on appelle la vie illuminative. Le troisième nous unit à Dieu d'une

manière spéciale et intime. Dans ce degré, la lumière, est si vive et si abondante, qu'on ne voit plus que Dieu, ses infinies perfections, sa souveraine amabilité : on ne voit plus dans les créatures, en soi-même, dans tout ce qui est de la vie présente, que néant, bassesse, indignité, objets d'aversion et de mépris, dont on se détourne avec une espèce d'horreur, pour se tenir fortement à Dieu, à tout ce qu'il aime, et à tout ce qui peut lui plaire, c'est ce qu'on appelle la vie unitive. Heureux qui marche à la lueur de cette divine lumière, en suivant fidèlement Jésus-Christ ! Ah ! si nous étions fidèles à suivre la lumière que nous avons, elle croîtroit de degrés en degrés et parviendroit jusqu'à ce jour lumineux, qui est un avant-goût de la lumière céleste, dont jouissent les bienheureux dans la vie éternelle.

SECOND POINT.

Objection des Pharisiens, et réponse de Jésus.

Les Pharisiens qui étoient venus entendre Jésus pour le contredire, ne manquèrent pas de l'interrompre dès le commencement de son discours. *Ils lui dirent donc : vous vous rendez témoignage à vous-même, et ainsi votre témoignage n'est point véritable*, n'est point légitime, n'est point recevable.

1° Jésus répondit à cette objection, en s'exceptant de la règle générale. *Il leur dit : quoique je me rende témoignage à moi même, mon témoignage est véritable parce que je sais d'où je suis venu, et où je vais ; mais pour vous, vous ne savez*

ni d'où je viens ni où je vais. La lumière qui nous fait voir tous les objets, se fait voir par elle-même. Le Verbe de Dieu s'étoit fait Homme ; ce n'étoit que de lui-même que nous pouvions apprendre ce grand Mystère. Jésus avoit paru sur la terre avec un tel éclat de sainteté, y avoit annoncé une doctrine si céleste, y avoit exercé une puissance si absolue, qu'il ne restoit plus qu'à savoir de lui-même qui il étoit ; et son témoignage dans ces circonstances, étoit au-dessus de tout témoignage, et la vérité de Dieu même. Il falloit un aveuglement tel que celui des Pharisiens, pour n'être pas frappé de l'éclat de cette vive lumière, et pour ne pas reconnoître l'autorité de ce témoignage.

II° Jésus répondit à cette objection, en découvrant la source de leur erreur. *Pour vous, vous jugez selon la chair ; mais pour moi, je ne juge personne.* On perd la foi en voulant juger des Mystères de Dieu, selon le sens humain et les lumières de la raison naturelle, on détruit la charité en jugeant des personnes selon les passions et les affections de son cœur, et c'étoit le double crime des Pharisiens à l'égard de Jésus. Ce divin Sauveur sur la terre n'a jugé, n'a condamné personne. Il a excusé les pécheurs, il les a appelés, il les a réconciliés à la grâce, il a menacé les indociles, il les a effrayés par la pensée du jugement et des supplice de l'autre vie ; mais en celle-ci il a souffert leurs insultes, il s'est soumis à leurs arrêts, et a subi les tourments et la mort à laquelle ils l'ont condamné. Comment ne rougissons-nous pas de tenir une conduite tout oposée à celle dont Jésus, notre modèle, nous a donné l'exemple !

III° Jésus répond à cette objection, en faisant remarquer que son témoignage n'est pas seul, et qu'il est recevable selon les termes de la Loi. *Je ne juge personne, mais quand je jugerois, mon jugement est véritable, parce que je ne suis pas seul qui juge, mais moi et mon Père qui m'a envoyé, et dans votre Loi il est écrit que le témoignage de deux hommes est véritable. Or, je me rends témoignage à moi-même, et mon Père, qui m'a envoyé, me rend aussi témoignage.* Jésus profitoit de toutes les occasions, de la malice même et des objections de ses ennemis, pour nous instruire de plus en plus. Que de mystères renfermés dans ces paroles! Jésus est le Fils de Dieu, et Dieu est son Père, son Père l'a envoyé aux hommes sur la terre pour les instruire et les sauver; mais Jésus est tellement Fils de Dieu, et tellement envoyé de Dieu, qu'il n'est pas séparé de son Père, que son Père est en lui, et qu'il est dans son Père, que les jugements qu'il porte, la doctrine qu'il annonce, les œuvres qu'il opère, sont les jugements, la doctrine, les œuvres de son Père. Ces œuvres miraculeuses qui interrompent et changent le cours de la nature, sont le témoignage que lui rend son Père. Celui qui les fait, en disant ce qu'il est, est nécessairement tout ce qu'il dit être : l'impiété ne peut opposer à ce témoignage que son aveuglement, ses passions, son endurcissement; mais ce témoignage sera toujours le fondement inébranlable de la foi des chrétiens; leur sûreté et leur plus douce consolation.

TROISIÈME POINT.

Question des Pharisiens, et réponse de Jésus.

I° De la malice des Pharisiens, qui paroît dans la question qu'ils font. *Il lui demandèrent, où est votre Père?* Il étoit bien facile de comprendre que Jésus, en parlant comme il faisoit de son Père, ne parloit pas d'un homme, mais de Dieu. Les Pharisiens le comprenoient bien, mais outre qu'ils n'en croyoient rien, ils eussent voulu que Jésus se fût expliqué plus clairement devant le peuple, afin de l'accuser comme blasphémateur, comme se disant Fils de Dieu, comme se disant Dieu et égal à Dieu. Le peuple, qui n'étoit point accoutumé à ce langage, en eût été extrêmement scandalisé, eût bientôt oublié les preuves dont il étoit appuyé, et se fût aisément porté à quelque excès qui eût favorisé les desseins des Pharisiens contre Jésus. Ah! qu'on est à plaindre quand on n'interroge que pour surprendre, quand on ne lit l'Ecriture que pour y trouver à redire, quand on n'écoute la parole de Dieu que pour la critiquer!

II° De l'aveuglement des Pharisiens qui paroît dans la réponse de Jésus. *Jésus leur répondit : Vous ne connoissez ni mon Père ni moi, si vous me connoissiez, vous connoîtriez aussi mon Père.* Cette réponse qui déconcertoit les desseins des Pharisiens, leur repochoit en même temps leur aveuglement volontaire. Ils s'obstinoient à ne par reconnoître Jésus pour le Messie, malgré toutes les preuves qu'il leur en donnoit, ils n'avoient garde, en persévérant dans cette obstination

de reconnoître que Dieu étoit son Père. Quand on a abusé des premières grâces, et qu'on résiste aux lumières qui nous sont communiquées, on ne mérite pas d'en recevoir davantage, on est justement privé de celles qui nous étoient destinées, on ne fait plus que s'aveugler et s'endurcir de plus en plus. Ce n'est que par Jésus-Christ que nous avons une vraie connoissance de Dieu, de ses bontés envers nous, de son amour infini, de sa sainteté et de la rigueur infinie de sa Justice. Etudions Jésus, sa doctrine, sa vie et ses mystères; et nous croîtrons tous les jours dans la connoissance, la crainte et l'amour de Dieu.

III° De la fureur impuissante des Pharisiens, qui paroît dans la séparation de l'Assemblée. *Jésus dit ces choses, enseignant dans le Temple, au lieu où étoit le trésor, et personne ne se saisit de lui, parce que son heure n'étoit pas encore venue.* Après la réponse que Jésus venoit de faire aux Pharisiens, il congédia l'assemblée qui se sépara sans bruit. Il sortit lui-même après eux de la Chambre du Trésor placé dans le vestibule extérieur du Temple, et fort propre par sa capacité à une émeute populaire. On le laissa cependant sortir en liberté, parce que son heure n'étoit pas encore venue, remarque pour la troisième fois son Historien, tant cette réflexion lui paroît importante pour la gloire de son Maître, et pour nous rassurer sans doute nous-mêmes contre les ennemis de Dieu qui ne peuvent rien contre nous, qu'autant et au moment qu'il le leur permet. Combien de personne dans l'assemblée qui eussent voulu arrêter Jésus! Mais cet Homme-Dieu, parce que son heure n'étoit

pas venue, retenoit les passions de ses ennemis dans une suspension qu'on peut mettre au nombre des plus grands miracles, on eût dit qu'il les enchaînoit par un pouvoir invisible.

PRIÈRE. Ah ! Seigneur, les desseins et les projets des hommes contre moi ne m'empêcheront donc pas de poursuivre l'œuvre de mon salut que vous m'avez confié ! Mes ennemis sont les vôtres, et ils n'auront pour me nuire que le temps et le pouvoir que vous voudrez bien leur donner; et s'ils vous plaisoit enfin de m'abandonner à leur violence, vous ne sauriez oublier alors ni votre bonté, ni ma foiblesse.

Ainsi soit-il.

CLXXVIIIe. MÉDITATION.

Discours de Jésus dans le Temple, le Samedi après la Fête des Tabernacles.

De la mort dans le péché.

Considérons 1°. pour qui la mort dans le péché est à craindre; 2°. ce que nous devons faire pour éviter la mort dans le péché; 3°. en qui nous devons mettre notre confiance pour faire une sainte mort. *Jean.* 8. 21-29

PREMIER POINT.

Pour qui la mort dans le péché est à craindre.

JÉSUS retourna au temple pour y enseigner, le troisième jour après l'octave de la Fête des

Tabernacles, et la suite fait voir que c'étoit le jour du Sabbat. Aussi son discours fut-il plus long, et l'assemblée plus nombreuse et plus tumultueuse. Les Pharisiens n'osèrent ce jour-là se montrer en personne devant tout ce peuple, mais à leur place ils envoyèrent leurs émissaires, qui pensèrent porter les choses aux derniers excès. Jésus ne ménagea pas les Juifs dans ce discours; il employa les expressions les plus fortes et les reproches les plus vifs pour vaincre la dureté de leurs cœurs, et il commença par les menacer du funeste sort de mourir dans leur péché, ce qu'il leur répéta jusqu'à trois fois, dès le commencement de son instruction. Cette menace réitérée pour nous, aussi bien que pour eux, doit nous remplir d'une crainte salutaire. *Jésus leur dit encore; je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. Vous ne sauriez venir où je vais. Les Juifs disoient entr'eux : n'est-ce point qu'il se tuera lui-même, puisqu'il dit : vous ne sauriez venir où je vais!* Nous avons déjà expliqué ce que Notre-Seigneur répète ici, et il ne nous reste à méditer que ce qu'il ajoute de la mort dans le péché.

I° Considérons combien cette mort dans le péché est à craindre pour ceux qui diffèrent de se convertir à la mort. Plusieurs sont surpris par une mort subite qui ne leur laisse aucun temps de se reconnoître ou sont trompés par les progrès d'une maladie, qui d'abord a paru légère, et qui ne se déclare mortelle qu'en ne leur laissant plus de liberté. Plusieurs à la mort sont frappés d'un endurcissement qui résiste à tout ce qu'on peut leur dire de plus touchant. Plusieurs sont séduits par quelques démarches pré-

cipitées et insuffisantes que la crainte leur fait faire, et par des promesses d'amendement que le désir de la vie leur arrache, mais que leur cœur désavoue. Ah! qu'il est rare que la mort soit un temps où l'on cherche Dieu, surtout après l'avoir fui long-temps, lorsqu'il nous cherchoit !

II° Combien cette mort dans le péché est à craindre pour ceux qui mènent une vie mondaine. Les Juifs ne comprirent point la menace que Jésus leur faisoit, et lui-même leur en découvrit la raison, en ajoutant : *Pour vous, vous êtes d'ici-bas : mais pour moi, je suis d'en-haut ; vous êtes de ce monde, et moi, je ne suis pas de ce monde.* Nous avons une naissance et une vie terrestre selon la chair, par laquelle nous sommes de ce monde; mais nous en avons une céleste selon l'esprit, que nous avons reçue au baptême, par laquelle nous avons renoncé à la chair et au monde. Si nous vivons selon celle-ci, nous sommes membres de Jésus-Christ, et nous irons où il ira. Les membres suivront leur chef. Mais si nous vivons selon la première, selon le monde; si nous vivons dans le péché, dans l'habitude du péché, à quoi pouvons-nous nous attendre, qu'à mourir dans notre péché ? Examinons maintenant si nous sommes de ce monde avec les pécheurs, ou si nous n'en sommes pas avec Jésus-Christ et ses Saints. Observons si, dans les pensées de notre esprit, dans les maximes de notre conduite, dans les affections de notre cœur, dans le traitement de notre corps, dans les actions de notre vie, dans les idées que nous avons des choses, et dans le jugement que nous en

portons, si enfin, dans les habitudes que nous contractons, c'est le monde ou Jésus-Christ que nous suivons. Sommes-nous de ce monde, ou n'en sommes-nous pas? Si nous en sommes craignons la mort dans notre péché, et pour l'éviter, cessons d'être au monde pour être à Jésus-Christ.

III° Combien cette mort dans le péché est à craindre pour ceux qui manquent de foi. *Aussi vous ai-je dit que vous mourrez dans votre péché, parce qu'en effet, si vous ne croyez qui je suis, vous mourrez dans votre péché*. Si vous ne croyez pas que je suis le Messie, l'envoyé de Dieu, le Fils de Dieu, le Maître des hommes, leur Médiateur, leur Rédempteur et leur souverain Juge; si vous ne croyez pas que c'est moi qui vous ai envoyé mes Apôtres, qui ai formé mon Eglise, moi qui enseigne et décide par elle, moi qui suis avec elle jusqu'à la consommation des siècles, vous mourrez dans votre péché, puisque ce n'est que par cette Foi, et dans cette Eglise, par son ministère et par ses Sacrements que vous pouvez en recevoir la rémission. Qu'il est important en matière de Foi de ne pas s'engager dans des parties dont il est bien rare qu'on se retire! tenons-nous donc étroitement attachés au tronc de l'arbre, à la Foi de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, et que le funeste exemple de ceux qui l'ont abandonnée, nous rende plus attentifs à ne nous écarter en rien. Mais il ne suffit pas de porter le nom de chrétien et de catholique, si avec cela on n'a qu'une foi foible, languissante, chancelante, inanimée, une pareille foi ne se rend point victorieuse de nos

passions, de nos tentations, de nos habitudes, et elle ne nous empêcheroit pas de mourir dans notre péché.

SECOND POINT.

Ce que nous devons faire pour éviter la mort dans le péché.

I° Connoître Jésus-Christ. *Ils lui dirent : Qui êtes-vous ?* Demandons-le nous-mêmes avec eux, mais non comme eux, par incrédulité, par mépris, par insulte, mais avec un profond respect et un désir sincère de nous instruire. Dans ces sentiments, écoutons la réponse du divin Sauveur et méditons-la. À cette demande : *Qui êtes-vous ? Jésus répondit : Le commencement qui vous parle.* Cette réponse courte et mystérieuse, reçoit plusieurs explications, qui toutes peuvent servir à notre édification, c'est-à-dire, en premier lieu, je suis le commencement et le principe de toutes choses, celui par qui tout a été fait, et sans qui rien n'a été fait; qui ai daigné descendre sur la terre; qui veut bien me montrer à vous, parler et vous instruire. Adorons cette Majesté suprême, et remercions cette infinie bonté; c'est-à-dire, en second lieu, je suis ce que je vous ai dit, que je suis dès le commencement, ce que je n'ai cessé de vous dire depuis que j'ai commencé à paroître parmi vous et à vous prêcher, savoir : l'envoyé du Père, la vie, le salut, la consolation, la lumière du monde, celui qui ne vient point du monde et de la terre, mais d'en haut et du Ciel. Voilà ce que je suis; je vous l'ai dit dès le commencement, je vous l'ai prouvé par mes œuvres; vous vous obstinez à ne pas

me croire, et vous me demandez encore qui je suis? Ah! je le crois ô mon Sauveur, je crois tout ce que vous êtes, et tout ce que vous avez dit; ce que je vous demande seulement, c'est que vous daigniez l'imprimer dans mon esprit et dans mon cœur, afin que je ne l'oublie jamais. C'est-à-dire, en troisième lieu, je suis celui qui vous parle dès le commencement, celui qui depuis long-temps vous instruit, vous exhorte, vous presse, et à qui vous résistez toujours. Hélas! ce reproche ne nous convient que trop. Depuis combien de temps Jésus-Christ nous parle, nous menace, nous invite, nous presse en mille manières de nous donner entièrement à lui! Reconnoissons donc aujourd'hui sa voix; et rendons-nous-y dociles, si nous voulons éviter la mort des pécheurs, et mourir de la mort des Justes.

II° Nous devons nous connoître et nous juger nous-mêmes. Jésus ajouta : *J'ai beaucoup de choses à dire de vous et à condamner en vous.* Comme s'il eût dit : Vous m'interrogez sur ce que je suis, je vous l'ai assez dit; mais j'aurois bien des choses à dire sur ce que vous êtes, et je trouverois en vous bien des choses à condamner. Jugeons-nous donc nous-mêmes et nous condamnons pendant la vie, si nous voulons n'être pas jugés à la mort, et condamnés. Ah! combien de choses condamnables, Jésus ne voit-il pas en nous! Combien, depuis que nous avons l'usage de la raison? Combien dans chaque âge, dans chaque année, dans chaque emploi! Combien dans nos pensées, dans nos actions, dans nos affections, dans nos intentions, et jusques dans nos bonnes œuvres et nos dévotions! Ah!

mon Dieu, qui suis-je à vos yeux? Si les hommes me connoissoient tel que je suis, tel que vous me connoissez, que deviendrois-je? Je déteste, ô mon Dieu, tous mes péchés, tous mes désordres, toutes mes abominations; je les pleure amèrement; je vous en demande pardon, et je veux avec le secours de votre grâce, commencer une vie plus digne de vous.

III° Conformer notre vie à la Loi de l'Evangile. *Mais celui qui m'a envoyé est véritable, et je ne dis dans le monde que ce que j'ai appris de lui.* La Loi évangélique est la vérité de Dieu même, vérité qui subsistera éternellement, et sur laquelle tous les hommes seront jugés à proportion de leurs lumières. La loi du monde n'est que mensonge, elle ne vient que des passions; et pour chacun de nous, elle finira avec notre vie. Malheur en ce dernier moment à celui qui aura préféré cette fausse Loi à celle de Dieu! Heureux celui qui aura méprisé le mensonge pour s'attacher à la vérité, elle le sauvera dans ce terrible moment, et elle le couronnera d'une gloire éternelle.

TROISIÈME POINT.

En qui nous devons mettre notre confiance pour faire une sainte mort.

I° En Jésus crucifié. La croix de Jésus est la preuve de notre foi. Dans ce que Jésus venoit de dire, *les Juifs ne comprirent point qu'il disoit que Dieu étoit son Père.* Mais ils dûrent bien moins comprendre ce qu'il ajouta du mystère de sa croix, lorsqu'il leur dit : *Quand vous*

aurez élevé le Fils de l'Homme, alors vous connoîtrez qui je suis, et que je ne fais rien de moi-même, mais que je dis ce que mon Père m'a enseigné. C'est-à-dire, lorsque vous m'aurez condamné comme un scélérat et un blasphémateur, lorsque vous m'aurez fait subir le dernier supplice, et que vous m'aurez vu expirer sur une croix, alors vous connoîtrez que je suis le Messie, le nouvel Adam, le Sauveur des hommes, le Fils de Dieu, que je suis Dieu moi-même, égal à mon Père et le même Dieu que lui, que toutes mes actions et mes paroles sont des actions et des paroles divines, que je ne fais rien de moi-même, sans être uni et sans agir avec mon Père, et que je n'enseigne rien que ce que j'ai appris de mon Père. Jamais, peut-être Notre-Seigneur n'a rien dit de si sublime, de si incompréhensible, de si élevé au-dessus de la raison que ce qu'il dit ici. Cependant, nous en voyons l'accomplissement sous nos yeux. Ce n'est que depuis qu'il a expiré sur un gibet, qu'on a cru en lui, en ses mystères et en sa doctrine. Qui est-ce donc qui a donné à la croix une vertu si surprenante? Ce ne peut être là l'ouvrage des hommes. Un Homme-Dieu, et que l'on ne croit Dieu qu'après qu'il a été crucifié! Non, le pouvoir des hommes ne va pas jusques-là; la pensée ne leur en seroit pas même venue à l'esprit. Il faut que les preuves qui ont accompagné ce mystère aient été bien évidentes, il faut que la grâce qui a agi sur les cœurs ait été bien puissante pour obtenir du monde entier une foi si incompréhensible. Jésus crucifié et adoré, voilà ma foi et en même temps la justification et la preuve de

ma foi. Preuve qui suppose toutes les autres preuves, qui en est la perfection et l'abrégé. O Croix adorable, je n'ai qu'à vous voir pour être persuadé, pour être convaincu de ma foi!

II° La croix de Jésus est l'adoucissement de nos peines. *Et celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne m'a point laissé seul.* Non, Seigneur, celui qui vous a envoyé ne vous a jamais laissé seul, pas même sur votre croix. Il a voulu que la plénitude de la divinité habitât toujours en vous, pour réconcilier tout en vous et par vous, et pacifier le Ciel et la terre par votre Sang; et c'est sur votre Croix que s'est opéré ce grand Mystère de la réconciliation générale et de la pacification du Ciel avec la terre. Là, arbitre, de la paix et médiateur entre Dieu et les hommes, vous avez abondamment satisfait à la Justice de Dieu offensé, et vous avez délivré, racheté, réconcilié les hommes esclaves et pécheurs. O Mystère ineffable! O Croix salutaire! puis-je vous voir sans être attendri, sans être pénétré de reconnoissance, sans ressentir naître dans mon cœur la joie et l'espérance? Ah! quelle vive satisfaction de penser que lorsque j'ai quelque chose à souffrir, si je sais unir mes douleurs à celles de Jésus, remplir de mon côté les engagements pris sur la Croix, et m'appliquer le mérite de la Passion de mon Sauveur, alors, loin d'être seul dans mes souffrances, je suis uni à Jésus souffrant et par lui à Dieu et aux bienheureux habitants du Ciel, je suis associé à sa Croix, je participe à la grande réconciliation opérée sur la Croix. Quelle douceur cette pensée ne me fait-elle pas trouver dans mes peines! Quelle joie, quelle gloire, quelle consolation!

III° La croix de Jésus est la récompense de notre fidélité. *Parce que je fais toujours ce qui lui est agréable.* Eh! comment, Seigneur, vous qui n'avez cherché en tout que le bon plaisir de votre Père, comment ce Père, si fidèlement obéi, vous a-t-il destiné, ô Fils si tendrement aimé, à mourir sur une croix? est-ce donc là le prix de votre obéissance et la marque de son amour? Oui, le mystère de la réconciliation que vous avez été chargé d'accomplir sur la Croix, a été la glorieuse récompense de votre fidélité à exécuter les ordres de votre Père; c'est par-là que vous vous êtes acquis l'empire du Ciel et de la terre, le droit de régner sur les cœurs, de juger les vivants et les morts, de recevoir l'adoration des Anges et des hommes, et de former à votre Père un peuple parfait qui régnât avec vous dans l'éternité. Qui eût jamais compris un tel mystère? Mais depuis que vous avez été élevé en croix, combien l'ont compris! Combien n'ont demandé à Dieu d'autre récompense de leurs travaux, que la gloire de mourir et de répandre leur sang pour lui! Ah! vivons nous-mêmes saintement, et nous comprendrons ce grand Mystère du bonheur et de la gloire des souffrances! Alors ni la mort, ni les douleurs qui l'accompagnent, ne nous effraieront pas : plus nous souffrirons, plus nous rendrons grâces à Dieu de ce qu'il nous associe à son Fils, et nous fait participer à sa gloire.

Prière. Seigneur, que ces sentiments animent sans cesse mon esprit et mon cœur; je vous les demanderai tous les jours comme la plus grande de toutes les grâces. Puissé-je par eux mériter

de vous plaire! Faites que je souffre et que j'expire, non sur la croix du monde, sur la croix de la nature, mais sur votre croix, ô mon Sauveur.

Ainsi soit-il.

CLXXIXe. MÉDITATION.

Suite du discours de Notre-Seigneur dans le Temple, le Samedi après la Fête des Tabernacles.

De la fausse estime qu'on a de soi-même.

1°. On se croit libre, et on est esclave ; 2°. on se croit enfant des Saints, et on est enfant des pécheurs et des mondains ; 3°. on se croit enfant de Dieu, et on est enfant du Démon. *Jean.* 8. 30-45.

PREMIER POINT.

On se croit libre, et on est esclave.

1° LA première erreur est de ceux qui se croient entièrement libres, parce qu'ils ont commencé à sortir de l'esclavage. *Lorsqu'il disoit ces choses, plusieurs crurent en lui.* Jésus dit donc aux Juifs qui croyoient en lui : *Si vous demeurez attachés à ma parole, vous serez véritablement mes Disciples. Vous connoîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres.* Quoique les paroles que venoit de dire Notre-Seigneur ne pussent être parfaitement comprises par les

Juifs, il brilloit cependant dans son discours tant de sagesse et de sainteté, tant de majesté et de grandeur, que plusieurs crurent en lui, et Jésus, qui connoissoit la bonne disposition de leurs cœurs, leur recommande ici de persévérer constamment dans sa doctrine et dans la foi qu'ils ont en lui. Ne nous fions donc pas tellement à un commencement de conversion, que nous nous regardions aussitôt comme affranchis du joug de nos passions. Cette erreur en a perdu plusieurs qui, vivant sans précautions et sans crainte, sont bientôt retombés dans les fers qu'ils avoient eu bien de la peine à rompre. Le seul moyen d'assurer notre liberté, c'est de persévérer dans la pratique de la Loi : dans la méditation des vérités du salut, veillant sur nous-mêmes, fuyant les occasions et résistant aux tentations. Alors la vérité s'introduira peu-à-peu dans notre cœur, nous verrons les choses d'un autre œil, et nous goûterons les charmes d'une liberté affermie, qu'il nous sera aisé de conserver.

II° La seconde erreur, et plus grossière, est de ceux qui se croient entièrement libres, parce qu'ils le sont au-dehors. *Les Juifs lui répondirent : nous sommes de la race d'Abraham, et nous n'avons jamais été esclaves de personne ; comment dites-vous donc que nous deviendrons libres ?* Il y en a qui ne connoissent de liberté et d'esclavage que dans l'extérieur. Ils se croient libres, parce qu'ils sont membres d'une Nation libre, qui est gourvernée par ses Princes et par ses Lois. Ils se croient d'autant plus libres, que dans le pays qu'ils habitent il y a moins de gêne pour la religion et les mœurs ; qu'il y est plus per-

mis d'y penser, parler et écrire comme on veut; et d'y vivre à son gré. C'étoit cette seule liberté extérieure dont les Juifs étoient jaloux. Descendants d'Abraham par Isaac, fils de la promesse, ils n'avoient jamais perdu les sentiments d'indépendance que cette origine leur assuroit. Actuellement soumis aux Romains, ils n'attendoient du Messie qu'une délivrance temporelle. Ah! combien parmi les chrétiens ont encore le cœur juif, ne reconnoissent d'autre liberté, d'autre gloire, d'autres biens que ceux de ce monde, et sont insensibles à l'esclavage de l'ame, qui n'est connu que de Dieu, et dont la honte et le malheur ne paroîtront que dans l'autre vie!

IIIo La troisième erreur, plus déplorable encore, est de ceux qui se croient libres dans leurs désordres même. *Jésus leur répondit : en vérité, en vérité je vous le dis, quiconque commet le péché, est esclave du péché. Or, l'esclave ne demeure point pour toujours dans la maison, mais le fils y demeurera pour toujours. Si donc le fils vous met en liberté, alors vous serez véritablement libres.* Plusieurs s'imaginent trouver une heureuse liberté, en secouant le joug de la Loi de Dieu, en étouffant les remords de leur conscience, en se livrant sans retenue à tous les excès et à tous les caprices de leurs passions. Ah! il s'en faut bien qu'ils jouissent de la liberté! *Celui qui commet le péché est esclave du péché.* Esclave malheureux dès ce monde, où malgré lui il sent la rigueur de son esclavage, et le poids de ses chaînes, sans pouvoir les rompre, mais plus malheureux encore dans l'autre vie, lorsque chassé de ce monde, où il n'a pas voulu

recevoir la liberté, exclu du Ciel, où le Fils règne éternellement avec ceux qu'il a affranchis, il n'aura d'autre demeure que la prison éternelle de l'enfer, remplie de vils esclaves comme lui. Disons la même chose à proportion de ceux qui se croient libres dans la dissipation et qui sont dans l'indifférence pour les fautes légères. Plus on est attentif sur soi-même, profondément recueilli, constamment mortifié, et plus on jouit d'une parfaite liberté. Déplorons ce temps malheureux que nous avons passé dans un si triste et si dangereux esclavage. Remercions le divin Rédempteur, qui, au prix de tout son Sang, nous a rachetés, délivrés, affranchis. Remercions ce Fils adorable, généreux et bienfaisant qui, non-seulement nous a affranchis, en nous donnant la liberté, mais encore nous a adoptés pour ses frères, nous a élevés jusqu'à son rang, et jusqu'à la qualité de Fils de Dieu, afin que nous puissions demeurer avec lui éternellement dans la maison, et partager avec lui son héritage éternel. O Dieu, quelle liberté, quelle faveur, quel honneur, quelle espérance! Pourrois-je encore y renoncer pour redevenir esclave du péché et de l'enfer?

SECOND POINT.

On se croit enfant des Saints, et on est enfant des pécheurs et des mondains.

Les Juifs se faisoient gloire d'être les descendants d'Abraham, par Isaac et Jacob. Nous nous faisons gloire aussi d'être les enfants des Saints. Nous avons des saints de notre Nation,

de notre Province, de notre Ville; des saints Protecteurs, dont nous célébrons la fête, dont nous portons le nom; des saints Fondateurs, dont nous suivons la Règle, dont nous portons l'habit, dont nous louons la sainteté, peut-être même comme les Juifs, avec quelque sentiment d'émulation, de vanité, de jalousie, prétendant par-là l'emporter sur les autres : comparons-nous avec ces Saints, dont nous nous disons les enfants, quelle dissemblance!

I° Ressemblons-nous aux Saints, quant à l'amour qu'ils ont eu pour la parole de Dieu? *Je sais*, continue Jésus-Christ, *que vous êtes enfants d'Abraham; mais vous voulez me faire mourir, parce que ma parole ne trouve pas d'entrée en vos cœurs. Pour moi, je dis ce que j'ai vu dans mon Père, et vous, vous faites ce que vous avez vu dans votre père.* C'est-à-dire, je sais que vous êtes issus d'Abraham, mais si vous étiez ses dignes enfants, vous ne chercheriez pas, comme vous le faites, tous les moyens de m'ôter la vie. Ce noir dessein est un effet de la dureté de votre cœur, toujours inflexible et rebelle à ma parole. Mais je ne m'étonne pas que vous ayez une si étrange aversion pour moi et pour ma doctrine; j'en sais la cause. Cependant tout ce que je vous dis, je l'ai appris de mon Père, et j'en ai une connoissance certaine; pour vous, vous ne faites que ce que votre père vous a enseigné. La parole de Dieu a toujours été le fondement de la foi de tous les Saints qui nous ont précédés. Inviolablement attachés à l'enseignement de l'Eglise, ils recevoient d'elle la parole de Dieu et son interprétation, ils détestoient tout ce qui s'écartoit tant soit peu de la saine doctrine et de l'obéis-

sance due aux légitimes Pasteurs. La parole de Dieu étoit la règle de leur conduite. Ils observoient les préceptes, ils gardoient même les conseils autant que leur état le permettoit, et ils ne suivoient en tout que les maximes de l'Evangile. La parole de Dieu faisoit les délices de leur cœur, ils la lisoient avec avidité, ils la méditoient jour et nuit, ils la goûtoient, ils en étoient pénétrés. Un seul mot les ravissoit, les remplissoit de la dévotion la plus tendre. Mais nous, nous abandonnons cette divine parole, puisée dans le sein de Dieu, et annoncée par le Fils de Dieu. Nous regardons ce que le monde pense, et comment il vit. Notre foi est celle du monde. Nous parlons de l'Eglise, de la religion comme le monde et comme il plaît au monde. Nos règles, nos maximes sont celles que nous voyons être suivies par le monde. La parole de Dieu nous devient étrangère, elle ne trouve point de place en nous, point de place dans nos occupations, nous n'avons pas le temps de l'entendre ou de la lire; point de place dans notre esprit, il est trop distrait pour pouvoir méditer; point dans notre cœur, il est trop rempli d'objets terrestres pour pouvoir la goûter. Piété, ferveur, dévotion, ces sentiments nous sont inconnus, à peine en connoissons-nous les termes, et nous ne savons ce qu'ils signifient. Ah! nous ne sommes point les enfants des Saints que nous célébrons, mais les enfants du monde que nous voyons, et des mondains que nous imitons.

II° Ressemblons-nous aux Saints, quant à la pratique des vertus? *Les Juifs lui répondirent : C'est Abraham qui est notre Père. Jésus leur dit : Si vous êtes les enfants d'Abraham,*

faites donc ce qu'a fait Abraham. Hélas ! ne peut-on pas nous le dire à nous-mêmes : Si vous êtes les enfants des Saints, imitez les vertus des Saints, faites les œuvres des Saints ? Or, dans les Saints, quelles œuvres ! quelles vertus ! quelle foi ! quelle espérance ! quel amour pour Dieu ! quelle charité pour le prochain ! Quelle patience dans les maux ! quel désintéressement dans l'usage des biens ! quel détachement d'eux-mêmes ! quel courage pour se vaincre ! quel soin pour se conserver dans la pureté et dans la grâce ! quelle douceur ! quelle humilité ! quelle obéissance ! quel recueillement ! quelle modestie ! quelle assiduité à la prière, à la fréquentation des Sacrements ! et quelle ferveur dans tous les exercices spirituels ! Quel attention ! quelle exactitude aux devoirs de leur état ! Quel zèle et quels travaux pour le salut du prochain ! Quel mortification ! quelle pénitence ! quels jeûnes ! quelles veilles ! quelles macérations ! Si nous ne faisons rien de tout cela, par où donc prétendons-nous appartenir aux Saints ? Mais les Saints n'ont-ils pas trop fait ? Non ; et en pouvoient-ils trop faire pour le Dieu qu'ils avoient à servir, pour le Sauveur qu'ils avoient à imiter, pour l'ennemi qu'ils avoient à vaincre, pour les obstacles qu'ils avoient à surmonter, pour le Ciel qu'ils avoient à gagner, et pour l'enfer qu'ils avoient à éviter ? Ah prenons garde qu'en craignant d'en faire trop, nous n'en fassions pas assez, et qu'en voulant retrancher quelque chose, nous ne fassions rien, et que nous ne perdions tout !

III° Ressemblons-nous aux Saints, quant à la fuite des vices ? *Mais*, ajoute Jésus-Christ,

maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité que j'ai apprise de Dieu. Ce n'est point là ce qu'a fait Abraham. Si nous appliquions l'exemple des Saints à toutes les actions de notre vie, que de vices nous trouverions à retrancher! Nous nourrissons dans notre cœur, des haines, des antipathies, des mépris, des jalousies, des soupçons, des désirs de vengeance : les Saints n'ont pas fait cela. Nous entretenons dans notre esprit de vanité, d'ambition, d'intérêt, des pensées contre la foi et contre la pureté, et nous les fomentons, en lisant tout ce que nous trouvons d'obscène, d'impie, de contraire à l'obéissance et à la subordination : les Saints n'ont point fait cela. Nous tenons des discours de médisance, de calomnie, d'outrage, de murmure, d'erreur, de mensonge : les Saints n'ont point fait cela. Continuons d'appliquer cette règle à toutes nos actions, à tous nos désirs, à toutes nos démarches, et nous verrons que notre vie est toute différente de celle des Saints, et toute ressemblante à celle des pécheurs et des mondains. Quelque nom, quelque habit que nous portions, si nous n'avons que des mœurs vicieuses, nous sommes mondains et pécheurs, nous n'avons rien de commun avec les Saints, nous ne devons rien prétendre à leur récompense, nous ne devons nous attendre qu'aux supplices réservés aux pécheurs.

TROISIÈME POINT.

On se croit enfant de Dieu, et on est enfant du Démon.

I° Le caractère des enfants de Dieu, c'est d'aimer et de recevoir tout ce qui vient de lui. *Vous faites les œuvres de votre Père. Ils lui répondirent : nous ne sommes pas des enfants illégitimes; nous n'avons qu'un Père qui est Dieu. Mais Jésus leur dit : Si Dieu étoit votre Père, vous m'aimeriez, parce que c'est de Dieu que je suis venu. Car je ne suis pas venu de moi-même, et c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne reconnoissez-vous donc pas mon langage? C'est que vous ne pouvez entendre ma voix.* D'où vient que vos yeux ne sauroient souffrir ma lumière, qui est celle de Dieu? C'est que votre opiniâtreté vous rend sourds à ma parole. Les impies modernes, comme autrefois les Juifs, se vantent encore aujourd'hui d'avoir Dieu pour Père, et de ne reconnoître que lui, mais s'ils avoient les sentiments que doivent avoir des enfants dociles, ils aimeroient celui qui, par sa nature, est le Fils de ce Père tout-puissant, et égal à son Père, qui a fait voir d'une manière si évidente qu'il étoit venu de la part du Père vers les hommes, pour les délivrer de leurs maux, les adopter en lui, et leur conférer les véritables biens : ils seroient avides de savoir ce que ce Fils unique est venu leur annoncer de la part de leur Père, et empressés à l'exécuter, ils aimeroient ce qu'il a établi sur la terre, son Eglise et ceux qu'il y a placés pour la gou-

verner, et pour y enseigner après lui. Voilà le caractère des vrais enfants de Dieu : mais ceux-ci qui ne le sont que par leur création, et nullement par leurs sentiments, veulent un Père qui ne leur parle point, qui ne leur dise, ne leur commande rien, qui ne les repremne, ne les châtie de rien, qui les laisse vivre à leur gré, et violer impunément toutes les Lois de la Justice, de la pudeur, de la subordination, de la religion ; ou s'il leur fait annoncer ses volontés, ils n'y veulent rien comprendre, ils n'y veulent rien croire, ils ne veulent pas même en entendre parler, et après cela ils se croient justifiés, en venant nous dire que nous avons tous le même Dieu pour Père. Fils ingrats et dénaturés, vous l'aurez aussi pour juge et pour vengeur de votre indocilité.

II° Le caractère du Démon c'est d'être cruel et faux. *Vous avez le Démon pour père, aussi voulez-vous accomplir les désirs de votre père. Il a été homicide dès le commencement, et il n'est pas demeuré dans la vérité, aussi la vérité n'est point en lui. Lorsqu'il dit des mensonges, il parle de son propre fond, car il est menteur et père du mensonge.* Le Démon ne cherche que notre perte, notre mort, selon le corps et l'ame. C'est lui qui, dès le commencement a introduit la mort dans le monde, et qui hâte encore cette mort, en excitant les hommes à s'entre-détruire. C'est lui qui a introduit la mort de l'ame par le péché, qui nous sollicite encore tous les jours au péché, pour nous procurer la mort éternelle, et nous faire condamner aux mêmes supplices que lui. Il est faux, fourbe, menteur, imposteur, et père du

mensonge. Il dit à nos premiers pères : mangez, vous ne mourrez pas, vous serez comme des Dieux. Il nous dit : suivez votre passion, vous y trouverez des plaisirs solides et le vrai bonheur de la vie : vous ne mourrez pas de longtemps, vous vous convertirez ; vous vous corrigerez. Il dit ensuite : vous ne sauriez plus vous corriger, vous êtes désespérés ; en attendant, jouissez ; ou bien, vous vous convertirez à la mort. Il dit enfin : il n'y a rien à craindre à la mort, vous mourrez tout entier, l'autre vie est une fable, l'enfer est un épouvantail, la religion une imposture, une superstition. L'ame meurt avec le corps, l'ame n'est autre chose que le corps, il n'y a point d'esprit, il n'y a point d'ame. Voilà les pensées, les erreurs, les mensonges que le Démon ne cesse selon l'occasion, de nous suggérer ; et les hommes qui osent ouvertement nous les débiter, que sont-ils autre chose que des suppôts du Démon? Combien de fois avons-nous été dupes des impostures de cet ennemi capital de notre ame! Voulons-nous toujours être séduits, voulons-nous encore écouter ses séductions?

III° Le caractère des enfants du Démon, c'est de ressembler à leur père par la cruauté, la haine de la vérité, et le goût de l'erreur. *Mais pour moi*, continue Jésus-Christ, *parce que je dis la vérité, vous ne me croyez pas*. Si le Démon eût pu lui-même faire mourir Jésus-Christ qui détruisoit son empire, il l'eût fait ; mais il anima les Juifs, et ceux-ci accomplirent ses désirs. Ceux-là sont encore ses ministres, ses suppôts qui persécutent Jésus-Christ dans ses membres et dans son Eglise. On dit qu'on aime

la vérité ; mais quelle vérité ! Vérité de science, vérité de système, vérité humaine, et qui souvent n'est que mensonge; mais la vérité de Dieu, la vérité révélée, la vérité enseignée par l'Eglise, on ne veut ni la croire ni l'entendre ; au contraire, on lit avec avidité tout ce qui est contre cette vérité sainte, contre la religion et contre l'Eglise. On ajoute foi à tout ce qui peut être opposé au christianisme. Les raisonnements les plus inconséquents, les plus contradictoires, les fables les plus absurdes, les satyres les plus dénuées de vraisemblance, sont crues sur la foi des gens passionnés et interressés à les répandre.

Prière. Délivrez-moi, Seigneur, de cet esprit de cruauté, d'erreur et de mensonge ; faites-moi goûter la vérité de vos mystères, de votre morale et de vos maximes. Faites-moi la grâce, après l'avoir goûtée, de m'y tenir fortement attaché, et de ne m'en séparer jamais ! Ainsi soit-il.

CLXXXe. MÉDITATION.

Fin du discours de Notre-Seigneur dans le Temple, le samedi après la Fête des Tabernacles.

Instruction de Jésus-Christ sur sa Doctrine.

Instruction de Jésus-Christ, 1°. sur la vérité de sa Doctrine; 2°. sur les avantages de sa Doctrine; 3°. sur les sources de sa Doctrine. *Jean* 8. 46-59.

PREMIER POINT.

Instruction de Jésus-Christ sur la vérité de sa Doctrine.

Ie PREUVES de la vérité de cette Doctrine. *Qui de vous me convaincra de péché? Si je vous dis la vérité pourquoi ne me croyez-vous pas? Celui qui est de Dieu, entend les paroles de Dieu: ce qui fait que vous ne les entendez pas, c'est que vous n'êtes point de Dieu.* Jésus est irrépréhensible dans sa personne, dans sa morale, dans ses dogmes, dans ses miracles. On défie encore l'ennemi le plus déclaré du christianisme de trouver rien à redire, rien à critiquer rien à objecter de raisonnable contre aucun de ces points. La vie de Jésus est le miroir de toutes les vertus, et ses ennemis ne lui ont jamais reproché aucun vice personnel, aucune action faites contre la Loi de Dieu. Une

vie sainte et irréprochable n'est pas la première preuve que les imposteurs, les philosophes, les hérétiques aient coutume de donner de la vérité de leur Doctrine. La morale de Jésus n'est pas moins irrépréhensible que sa vie. Y a-t-il rien dans cette morale qui ne soit conforme aux plus petites lumières de l'esprit, aux plus parfaits désirs du cœur, aux plus intimes sentiments de la conscience? En est-il ainsi des Doctrines opposées à celle de Jésus-Christ ? Ses dogmes sont au-dessus des forces de la raison, mais ils doivent l'être, puisqu'ils contiennent les Mystères et les œuvres de Dieu : mais si ces dogmes contiennent des choses incompréhensibles, ils n'en contiennent point de contradictoires, de fausses, de puériles, de désespérantes, telles qu'il s'en trouve sans nombre dans les dogmes qu'on leur oppose : mais si ces dogmes sont au-dessus de la raison, non-seulement ils ne sont pas contre la raison, mais ils sont confirmés par des œuvres au-dessus de la nature. Les miracles de Jésus-Christ sont incontestables par leur publicité, par leur éclat, par la manière dont ils ont été opérés, et par la fin pour laquelle il ont été faits. On les a vus, on les a examinés, y a-t-on trouvé l'ombre de la fourberie, de l'imposture, du mensonge? Il n'en est pas ainsi de ceux des imposteurs. Mais, dit-on, si Jésus-Christ nous a annoncé une Doctrine si évidemment vraie, s'il a opéré tant de miracles pour la prouver, pourquoi tous n'ont-ils pas cru en lui? Difficulté depuis long-temps proposée, et souvent répétée. Notre-Seigneur l'a prévenue, et nous en donne ici lui-même la solution. Appliquons-

la aux incrédules de notre temps. Comment s'en trouve-t-il encore qui ne croient pas la doctrine de Jésus-Christ ou qui ne la croient que foiblement, et qui ne l'aiment pas? Ah! c'est qu'ils n'aiment pas Dieu, qu'ils ne sont pas de Dieu, qu'ils sont livrés au monde, au démon et à leurs passions. S'il ne s'agissoit que d'une foi spéculative et historique, tous croiroient, mais cette doctrine nous rappelle à Dieu, nous rapproche de Dieu, et les pécheurs aiment à s'en éloigner.

III° Réponse des Juifs à ce défi simple et modeste que leur fait le Fils de Dieu. Ils n'y répondent que par des injures et des outrages. *Alors, les Juifs lui répondirent : n'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et un possédé ?* Consolez-vous, fidèles ministres de Jésus-Christ, lorsque le monde, sur des interprétations vagues et chimériques, vous donnera les noms les plus odieux ; consolez-vous, lorsque unis à l'Eglise, et soumis à ses décisions, vous ne serez accusés et injuriés que par ceux qui l'ont abandonnée, ou qui ne connoissent plus sa voix. Plus vous défierez vos ennemis de trouver rien de répréhensible, et qui ne soit édifiant dans votre conduite, et plus ils crieront, plus ils publieront, plus ils se persuaderont qu'ils ont raison, et qu'ils font bien de vous traiter comme ils font.

IV° Réplique de Jésus. *Jésus leur répondit : Je ne suis point un possédé ; mais j'honore mon Père ; et vous, vous m'avez déshonoré. Pour moi, je ne cherche point ma propre gloire, un autre en prendra soin et me fera justice.* Quel modèle, quelle leçon nous donne ici Jésus-

Christ ! 1°. Il nous apprend à ne point répondre aux injures. *Vous êtes un Samaritain.* Jésus ne répond point à un tel outrage. 2°. Il nous apprend à nier simplement les faits calomnieux, et qui pourroient empêcher les fruits du ministère. Jésus eût bien pu ajouter qu'on avoit employé contre lui la fourberie, le mensonge, la calomnie, les intrigues, les complots et les procédés les plus violents. 3°. Il nous apprend à ne chercher que la gloire de Dieu, et non la nôtre : *Je ne cherche point ma gloire.* C'est ce que nous devons dire, à l'exemple de Jésus-Christ ; mais en le disant, examinons si le langage de notre bouche n'est pas démenti par celui de notre cœur et de nos actions. 4°. Il nous apprend à remettre le succès de notre justification entre les mains de Dieu, en attendant son Jugement. Disons-nous à nous-mêmes : je sais sur qui compter pour ce qui regarde ma réputation et ma gloire. Un autre en prendra soin, *et me fera justice.* Oui : il est un Dieu qui voit tout, qui prend soin de tout, qui conduit tout, qui manifestera tout, qui jugera tout : je mets ma confiance en lui, j'attendrai son jour avec patience ; alors, et pour toujours, chacun recevra selon ses œuvres.

DEUXIÈME POINT.

Instruction de Jésus-Christ sur les avantages de sa Doctrine.

I° Promesse de Jésus-Christ, faite à ceux qui suivront sa Doctrine. *En vérité, en vérité je vous le dis : si quelqu'un garde ma parole,*

il ne mourra jamais. O grande promesse confirmée par la vérité d'un Dieu ! Hélas ! que craignons-nous plus que la mort ! Que désirons-nous plus que d'en être délivrés pour toujours ! Ah ! la mort du corps n'est une mort que pour les pécheurs, parce qu'elle est pour eux le passage de cette vie à une séparation éternelle de Dieu, et à un supplice sans fin et sans bornes : mais pour un chrétien fidèle observateur de la Loi de Jésus-Christ, elle n'est point une mort, puisqu'elle est le passage d'une vie temporelle, misérable et mortifiée, à une vie éternelle, bienheureuse et glorifiée. O récompense trop peu proportionnée à nos peines ; mais bien digne de Dieu et des mérites de Jésus-Christ son Fils.

II° Réponse des Juifs. *Les Juifs lui dirent : Nous connoissons bien maintenant que vous êtes possédé du Démon. Abraham est mort et les Prophètes aussi : et vous dites : celui qui gardera ma parole, ne mourra jamais. Etes-vous plus grand que notre père Abraham qui est mort, et que les Prophètes qui sont morts aussi? Qui prétendez-vous donc être ?* Nous voyons dans ce discours des Juifs, les funestes effets de la prévention. 1°. Evidence chimérique. *Nous connoissons bien maintenant que vous êtes possédé du Démon.* La passion fait voir tout ce qu'on veut ; c'est un délire dans lequel on est d'autant plus aveugle, que l'on croit voir plus clairement ceux qui n'y sont pas, et qui voient les objets tels qu'ils sont, ne peuvent concevoir un pareil aveuglement. Mais la passion ne durera pas toujours ; le souverain Juge ôtera le charme, en découvrant ce qui, du fond du

cœur, offusquoit les yeux de la raison. 2°. Interprétation absurde. *Abraham est mort et les Prophètes aussi, et vous dites : celui qui gardera ma parole, ne mourra jamais.* Et qui eût jamais pensé que ces poroles du Sauveur regardassent la mort du corps ? Moïse et les Prophètes attendoient de Jésus-Christ la vie éternelle, qu'ils avoient méritée en croyant en lui. La malignité donne aux paroles de ceux qu'elle poursuit des sens si étranges, qu'elle se décèle elle-même aux yeux de quiconque n'est pas aveuglé par les mêmes passions 3°. Triomphe insultant. *Etes-vous plus grand que notre père Abraham et que les Prophètes. Qui prétendez-vous donc être?* Après qu'on a interprété à sa façon les paroles de celui qu'on veut décrier, il est aisé de triompher et de lui insulter. Jésus se donnoit pour le Messie, pour le Fils de Dieu, et il prouvoit qu'il l'étoit. Qui ne doute qu'en cette qualité il ne fût infiniment au-dessus des hommes et des Anges ? Mais Abraham, Moïse, les Prophètes, c'étoient de grands noms dont on sappoit les oreilles et l'esprit du peuple, pour effacer l'impression que pouvoient faire sur lui les discours et les miracles de Jésus-Christ.

III° Réplique de Jésus. *Jésus lui répondit : si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien ; c'est mon Père qui me glorifie, lui que vous dites être votre Dieu.* Une réponse si sage étoit très propre à éteindre le feu que certains Juifs vouloient exciter, et elle confirmoit en même temps tout ce que Jésus avoit dit jusque-là. Pour nous, nous y trouvons, 1°. un exemple d'humilité. Se glorifier soi-même, c'est s'attribuer une gloire qui ne nous est pas due, c'est

faire consister sa gloire dans l'estime des hommes ; c'est se procurer à dessein cette estime des hommes, agir dans l'intention de l'obtenir, se réjouir de l'avoir obtenue, s'affliger de l'avoir perdue : or, tout cela n'est que néant et vanité. 2°. Une instruction sur la vraie gloire. Il n'y en a d'autre que celle qui vient de Dieu ; ne recherchons que celle-là, en ne nous appliquant en tout cela qu'à lui plaire. S'il veut que les hommes aient pour nous quelque estime, ne la recevons que pour lui, et n'en usons que pour sa gloire. S'il veut que nous soyons oubliés, humiliés, méprisés, décriés, reposons-nous sur lui, soyons contents de souffrir pour lui. En ne cherchant que lui, nous le trouverons, et en le trouvant, nous aurons tout. 3°. Une confirmation de la Divinité de Jésus-Christ. Jésus se donne ici bien positivement pour le Fils de Dieu, et en effet, Dieu le glorifie par les miracles éclatants qu'il lui donne le pouvoir d'opérer. Ces deux choses ne peuvent pas se trouver réunies dans l'erreur et le mensonge. Il n'y a que la vérité qui puisse en être le nœud ; autrement Dieu emploieroit sa toute-puissance pour appuyer le blasphème, ce qui est impossible. 4°. Un avertissement pour ceux qui connoissent Dieu, et qui disent qu'il est leur Dieu. Les Juifs le disoient ; mais ils se trompoient, parce qu'ils ne croyoient pas la Divinité de Jésus-Christ, que Dieu attestoit par la voix de tant de miracles. Les impies le disent, et ils se trompent aussi pour la même raison. Les Hérétiques le disent ; mais ils se trompent encore, parce que ce n'est pas reconnoître Jésus-Christ pour Dieu, que de croire

que son Eglise puisse enseigner l'erreur. Nous Catholiques, nous le disons aussi; mais craignons de nous tromper : car si en croyant à Jésus-Christ et tout ce que son Eglise nous enseigne, nous ne gardons pas sa Loi, nous ne vivons pas de son esprit, nous ne nous remplissons pas de son amour, nous ne soupirons pas après les biens éternels qu'il nous a promis, c'est en vain que nous disons que Dieu est notre Dieu. Il ne nous reconnoît point parce qu'il ne reconnoît que ceux qui sont reconnus et avoués de son Fils.

TROISIÈME POINT.

Instruction de Jésus-Christ sur la source de sa Doctrine.

I° D'où Jésus-Christ a-t-il tiré sa Doctrine? *C'est mon Père qui me glorifie, lui que vous dites être votre Dieu, et cependant vous ne le connoissez pas; mais pour moi je le connois, et si je disois que je ne le connois pas, je serois un menteur comme vous; mais je le connois et je garde sa parole.* La Doctrine de Jésus-Christ consiste dans ses paroles et dans ses exemples. Les unes et les autres nous viennent de la connoissance parfaite qu'il a de Dieu, dont il sait tous les secrets, tous les desseins et dont il a exécuté toutes les volontés dans tout ce qu'il a fait. *Abraham votre père*, continue J.-C., *a désiré avec ardeur voir mon jour, et il l'a vu, et il en a été rempli de joie.* Notre-Seigneur parle ici peut-être d'une vue de foi et prophétique, peut-être aussi parle-t-il d'une connoissance que

le saint Patriarche aura pu recevoir dans les limbes par une révélation spéciale. Quoi qu'il en soit, que nous sommes heureux d'être nés au milieu des temps et dans le sein de l'Eglise dépositaire de tant de trésors ! Sentons notre bonheur, remercions-en Dieu et profitons-en.

II° Réponse des Juifs. *Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham, qui est mort il y a près de deux mille ans.* Nous voyons dans cette réponse, 1°. les idées basses et grossières avec lesquelles les incrédules interprètent tout ce qu'on leur dit de Dieu et de la religion, et l'aveuglement volontaire dans lequel ils se plongent, à mesure même qu'on leur présente plus de lumières. 2°. Une démonstration de calcul, telle que la philosophie des impies en oppose aujourd'hui aux vérités de la religion. 3°. Un modèle de ces railleries amères, ou de ces fades plaisanteries que les libertins ne cessent de faire de la piété, et de ce que la religion présente de plus terrible ou de plus sacré. Déplorons un si grand aveuglement, remercions Dieu de nous en avoir délivrés et craignons d'y tomber.

III° Réplique de Jésus. *Jésus leur répondit : en vérité, en vérité je vous le dis, je suis avant qu'Abraham eût été créé.* 1°. Admirons ici la constance de Jésus. Malgré l'abus que ses ennemis faisoient de ses paroles, malgré leurs insultes et leurs railleries, malgré même la fureur où il savoit qu'ils alloient se porter, il continue d'enseigner et de révéler les plus profonds mystères de sa divinité, parce qu'il y avoit dans cet auditoire, outre ses Disciples, plusieurs personnes disposées à profiter de ses instructions, et parce

que nous devions un jour en profiter nous-mêmes. Imitons sa constance, remercions-le de sa bonté et adorons son éternité. Jésus est le Verbe de Dieu incarné, il n'y avoit pas encore trente-trois ans qu'il s'étoit incarné en prenant un corps et une ame comme nous, mais par sa Nature divine, Éternel, tout-puissant, Dieu, et le même Dieu que son Père, il étoit avant Abraham et avant tous les temps.

II° Considérons la fureur des Juifs. *Alors ils prirent des pierres pour les lui jeter.* Les Juifs, qui jusqu'ici avoient contredit la doctrine de Jésus, outrés de ces dernières paroles, prirent des pierres pour le lapider, comme un blasphémateur. Rien n'irrite tant la fureur des Impies que la constance des Fidèles à soutenir la vérité. Leur haine s'enflamme par la résistance qu'elle trouve, et il n'est point d'excès auxquels ils ne soient capables de se porter.

III° Observons la retraite de Jésus. *mais Jésus se déroba à leurs yeux*, soit en se rendant invisible par un miracle : soit en se mêlant dans la foule parmi ceux qui lui étoient affectionnés. Ce n'étoit pas la mort que vous craigniez, ô mon divin Sauveur, vous obéissiez à votre Père, et pour notre amour, vous vous réserviez à un supplice plus ignominieux et plus cruel. *Et il sortit du Temple :* Jésus en sortit sans être poursuivi par ses ennemis, et il n'y rentra plus pendant le peu de séjour qu'il fit à Jérusalem. Les sublimes vérités qu'il avoit annoncées dans ce discours avoient charmé les cœurs droits, et aveuglé les cœurs indociles. Mais pour la consolation des uns, et la conversion ou la confusion des autres, il voulut ce jour là même confirmer tout ce qu'il avoit dit par un miracle des plus éclatants.

Prière. Ah! Seigneur, ne m'épargnez pas, châtiez-moi comme il vous plaira dans votre miséricorde, mais ne me punissez pas d'une manière terrible, en vous cachant à moi, en m'abandonnant dans votre colère, comme vous vous retirâtes de ces Juifs qu'irrita votre parole sainte. Sans vous, ô Jésus, qui peut connoître Dieu, qui peut aller à lui? Vous seul, comme le Fils bien-aimé, avez été admis dans ce Sanctuaire impénétrable, où tout vous a été découvert, et où rien ne vous a été caché. Qu'est-ce que toutes les connoissances, je ne dis pas des Philosophes, mais même des Patriarches et des Prophètes, en comparaison de la vôtre et de celles que par votre Esprit vous avez communiquées à votre Église. Faites couler dans mon ame, ô divin Jésus, quelques rayons de votre divine Lumière, afin que je comprême dans vos paroles les mystères de Dieu, que je voie dans vos Exemples ce qu'il exige de moi, et accordez-moi les grâces qui me sont nécessaires pour accomplir votre sainte volonté! Ainsi soit-il.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE
DES MÉDITATIONS

CONTENUES

DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

OUVRAGES

Qui se trouvent chez le même Libraire.

MÉLANGES de LITTÉRATURE et de PHILOSOPHIE, ou recueil de morceaux chosis dans les plus célèbres Ecrivains, tels que BERGIER, BOURDALOUE, CHATEAUBRIAND, DE BONALD, DE LA LUZERNE, DE LA MENNAIS, FÉNÉLON, FRAYSSINOUS, GÉRARD, JAMIN, MASSILLON, VILLEMAIN, *etc.* Pour établir la vérité de la Religion. 2 vol. in-12, *avec couverture imprimée.* 3 fr.

En publiant ce recueil, nous n'avons pas la prétention d'offrir un ouvrage nouveau, ni d'étaler les fruits de pénibles recherches et de lectures multipliées; pour que le dessein que nous nous sommes proposé soit rempli, il nous suffit de donner au public un choix vraiment utile. Dans cette pensée, nous écartant des routes suivies dans ce genre de recueil, nous ne nous sommes pas bornés à choisir ca et là quelques morceaux dont le seul mérite fût dans l'art de l'écrivain et l'éclat des paroles; mais nous avons essayé d'offrir tout à la fois un choix de beautés littéraires du premier ordre et un traité complet de preuves en faveur de la religion. Le plan que nous avons adopté nous a permis d'enchaîner par un ordre simple et naturel les morceaux que nous avons choisis; en sorte que, quoiqu'ils soient détachés, ils paraissent unis et se succédent comme les parties d'un même tout. Ce sera donc un double avantage qu'offrira ce recueil; en ornant la mémoire des morceaux les plus éloquents des apologistes de la religion, il offrira encore une instruction solide et variée sur les vérité qu'il importe le plus à l'homme de connaître. Nous avons eu soin de choisir dans différents écrivains plusieurs morceaux sur la même matière, afin que chaque vérité fût mieux développée et que l'on pût juger comment de célèbres auteurs avaient traité le même sujet. Ces mélanges ne contiennent aucun morceau emprunté à des écrivains irréligieux,

SOUSCRIPTIONS.

DICTIONNAIRE de THÉOLOGIE, par M. l'abbé Bergier, chanoine de l'église de Paris, et confesseur de monsieur, frère du roi. Nouvelle et très jolie édition, considérablement augmentée de notes extraites des autres ouvrages du même auteur et des plus célèbres apologiste de la Religion chrétienne. 8 forts vol. in-8.°
4 fr. 25 c. *chaque vol.*

(Le premier vol. est en vente, le second est prêt à paraître.)

MÉMOIRES pour servir à l'histoire Ecclésiastique pendant le XVIII[e] siècle (par Picot). Bruges, F. de pachtere 5 vol in-8°. Prix de chaque vol. 3 fr. 70 centimes. (*Les 2 premiers volumes sont en vente.*)

